This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 1,047,028

Digitized by Google

SE TAIRE
E PAIRE

Digitized by Google

BL
180
.W864
1756

Digitized by Google

Digitized by Google

EBAUCHE
DE LA
RELIGION
NATURELLE;
PAR
Mr. WOLLASTON:
Traduite de L'ANGLOIS,
AVEC UN
SUPPLEMENT,
Et autres Additions considérables.

Quelques-uns, voulant éviter la Superstition, tombent dans une grossiére & opiniâtre impieté; & ils passent par-dessus la pieté qui tient le milieu entre ces deux extrémités. Plutarque dans son Traité *de la Superstition*, à la fin.

Méprisant les honneurs que la plûpart des hommes recherchent avec tant d'empressement, & ne perdant jamais la vérité de vûe, je tâcherai, autant qu'il me sera possible, de vivre en homme de probité, & quand il le faudra, de mourir de même. Platon dans son Dialogue intitulé *Gorgias*, vers la fin.

TOME SECOND.

A LA HAYE,
Chez JEAN SWART.

M. D. C. C. L. V. I.

Digitized by Google

Vignaud Library
7-31-1925

Digitized by Google

ÉBAUCHE
DE LA
RELIGION NATURELLE.

SUITE DE LA SECTION V.

ON a objecté depuis long-temps contre cette Providence, comme il n'eſt pas difficile de s'y attendre, que les choſes ne ſemblent pas dans la nature être diſpoſées d'une maniere conforme à la raiſon. Les gens de bien ſont très-ſouvent accablés de malheurs, de peines & de perſécutions; tandis que l'im-

Digitized by Google

pie & l'homme cruel tiennent le dais, & qu'ils sont dans la prospérité (*a*).

(*a*). *Si les Dieux prenoient soin des hommes, il n'arriveroit que du bien aux bons, & du mal aux méchans; ce qui n'est point à présent*, Appius à Cicéron. Les Juifs, qui appellent ce cas, *juste & mal partagé*, *méchant & bien partagé*, ont beaucoup écrit sur cela, comme on peut le voir dans les Livres *More Neboch.* de Maimonides; dans *Sepher Ikkarim* d'Albo, dans *Menorat hammaor*, d'Abouaf, dans *Nachalath Aboth*, &c. Les Philosophes Payens en ont fait de même; comme Senèque, Plutarque, Plotin, Simplicius, &c. mais les réponses des uns ni des autres ne sont pas toûjours justes. A Dieu ne plaise, qu'on prit pour véritable ce que Glaucon dit dans Platon, que si les justes avoient l'anneau de Gigès, ils feroient comme les méchans, & *que personne n'est juste volontairement, mais nécessairement*, &c. Platon p. 422. Ou ce qui est dans les Livres *Chasidim* & *Menorat hamm. Juste & mal partagé; juste & fils de méchant.* La raison, qui dans un autre endroit est donnée du présent cas, est un peu meilleure, *afin qu'ils ne disent pas, s'il n'a pas du bien, il n'est pas juste.* Mais la manière de donner la solution de cette difficulté, telle qu'on la lit dans *Nischmat Chajim*, par la *transmigration des ames* *, ou que les Cabbalistes appellent עיבור, *intercalation*, est le pire de tout.

* Ou Metempsycose; opinion de Pythagore, que plusieurs Docteurs Juifs ont embra-

Digitized by Google

Mais à cela voici d'abord une réponſe, dans laquelle j'expliquerai plus au long mes propres ſentimens : je pouvois la recueillir de celle que j'ai faite au principe des Manichéens, & qui eſt contenuë dans la VII. propoſition ; mais je répondrai ici plus directement à la difficulté. Que les deux réponſes ſe prêtent donc mutuellement leur force, & qu'elles ſe ſervent comme de ſupplément l'une à l'égard de l'autre.

1. Nous ne ſçavons pas toujours certainement, quel homme eſt bon, & quel homme eſt méchant (*a*). Si nous nous en repoſons ſur la renommée, & ſur les rapports, ces deux témoignages peuvent nous induire ſouvent à l'erreur :

(*a*) *Riphée tombe auſſi ſans vie ; lui qui étoit le plus juſte & le plus intègre de tous les Troyens : c'eſt ainſi qu'il n'a pas plû aux Dieux de le conſerver.* Virgile *Eneid.* liv. 2. vers 426.

ſſée, & crûe de même que ce Philoſophe, quoique Phil. d'Aquin dans ſon Dictionnaire p. 73. diſe que ſes Précepteurs lui avoient appris, qu'ils n'entendoient pas cela littéralement, mais allégoriquement, &c. Mais je me ſuis entretenu avec de ſçavans Rabbins, qui étoient au pied de la lettre du ſentiment de Pythagore

Digitized by Google

d'un côté la renommée peut venir d'une amitié partiale, & de la flaterie ; de l'autre côté un rapport n'a peut-être d'autre fondement qu'un soupçon téméraire, qu'une mauvaise construction des choses, que l'envie ou un fonds de malice : & de l'un & de l'autre côté la renommée & les rapports peuvent n'être appuyés que sur des bagatelles éxagérées, sur la mépriſe, sur l'erreur, sur les relations peu fideles de la vérité même. Deux partis opposés se font l'un & l'autre un mérite de noircir le caractére de leurs adversaires (*a*), ou d'embellir celui de leurs amis ; & on fait l'un & l'autre sans fondement & sans bornes. Les fainéans se font un plaisir de faire de la réputation d'autrui le principal & l'éternel topique de leurs conversations (*b*) ; & de donner pour le caractére d'un homme, un composé bizarre de leurs propres songes & de leurs propres ima-

(*a*) *Nous changeons les vertus même*, Horace liv. 1 sat. 3

(*b*) *Il n'y a rien qui plaise tant aux hommes que de parler des affaires d'autrui ; & surtout s'ils y sont entraînés par l'amour ou par la haine ; passions, qui nous font ordinairement déguiser la vérité*, St. Grégoire de Nazianze.

Digitized by Google

ginations. Outre que la bonne & la mauvaise réputation d'un homme dépendent souvent des discours de gens vils & méprisables, qui promenent leurs contes de famille en famille, & qui les ont bien-tôt rendus publics, semblables à ces vils insectes, qui fourmillent de toutes parts, & qui vont d'autant plus vîte qu'ils sont petits. Il y a peu, très-peu de personnes, qui ayent l'occasion, la volonté, & l'habileté de représenter véritablement les choses (*a*). Outre l'éxamen qu'on doit faire des faits mêmes, il faut, avant que de porter son jugement, considerer & bien peser plusieurs circonstances, qui ne peuvent être à peine connuës que de la personne seule qu'elles intéressent. Cette personne peut avoir des vûës, & un sentiment des choses différent des vûës & du sentiment qu'en ont ses juges : & ce qu'elle entend, ce qu'elle ressent, ce qu'elle a dessein de faire, est

a C'est pourquoi nous devons être, comme Platon rapporte que fut Socrate ; & nous mettre peu en peine de ce que la multitude, οἱ πολλοὶ, dit de nous ; mais de ce que dit celui *qui sçait la différence qu'il y a entre les justes & les injustes, qui est unique, & la vérité même.*

Digitized by Google

peut-être un secret uniquement renfermé dans son sein. Les indispositions corporelles, & les défauts de constitution qu'il n'est pas au pouvoir d'un homme de corriger, le rendent souvent sujet à des faillies, à des distractions, & à des piéges, dont il ne sçauroit se garantir : il peut, faute d'instructions & de secours nécessaires, être dans des erreurs invincibles, & comme agir dans les ténébres : or dans ces cas il peut faire, quoiqu'innocent, des choses mauvaises en elles-mêmes : il mérite, du moins alors, d'être plutôt l'objet de notre pitié, que celui d'une sévére censure. Peut-être le critique même, quoique cette sorte de gens parle ordinairement comme si elle étoit infaillible, a tort; & il prend pour mauvais ce qui est bon dans le fonds (*a*).

(*a*) Et au contraire il peut prendre pour bon ce qui est mauvais. Il semble que ce soit là le cas des gens de bien qui souffrirent, & dont Cicéron fait l'énumération : *Pourquoi*, dit cet Auteur, *les Carthaginois ont-ils fait périr les deux Scipions, hommes d'une très grande vertu, & d'un très grand courage ? Pourquoi Maxime vit-il mourir son fils, qui étoit un homme consulaire ? Pourquoi Marcellus donna-t-il la mort à Annibal ?* &c. Ces hommes illustres étoient tous mis au rang des bons.

Digitized by Google

Y a-til, rien de plus commun que ces écueils de l'esprit humain ? L'ignorant & le superstitieux jugent du sçavant & du philosophe par les discours de leurs nourrices, de leurs parens, de leurs compagnons, qui sont tous aussi ignorans qu'eux ; ou ils en jugent par les coûtumes du pays. Les personnes de différentes Religions se jugent, & se condamnent mutuellement par leurs propres opinions ; quoique pourtant les deux partis

seulement parcequ'ils avoient de la valeur ; c'est-à-dire, parcequ'ils avoient été des heureux instrumens de la destruction de ceux qui furent assez malheureux pour être voisins des Romains. Ils prirent à la verité plusieurs prétextes pour cela ; mais l'unique fut dans le fonds, l'avidité d'aggrandir leurs domaines. Est-ce donc en cela que consiste la bonté ? Cela mérite-t-il que Cicéron remarque si particuliérement, que Fabius Maximus vit la mort d'un fils consulaire ? Comment paroit-il que Marcellus ait été un plus grand homme de bien qu'Annibal ? Est-il donc si surprenant, que ceux qui ont passé toute leur vie dans le carnage, soient eux-mêmes massacrés ? Si la marge me le permettoit, je pourrois faire encore un plus grand nombre de remarques sur ce catalogue. Comme aussi sur cette question, que Cicéron fait dans le même endroit, *Quels méchans ont donc eu une prospérité parfaite ?*

Digitized by Google

ne puiſſent avoir raiſon : & c'eſt encore beaucoup, ſi cette raiſon ſe trouve dans l'un des deux côtés. A cela on doit ajoûter que la partie de la vie des hommes qui nous eſt cachée, eſt principalement ce qui conſtitue leur véritable caractére : puiſque la pieté la plus ſolide & la plus ſincere eſt celle qui cherche les ténébres (*a*) ; & la plus inſigne impieté ne les cherche pas moins. Les uns ſont modeſtes, & ils nous cachent leurs vices ſous les apparences de la ſainteté & d'un bon naturel, & ſous quelques dehors brillans. De ſorte qu'il eſt très-difficile de décider, ſi c'eſt parmi les bons ou les méchans, qu'un homme doit être placé.

2. Il arrive rarement que nous ſoyons juges compétens de la bonne ou de la mauvaiſe fortune des autres (*b*). Ce qui

(*a*) Le *vita poſſcenia celant* de Lucrèce peut fort bien s'appliquer au méchant. *Pluſieurs perſonnes appréhendent le qu'en dira-t-on, & peu en font de même de la conſcience*, dit Pline le Jeune.

(*b*) *Il ne faut pas regarder comme des maux, ni comme des biens, ce que le Vulgaire regarde comme tels. Pluſieurs ſont heureux malgré les infortunes auxquelles ils ſont en butte : & pluſieurs autres ſont très miſérables au milieu des plus grandes richeſſes*, &c. Tacite.

Digitized by Google

plaît à l'un, déplaît souvent à l'autre; ou il plaît dans un moindre degré. La misére, qui naît de l'infliction d'une peine, ou qui vient de quelque fâcheuse circonstance de la vie, doit être supputée comme dans la II. Section, ou par le courage & par la force propres à celui que cette misére attaque. Si un homme peut porter un poids de quatre ou cinq cent livres aussi aisément qu'un autre peut porter celui de cent, ils seront également chargés par ces deux poids différens. De même une pauvreté, une disgrace, une blessure, égales dans le fonds, ne causeront pas à tous les hommes une égale douleur. La crainte d'avoir une veine ouverte est pour quelques-uns un supplice plus terrible, que l'appareil d'une éxécution ne l'est à d'autres: & une seule parole peut être plus sensible, & faire plus d'impression sur un naturel heureux, qu'un épée sur un homme insensible & cruel. Nous pouvons raisonner de la même maniere à l'égard des plaisirs: les hommes goûtent différemment les choses: la possession des mêmes objets n'engendre pas une volupté égale dans tous les hommes. A peine connoissons-nous jamais comme il faut le véri-

Digitized by Google

table état, l'état intérieur d'un homme. Nous ne voyons pas les soucis cuisans & les peines secrettes, qui déchirent le cœur de ces personnes, dont l'extérieur éclatant & la condition florissante attirent l'admiration des spectateurs (*a*). Nous ne considerons peut-être pas assez les tranquilles douceurs d'une fortune médiocre, qui naissent de la tempérance, des desirs modérés, d'une paisible méditation, du sentiment intérieur que l'on a quelque sçavoir & qu'on suit la vérité, & de mille autres plaisirs de l'esprit infiniment plus doux que ceux du

(*a*) *Croyez-vous que Mécénas soit très heureux, lui que déchirent & l'amour & les querelles domestiques d'une femme de mauvaise humeur; & qui est obligé de chercher le sommeil par des harmonieux concerts placés dans un juste éloignement? Quoique Neron s'aille coucher, il est pourtant aussi peu endormi sur la plume, que Regulus l'est sur la croix: de sorte qu'on ne peut pas douter, que plusieurs hommes n'aimassent mieux être à la place de Regulus, que de Mécénas, s'ils étoient maitres de choisir leur condition*: Senèque. *Ceux que vous regardez comme des gens heureux, vous paroitroient pourtant très misérables, si vous les pouviez voir dans les endroits cachés, & non pas par ce qui s'offre aux yeux*: le même.

Digitized by Google

corps (*a*). Il faut, avant que de pouvoir appeller un homme heureux ou malheureux, connoître tous les plaisirs dont il jouït, & tout ce qu'il souffre (*b*). Plusieurs malheurs sont compensés (*c*)

(*a*) Archimède, ayant découvert la solution d'un problême, *pour examiner si une Couronne étoit entiérement d'or*, sortit du bain, transporté d'allegresse, & en s'écriant εὕρηκα, *je l'ai trouvé* * : mais qui a jamais oui parler d'un homme, qui après un voluptueux repas, ou la jouissance d'une femme, court les ruës en s'écriant Βέβρωκα, c'est-à-dire *j'ai bien mangé*, ou πεφίληκα, c'est-à dire, *j'ai joüi d'une femme* : Plutarque tom. 2. p. 1094.

(*b*) *Fatis contraria fata rependens* : Virgile. Voyez ce que Pline dit d'Agrippa, le second Favori & Ministre d'Auguste, qu'il regarde comme le seul exemple de félicité, qui soit arrivée à ceux qui portoient le nom d'Agrippa : *Et ce Favori même semble avoir payé le bonheur d'une naissance, qui démentoit celle des autres Agrippa, par l'infirmité de ses jambes, par une miserable jeunesse, par une vieillesse passée dans les larmes & dans le deuil, par une famille qui fut toute malheureuse, par une courte vie, par les chagrins que lui causoient les adultéres de sa femme, & par la dure servitude de son gendre.*

(*c*) *Elle le priva de la vuë, & lui fit le don d'une mélodieuse voix* : Homère Odyssée livre 8. vers 64.

* Sainteuil n'étoit donc pas le premier fou de son espèce.

Digitized by Google

par des talens supérieurs, ou par la félicité extraordinaire que d'autres choses nous procurent. Mais supposons que les plaisirs des uns, & que les souffrances des autres soient précisément ce que nous les croyons être : nous ignorons avec cela leurs suites (*a*). Quelques plaisirs entraîneront peut-être ceux qui en jouïssent dans des misérés plus grandes que ne le sont les miséres présentes des autres, & ils peuvent devenir réellement par-là les plus grands malheurs : & au-contraire les souffrances des autres ne sont que le prélude d'un bonheur à venir (*b*). De sorte que nous ne sçavons pas comment appeller véritablement ces apparences extérieures, ni ce qu'il nous faut nommer félicité, ou malheur ; à moins que nous ne connoissions le sen-

(*a*) *Zenon comptoit d'avoir fait un heureux voyage, quoiqu'il eût fait naufrage.* Diogène Laërce.

(*b*) Si un homme de bien gémit sous la pauvreté, sous quelque maladie, ou sous quelqu'autre incommodité, *elles tendront pourtant à quelque bien, soit qu'il vive, soit qu'il meure.* Platon pag. 518. Car comment un homme qui s'efforce autant qu'il peut ressembler à Dieu, peut-il être négligé par cet Etre tout juste.

Digitized by Google

timent intérieur des hommes mêmes, leur véritable état, & ce qui doit suivre leur bonheur, ou leur malheur actuel.

3. On devroit regarder les hommes comme membres inséparables des familles, des Nations, du genre-humain, de l'Univers entier. De ce qu'ils sont, il s'ensuit qu'il faut qu'il y ait de grandes inégalités (*a*); qu'il ne peut pas se faire que l'innocent ne soit compris dans les calamités générales & dans les châtimens publics; que le méchant ne partage souvent les prospérités générales (*b*); & que le bien d'une société entiere, ou de toute une espéce, est préférable au plaisir présent d'un seul individu, s'il arrive que ce plaisir & ce bien soient contraires (*c*).

4. Si l'homme de bien souffre plus dans cette vie, qu'il ne seroit raisonnable qu'il souffrit, s'il n'y avoit point

(*a*) *Qui blâme une piéce de Poësie dramatique, parce que tous les personnages n'ont pas le caractére de Héros?* Plotin.

(*b*) *Le monde se régle sur la multitude*, Abarbanel & ailleurs.

(*c*) *Car la partie n'est pas faite pour le tout, ni le tout pour la partie*, &c. Platon.

Digitized by Google

de vie à venir ; cependant ſes ſouffrances peuvent n'être pas injuſtes, ſuppoſé qu'il y ait une autre vie après celle-ci : car il peut ſe faire que ſes ſouffrances ſeront compenſées par des plaiſirs, qu'il lui eſt raiſonnable de préférer aux plaiſirs de cette vie, quoique ſéparés des peines ; tout précédés que ces plaiſirs à venir puiſſent être par des peines temporelles. De plus, ces chemins ſombres & difficiles ſont peut-être l'unique voie qui nous mene à la félicité & à une meilleure vie ; puiſque la correction eſt néceſſaire à certains hommes, pour les engager à réfléchir ſur eux-mêmes, & pour les porter à devenir meilleurs ; ce qu'ils n'auroient peut-être jamais fait d'eux-mêmes, & ſans ces viſitations. De l'autre côté, ſi le méchant proſpére, s'il fait une belle figure dans le monde ; il eſt néanmoins poſſible que ſes ſouffrances à venir ſoient d'une nature à mettre une proportion entre ſon châtiment actuel, & dû à ſa méchanceté & à ſes crimes, & entre la ſupériorité de ſes plaiſirs paſſés. Ajoûtons encore, que ces plaiſirs terreſtres, que nous ſuppoſons n'être pas conformes à la ſageſſe, ni réglés par la raiſon, ni

Digitized by Google

dirigés par les habitudes de la vertu, peuvent être les seules causes de sa ruine; parce qu'étant propres à remplir l'esprit, & à occuper l'homme tout entier, elles banniſſent toutes ſes réflexions & les applications qu'il lui conviendroit d'en faire; en un mot parce que ces vices le laiſſent à la fin de ſes jours rempli de défauts, qui tendent à le rendre malheureux, comme nous le verrons plus particulierement dans la ſuite.

Si l'objection eſt fondée ſur la réalité de pluſieurs expériences, elle prouve ſeulement la néceſſité d'un état à venir: c'eſt-à-dire, ſi les bons & les méchans ne ſont pas ici bas traités comme ils méritent, ils peuvent l'être pourtant, ſi la vie à venir & la vie préſente ſont priſes enſemble (*a*). C'eſt peut être, comme j'ai toûjours été porté à le croire, pour nous convaincre de la certitude d'une autre vie, que les exemples de cette nature ont été ſi fréquens. Car c'eſt non ſeulement ſe ren-

(*a*) La Providence divine, & l'immortalité de l'ame doivent néceſſairement ſe ſoûtenir, ou être détruites enſemble: *Il ne faut pas laiſſer l'un, en ôtant l'autre.* Plutarque.

Digitized by Google

dre coupable de blaſphême, mais être encore réduit à ſoutenir la plus grande abſurdité poſſible, de faire de Dieu un Etre déraiſonnable, plutôt que d'avouer, qu'il y aura une autre vie après celle-ci (a) : ce qui démontre, à mon avis, bien clairement la vérité de cette vie future. Mais dans la ſuite nous nous étendrons davantage ſur cet article.

XIX. Prop. Si nous voulons régler notre conduite par rapport à Dieu, ſur ce que nous ne pouvons pas ignorer que nous ſommes nous-mêmes, & ſur ce que les Propoſitions précédentes nous démontrent qu'il eſt : c'eſt-à-dire, ſi nous voulons nous comporter à l'égard de l'Etre ſuprême conformément à la vérité, il nous faut obſerver les ſuivantes, ou telles autres maximes.

(b) *Cela * ſeroit la même choſe que de croire que Dieu ne ſeroit pas, ou qu'éxiſtant il ne pourroit pas prévoir, ou que prévoyant il ne ſeroit ni bon ni juſte.* Hiéroclès page 126. au commencement.

* Sçavoir de penſer que le monde eſt mal gouverné, & que la Providence n'en prend aucun ſoin.

Digitized by Google

1. Nous ne devons pas présumer de représenter Dieu par quelque peinture ou image que ce puisse être (*a*); parcequ'autrement ce seroit nier ouvertement son incorporéité, l'incompréhensibilité de sa nature, &c (*b*).

2. Nous devons nous précautionner si fort contre cet écueil, que les expressions même que nous employons en parlant de Dieu, & sur-tout en parlant positivement de sa nature & de ses facultés essentielles, doivent non seulement être choisies avec le dernier soin; mais être encore prises dans le sens le

(*a*) Assurément personne n'a jamais réellement prétendu de le faire. Selon Diogene Laërce page 3. les Egyptiens élevoient dans leurs Temples *des statues*, *ou des simulachres* ἀγάλματα, *parce qu'ils ignoroient la forme de Dieu*: par la seule raison qu'ils ignoroient sa taille, & la maniere de le représenter: les images qu'ils en ont faites, paroissent être des symboles ou des hiéroglyphiques, qui exprimoient les opinions qu'ils avoient de la Divinité. Car, comme dit Maimonides, jamais personne n'a adoré, ni n'adorera une idole faite de métal, de pierre, ou de bois, comme étant l'Etre qui a créé le Ciel & la Terre.

(*b*) *Sans aucun doute; il n'y a point de Religion, où il y a des images.* Lactance.

Digitized by Google

plus sublime. Cette vérité, en changeant ce qu'il faut changer, s'étend également sur nos pensées (*a*). C'est-à-dire, pour m'exprimer en d'autres termes; qu'il est de notre devoir de nous efforcer à penser, & à parler de Dieu de la maniere la plus respectueuse & la plus propre, dont nous sommes capables de nous servir (*b*). Nous ne devons jamais bannir de nos esprits cette conclusion générale, dont nous devons nous faire une espéce de réfléxion habituelle; que quoique nous fassions tout notre possible pour concevoir Dieu, il est cependant au-dessus de toutes nos conceptions. Il nous faut toujours demander, qu'on prenne nos foibles expressions dans le sens le plus élevé, & le plus proportionné à la nature de cet Etre. L'omission de ce devoir vou-

(*a*) *Car comme la proprieté du corps est de faire les choses corporelles; de même la faculté de l'ame est de former à son gré par ses pensées des images agréables. C'est pourquoi les péchés de pensée ne doivent pas être considerés comme de simples images; mais comme des actes consommés de l'ame.* Saint Basile de la *véritable Virginité*, tome 2. page 643.

(*b*) *Et de penser en toutes choses d'une maniere convenable à Dieu.* St. Chrysostome.

Digitized by Google

droit non seulement dire, que la maniére d'être de Dieu & ses attributs les plus essentiels seroient à la portée de notre entendement; mais encore, ce qui est bien plus criminel, que nos paroles & nos expressions, tirées de nous-mêmes (*a*), & des objets de nos facultés, renfermeroient des idées complettes de la maniere d'être, & des attributs de Dieu: ce qui est infiniment contraire à la vérité.

Je m'explique dans quelque peu d'exemples. Lorsque nous attribuons la pitié à Dieu, ou lorsque nous implorons sa miséricorde; il faut bien se garder d'entendre par-là une pitié, une miséricorde semblable à la compassion propre à l'homme: car quoique cette compassion soit une très-excellente qualité dans la nature humaine (*b*), à

(*a*) Nous nous en servons, comme les Juifs l'inculquent par-tout, *suivant le langage des hommes*, seulement *faute de mots propres --- nous employons les noms qui nous plaisent.* Plotin.

(*b*) *La nature avoue qu'elle a donné au genre-humain des cœurs très-tendres, en nous donnant les larmes: elles sont la meilleure partie de notre sentiment.... & elles nous distinguent de l'espece des animaux irraisonnables*, &c. Juvenal, sat. 15. vers 133. & 142.

Digitized by Google

laquelle nous ſommes aſſujettis pour de fortes raiſons, puiſque la conſtitution du monde & notre condition préſente nous font une néceſſité d'avoir mutuellement compaſſion des ſouffrances & des miſeres d'autrui : cependant elle eſt ſuivie de quelque eſpece d'inquiétude ; & on ne peut pas par conſéquent l'attribuer à Dieu dans le ſens que nous la prenons, quand nous nous l'appliquons à nous-mêmes. Nous ne ferions pas mal de l'appeller compaſſion divine, ou de lui unir quelque autre idée ſemblable, pour la diſtinguer ; & pour faire voir que nous entendons par ce terme une vertu, qui dans la nature parfaite de Dieu, eſt très-différente de la nôtre ; quoique par la ſtérilité de nos foibles expreſſions, & par voye d'analogie, nous ſoyons forcés à lui donner le même nom. Nous pouvons auſſi conſidérer en général la compaſſion de Dieu, comme la maniére dont il regarde les pauvres ſupplians & les objets, dont les beſoins émeuvent les entrailles de ſa charité pour leur faire du bien ; car certainement la relation, qui eſt entre Dieu conſideré comme un Etre immuable, &

Digitized by Google

entre une créature humiliée, qui prie, qui s'efforce à se rendre digne de miséricorde, doit être différente de la relation qui est entre le même Dieu considéré comme immuable, & entre un endurci qui refuse de prier, & qui ne tâche point de mériter grace (*a*): c'est-à-dire, que le même être ne peut pas se rapporter de la même maniére à deux objets opposés & contradictoires; à un objet qui se comporte comme je viens de marquer, & à un autre qui ne le fait point. Lorsque nous avons donc recours à la miséricorde de Dieu, & que nous prions cet Etre infiniment bon d'avoir pitié de nos infirmités & de nos besoins, notre dessein n'est pas d'émouvoir son amour, comme les Orateurs émeuvent les passions de leurs auditeurs par l'art pathétique de leur éloquence; ou comme les pauvres, qui demandent avec emphase, ont dessein d'émouvoir la charité des passans par leurs importunités & par leurs larmes: mais notre but est d'exprimer notre sentiment de nous-mêmes, & de notre con-

(*a*) La raison de G à M^te est différente de celle de G à M-e; quoique G ne souffre aucun changement.

Digitized by Google

dition, d'une maniére qui nous rende plus dignes de l'émanation de la bonté divine, & propres à recevoir les marques de son amour, que nous appellons, & qui sont à notre égard, des effets de compassion, quoiqu'elles ne viennent d'aucun changement dans la Divinité. Car c'est un acte essentiellement conforme à la droite raison, que de faire honnêtement tous nos efforts pour améliorer notre condition, quand nous sommes accablés du sentiment de nos propres infirmités; que de voler entr'autres choses vers l'Etre, duquel dépendent & notre éxistence & tout ce que nous avons; & que d'en obtenir plusieurs faveurs, qui ne sont point accordées aux négligens, aux endurcis, à ceux qui ne prient point (*a*); quoique nos expressions & la maniére de nous adresser à lui soient très-imparfaites, & infiniment au-dessous de la nature divine, malgré tous les soins que nous pouvons avoir pris de les rendre dignes d'elle. En un mot, nous ne pouvons

(*a*) *Et comment Dieu, quoique libéral de sa nature, pourroit-il donner à celui, qui ayant la puissance de demander, ne demande pourtant point?* Hiéroclès p. 234.

Digitized by Google

pas prétendre de cauſer par nos prieres quelque altération en Dieu, mais en nous réformant nous-mêmes, nous pouvons changer la relation qui eſt entre lui & nous.

Comme Dieu eſt un Etre ſimple & ſans aucune compoſition ; ſes attributs, tels que ſont ſa bonté, ſa juſtice, &c. ne peuvent pas être comme nous les concevons, parce qu'ils ne ſont tous en lui qu'une même choſe. On peut les appeller peut-être plus proprement, la raiſon divine, qui reçoit des dénominations différentes, ſelon que le ſont les occaſions où elle agit.

On ne doit pas oublier ici que la bonté, ou les actes de bonté ſont ſouvent pris pour les avantages & pour les bienfaits dont nous jouiſſons ; & alors on peut les attribuer proprement à Dieu ; parce qu'il en eſt l'unique ſource, & qu'ils ſont les effets de ſa libéralité & de ſa providence.

Lorſque nous parlons de la ſçience de Dieu, nous ſerions dans l'erreur, ſi nous penſions, qu'il connoît les choſes de la maniére dont nous les connoiſſons ; que l'intention, ou les opérations de l'entendement ſont néceſ-

Digitized by Google

faires pour produire ſes connoiſſances ; qu'il apperçoit les choſes par les impreſſions faites ſur lui ; qu'il raiſonne par le ſecours des idées ; que la connoiſſance, qui eſt en nous la plus intuitive & la plus immédiate, approche en aucune façon de la maniére dont il connoît les choſes. Il faut que nous entendions, comme nous l'avons déja dit, & c'eſt-là, je penſe, tout ce que nous pouvons avancer avec ſûreté : il faut, dis-je, que nous entendions en général, qu'il n'y a rien que Dieu ignore, & qu'il puiſſe ignorer.

Lorſque la gloire, l'honneur, la louange (*a*) ſont attribuées à Dieu ; ou lorſqu'on dit que Dieu à faît quelque

(*a*) *Elle* * *n'eſt pas l'éloge des choſes qui ſont très-bonnes ; mais elle eſt quelque choſe de plus grand & de meilleur* ; c'eſt pourquoi *Dieu & le Bien par excellence* ſont au-deſſus de toute louange : Ariſtote dans ſon *Ethique* liv. 1. chap. 12. Ceux qui louent les Dieux ſont ridicules, en ce que par-là ils les rendent égaux à nous. Andron. Rhad. dans ſa *Paraphraſe* ſur l'Ethique d'Ariſtote, liv. 1. chap. 19.

* C'eſt-à-dire, la félicité, dont l'Auteur traite dans ce chapitre.

Digitized by Google

que chose pour sa propre gloire ; ou que nous sommes obligés à nous proposer dans nos actions la gloire de son nom : on ne doit pas croire que ces paroles doivent être prises dans le sens, que nous donnons à cette espéce de gloire & d'applaudissement, qu'on recherche avec tant d'empressement parmi les mortels, qu'ils distribuent ordinairement avec tant de bizarrerie (*a*), & que je prends l'occasion d'expliquer ici un peu au long, pour donner un modéle abrégé du monde, & pour nous épargner cette peine dans un autre endroit.

Les uns se sont rendus célébres parmi nous par de fort petites choses, soit à la faveur de l'ignorance de la multitude, de la partialité des factions, de l'avantage des grandes amitiés, de la déférence que l'on a ordinairement pour les personnes placées dans des postes éminens ; ou simplement à la fa-

(*a*) Cléon qui n'étoit qu'un simple faiseur de chansons, ὠιδὸς, avoit une statuë dans Thèbes, tenuë pour sacrée, lorsque Pindare même n'en avoit aucune. Voyez-en l'histoire dans Athénée.

Digitized by Google

veur de leur bonne fortune (*a*). Les autres se sont rendus fameux par des exploits, qui doivent leur premiere origine aux siécles barbares; & les beaux noms, les idées brillantes qu'ils ont ensuite reçuës, le changement en mode qui en a été fait aux Historiens, aux Poëtes, & aux flateurs; & ces exploits seroient plutôt notés d'infamie par les Sauvages mêmes, que regardés comme un sujet d'éloges par un homme civilisé, s'ils étoient considérés dans un juste point de vûë, & si le monde n'avoit pas été fasciné par de fausse notions. La force, & le courage, & la beauté, & les talens naturels, & la naissance, sont des avantages qu'on comble de louanges & d'honneurs : mais quoiqu'on leur attache les prérogatives & la félicité de ceux qui les possedent, ils ne peuvent être un mérite, puisqu'on les a reçus par grace, & qu'on n'a pas de soi-même (*b*) contribué à leur acquisition. Ces avantages sont,

(*a*) Ce que Seneque dit d'Aléxandre est véritable de plusieurs autres Héros : *Une heureuse témérité leur tenoit lieu de vertu.*

(*b*) *Vous vous énorgueillissez d'être sorti du noble sang de Brutus, comme si vous y aviez contribué de quelque chose*, &c. Juvenal, Sat. 8. vers 40.

Digitized by Google

dis-je, loués & honorés, tandis que la vertu & l'induſtrie, qui quoique malheureuſes & accablées ſous tous les deſavantages de la ſanté & de la fortune, donnent pourtant le véritable & l'unique droit aux louanges, ſont regardées avec indifférence, ou avec mépris. La ſoif de la gloire, quand on ſouhaite la gloire purement pour l'amour d'elle, n'a d'autre fondement que l'ambition & la vanité (*a*). Cette gloire n'eſt en elle-même qu'un ſonge & une imagination, puiſque ſelon les différentes humeurs, & ſelon les différens ſentimens des peuples & des ſiécles, la même choſe peut indifféremment être un ſujet de gloire, ou d'infamie : ſon effet conſidéré en lui-même n'eſt pour celui qui la poſſede, ni un accroiſſement de ſanté, ni une acquiſition de ſcience, ni une augmentation de richeſſes, ni un degré ſupérieur de vertu : ſi elle eſt quelque choſe de réel, elle ceſſe, quand l'homme (*b*) meurt ;

(*a*) *Que ſera la gloire la plus abondante, ſi elle n'eſt ſimplement que de la gloire ?* Juvenal, ſat. 7. vers 81.

(*b*) *Aujourd'hui ici, & demain dans le ſépulcre ; aujourd'hui vivant, demain des vers.* Sepher Chaſidim.

Digitized by Google

& après tout, comme elle ne vit que dans l'haleine du monde, une legére envie, un nouveau tour d'affaires peuvent en être le tombeau (*a*) : peut-être s'évanouït-elle uniquement d'elle-même (*b*). Les hommes se repaissent d'une agréable notion d'immortalité; & ils se flatent que les livres & les témoignages des Historiens rendront leur mémoire éternelle : mais hélas ! ce seroit en eux une illusion bien grossiere, que de s'imaginer d'être présens & de jouir de leur propre renommée, quand on lira leurs histoires après leur mort ! Outre qu'un homme n'est pas dans le fonds mieux connu de la postérité, parce que son nom est transmis jusques à elle il ne vit point, parce que son nom le fait. Lorsqu'on dit, Jules César subjugua les Gaules, bâtit Pompée, changea la République Romaine en monarchie, &c. C'est la même chose que de dire

(*a*) *Une possession très-incertaine.* Philon Juif.

(*b*) La grande pyramide d'Egypte, quoiqu'elle reste encore dans son entier, n'a pas été capable de nous transmettre le véritable nom de celui qui l'a fait bâtir, ce dont il y a lieu d'être fort étonné.

Digitized by Google

le vainqueur de Pompée &c. étoit Céſar: c'eſt-à-dire, Céſar & le vainqueur de Pompée ſont le même; & Céſar eſt à préſent également connu par l'un & l'autre terme. Cela ſe réduit donc à cette propoſition; *Le vainqueur de Pompée vainquit Pompée*: ou plûtot, puiſque Pompée eſt à préſent auſſi peu connu que Céſar; *quelqu'un vainquit quelqu'un* (*a*). Voilà donc à quoi ſe réduit cette immortalité tant vantée (*b*). Voilà la nature de ce qui s'eſt acquis parmi nous le nom de gloire. La notion, que le monde a ordinairement de ce beau rien, peut encourager à la vérité ceux qui peuvent ſervir leur patrie menacée de quelque péril réel, & réduite à de preſ-

(*a*) *Les noms de ceux qui étoient autrefois très-célébres, ne ſont préſentement en quelque maniére que des noms ſurannés.* Marc Antonin liv. 4. §. 33.

(*b*) *C'eſt peu de choſe que la réputation qu'on a après la mort, quelque longue qu'elle ſoit; & elle ne ſe conſerve que par la ſucceſſion d'hommes, qui ſont foibles, qui meurent dans peu, & qui ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes; bien moins connoiſſent-ils donc celui qui eſt mort long-temps avant eux:* le même liv. 3. §. 10.

Digitized by Google

ſans beſoins, à s'expoſer pour elle, ou à faire quelque autre belle action, lorſqu'ils n'ont pas aſſez de grandeur d'ame & de philoſophie pour s'y déterminer par un principe de vertu, ou pour faire un juſte diſcernement de la vanité de la gloire du monde: de même que nous encourageons les enfans en les louant; & que nous voyons l'utilité & la perfection de pluſieurs inventions être uniquement duës à l'ambition & à la vanité: mais cette réputation n'eſt pour les perſonnes d'un jugement ſolide, qu'un peu de vent, & l'être le plus proche du néant (*a*); elles la mépriſent, ſi elles ne la fuient point. Deux conſidérations, à mon avis, peuvent ſeules juſtifier le deſir d'acquerir de la réputation, & de la gloire: à peine y en a-t-il davantage. Lorſqu'un homme a fait une action, dont le ſouvenir n'eſt accompagné d'aucun remords; c'eſt un plaiſir raiſonnable de voir que le ſuffrage du monde ſe joint à celui de ſa propre conſcience, pour nous aſſurer

(*a*) *Peſez Annibal: combien de livres d'un grand Capitaine y trouverez-vous?* Juvenal ſatyre 10. vers 167.

Digitized by Google

que nous avons bien fait (*a*). De plus, ſi la réputation acquiſe par quelque qualification, ou par quelque action, procure à un homme quelque plaiſir & quelque avantage réel ; ſi elle le met, par exemple, à couvert de l'inſolence & l'injuſtice des hommes ; ou ſi elle le rend plus en état de faire du bien aux autres hommes : il eſt certainement bien doux de jouïr de cet avantage : & c'eſt là un but qu'on ne doit pas défendre au ſage de ſe propoſer, s'il a l'occaſion de ſe la procurer : mais ce ſage ne ſe la propoſe qu'autant qu'elle lui eſt utile : & elle ne lui eſt utile qu'autant qu'il en a beſoin. De ſorte qu'à tout prendre, la gloire, la réputation, &c. ne ſont qu'une pure vanité, & elles ne ſont eſtimables qu'à proportion de nos beſoins. Si on attribue donc à ces mots la ſignification & la force qui leur ſont attribuées, quand nous les appli-

(*a*) *Juſques-là les louanges ſont ſupportables, quand celui qu'on loue connoît qu'il mérite toutes les louanges qu'on lui donne : ce qui va au-delà eſt mauvais.* Lucien dans l'*Apologie de ſes Portraits*, tome 2. p. 21.

Digitized by Google

quons aux hommes ; comment oseroit-on penser, que l'Etre suprême pût se proposer une fin aussi basse que les louanges ? Il ne peut, ni en avoir besoin, ni en faire aucun cas. Il est aisé de croire, par le jugement qu'Alexandre faisoit des choses, qu'il auroit été bien orgueilleux, s'il eût appris, qu'il seroit un jour le Héros de quelque second Homere (*a*). Il lui auroit été doux d'entendre, que son nom seroit transmis aux races futures, embeaumé, pour ainsi dire, dans les vers d'un aussi grand Poëte que le fût ce Grec : il se seroit plu à se voir célébré dans Athénes, la mere de tant de beaux génies & de tant de valeureux guerriers. Mais cet Alexandre auroit-il pû, rempli comme il étoit de lui-même, se proposer uniquement pour but de toutes ses fatigues, & pour prix de ses actions, d'être loué par des enfans, ou plûtôt par des vermisseaux, & par des insectes, supposé qu'ils auroient pû se

(*a*) *Il l'estimoit heureux*, parlant d'Achille, *de ce que pendant sa vie, il avoit eu un fidéle ami, & après sa mort un grand Poëte pour publier ses louanges.* Plutarque dans la *Vie d'Alexandre le Grand*, tome 1. p. 672.

Digitized by Google

montrer ſenſibles à ſa grandeur (*a*): & cependant combien inégale la comparaiſon n'eſt-elle pas ! Ajoûtons, pour conclure ce raiſonnement, que quoique les hommes ſoient accoûtumés à appliquer à Dieu les termes qu'ils appliquent aux Princes, & aux autres êtres, que leur foibleſſe les a portés à admirer; quoique ces termes ayent été généralement adoptés par les Théologiens; & quoique nous ne puiſſions pas les abandonner tous, vû les imperfections propres à notre maniére de parler & de de penſer: nous devons pourtant nous reſſouvenir de relever leur ſignification, & d'attacher quelque énergie mentale à l'application, que nous en faiſons. Comme ſi on dit, par exemple, que Dieu fait les choſes pour ſa propre gloire; je conçois que le ſens de cette expreſſion doit être, que de la forme du monde, & du gouvernement des êtres qui y ſont, on peut conclure l'excellence ſupérieure de la nature de Dieu; parce que ce mon-

(*a*) Comme Pſaphon fut célébré par les oiſeaux qui chantoient, *Pſaphon eſt le grand Dieu*. Maxime de Tyr diſſertation 12. p. 136.

de & ce gouvernement nous offrent tant de marques d'une sagesse & d'une puissance inexprimables, que Dieu n'avoit pas besoin de nous en donner de plus évidentes, dans la supposition qu'il auroit eu uniquement sa gloire en vûë dans la création & dans le gouvernement du monde : ou on doit attacher à cette proposition quelque autre semblable sens. Si la gloire de ce que nous faisons est attribuée à Dieu ; il faut entendre par-là qu'aucune gloire ne nous est dûe ; à nous, dis-je, qui n'avons point de faculté, qui ne vienne originairement de Dieu : & nous devons par conséquent entendre, que nous souhaitons qu'il soit reconnu pour véritable auteur de tout ce qu'il y a en nous de louable (*a*).

Lorsque nous remercions Dieu de quelque délivrance, ou de quelque bien, il ne faut pas qu'on prenne cela, comme si Dieu pouvoit s'estimer lui-

(*a*) *Lorsque nous croissons en honneur, & que nous en remercions les Dieux, nous ne croyons pas alors qu'il y ait rien dans cette augmentation qui doive se rapporter à nous-mêmes.* Ciceron. *Si tu fais quelque bien, rapporte-le à Dieu* Sentence de Biais, dans Diogéne Laërce, p. 22.

Digitized by Google

même de nos cérémonieuſes actions de graces, ou comme s'il ſe ſoucioit de nos actes de remercîment & de reconnoiſſance. C'eſt plûtôt une déclaration que nous faiſons de nos beſoins, de nos défauts, de la bonté de ſa nature, & de la grandeur de ſes bienfaits accordés à propos; c'eſt un effort d'un être vil & dépendant, qui ſouhaite de reconnoître autant qu'il peut le faire, que les choſes ſont ce qu'elles ſont (a); & de ſe mettre dans la diſpoſition d'eſprit, où il lui convient d'être à l'égard de ſon bienfaiteur tout-puiſſant.

Quand on nous appelle les ſerviteurs de Dieu, ou quand on dit que nous le ſervons; on erreroit d'entendre par ces expreſſions que nous ſoyons ſerviteurs de Dieu, ou que nous ſervions Dieu, comme les hommes ſe ſervent les uns les autres: car dans ce ſens, ces expreſſions ſignifient quelque action utile & avantageuſe à l'homme qui eſt

(a) *Car quoiqu'à préſent nous ne puiſſions pas nous acquitter dignement de cela..... néanmoins il eſt juſte d'en rendre, de tout notre pouvoir, nos actions de graces.* St. Chryſoſt.

Digitized by Google

servi, ou dont il a besoin, ou qu'il s'imagine lui être nécessaire. Or on ne peut supposer, ni que Dieu ait aucun besoin, ni que nous puissions lui être utiles, ou lui rendre quelque service. Servir Dieu, veut donc dire l'honorer, l'adorer: actes que nous toucherons bien-tôt. Ce mot est pris souvent dans ce sens-là dans la Langue, dont *servir* n'est qu'une traduction: comme *servir* une image taillée (*a*), est adorer cette image: car il ne peut pas signifier une action profitable & utile à la pierre, qui est privée de tout sentiment. Servir Dieu, peut encore se prendre dans un sens semblable à celui-ci: *servez le Roi de Babylone* (*b*); car on disoit de ceux, qui reconnoissoient l'autorité du Roi de Babylone, & qui obéissoient à ses loix, qu'ils le servoient; quoiqu'ils ne fissent rien; quoiqu'ils n'eussent peut-être rien, qui

(*a*) *Tous ceux qui servent aux images.* Ps. 97. 7. *Servoient à leurs images*, 2 Rois. 17. 41. & ailleurs: Deuteronome 12. 2. il est fait mention des endroits, *où ces Nations ont servi*, &c. Dans la Paraphrase Chaldaïque פלחי, les Septante, ἐλάτρευσαν dans le sens Ecclésiastique, la Vulgate, *coluerunt.*

(*b*) *Ils ont servi le Roi de Babylone.*

Digitized by Google

pût lui être de quelque ſervice. De même on peut dire, que nous ſervons Dieu, & que nous ſommes ſerviteurs de Dieu, ſi nous vivons dans un ſentiment continuel de ſa nature ſouveraine, & de ſa puiſſance ſur les créatures, & ſi nous tâchons de nous conformer aux loix qu'il nous a preſcrites (*a*). Dans ce ſens nous demandons de vivre en le ſervant : c'eſt-à-dire, nous demandons de vivre en l'adorant, & en mettant en pratique les loix de la raiſon & de la vertu, auſquelles il lui a plû de ſoumettre les créatures raiſonnables (*b*).

On pourroit faire pluſieurs autres réfléxions ſur les épithétes, & ſur les façons de parler introduites par l'uſage, à la faveur de l'ignorance de l'Antiquité, ou de la néceſſité à laquelle nous ont réduit, & le peu d'étenduë de nos lumieres, & la ſtérilité de notre langage. Il eſt clair,

(*a*) Platon applique le mot de *ſervir aux loix mêmes* dans cette phraſe, δουλεύειν τοῖς νόμοις.

(*b*) *Ne lui rendant que la bonne volonté d'une perſonne qui aime ſon Seigneur.* Philon Juif.

Digitized by Google

que l'amour, la colere, les mains, les yeux, &c. qu'on attribue quelquefois à Dieu, ne renferment pas les passions, ni les parties qui sont en nous. Les pronoms possessifs, *mien*, *tien*, *son*, comme *son* peuple, *sa* maison, &c. ne doivent même être employés qu'avec beaucoup de ménagement, lorsqu'on s'en sert à l'égard de Dieu (*a*).

3. Nous sommes tenus d'adorer Dieu de la maniere la plus convenable & la meilleure, dont nous soyons capables. Par l'idée d'adoration je ne veux dire autre chose, que d'avouer par quelque acte solemnel, convenable, & distinct de nos autres actes, que Dieu est ce qu'il est, & que nous sommes ce que nous sommes: c'est-à-dire, que nous devons avoir recours en êtres dépendans à l'Etre suprême, & au Gouverneur du monde, avec actions de graces de ce dont nous jouïssons; avec prieres pour obtenir ce qui nous manque, ou ce qu'il sçait nous être expédient (*b*) &c. Com-

(*a*) *L'homme intelligent comprendra.*

(*b*) Il faut avoir soin de quelle maniére nous prions, de peur que nous ne deman-

Digitized by Google

me ſi dans une poſture humble & modeſte, je m'adreſſois, par exemple, en ces termes, ou en d'autres à peu-près ſemblables (*a*), *à l'Etre ſuprême & tout-puiſſant, duquel dépend l'exiſtence du monde, & par la tendre Providence duquel j'ai été conſervé juſques à ce moment, & j'ai joui de pluſieurs grands avantages, dont je ſuis indigne : pour le prier de daigner accepter les ſentimens de ma reconnoiſſance & le tribut de mes actions de graces de toutes ſes bontés envers moi : de me délivrer des mauvaiſes ſuites de mes déſobéiſſances, & de ma folie paſſée : de*

dions ce qui peut nous nuire. *Ne penſez-vous pas qu'on a beſoin en cela d'une grande prudence, pour éviter qu'on ne ſe trompe en demandant de grands maux, en penſant demander des biens.* Platon p. 39. *Les Dieux faciles renverſerent toutes les maiſons, ſelon les prieres qui leur en étoient faites*, eſt une obſervation de Juvenal ſatyre 10. vers 7. L'Auteur du Livre, intitulé *Chaſidim*, ajoute, que nous ne devons pas prier pour *ce qui ne peut ſe faire*, ni pour *ce qui ſe fait ſuivant la Nature*, ni pour *ce qui ne convient pas*, ni pour *les miracles que le Dieu béni fait dans les changemens du Monde.*

(*a*) *Mes yeux en-bas, & mon cœur en-haut.*

me mettre en état, & de me donner la force de triompher innocemment de toutes mes épreuves à venir : de me rendre capable de me comporter dans toute sorte d'occasions, conformément à la raison, à la sagesse, & à la piété : qu'il ne souffre point qu'on me fasse aucun tort ; qu'aucun fâcheux accident m'arrive, ni que je me nuise à moi-même par mes égaremens, ou par ma mauvaise conduite : de vouloir me communiquer de claires & distinctes notions des choses : de me donner la santé & la prospérité, qui me sont nécessaires pour passer ma vie en paix, en contentement, en tranquillité d'esprit : & après avoir fidélement fait mon devoir envers mes amis & ma famille, après m'être efforcé de me perfectionner, de me former à des habitudes vertueuses, & d'acquérir des connoissances utiles ; de m'accorder une mort honorable & douce, & de me faire passer enfin à une meilleure vie. Omettre cet acte ou quelqu'autre pareil, c'est se rendre directement coupable de ces omissions, dont nous avons parlé dans la I. Section, V. Prop. Car ne témoigner jamais sa reconnoissance des biens & des graces qu'on reçoit, &

Digitized by Google

qu'on tient de Dieu ; c'eſt réellement nier, qu'on les tienne de Dieu ; & ne s'adreſſer pas à lui, pour le ſupplier de ſuppléer à nos beſoins, c'eſt nier, & ces beſoins, & ſa puiſſance d'y remédier : négations très-contraires à la vérité (*a*).

Il faut toûjours avouer qu'il n'y a point de culte qui puiſſe avoir quelque proportion avec la nature & les perfections divines : mais que nous ſommes tenus malgré cela de faire tout notre poſſible ; c'eſt pourquoi j'ai ajoûté ces mots, *de la maniere la plus humble & la meilleure, dont nous ſommes capables.* Il faut remarquer encore, que ces paroles ne nous obligent pas à nous occuper ſans ceſſe de nos dévotions (*b*). Car il eſt de no-

(*a*) *La priere eſt comme un rameau ébranché par la Providence.* Albo. *Quiconque ſe confie en la Providence, doit croire que ſa priere lui ſera utile* : le même.

(*b*) Comme les gens *qui ne dorment point*, Ἀκοιμηταὶ, particulierement à Conſtantinople qui continuoient le ſervice divin jour & nuit ſans interruption ; ou peut-être comme les *Metzallin*, מְצַלִּין, *ceux qui prient*, εὐχίται, *ceux qui font des vœux*, qui faiſoient ou qui prétendoient faire conſiſter toute la Reli-

Digitized by Google

tre devoir d'avouer dans le culte que nous devons à Dieu, que cet Etre parfait eſt ce qu'il eſt; mais ſans nier pourtant que nous ſoyons nous-mêmes ce que nous ſommes: c'eſt-à-dire, que nous ſoyons des êtres incapables de ſupporter une attention d'eſprit continuelle; des êtres ſujets à pluſieurs beſoins, auſquels la conſtitution de notre nature veut que nous ſuppléïons avec ſoin & activité; des êtres faits pour jouïr de pluſieurs plaiſirs innocens, qui nous devons pluſieurs choſes les uns aux autres, & auſquels, tout bien conſideré, ce ſeroit une moindre marque de reſpect d'être conſtamment attachés à des formulaires de dévotion, qu'il ne l'eſt d'avoir recours à lui avec des eſprits libres, dans certains temps, & à certaines occaſions: s'occuper à cela ſans relâche, ſeroit faire de Dieu ce qu'il n'eſt pas réellement, puiſqu'il ſemble que cette exceſſive aſſiduité ſuppoſeroit, que Dieu en auroit beſoin; ou que elle nous feroit mériter quelque choſe de lui; ou qu'il eſt tenu d'accorder nos

gion dans la priere: *qui font ſemblant de vaquer uniquement à la priere.* Voyez Suicer.

Digitized by Google

demandes indépendamment de nos efforts ; ou du moins qu'il eſt un Etre ſujet à ſe laiſſer fléchir par l'importunité : & voilà les raiſons, qui m'ont porté à ajoûter cette reſtriction à l'explication de cette troiſiéme maxime, *par quelque acte ſolemnel & convenable.*

Quoique chaque homme en particulier connoiſſe mieux ſon état, & les occaſions qu'il a, & qu'il ſoit par conſéquent plus propre à juger, pour ſoi-même, de la maniere dont il peut mieux s'acquiter de ce devoir ; on peut cependant dire en général, que les conditions ſuivantes ſont requiſes pour rendre à Dieu le culte le plus ſolemnel, & pour lui rendre de la meilleure maniére, dont nous ſommes capables : un eſprit attentif (*a*) ; des temps, & des lieux convenables ; un formulaire de paroles propre à cela ; & une poſture décente. Car ſi l'eſprit eſt abſent, & s'il n'eſt pas attentif à ce que dit la bouche, l'homme eſt,

(*a*) *Toute priere qui n'eſt pas faite avec attention, n'eſt pas une priere.* Maimonides. *La priere dépend du cœur.* Sepher Chaſidi. On trouve la même choſe partout ailleurs.

Digitized by Google

diroit-on, seulement alors une espéce de machine qui fait du bruit, & qui est à la vérité mise en mouvement, mais sans une connoissance intérieure de son propre acte. Répéter ses prieres du bout des lévres, & avec un esprit distrait; ce n'est pas prier de la meilleure maniére, dont nous sommes capables; parce que cette maniére ne s'accorde, ni avec notre nature, ni avec la vérité: puisque c'est se comporter seulement en êtres doués de la faculté de parler, & non pas de celle de raisonner.

Il est certain à ce compte-là, que toute sorte de lieux & de temps ne sont pas indifféremment, ni également propres à rendre à Dieu le culte que nous lui devons (*a*). Dans certains

(*a*) Cela est véritable en général; & malgré cela je ne nie pas qu'il ne puisse y avoir des occasions, où *le lieu n'empêche point de prier, & où le temps n'y met aucun obstacle. Quand même vous ne fléchiriez pas les genoux..... & pourvû que vous fassiez seulement paroître un esprit attentif, la priere perfectionne tout. Il est aussi permis à une femme ayant sa quenouille, & faisant de la toile, de regarder vers le Ciel par la pensée, & d'invoquer Dieu avec ferveur. Il est encore permis*

Digitized by Google

temps nous nous trouvons accablés d'affaires temporelles ; dans certains lieux nous sommes exposés à être souvent interrompus ; il faut chercher les endroits les plus écartés & les plus propres au silence : il faut même le faire autant que l'on peut. Un second motif, qui doit aussi nous y engager, est, que plus nous sommes éloignés des yeux du monde, plus nous sommes à couvert des attaques de l'ostentation ; plus nous prions en considération de la vérité & du devoir, plus notre maniére de rendre notre culte à Dieu est conforme à la vérité en général, & à notre devoir en particulier.

Nos soins doivent après celà rouler sur le choix d'un convenable formulaire de paroles. Toute priere est ou vocale, ou mentale : or celle-là

à un homme, entrant dans une place, & s'y promenant, de faire des vœux avec ardeur, &c. St. Chrysostome *.

* Je m'étonne que l'Auteur n'ait pas cité à la suite de ce passage Maimonides dans son *More Nebooch*. part. 3. chap. 32. où ce Rabbin dit, *que la priere est permise en tout lieu, & à chacun.*

Digitized by Google

même, qu'on appelle mentale, peut à-peine être faite ſans paroles (*a*), ou ſans quelque choſe d'équivalent (*b*). Je crois même que les hommes ſourds & muets forment en eux quelque eſpéce de langage; j'entends par là quelque choſe qui ſupplée au défaut de la parole. Car les penſées, réduites à leur état naturel, ſéparées de toute ſorte de paroles, & priſes ſimplement toutes ſeules, ſont ſi ſubtiles & ſi paſſageres, qu'elles ſont à-peine capables de ſe montrer à l'eſprit, ou d'être au moins retenuës, liées enſembles, & rangées comme il faut qu'elles ſoient, pour former une ſentence. Si cette ſentence eſt ſi compoſée d'idées ſenſibles, qu'elle puiſſe ſubſiſter dans l'eſprit à la faveur des ima-

(*a*) *Mais la parole eſt chez les hommes l'interprête de la penſée, & la penſée l'eſt de la parole à l'égard de Dieu.* Philon Juif *de Migratione Abrahami*, page 400.

(*b*) La penſée même n'eſt, ſelon Platon, qu'une eſpece de langage de l'eſprit; car il appelle la penſée, *la parole que l'ame roule en elle-même touchant les objets qu'elle conſidére*, pag. 134. de même Plotin dit, *que la parole qui ſe forme par la voix, eſt une image de celle qui ſe forme dans l'ame.*

Digitized by Google

ges, qui reſtent dans l'imagination, de même que le fait une ſentence peinte ſur un tableau, ou exprimée par des hiéroglyphiques ; elle eſt néanmoins très imparfaite, faute d'inflexions grammaticales, de particules, & d'additions néceſſaires pour lui donner une forme, & pour lier les idées : inflexions, particules, additions, dont il ne peut ſe graver dans l'imagination aucune image (*a*). Dans le fonds une ſentence n'eſt guére autre choſe qu'un amas de conceptions ſans liaiſon, & incapable de renfermer quelque ſens, ſi le langage ne remplit, pour ainſi dire, les lacunes. De plus, une priere ne ſçauroit être compoſée de telles ſentences : car c'eſt par le ſecours des paroles que nous diſcourons, & que nous raiſonnons en nous-mêmes, de la même maniére, que nous communiquons aux autres nos diſcours & nos penſées. Si on s'obſerve bien ſoi-même, on trouvera qu'on penſe comme on parle, en quelque Langue particuliere ; & qu'on ſuppoſe, & qu'on par-

(*a*) *Il y a pluſieurs paroles qui, comme les articles, lient les membres du diſcours, & dont on ne peut repréſenter aucune image.* Cicéron.

Digitized by Google

court mentalement & par habitude les ſons, qu'on fait retentir en parlant. Voila pourquoi il eſt preſqu'impoſſible de bien écrire en d'autre Langue que la maternelle; car tandis qu'on penſe en ſa propre Langue, le ſtile & le diſcours, qui ne ſont que la repréſentation de la penſée, ont ordinairement le tour & le génie de cette Langue, quel que puiſſe être l'idiome d'où les mots particuliers ſont empruntés. Enfin les mots ſemblent être des eſpéces de corps & de vehicules du ſens, ou de la ſignification, qui eſt leur partie ſpirituelle (*a*), & qui peut à peine ſubſiſter dans l'eſprit, ſéparée de la matérielle. Qu'un homme eſſaye ingénument de penſer à cette courte priere rapportée dans Platon (*b*) *, abſtracte

(*a*) *Une priere ſans attention eſt comme un corps ſans ame.* Nachalath Aboth.

(*b*) Dans ſon ſecond *Alcibiade*, p. 40.

* Τὰ μὲν ἐσθλὰ, &c. La voici traduite tout au long : *O Jupiter, Roi des hommes & des Dieux, donne nous les biens ſoit que nous te les demandions, ſoit que nous ne te les demandions pas ; & éloigne de nous tous les maux, quoique nous te les demandions.* On attribue cette priere à Homere, mais elle ne s'y trouve point.

Digitized by Google

abſtracte des paroles de l'original, & de toutes les Langues dans leſquelles on peut la traduire. On peut rendre ſon eſprit attentif aux paroles d'une priere prononcée par un autre; & en les gravant dans ſon imagination on peut, pour ainſi dire, les rendre ſiennes: ou on peut devenir en quelque maniére ſon propre lecteur, & les prononcer ſoi-même: ou on peut prendre en main une priere écrite, & la parcourir des yeux & d'eſprit: ou on peut repaſſer un formulaire de mots imprimés ſur la mémoire: ou on peut aſſembler ſur le champ quelques paroles; mais dans tous ces moyens, on ſe ſert de paroles & d'un langage. Puiſqu'en penſant donc à un tiſſu de paroles on ne s'adreſſe pas à Dieu, qui ne penſe & qui ne parle pas comme nous, d'une maniére plus parfaite qu'en les prononçant, & en y penſant en même temps: de plus puiſque le ſon même des paroles fait impreſſion ſur nous, & qu'il réveille notre attention (*a*), quand un formu-

(*a*) *La priere de l'homme faite avec attention*, &c. Abarbanel. Ce qui eſt dans *Sepher Chared m*, cité de *Semack*, c'eſt-à-dire, de

Digitized by Google

laire de prieres eſt déja tout préparé, & que l'eſprit eſt délivré de la peine de le compoſer : je ſoûtiens qu'il eſt mieux de prononcer nos prieres (*a*), ſi nous en avons la commodité, que de nous contenter ſeulement d'y penſer. Nous ne devons pas au reſte les prononcer plus haut, j'entends quand nous ſommes en notre particulier, qu'il le faut pour nous faire ſimplement entendre de nous-mêmes (*b*) : car ce

Sepher mitzvoth katon, explique ainſi ce paſſage, *qui éxamine chaque parole ; & la parole eſt comme celui qui compte de l'argent.*

(*a*) *Afin que nous honorions les Dieux*, ſelon le ſtile des Payens, *avec un eſprit & une voix pure.* Cicéron. O *Seigneur*, *de ce que tu nous a faits plus excellens que les autres animaux, il eſt juſte que nous béniſſions ta Majeſté*, dit Salomon dans ſa priere, chez Joſephe, *Antiquités Judaiques*, liv. 8. chap. 3.

[*b*] Nous trouvons ſouvent la même choſe parmi les *Dinim* des Juifs : *Il eſt néceſſaire que toutes les bénédictions ſe faſſent de ſorte qu'on entende diſtinctement tout ce qui ſe dit.* Maimonidès. Le Rabbin Elaz. Aſquari, ayant cité ce paſſage, ajoûte : *Aſſemblez un grand nombre de Juges ; & s'ils ne s'entendent pas diſtinctement, on ne réſoudra rien*, &c. Maimonidès s'exprime ainſi dans un autre endroit : *Perſonne, étant ſeul, ne doit prier en ſoi-même ; mais qu'il articule les mots en re-*

Digitized by Google

n'eſt pas pour nous faire entendre de Dieu que nous parlons, puiſqu'il connoit ſans cela nos penſées; mais c'eſt à cauſe de nous-mêmes, & pour rendre nos adorations, dont les meilleures ſont toûjours pleines d'imperfections, auſſi parfaites qu'il nous eſt poſſible de les rendre. Ce qui eſt, en chemin faiſant, répondre ſuffiſamment à ceux, qui objectent contre la priere, que c'eſt une impertinence de parler à Dieu. Après avoir éclairci tous ces points, & prouvé qu'il faut en priant employer la parole; on ne peut s'empêcher d'accorder que nous devions choiſir les meilleures & les plus propres, dont il nous eſt poſſible de faire choix; puiſque ce choix ne peut ſe faire dans des effuſions ſubites. C'eſt pourquoi ſi nous voulons adorer Dieu de la maniére la plus excellente, dont nous ſommes capables, il faut nous ſervir des for-

mant les lévres, & en ſe faiſant entendre clairement dans la priere qu'il fait tout bas. J'ai extrait ce mot, לבד, *ſeul*, de *Schulchan Aruk*. La même choſe ſe trouve dans *Or Chadaſch*, & ailleurs.

Digitized by Google

mulaires les mieux digérés, & les plus excellens, que nous pouvons, ou nous faire, ou nous procurer. Comme une priere doit être accompagnée de tout ce qui peut persuader, que celui qui l'a fait, est véritablement pénétré de ce qui dit, il faut qu'elle soit aussi simple qui se peut ; & c'est peut-être ce qui la rend la plus difficile de toutes les compositions. Il faut qu'elle soit une espéce de revûë générale de ce que nous avons possedé, de ce que nous possedons, de ce qui nous manque, de ce que nous avons fait, &c. Tout doit être exprimé avec méthode, dans des phrases graves & significatives, & avec une éloquence si solide, qu'elle attire notre attention, & qu'elle exprime nos plus secrets sentimens, sans affectation & sans d'inutiles répétitions. Ces réfléxions m'ont souvent engagé à regarder avec étonnement ceux qui combattent les formulaires médités de prieres : ils parlent tant de l'esprit de priere ; mais il montrent bien par leurs discours, qu'ils sçavent peu ce que c'est.

Quant à la posture, la meilleure est celle, qui exprime mieux notre

Digitized by Google

humilité, notre respect (*a*), & notre ferveur, & qui nous pénetre le plus; quoiqu'il faille peut-être avoir égard aux coûtumes des lieux où l'on est, ou à celles de notre patrie, ausquelles nous avons été le plus accoûtumés. Plusieurs Nations peuvent n'exprimer qu'une même chose par des gestes différens: & nous devons prendre ces gestes comme nous prenons leurs paroles; c'est-à-dire, dans la signification, qu'il leur a plû de lui donner.

Quoique je n'aye pas fait jusques ici aucune mention du culte public de la Divinité, on ne doit pourtant pas l'oublier, ni le négliger. On peut considérer un homme comme membre d'une société; & il doit adorer Dieu comme tel, s'il a l'occasion de le faire; si on dit publiquement des prieres, ausquelles il puisse assister, si sa santé, &c. le lui permet. La societé peut en encore être regardée comme ne faisant qu'un corps, qui a des intérets publics, & des besoins communs;

(*a*) *Celui qui prie ..... doit penser qu'il a la Divinité présente devant lui.* Or Chajim.

Digitized by Google

& comme telle, elle eſt tenuë de rendre à Dieu une adoration publique, & de lui offrir ſes prieres en commun. Outre qu'il y a pluſieurs perſonnes, qui ne ſçavent pas comment prier d'elles-mêmes; à-peine ſçavent elles lire: or elles doivent être priſes pour ce qu'elles ſont, & conſéquemment on doit fixer un temps & un lieu, où on leur liſe les prieres; & où elles ſoient guidées dans leur dévotion. Il eſt de plus néceſſaire, pour tenir les hommes dans l'ordre, de profeſſer quelque Religion; d'en établir & d'en ordonner une profeſſion publique; ce qui ne peut ſe faire ſans un culte public. Le monde perdroit bien-tôt ce qui lui reſte de ſentiment de vertu; il deviendroit féroce; tous ſes habitans ſe dévoreroient les uns les autres; & ils feroient ce que font les Sauvages les plus barbares, ſans ce ſentiment de vertu conſervé encore, du moins autant qu'on peut ſuppoſer qu'il l'eſt, par les formes, & par les habitudes de Religion, qui ſont en uſage parmi les Peuples.

Mais comment ce culte public, demandera-t-on peut-être, s'accordera-t-il

Digitized by Google

avec cette retraite, & ce recueillement qu'on vient de recommander ? Réponſe. J'ai prétendu parler alors de la priere en général, à laquelle la retraite & le recueillement ſont fort favorables : mais je n'en ai recommandé l'uſage, qu'à proportion de la facilité que l'on a de ſe procurer ces avantages, & autant qu'ils ſont admis par la nature de la priere. De plus, quoiqu'un ſeul homme liſe en même temps à tous les autres un formulaire de prieres publiques, afin qu'ils s'uniſſent tous à ne former qu'un ſeul acte, ce qu'on ne pourroit faire autrement ; cependant chaque perſonne en particulier, qui fait quelque attention à ce qu'on lit, a dans ſon eſprit une perception ſéparée des paroles prononcées tout haut : & c'eſt là qu'elle offre, & ces paroles, & le ſens qu'elles contiennent, avec plus ou moins d'application & ferveur : & puiſqu'à la rigueur perſonne ne prie qu'entant qu'il a cette perception, & qu'il offre à Dieu ces prieres, & puiſqu'il eſt encore le ſeul de toute l'Aſſemblée, qui connoiſſe juſques à quel degré il le fait ; ſa priere eſt dans le

Digitized by Google

fonds auſſi recueillie, que s'il la faiſoit au fonds du déſert le plus éloigné. De ſorte que quoiqu'il y ait de fortes raiſons d'établir un culte public, j'oſe pourtant aſſurer, que toute véritable priere eſt ſecrette : & puiſque ſon ſiége eſt dans l'ame, dont toutes les circonſtances du culte ont en vûe d'intéreſſer, & intéreſſent actuellement, toutes les facultés ; on peut dire avec raiſons que la priere eſt faite dans la plus reculée & dans la moins fréquentée de toutes les retraites (*a*) : & voilà à quoi ſe réduit tout ce qu'on peut dire d'un culte, qui par par les termes, eſt public à tous autres égards. Un homme peut aſſiſter dans une Aſſemblée ; & cependant perſonne, excepté lui-même, ne ſçait s'il recite la priere, qu'il ſemble réciter avec les autres ; ou s'il en récite quelqu'autre ; ou s'il n'en recite aucune (*b*).

(*a*) *Au-dedans de nous-mêmes comme dans le temple.* Plotin.

(*b*) Saint Chryſoſtome dit, qu'il y a pluſieurs hommes qui penſent ſi peu à ce qu'ils font, qu'ils ne ſçavent pas ce qu'ils font eux-mêmes ; *pluſieurs entrent dans l'Egliſe, & ils en ſortent ſans ſçavoir ce qu'ils ont dit ; les lévres ſe remuent bien, mais l'oreille n'entend point.*

Digitized by Google

Je n'ignore pas combien je m'expose par ce détail à la risée de plusieurs personnes, auxquelles ce langage est entiérement nouveau. A quoi bon, diront-elles, faire de la priere un article si important ? Qui a jamais remarqué, que ceux qui prient en prospérent mieux que ceux qui ne le font pas ? Réponse. Toutes les observations de cette nature sont fort foibles & fort incertaines. Nous ignorons ce que les autres sont réellement, & dans leur intérieur (*a*) : nous ignorons comment ils prient (*b*) : nous ignorons ce qu'il faut appeller heureux succès (*c*). Ce qui est bon.

(*a*) Les Payens même croyoient que les Dieux n'éxauçoient point les prieres des méchans. Bias se trouvant dans une tempête avec quelques personnes de cette espece, s'écria, sur ce que, saisies de crainte, elles commençoient à implorer l'assistance des Dieux : *Taisez vous, de peur que ces Dieux ne sçachent que vous êtes ici.* Diogene Laërce, pag. 22.

(*b*) C. Cestius dit au rapport de Tacite, *que les Princes sont comme les Dieux ; mais que les Dieux mêmes n'éxécutent que les prieres justes.*

(*c*) Quelquefois *la moitié est plus que le tout* ; c'est-à-dire, selon la paraphrase que

pour l'un, peut être mauvais pour l'autre; ce qui paroit bon à préſent, peut devenir mauvais, où il peut attirer des maux après lui (*a*). Quant à la proſpérité de ceux qui tâchent d'adorer Dieu d'une adoration digne & raiſonnable, quelle qu'elle ſoit: cette proſpérité ſeroit peut-être moindre, & leurs malheurs ſeroient peut-être plus grands, s'ils manquoient à ce devoir. Perſonne eſt-il aſſuré du contraire? Si on a quelque ſecret moyen de s'en aſſurer, de grace, qu'on nous en faſſe part. Cependant devois-je omettre le culte dû à la Divinité dans l'Ebauche la plus imparfaite de la Réligion naturelle? Culte, qui eſt ce

Platon fait de ces paroles d'Héſiode : *La moitié eſt ſouvent plus que le tout ; ſçavoir, lorſqu'il eſt préjudiciable de ſçavoir le tout*, &c. Platon, p. 590.

[*a*] *Combien de fois un jour, ſignalé par la gloire d'un ſuffrage univerſel, a été l'origine de pluſieurs malheurs? Combien de perſonnes n'ont-elles pas été accablées par les Empires, qu'elles ont acceptés? Quel grand nombre de gens n'a-t-il pas été perdu par ſes propres biens, & n'a-t-il pas été plongé par eux dans les derniers miſeres?* Pline.

Digitized by Google

que je veux principalement exprimer par le mot de Religion (*a*).

4. Enfin pour mettre en abbrégé tout ce qui nous reste : *Si les êtres raisonnables, ou ceux dont la raison est la loi suprême de leur nature, veulent se comporter envers Dieu & envers eux-mêmes, de la manière que nous avons expliquée ci-dessus ; ils doivent considérer sérieusement, combien puissant est l'Etre, qui par la constitution de leur nature a mis les hommes dans l'obligation d'être gouvernés par cette même nature, & qui leur a donné pour loi le dictamen de la droite Raison.* Tous les hommes doivent se ressouvenir sans cesse, que leur éxistence même dépend de Dieu ; que cet Etre suprême gouverne, & qu'il régit toutes les affaires du monde par sa Providence ; que les effets de son pouvoir & de son influence leur sont

(*a*) *La Religion consiste dans un culte pieux que l'on rend aux Dieux*, dit Cicéron. *On a appellé Religieux, ceux qui se sont appliqués avec soin à régler, & comme à choisir les choses qui regardoient les Dieux*, &c. le même.

Digitized by Google

ſenſibles & palpables, & qu'ils en ſont environnés dans tous les phénoménes de la nature, dont un ſeul ne ſçauroit être ſans lui; qu'ils ſont toûjours en ſa préſence; qu'il eſt doué d'une raiſon parfaite; que s'il eſt raiſonnable, que les tranſgreſſeurs de la raiſon ſoient punis, ils le ſeront certainement tôt ou tard, &c. Or ſi on réfléchit conſtamment ſur toutes ces vérités, il eſt aiſé de connoître l'effet & l'influence, qu'elles auront ſur toutes les penſées, ſur toutes les paroles (*a*), & ſur toutes les actions des hommes.

Nous ne prétendons introduire aucune ſuperſtition par aucune des propoſitions avancées ici; nous nous bornons a demander la pratique de la raiſon,

(*a*) Particulierement par rapport à l'habitude de jurer qui eſt une grande marque de mépris, outre les mauvaiſes conſéquences qu'elle a, en faiſant que les ſermens ne coûtent rien, &c. Car ceux qui s'y accoûtument, employent du moins le redoutable nom de Dieu pour une ſimple particule explétive; & cela ordinairement dans des diſcours incivils, paſſionnés & deshonnêtes: *faiſant*, comme dit Philon Juif, *du nom très-ſaint & divin comme le ſupplément de leurs diſcours.*

Digitized by Google

& de la vérité : & tout ce qui ne leur eſt pas contraire peut être fait en toute ſureté, quoique ſous les yeux de notre grand Légiſlateur même.

SECTION VI.

Vérités, qui concernent tout le genre-humain en général, & antérieures à toutes les Loix humaines.

DANS cette Section je ſuivrai la méthode, que j'ai ſuivie dans les précédentes.

I. Prop. Chaque homme a au-dedans de lui-même le principe d'une qualité individuelle, qui le diſtingue, & qui le ſépare de tous les autres hommes, de telle ſorte qu'elle les rend tous en particulier capables d'avoir des propriétés diſtinctes des choſes ; c'eſt-à-dire, qu'elle en fait des ſujets diſtincts de propriété. B. & C. ſont ſi réellement diſtincts, c'eſt-à-dire, qu'ils éxiſtent d'une maniére ſi diſtincte, que ce qui appartient à B, ne peut par cette ſeule raiſon appar-

Digitized by Google

tenir à C ; & ce qui eſt la propriété de C, ne peut par cette même raiſon être la propriété de B. La preuve de cette Prop. eſt écrite ſur la conſcience de chacun : voyons donc s'il y a des choſes, qu'un homme puiſſe véritablement appeller ſiennes.

II. Prop. Il y a pluſieurs choſes, auſquelles chaque individu de l'humanité, c'eſt-à-dire, chaque homme a, ou peut avoir, s'il n'arrive aucun changement dans ſa condition par une ſujettion volontaire, par quelque contract, ou par quelqu'autre ſemblable engagement ; peut, dis-je, avoir un rapport ſi naturel & ſi exact, qu'il peut ſeul entre tous les hommes les appeller véritablement ſiennes.

La vie, les membres, &c. de B lui appartiennent auſſi réellement que le fait ſa propre nature (*a*). Il eſt impoſſible à C, & à tout autre homme, de voir avec les yeux de B : c'eſt pourquoi ils ſont ſeulement les yeux de B ; & quand ils ceſſent d'être ſes yeux, ils ceſſent abſolument d'être des

(*a*) *Il n'y a rien qui nous appartienne ſi proprement que nous-mêmes.*

Digitized by Google

yeux : il en a donc ſeul la propriété, puiſqu'il eſt impoſſible dans la nature, que les yeux de B deviennent jamais les yeux de C.

De plus, le travail de B ne peut pas être le travail de C ; parce que ce travail vient de l'application, que B, & non pas C, a faite de ſes organes & de ſes facultés : c'eſt pourquoi le travail de B lui appartient auſſi proprement, que le ſont les organes & les facultés dont il s'eſt ſervi en travaillant.

En troiſiéme lieu, l'effet, ou le produit du travail de B n'eſt pas l'effet du travail de C : cet effet donc appartient à B, & non pas à C : il appartient auſſi réellement à B, que le fait ſon propre travail (*a*) ; parce que tout ce que le travail de B produit, eſt véritablement produit par B : B le produit par ſon travail ; c'eſt-à-dire, que cet effet eſt véritablement

(*a*) C'eſt-pourquoi le fruit du travail d'un homme eſt ſouvent appellé ſon propre travail. Ainſi il eſt dit : *Tu mangeras le travail de tes mains.* Pſeaume 128. 2. *Et les Etrangers pillent ſon travail.* Pſeaume 109. 11. & ailleurs.

Digitized by Google

la production de B, & non pas de C, ni de quelqu'autre. Si C reclamoit la propriété de ce que B seul peut véritablement appeller sien ; C agiroit d'une maniére contraire à la vérité (*a*).

En dernier lieu, il y a plusieurs choses, que B peut avec vérité appeller siennes dans un sens, & pour des raisons qui lui conviennent à lui seul, & ausquelles D n'a pas plus de droit que F, &c. & dont la propriété est par conséquent particuliére à B, parce que C n'a pas à ces choses un plus juste titre que D, ni D que F, &c. Or lorsque tous les hommes, excepté B, ont un titre égal à la propriété d'une chose, leur titre est anéanti ; parce que leurs prétentions se contrebalancent, & se détruisent mutuellement les unes les autres, tandis que celle de B subsiste. Or dans ce cas

(*a*) Si B travaille pour quelqu'un, cela ne change point le cas, parce qu'il peut changer son travail, ou les fruits de son travail pour de l'argent, parce que ce travail, & ces fruits lui appartiennent.

(*b*) *Comme ces Spartes mentionnés par les Poëtes qui se tuent entr'eux de maniere qu'il n'en reste plus aucun*, comme dit Lactance dans un autre cas.

Digitized by Google

peu de chose, opposée à rien, sera assez forte pour maintenir les prétentions de B.

III. Prop. Tout ce qui est contraire à la paix générale, & au bien public du Genre-humain, est contraire aux loix de la nature humaine; il est mauvais; il ne doit pas être souffert. Les maximes, qui sont les plus propres à procurer la félicité d'une Société particuliére, doivent être regardées comme ses loix naturelles & véritables, parce que la félicité est la fin des Sociétés & des loix; car on pourroit autrement supposer qu'elles doivent se proposer le malheur comme leur véritable fin; ce qui est contraire à la nature & à la vérité: & ce que nous disons ici d'une Société particuliére, n'est pas moins véritable de la Société générale du genre-humain. Or ce qui rend l'homme plus heureux, est d'autant plus propre à produire la félicité: & par conséquent les maximes, ou les principes, qui tendent le plus à établir la tranquillité générale & le bien public du genre-humain, doivent, supposé qu'on entendre par ces expressions la félicité du genre-hu-

Digitized by Google

main, être les véritables loix de l'Humanité, ou leur ſervir du moins de fondement: & toutes les actions, qui ſont contraires à ces loix, le ſont néceſſairement aux maximes qui en ſont les fondemens. Il y a de la contradiction à dire, qu'une choſe, qui tend uniquement à favoriſer les plaiſirs de quelques particuliers au préjudice de tous les autres êtres; qui ont avec ces particuliers une nature commune, eſt la véritable loi de la nature humaine; & cette contradiction eſt encore bien plus grande, ſi ces plaiſirs ſont inférieurs à l'Humanité, & uniquement propres aux bêtes brutes. Comme un million d'hommes eſt plus conſidérable, qu'un ſeul homme; de même il faut, en établiſſant les loix de la nature humaine, & en déterminant ce qui doit, ou ne doit pas être, avoir un million de fois plus d'égard à ce million d'hommes qu'à un ſeul homme; puiſqu'ici nous conſidérons les hommes ſimplement comme hommes.

Il nous ſera à préſent facile de faire voir, que la tranſgreſſion des loix, qui ſervent de fondement au bien gé-

Digitized by Google

néral du genre-humain, eſt mauvaiſe ; & qu'elle eſt un mal moral. Car ſi on peut dire de tout le genre-humain en général, qu'il eſt un animal raiſonnable ; ſa félicité générale eſt celle d'une nature raiſonnable : c'eſt pourquoi cette félicité, & les loix, qui l'établiſſent, doivent être fondées ſur la raiſon : elles ne peuvent par conſéquent être combattuës que par ce qui combat la raiſon ; & par une troiſiéme conſéquence, par ce qui eſt oppoſé à la vérité.

Suppoſons une régle, qui ſeroit généralement utile au bien de tout le monde, ſi tous les hommes y conformoient leur conduite ; c'eſt-à-dire, que leur conduite ſeroit alors conforme à la nature & à la condition de tout le genre-humain. Suppoſé en ſecond lieu, que tous les hommes s'éloignaſſent de cette régle ; quel ſeroit l'effet de cet éloignement univerſel ? Ce ſeroit ſans doute un mal général ; c'eſt-à-dire, un mal contraire à notre nature, & à la réalité de notre condition : car deux actions contraires produiſent néceſſairement des effets contraires ; & ces effets contraires ne peuvent pas s'accorder avec

Digitized by Google

un troiſiéme. Il conſte donc par les termes, que cette conduite ſeroit mauvaiſe : elle ſeroit outre cela également mauvaiſe dans chaque homme en particulier ; parce que chaque homme en particulier a auſſi peu de droit de violer cette régle ſuppoſée, qu'en ont tous les autres hommes : & tous les hommes en général n'en ont pas d'avantage, qu'un ſeul d'entr'eux en particulier. Du moins eſt-il certain que celui, qui violeroit cette loi, contribueroit de ſon côté à introduire un déſordre univerſel, & une miſére générale : & qu'il nieroit de ſon côté que la condition des hommes fût ce qu'elle eſt ; que la félicité publique conſiſtât dans ce en quoi elle conſiſte, & que cette régle même fût ce qu'elle eſt réellement : & il le nieroit autant que ſi tous les hommes conſpiroient avec lui à la même iniquité, & à la même folie.

De quel front un ſeul homme oſe-t-il mettre ſes inclinations particuliéres, & ſes plaiſirs déraiſonnables en balance avec une choſe auſſi conſidérable, que l'eſt la félicité générale du monde entier ? Celui qui rappor-

Digitized by Google

tant ainſi tout à lui-même, mépriſe le bien de tous les autres êtres, & qui ſépare ainſi entierement ſes intérêts de ceux du Public, ne s'efface-t-il pas lui-même de la liſte de tous les autres hommes (*a*)? Les autres hommes devroient-ils l'avouer pour frere? Ne devroit-il pas plutôt être chaſſé, & être traité comme un étranger, & comme un ennemi public de la paix & de la félicité de toute notre eſpéce?

IV. Prop. Tout ce qui eſt dans B, ou raiſonnable, ou déraiſonnable, à l'égard de C, ſeroit préciſément la même choſe dans C à l'égard de B, ſi le cas étoit directement changé (*b*): parce que la vérité eſt univerſelle; & qu'elle ſe rapporte aux cas (*c*), & non pas aux perſonnes; voyez la Sect. III. Prop. II.

(*a*) *Une bête ayant la figure d'un homme.* Philon Juif.

(*b*) *Car un Juge intégre ne prononce pas dans ſa propre cauſe une ſentence différente de celle qu'il prononce dans la cauſe d'autrui.* Sénéque.

(*c*) *Portez toûjours un jugement équitable.* Iſocrate.

Digitized by Google

Corollaire. De-là il suit, qu'une excellente maniére de connoître, si une chose est bonne ou mauvaise à l'égard des autres, est de considérer ce qu'elle seroit par rapport à nous-mêmes, si nous étions en leur place (*a*).

V. Prop. Dans l'état purement naturel les hommes sont tous égaux, quant à leur domaine sur les choses (*b*). J'excepte à présent la condition des peres & des enfans, & d'un petit nombre d'autres parens: qu'on sçache donc, que je ne prétends parler ici que de ceux entre lesquels il n'y a aucune parenté, ou entre lesquels la parenté a été anéantie.

Lorsque les loix de la Société n'établissent aucune subordination, ni aucune distinction, il faut considérer les hommes comme hommes; c'est-à-dire,

(*a*) *Ne jugez pas votre prochain, jusques à ce que vous soyez arrivé à la condition où il est.* Pirke Aboth. *Mettons-nous à la place de celui, contre lequel nous sommes en colere.* Seneque.

(*b*) Celui-là n'étoit qu'un pur flateur qui disoit à Cyrus, *il semble que vous n'êtes pas moins naturellement né Roi, que celui qui est né dans une ruche pour être le conducteur des abeilles.* Xénophon.

Digitized by Google

comme étant des individus de la même eſpéce, qui ont également part à la commune définition des hommes (*a*): & puiſqu'en vertu de cette définition, qui leur eſt commune, B eſt la même choſe à l'égard de C, que C l'eſt à l'égard de B; B n'a pas plus de domaine ſur C, que C à ſon tour en a ſur B, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont dans l'égalité à cet égard.

Les talens, ni les défauts perſonnels, ne mettent ici aucune différence; parce que, 1. Qui eſt-ce qui décidera de quel côté eſt l'avantage? Dire que B, ou D, ou quelqu'autre, a droit de décider au préjudice de C; c'eſt ſuppoſer ce qui eſt en queſtion, & ſuppoſer un domaine ſur C, ſans le prouver. 2. Les grands talens, ſoit qu'ils ſoient naturels, ou acquis, peuvent bien être des priviléges à l'égard de ceux qui les poſſedent; mais ils ne privent pas ceux qui en ont de moindres, de leur droit au peu qu'ils ont;

(*a*) *Il n'y a point d'unité ſi égale, & ſi reſſemblance à une autre unité, que nous ſommes égaux & reſſemblans entre nous-mêmes—— Quelle que ſoit la définition des hommes, elle eſt la même dans tous.* Cicéron.

Digitized by Google

ou ce qui eſt la même choſe, ils ne peuvent donner à celui qui a de plus grands avantages, le droit d'ôter ceux, ou l'uſage de ceux, qu'un autre a dans un moindre degré. Si B a de meilleurs yeux que C, c'eſt un avantage pour lui; mais il ne ſuit pas de-là, que C ne doive pas avoir pour lui-même, & faire uſage de ſes propres yeux, auſſi librement que B peut le faire des ſiens. La nature a accommodé les yeux de C à ſon uſage; elle en a fait de même des yeux de B; & chacun d'eux a ſeul la propriété de ſes yeux: de ſorte que la propriété eſt égale dans tous les deux. Le cas ſeroit le même, s'il arrivoit à B d'avoir de plus excellentes facultés intellectuelles qu'à C. De plus, ſi B étoit plus fort que C, ſa force ne lui ſeroit pas un titre ſuffiſant pour devenir le Seigneur de C. Car le degré de force de C, quoique inférieur, lui appartient auſſi bien, que le degré de force ſupérieure appartient à B: c'eſt pourquoi C a autant de droit à ſon degré de force, & par conſéquent a l'uſage qu'il en peut faire, que B peut en avoir au ſien: c'eſt-à-dire,

C a

Digitized by Google

C a autant de droit de réſiſter, que B de commander en vertu de ſa force; & lorſque le droit, quoique ſéparé de la puiſſance de réſiſter, eſt égal à celui de commander, le droit de commander, c'eſt-à-dire, le domaine eſt anéanti. 3. Puiſque ceux qui ont la force & la puiſſance en partage, ſont très portés à prétendre, qu'ils doivent dominer (*a*), il n'eſt pas inutile d'ajoûter que le pouvoir de faire une choſe, & le droit de la faire, ſont deux idées entierement différentes; qu'elles peuvent par conſéquent être ſéparées; & qu'elles ne ſuivent pas l'une de l'autre. 4. Si la puiſſance, comme puiſſance, donne droit au domaine, elle donne droit à tout ce à quoi ce domaine peut s'étendre: & dans cette ſuppoſition celui qui auroit ce domaine ne pourroit

(*a*) Lorſque les Romains, ſelon que le rapporte Tite-Live, demanderent aux Gaulois, *quel droit ceux-ci avoient de dépoſſeder les Romains de leurs domaines, & de les menacer de leur faire la guerre;* les Gaulois répondirent, *qu'ils portoient leur droit avec leurs armes.* Réponſe digne en vérité des Barbares, tels qu'ils étoient!

Digitized by Google

rien faire de mauvais : puiſque perſonne ne peut rien faire, s'il n'en a le pouvoir. Or cette ſuppoſition ſeroit non ſeulement contraire à ce que nous avons déjà prouvé dans la Section I. mais elle contiendroit une abſurdité, une contradiction manifeſte. Car s'oppoſer à l'homme qui auroit ce pouvoir, autant qu'on peut, ou ce qui revient au même, autant qu'on en a la puiſſance, ne ſeroit pas mal faire : Acte, qui doit pourtant être mauvais, s'il eſt vrai que l'autre ait un véritable droit à ſon domaine, & à n'être contrarié par perſonne. De-plus, ſoutenir qu'un hommme ait droit de faire une choſe ſimplement parcequ'il en a la puiſſance, eſt à la vérité une doctrine, qui peut être utile à quelques tyrans, à quelques voleurs, & à quelques ſcélérats ; mais elle eſt directement oppoſée à la paix & à la félicité du genre-humain, & elle doit par conſéquent être rejettée, par la Prop. III. C'eſt auſſi ce que les hommes puiſſans refuſeroient eux-mêmes d'accorder, s'ils ſe mettoient à la place de l'homme foible & ſans défenſe :

Digitized by Google

c'est donc une doctrine déraisonnable, par la Prop. IV. (a).

VI. Prop. Personne ne peut avoir droit d'interrompre la félicité d'autrui : parcequ'en premier lieu cela supposeroit, que le premier auroit un domaine, & même le plus absolu de tous les domaines. En second lieu, en commençant à troubler la paix & le bonheur de C, B feroit une action qu'il prendroit pour déraisonnable, s'il étoit à la place de C. Enfin puisqu'on suppose, que C n'a jamais porté obstacle à la félicité de B; qu'il ne lui a rien pris; qu'il ne s'est jamais mêlé de ce qui le regarde; mais que toute l'action vient originairement de B; car toutes ces idées sont renfermées dans celle de commencer: C ne peut rien avoir qui appartienne à B: C n'a donc rien à quoi il n'ait un titre, du moins aussi bien fondé que celui de B: c'est-

(a) Lorsque Joseph dit, *qu'il y a une loi puissante, établie parmi les bêtes & parmi les hommes; & que cette loi est de céder au plus forts* cet Historien peut simplement entendre, que la nécessité ou peut-être la prudence, & non pas une loi prise à la rigueur, nous oblige à céder au plus fort.

Digitized by Google

à-dire, pour m'exprimer en d'autres termes, que C n'a rien, qu'il n'ait autant de droit de garder, que B en a de le reclamer. Ces deux droits étant tout au moins égaux, & se servant de contrepoids l'un à l'autre, il ne peut s'ensuivre du droit de B aucun changement dans l'état présent des choses: il faut de droit qu'elles restent comme elles sont; & C doit conserver la possession paisible de ce qu'il a, malgré tout le droit que B peut avoir de s'opposer à cette possession. L'argument est même plus fort en faveur de C; parce que C semble avoir de sa félicité une propriété telle, que celle dont nous avons fait mention dans la II. Prop. & d'une nature à ne pouvoir jamais être transferée à quelqu'autre (*a*).

VII. Prop. Quoique personne ne puisse avoir droit de commencer à mettre obstacle à la félicité des autres, ni à leur nuire; cependant tout hom-

(*a*) *C'est entre les hommes un nœud très-étroit de la Societé que de croire, qu'il est plus contre la nature de ravir quelque chose à autrui pour son propre intérêt, que de souffrir toute sorte d'incommodités*, &c. Cicéron.

Digitized by Google

me en particulier a droit de se mettre soi-même, & ce qui lui appartient, à couvert de la violence ; de recouvrer ce qui lui a été enlevé par force ; & d'user même de représailles, par tous les moyens que la vérité & la prudence lui permettent (*a*). Nous avons déjà vû, qu'il y a plusieurs choses, qu'un homme peut véritablement appeller siennes ; supposons seulement à présent, qu'il peut y en avoir quelques-unes davantage. Je passe, après avoir fait cette supposition, à la preuve de la Prop.

Nier qu'un homme ait le privilége contenu dans la Prop. c'est affirmer, en opposition à la vérité, ou que cet homme n'a point les facultés & la puissance qu'il a, ou que l'Auteur de la nature les lui a données en vain : car à quelle fin les a-t-il reçuës, s'il ne peut pas s'en servir ? Comment peut-il s'en servir, s'il ne peut le faire pour sa propre préservation, lorqu'on l'attaque, & lorsqu'il y a apparence qu'il

(*a*) On suppose que tout ceci se passe dans un état naturel, & qu'il n'y a aucune loi positive.

Digitized by Google

ſera ou maltraité, ou peut-être entierement détruit?

Il y a dans tous les animaux un principe, qui les fait tendre vers leur propre conſervation; & qui éclate ſouvent avec une élaſticité, dont on ne peut nier la force. La nature eſt uniforme en ce point; & elle ne ſe dément pas ſur cet article dans aucun animal. Les êtres inanimés même agiſſent, ils réſiſtent, quand on agit ſur eux: or il eſt conſtant qu'il répugne qu'une choſe ſoit fondée ſur la nature, & qu'elle s'accorde avec la nature & avec la vérité, ces deux compagnes inſéparables; quoiqu'elle ſe tourne enſuite contre ſoi-même, & quoiqu'elle travaille à ſa propre deſtruction.

La partie la plus conſidérable de la félicité du genre-humain dépend des moyens qui peuvent mettre l'innocent à l'abri de la cruauté & de l'uſurpation: & le principal de ces moyens conſiſte dans la puiſſance, que tous les hommes ont de ſe défendre eux-mêmes. C'eſt donc, par la III. Prop. agir d'une maniére contraire aux loix de la nature, que de priver les hommes de l'uſage de ce pouvoir, & de

Digitized by Google

leur ravir le droit de se défendre contre les mauvais traitemens & la violence qu'on leur voudroit faire.

Si un homme n'a pas droit de se défendre lui-même, & ce qui lui appartient, il n'a absolument aucun droit; Prop. dont nous avons déja en partie prouvé la fausseté, & à laquelle nous allons bien-tôt donner un plus grand jour; cet homme, dis-je, n'a absolument aucun droit, puisqu'il n'en peut pas maintenir la réalité.

Si un homme n'a pas droit de se défendre contre les insultes, &c. c'est parce que l'aggresseur a droit de l'attaquer, & d'enlever tout ce qui appartient à la personne attaquée: or on est allé au devant de cette prétention dans la Prop. précédente. Outre que cette prétention renferme une très grande absurdité; puisque commencer une violence est naturellement beaucoup plus, que de la repousser simplement. Celui qui commence, est la véritable cause de tout ce qui suit; & ce qui lui arrive en conséquence de l'opposition de celui qui se tient sur la défensive, n'est que l'effet de l'acte de l'aggresseur: c'est la violen-

Digitized by Google

ce, dont l'aggreſſeur eſt auteur, qui rejaillit ſur lui-même : c'eſt comme un homme, *qui crache contre le ciel, & le crachat lui retombe toûjours ſur le viſage.*

Puiſque celui qui commence à violer la félicité d'autrui, fait ce qui eſt mauvais ; il conſte par les termes, que celui qui tâche de prévenir, ou d'arrêter cette violence, fait une bonne action.

En dernier lieu, puiſque chacun eſt tenu de travailler à ſa propre félicité, il n'y a point de doute qu'il ne puiſſe, qu'il ne doive même ſe défendre contre ceux qui l'attaquent ; j'entends, par des moyens qui ne combattent pas la vérité (*a*), ou qui ne mettent aucun obſtacle à cette félicité, qu'il ſe propoſe pour but de ſa défenſe : à la vérité il ne doit pas agir en téméraire, ni faire plus que n'éxige la fin qu'il ſe propoſe : c'eſt-à-dire, qu'il doit avec ſageſſe & avec prévoyance fermer, s'il peut, toutes les avenuës

(*a*) *Si celui qui commet une injuſtice fait mal ; celui qui en uſe malicieuſement de même, ne fait pas moins de mal, quand ce ſeroit même pour ſe venger.* Maxime de Tyr.

Digitized by Google

au danger d'être envahi : s'il eſt dans l'impuiſſauce de le faire, il doit employer les argumens & les raiſons, ou éviter peut-être le péril par l'éloignement : ſi ces moyens ſont infructueux, ou impraticables, il peut avoir recours aux autres expédiens, qui ſont à ſa portée, & repouſſer la force par la force : il manqueroit autrement à ce qu'il ſe doit à ſoi-même ; & il nieroit que la félicité fût ce qu'elle eſt réellement.

Il eſt certain encore, qu'un homme a raiſon de tacher de recouvrer ce qui lui a été enlevé par violence, ou par fraude ; en ſe ſervant des moyens, par leſquels il lui eſt permis de conſerver ce qui eſt à lui. Car il a été prouvé ci-deſſus, que le pouvoir de s'emparer d'une choſe ne donne pas un véritable droit à ſa poſſeſſion : par conſéquent le droit à une choſe, priſe par force à ſon propriétaire, reſte toûjours où il étoit : le propriétaire peut l'appeller ſienne : & ſi elle eſt telle, il peut s'en ſervir conformément à ce domaine : ſi celui, qui la lui a enlevé, s'oppoſe à cet uſage, par cela ſeul, il peut être cenſé l'aggreſſeur ; puiſque

Digitized by Google

le propriétaire ne fait que se défendre soi-même & ce qui lui appartient. Outre que celui qui se sert d'une chose comme sienne, lorsqu'elle l'est réellement, agit conformément à la vérité : mais celui qui s'y oppose, & qui affirme par conséquent, qu'il a droit sur ce qui ne lui appartient pas du tout, a la vérité contre lui. Le premier fait donc ce qui ne peut être mauvais ; mais le second fait ce qui est essentiellement mauvais, par la Prop. qui sert de fondement à tout ce système.

De plus, un homme qui a droit à ce qui lui a été pris par force & contre son gré, a conséquemment droit à la valeur de ce qui lui a été pris : car la nature de cette chose est d'être d'une certaine valeur par rapport à lui : & le droit, qu'il y a, peut être considéré comme un droit d'une chose d'une telle valeur : de sorte que que si la chose, qui a été prise, est détruite, ou s'il est impossible de la retrouver, le propriétaire conserve néanmoins son droit à une chose d'une telle valeur ; & il faut qu'il ait quelque autre chose d'une valeur équiva-

Digitized by Google

lente ; c'eſt-à-dire, qu'il a droit d'uſer de repréſailles. Puiſque la nature de chaque choſe eſt d'être ce qu'elle eſt, & ce qu'elle vaut par rapport à celui qui la poſſede ; le propriétaire peut prendre d'autres choſes de la même valeur, pour celles qu'il poſſede ; & penſer qu'il recouvre la choſe, qui lui a été enlevée, en en recevant le ſeul équivalent ; car il ne ſeroit plus un équivalent, ſi le propriétaire ne le regardoit comme tel. Si la choſe, priſe par droit de repréſailles, eſt à l'aggreſſeur d'une valeur plus conſidérable que la premiere qu'il a priſe lui-même injuſtement ; il doit ſeul s'accuſer de cette perte : s'il lui eſt fait quelque injuſtice, c'eſt lui-même qui ſe la fait ; ſon adverſaire ne fait dans le fonds que prendre une choſe, à laquelle il a de juſtes prétentions. Ajoûtez à cela, que comme un homme a droit de retirer des mains d'un uſurpateur ce qui lui appartient, ou du moins un équivalent ; il ſemble, qu'il ait, par les mêmes raiſons, droit à un équivalent des dépenſes qu'il a faites pour recouvrer ſon bien propre ; il a droit à un équivalent de la perte de ſon

Digitized by Google

temps & de ſon repos ; il a ce même droit à un équivalent des embarras, des peines, des dangers qu'il a été obligé de ſurmonter pour recouvrer ce qui lui a été enlevé ; parce que tout cela ſuit naturellement de l'uſurpation ; & qu'il doit par conſéquent être mis ſur le compte de l'uſurpateur.

VIII. Prop. La premiere poſſeſſion d'une choſe eſt pour le poſſeſſeur un titre, plus juſte que celui que tous les autres hommes ont, ou peuvent avoir à cette même choſe, juſques à ce que le premier poſſeſſeur, ou tous ceux à qu'il aura cedé ſon droit, ſoient entierement détruits. Car 1. Perſonne ne peut juſques alors en devenir derechef le premier occupant, dont le droit eſt bien plus fort que la ſimple privation de tout droit ; puiſqu'il eſt marqué par la Providence divine, dont il eſt comme une donation. 2. Un homme peut prendre, ſans combattre aucune vérité, une choſe qu'il trouve, à laquelle perſonne n'a encore aucun droit (*a*) : il ne

(*a*) *Car*, ſelon Horace, *la nature n'a établi pour maître de la terre ni celui-là, ni moi, ni quelqu'autre homme que ce puiſſe être.*

Digitized by Google

nie point, que ce qui appartient aux autres, ne leur appartienne effectivement : il ne met aucun obstacle à la félicité d'autrui, &c. c'est pourquoi cette possession ne renferme en elle-même rien de mauvais. Bien loin delà, tous les hommes sont obligés de travailler à leur propre félicité; c'est-à-dire, d'avoir égard à leurs propres interêts & à leurs avantages, lorsqu'ils le peuvent sans offenser la vérité; d'où il suit que de ne pas agir conformément à cette obligation, seroit une omission mauvaise en elle-même : ce premier occupant fait donc bien de prendre possession de ce qu'il trouve : & s'il fait bien en cela, il reste donc le légitime maitre de ce dont il prend possession; & cette chose commence dès lors à lui appartenir. 3. Il y a plusieurs choses, dont la possession engage le premier possesseur à un soin, à une industrie, à un travail extraordinaires : telles sont les terres en général; & c'est aussi elles qu'on entend d'une maniere éminente par le terme de *domaines*. Or priver un homme du fruit de son travail & de ses fatigues, & s'en saisir comme s'il étoit

Digitized by Google

l'effet des soins, & de la peine de l'usurpateur ; c'est une des plus manifestes contradictions de la vérité : c'est dans le fonds assurer que l'usurpateur est maître des choses, qui ne peuvent pas lui appartenir. Voyez la Prop. II. 4. Le sentiment opposé, c'est-à-dire, celui qui nie, que la premiere possession soit un titre légitime, est un sentiment qui combat la Prop. III. Car c'est certainement une chose incompatible avec la paix & avec la félicité du genre-humain en général, que d'ouvrir ainsi la porte à des guerres & à des disputes éternelles pour des choses, sur lesquelles personne ne pourroit avoir jamais aucun droit. Voila pourtant l'inconvenient qui naîtroit de cette doctrine : car nous avons déjà démontré, que la puissance n'est pas un titre légitime. Notre premier droit sur plusieurs choses ne peut donc venir, que de la premiere possession. 5. Si B tachoit par force ou par fraude, de ravir à C la jouissance d'une chose, dont C auroit acquis la possession sans faire violence à personne ; il feroit une action, qu'il taxeroit lui-même de dé-

Digitized by Google

raisonnable, s'il étoit à la place de C: il agiroit donc comme si ce qui est raisonnable à l'égard d'A, cessoit de l'être à l'égard de C; ce qui est contraire à la nature de la Raison, & à la Prop. IV. 6. S'efforcer de chasser un homme de ses propres domaines, c'est lui commander de les quitter sur peine d'être puni de sa désobéïssance. Or c'est usurper sur lui un empire auquel on n'a aucun droit, & c'est aller contre la Prop. V. 7. Un homme ne peut pas chasser un autre de ses domaines, sans commencer à mettre obstacle à la félicité de celui qui est chassé: ce dont on ne peut se rendre coupable sans détruire la Prop. VI. Cette raison assure donc pour toûjours au premier occupant la possession de ce qu'il trouve; c'est-à-dire, qu'elle confirme son droit à la chose qu'il possède. 8. Le premier occupant a sans doute par la Prop. II. droit de défendre, contre les attaques de toute sorte d'aggresseur, sa personne & les choses qui ne peuvent jamais appartenir à d'autres qu'à lui: personne n'a donc l'autorité d'agir contre ce droit; & par une seconde con-

Digitized by Google

séquence, si on ne peut le priver par force de la possession de ces choses, sans violer son droit, personne ne peut l'en priver avec justice. Nous entendons toûjours au reste, que le possesseur ne renonce pas volontairement à ses droits qui restent certainement toujours à lui seul, s'il ne consent à les céder à quelqu'autre.

Remarquez que les successeurs d'un usurpateur peuvent, quoiqu'entrés par des voies illicites dans la possession d'une chose, acquerir avec le temps le droit de la posseder (*a*), si tous ceux qui avoient quelque droit, viennent à manquer; car alors celui, à qui il arrive d'en être en possession, tient la place du premier occupant.

IX. Prop. Le droit, que l'on a sur plusieurs choses, peut être transporté par quelque engagement, ou par quelque donation (*b*). Si B seul

(*a*) *Tous les hommes sont persuadés que les possessions, soit particulieres, soit publiques, deviennent propres & particulieres, si un long-temps se passe dans une paisible jouissance.* Isocrate.

(*b*) C'est à cela que doit se rapporter le droit sur les choses dont Cicéron fait mention, comme sont celles qui sont conférées

Digitized by Google

a la propriété de quelques terres, ou de quelques biens, perſonne, excepté lui, n'a aucun droit d'en diſpoſer : car en les aliénant, il ne fait que s'en ſervir comme lui appartenant en propre. En les changeant donc pour quelque autre choſe, & en les accordant à C, B ne contredit aucune vérité, & en cela B ne fait rien de mauvais : C non plus n'agit pas contre aucune vérité ; il ne commet aucun crime, en les prenant ; parce qu'il reçoit les choſes, dont le domaine lui eſt conféré, comme étant ce qu'elles ſont ; c'eſt-à-dire, comme étant des choſes qu'il acquiert le droit de poſſeder par la ceſſion volontaire de celui qui a ſeul le droit d'en diſpoſer. Ainſi donc C acquiert un titre légitime.

La raiſon, qui eſt le fondement de ces vérités, paroit encore dans un plus grand jour dans les contracts ; car on ſuppoſe que les parties contractantes reçoivent l'une de l'autre l'équivalent de ce qu'elles donnent ; ou du moins une choſe que chacune prend

par quelque loi, *lege* ; & même celles qui s'acquierent par quelque pacte ou par ſort, *conditione, vel ſorte* : car je ſuppoſe que le Gouvernement a droit de diſpoſer.

Digitized by Google

pour un équivalent ; ou qui vaut peut-être d'avantage dans l'opinion de chaque partie contractante en particulier. Ainſi ni l'une ni l'autre ne reçoit aucun dommage ; elles font peut-être toutes les deux quelque profit ; & de cette maniére chaque partie traite les choſes, dont elle acquiert la propriété par un échange innocent, comme étant ce qu'elles ſont, c'eſt-à-dire, des choſes meilleures par rapport à elle, plus avantageuſes, & plus propres à faire ſon bonheur. Dans le fonds celui qui reçoit la valeur d'une choſe, qu'il aime autant que la choſe même, la poſſede encore réellement : ſon domaine n'eſt pas diminué ; il n'a fait que changer ſimplement de rapport & d'objet.

Le genre-humain ne peut pas ſubſiſter commodément ſans faire fréquemment des échanges : or tout ce qui tend à détruire l'utilité de ce commerce, eſt incompatible avec le bien général de tous les hommes, &c. Quoiqu'un homme iſolé puiſſe ſe procurer abſolument, ſans ce commerce, les choſes néceſſaires à la vie ; il ſera du moins privé d'un grand nombre d'a-

Digitized by Google

grèables avantages, qui naiſſent de ce commerce.

X. Prop. Il y a un droit de propriété, fondé ſur la nature & ſur la vérité (*a*) : c'eſt-à-dire, qu'il y a pluſieurs choſes, qu'un homme ſeul entre tous les autres hommes peut appeller ſiennes ſans s'oppoſer à la nature & à la vérité. Voyez les Prop. VIII. & IX (*b*).

(*a*) Et ce droit ne doit pas céder aux opinions de convenance, &c. c'eſt pourquoi ce Maître qui reprit Cyrus d'avoir adjugé le plus grand habit au plus grand garçon, & le plus petit habit au plus petit garçon, avoit certainement raiſon ; Cyrus n'étoit pas pris pour *juge de la convenance*, mais *de la propriété. De toutes les choſes qui ſont les ſujets des diſputes des Sçavans, il n'y a ſans doute rien de plus remarquable, que ce qui fait clairement comprendre, que nous ſommes tous nés pour la juſtice, & que le droit de proprieté a été établi arbitrairement, & non pas par la nature.* Cicéron.

(*b*) Il y a encore une autre maniére d'acquérir le droit de proprieté ; & c'eſt le droit de la guerre, comme on l'appelle communément. *Il n'y a rien qui appartienne naturellement en propre ; mais il le fait par une longue poſſeſſion, comme dans ceux qui ont commencé à occuper des choſes qui n'avoient point de maître, ou qui l'ont fait par droit de conquête*, &c. Cicéron. Dans ce ſens il eſt dit

Digitized by Google

XI. Prop. Les choſes, qu'un homme a droit d'appeller proprement & véritablement ſiennes, doivent reſter telles juſques à ce qu'il conſente à les aliéner par quelque pacte, ou par quelque donation, ſuppoſé qu'elles ſoient d'une nature à pouvoir être aliénées : j'entends par-là, juſques à ce que les choſes ſoient détruites ; ou que la mort enlevant d'un ſeul coup au propriétaire & la vie, & ſes droits, transfére la propriété à ſes héritiers. Or la vérité de la Prop. eſt fondée ſur ce que perſonne ne peut être dépouillé de ſes biens malgré lui-même, ſans que celui, qui l'en dépouille, n'en diſpoſe comme s'ils lui appartenoient ; ce qui eſt faux.

XII. Prop. Avoir la propriété d'une choſe, & avoir ſeul le droit de s'en ſervir & d'en diſpoſer, n'eſt dans le

dans Xénophon, que c'eſt parmi les hommes une loi éternelle, que ſi une ville eſt priſe en guerre, les corps & les biens du peuple qui y eſt, appartiennent au vainqueur ; & il peut s'en ſervir comme des choſes qui lui appartiennent en propre, & non pas comme appartenant à d'autres, ἀλλότρια : mais certainement il y a là quelque reſtitution à faire.

Digitized by Google

fonds qu'une même choſe, & ces expreſſions ſont ſynonymes : car lorſqu'on dit, que P a la propriété d'une choſe, ou qu'une choſe appartient en propre à P ; on ne dit pas que P & Q, ou P & quelques autres en ont la propriété : cette propriété ſe borne ſeulement à P. Quand on dit auſſi, qu'une choſe eſt de P, on n'entend pas parlà, qu'une ſeule partie de cette choſe lui appartienne. P a *le tout* (*a*) de cette choſe, & par conſéquent tout l'uſage de cette choſe. Enfin puiſque toute cette choſe, & tout ce que P peut avoir, ſe reduiſent à l'uſage & à la diſpoſition qu'il en peut faire (*b*) :

(*a*) *Allodium* *.

(*b*) *J'ai ſouvent ri en liſant les teſtamens qui portoient ; que l'un eût le domaine des champs ou d'une maiſon, & l'autre l'uſage : puiſque nous avons tous l'uſage, mais perſonne n'a le domaine : . . . . . & à l'heure de la mort bon gré malgré, nous faiſons place à d'autres, ayant ſeulement joui de l'uſage.* St. Chryſoſtome. *Car par la Nature nous ne ſommes maîtres d'aucune de ces choſes ; mais par la loi & par ſucceſſion nous en acquerons un uſage*

* Terme de Juriſconſulte, *Alleu* en François. Voyez ſur ce terme le Dictionaire Etymologique de Ménage ou celui de Furetiere.

Digitized by Google

celui qui a cet usage & cette disposition, a la chose même, & elle est véritablement sienne (*a*).

Les loix ont à la vérité introduites des façons de parler, qui mettent une distinction entre la propriété & l'usufruit: mais dans le fonds les usufruitiers ont une propriété temporelle & limitée: & le propriétaire a un usufruit perpétuel, dont il jouït actuellement, ou qui doit lui revenir dans la suite. La propriété sans l'usage n'est

incertain; nous sommes censés en être les proprietaires pour un peu de temps; & après que le terme est prescrit & passé, alors un autre en les recevant jouit du même titre. Lucien dans son Dialogue intitulé *Nigrinus*, tom. 1. pag. 28.

(*a*) *Le champ qui te nourrit, est tien*, &c. dit Horace, faisant allusion à cette vérité. *Qu'on établisse*, dit Platon p. 664. *cette loi commune contre toute sorte de violence; que personne n'enlève & n'emmene le bien d'autrui: & qu'il ne se serve*, continue-t-il, *d'aucune chose appartenante à son voisin, à moins qu'il n'en ait la permission du possesseur.* La chose est poussée plus loin dans Plutarque, où il est dit, qu'un homme qui passe par la porte d'un autre, doit *ne point regarder dedans*, selon une sentence de Xénocrate, qui contient qu'il ne faut *ni mettre les pieds, ni jetter les yeux dans la maison d'autrui.*

Digitized by Google

qu'un vain nom, si l'usage ne doit jamais revenir au propriétaire.

J'ai supposé en plusieurs endroits, qu'on m'accordoit qu'un homme, qui se sert d'une chose comme étant sienne, lorsqu'elle ne l'est pas, combat la vérité : je vais prouver à présent cette proposition, que je n'ai fait que supposer jusques ici.

XIII. Prop. Celui qui se sert, ou qui dispose d'une chose, déclare par-là, qu'elle lui appartient : parce que c'est là réellement tout ce qu'en peut faire le véritable maître. L'emprunt, ni le louage ne fournissent aucune objection contre la Prop. parce que celui qui a emprunté, ou loué une chose, s'en sert comme sienne pendant tout le temps, pour lequel il l'a reçuë : & cet usage est une des façons, dont le propriétaire a lui-même droit de disposer de son propre bien.

XIV. Prop. C'est une injustice que d'usurper & d'envahir la propriété d'un autre : ou pour m'exprimer plus au long ; c'est être injuste que de prendre, de retenir, d'employer à ses usages, de détruire, d'endommager, de

Digitized by Google

toucher même (*a*), ſans le conſentement du propriétaire, rien de ce qui lui appartient, ſoit par force, ſoit par fraude, ſoit par quelque autre maniére que ce puiſſe être : c'eſt une injuſtice d'entreprendre rien de pareil : c'eſt une injuſtice en un mot d'aider ceux qui le font. Au-contraire, c'eſt un acte de juſtice, de rendre à chacun ce qui lui appartient, & de l'en laiſſer jouïr paiſiblement. *Définition.*

XV. Prop. Celui qui ne veut point offenſer la vérité, doit éviter toute ſorte d'injuſtice : c'eſt-à-dire, que toute injuſtice eſt mauvaiſe : elle attaque les vérités, que nous avons expliquées ci-deſſus (*b*), & beaucoup d'autres encore ; elle nie que les hommes puiſſent jouïr du droit de propriété ; elle nie en pluſieurs rencontres, qu'ils ayent même la propriété de leurs corps, de leurs

(*a*) *Le vol ſe commet, lorſqu'on* TOUCHE *le bien d'autrui ſans le conſentement du maître.* Juſtinien dans ſes *Inſtitutes.*

(*b*) Au-contraire, *ſi on éxerce la juſtice on fait la vérité.* Parole du Rabbin Joſué, fils de Levi. Cicéron employe ſouvent le mot de *vrai* pour celui de *juſte*, & celui de *vérité*, pour celui de *bonté* ou de *probité.*

Digitized by Google

leurs vies, de leur réputation, &c. elle est incompatible avec la paix & avec le bonheur du genre-humain; elle est très-déraisonnable au sentiment de tous ceux qui souffrent eux-mêmes le tort qu'elle cause. Prendre une chose à un autre, simplement parce que je crois que j'en ai besoin, ou parceque j'en ai le pouvoir, ou parce que j'en ai la volonté, sans y avoir aucun droit; c'est la plus forte prétention que je puisse avoir au domaine; c'est une pure négation de notre égalité naturelle; c'est s'attribuer le droit de commencer à interrompre la félicité des autres; en un mot c'est nier, en contradiction de la vérité, que les hommes puissent avoir aucun domaine sur les choses.

Enfin, dans la supposition qu'il y ait quelque chose qui appartienne véritablement & proprement à P; Q ne peut la prendre & s'en servir sans le consentement de P, sans déclarer par-là, qu'elle est sienne, quoiqu'elle ne le soit pas en effet; car il ne pourroit pas en faire davantage dans la supposition qu'il en fût le maître: & par con-

séquent il fait un mensonge (*a*) : & c'est en cela que consistent l'idée & la raison formelle du mal moral.

S'efforcer de faire une action injuste, ou aider ceux qui font de pareils efforts ; c'est faire mal autant qu'on est capable de le faire ; puisque ces efforts & ces secours tendent à l'avancement de ce qui est mauvais : c'est faire tout ce qu'on peut pour produire le mal : ce que les termes mêmes démontrent être mauvais.

Le simple desir d'acquerir une chose injustement est mauvais, parce que le desir de faire le mal est, par les termes, un desir mauvais & criminel. Si l'action suit le desir, elle en est l'enfant & la production : le desir, si rien n'en rend l'accompliſſement impossible, est proprement l'acte même, empêché dès qu'il commence à être

(*a*) *Croyez qu'il n'y a que ce qui vous appartient, qui soit à vous ; & ce qui appartient à autrui, qui soit à lui*, Epict. dans son *Manuel chap.* x. *Le premier devoir de la justice est de ne nuire à autrui, si on n'est premierement attaqué ; & de se servir des choses communes comme communes, & des siennes comme siennes.* Cicéron. C'est là traiter les choses comme étant ce qu'elles sont.

Digitized by Google

produit ; il eſt comme étouffé dès ſa naiſſance : mais cela n'empêche pas que le deſir & l'acte n'ayent dans le fonds la même nature : qu'ils ne ſoient les branches du même tronc.

Remarquons ici par voye de ſcholie, qu'il ſemble y avoir trois ſortes d'avarice. La premiere eſt celle dont nous venons de faire mention ; un deſir d'avoir le bien d'autrui par des voyes illicites : & celle-là eſt mauvaiſe & criminelle. La ſeconde eſpéce eſt celle qui ſouhaite de théſauriſer autant qu'elle peut par des voyes permiſes, mais ſans ſe propoſer aucune fin raiſonnable (*a*), pour garder ſimplement les tréſors (*b*), ou comme pour les enſevelir (*c*) : & plus elle amaſſe, plus

[*a*] Blepſias l'Uſurier ſe laiſſa mourir de *faim : on diſoit qu'il étoit miſérablement mort de faim*, Lucien tome 1. p. 199. Avarice aſſez ridicule.

(*b*) Ou ſeulement *pour compter*, comme Anacharſis le dit de quelques Grecs. Athénée liv. 4. chap. 15.

[*c*] Comme cet homme, dont parle le même Athénée, qui étant fort amoureux de ſon argent, en avala autant qu'il pût avant que de mourir, *qui ayant dévoré un grand nombre de piéces d'or, mourut.* Le même, *ibid.*

Digitized by Google

elle desire (*a*) : cette seconde espéce d'avarice semble attaquer la vérité, & être par conséquent un vice. Mais avoir envie d'obtenir ce qui appartient à un autre, par des moyens légitimes & avec son consentement, quand cela peut contribuer à notre félicité, à celle de nos familles, & peut-être à celle de l'homme qui le possede actuellement; sans doute il n'y a rien qui donne la moindre atteinte à la vérité, ou qu'on puisse blâmer : & si on doit donner à cette troisiéme espéce le nom d'avarice, c'est une vertueuse avarice.

XVI. Prop. Lorsqu'un homme ne se soucie point des douleurs, qu'il cause aux autres; sur-tout lorsqu'il y prend plaisir, & qu'il en fait son divertissement; voilà ce que j'appelle cruauté. N'être point touché des souffrances des autres, quoiqu'elles ne viennent point de nous, & que nous n'y

[*a*] C'est de tels hommes, que Diogene avoit accoutumé de *comparer aux hydropiques*, &c. Stobée Disc. 10. pag. 131. Les Mamschilim dont *Nachalath Abot* fait mention, les comparent *à un homme altéré, qui boit des eaux salées, car plus il en boira, & plus il aura soif.*

Digitized by Google

ayons aucune part ; voilà ce que je nomme inhumanité. La miséricorde & la pitié sont les deux vertus opposées à ces deux vices.

XVII. Prop. Celui qui veut toûjours avoir un religieux égard pour la vérité & pour la nature, doit non seulement s'abstenir d'être injuste, mais encore d'être inaccessible à la pitié, & sur-tout d'être cruel. Refuser aux afflictions des autres une sensibilité proportionnée à la connoissance que nous en avons, à leur condition & à leurs différens degrés de peine, quoique nous n'en soyons pas nous-mêmes la cause ; c'est dans le fonds considérer des personnes affligées comme n'étant pas dans l'affliction ; c'est-à-dire, comme n'étant pas ce qu'elles sont ; ou ce qui revient au même, comme étant ce qu'elles ne sont pas : & c'est donner un démenti à l'expérience *.

On peut à-peine connoître les souffrances des autres, sans en avoir du

* L'objection de Mr. **, proposée dans la premiere Section p. 24. & éclaircie dans le Supplément, revient ici dans toute sa force.

Digitized by Google

moins quelque image dans l'esprit : & on ne peut avoir ces images, sans en avoir un sentiment intérieur, comme si on ressentoit, pour ainsi dire, soi-même ces souffrances : il n'y a rien, qui en approche plus que ces représentations qu'on s'en forme, & qu'on traine avec soi. De sorte que celui qui n'est pas touché des calamités des autres, à proportion du sentiment intérieur qu'il en a, connoît, diroit-on, & ne connoît pas : il contredit du moins ses propres lumiéres & sa propre conscience.

Il y a quelque chose en nous (*a*), qui résulte de notre constitution & de notre composition, tandis qu'elles conservent leurs caractéres naturels ; tandis qu'elles ne sont point changées par les mauvaises habitudes, ni renversées par les transports de vangeance & de fureur, par l'ambition, par les compagnies, ni par une fausse philoso-

[*a*] Proprement appellée humanité, parcequ'il n'en paroit aucunes étincelles dans les brutes. *Une bête ne prend rien, pas même de la douleur de sa compagne.* Spher Chasidim.

Digitized by Google

phie (*a*) ; tandis qu'elles ne sont pas opprimées par la stupidité, ni par la négligence de réfléchir sur les accidens qui arrivent aux autres. Je dis donc, qu'il y a quelque chose dans notre nature, qui nous fait souffrir une partie des peines d'autrui, qui nous fait sympatiser avec ceux qui souffrent, qui nous fait presque partager leur condition. Il est triste de voir, ou d'entendre dans les tourmens un homme, ou quelque autre animal que ce soit ; le récit même de ces tourmens nous cause ordinairement de la douleur. Cette compassion paroit dans un degré éminent dans ceux qu'on met, pour d'autres raisons, mais avec justice, au rang des meilleurs naturels (*b*) : on en

[*a*] Lorsque Seneque dit, *que tous les gens de bien pratiqueront la clémence, & qu'ils doivent éviter la pitié* ; il semble que cet Auteur ne veuille que dire une pointe : il avance aussi plusieurs choses très foibles sur cette matière. Cette expression, *le sage essuiera les larmes d'autrui, sans en répandre lui-même*, avoue un usage des larmes ; elles doivent être essuyées par un Stoicien même.

[*b*] *Les hommes d'un bon naturel pleurent beaucoup.* Les Ecrivains, qui tachent le plus d'imiter la nature, introduisent souvent leurs

Digitized by Google

voit quelques rayons dans presque tous les hommes : elle éclate même quelquefois dans ces féroces & éxécrables monstres de cruauté, qui semblent retenir de l'humanité les moindres teintures qu'il soit possible d'en conserver ; lorsqu'ils considérent les choses d'un plus grand sang froid qu'ils ne le font ordinairement. La simple représentation d'une Tragédie (*a*) arracha des larmes au Tyran de Thessalie, qui avoit toûjours vû d'un œil sec les massacres qu'il avoit fait faire de ses compatriotes : parce que son

Héros répandans des larmes. Voyez comment Homere représente Ulysse *Odyssée* E. 151-2-7-8. Les larmes des hommes sont dans le fonds très différentes des transports & des cris des enfans : ce sont des ruisseaux tranquilles ; & elles coulent pour d'autres motifs : quelquefois une tendre, ou même une philosophique réflexion en est la source. Il est aisé de voir, combien les cœurs durs & les yeux secs viennent à la mode : mais il est constant après tout, que les larmes, *glandulæ lachrymales*, ne sont pas faites pour rien.

[*a*] Plutarque, Tome 2. page 334. environ au commencement de son second Discours *sur la fortune*, &c. *d'Alexandre le Grand*, ou l'on lit *Polyxene* ; & non pas *Andromaque*.

Digitized by Google

attention fut comme surprise toute entiére ; & qu'il pensa plus aux souffrances d'Hécube & d'Andromaque, qu'il n'avoit jamais fait à celle des Thessaliens : & parce qu'il le fit aussi avec plus d'impartialité, puisqu'il ne prenoit à cette représentation d'autre intérêt, que celui d'un simple spectateur. Le principe de compassion, enté sur la nature humaine, éclatta dans cette occasion ; il surmonta toutes les habitudes de cruauté enracinées dans le Tyran : il ramollit ce cœur de rocher, & il fit voir qu'il ne pouvoit pas être entierement détruit. Il est donc conforme à la nature d'être touché des souffrances des autres : & y être insensible, c'est être inhumain & dénaturé.

Telle est la condition des hommes : ils ne peuvent pas, ou du moins peu d'entr'eux peuvent achever leur pélerinage dans ce monde sans courir beaucoup de dangers, sans souffrir un grand nombre de peines. C'est donc le bien de ceux qui y sont exposés, ou qui en sont actuellement accablés, qui leur rend nécessairement les consolations & les secours de ceux qui

Digitized by Google

ne le ſont pas ; puiſqu'ils périroient ſans ces ſecours, ou qu'ordinairement ils continueroient d'être miſérables. C'eſt donc le bien public & l'avantage de la plûpart des hommes, qui exigent qu'ils ayent une compaſſion mutuelle les uns des autre, & qu'ils ſe prêtent tour à tour leur ſecours (*a*). Le contraire doit par conſéquent attaquer la nature, & être mauvais, par la Prop. III. Outre que de témoigner par ſa conduite & par ſes actions de l'inſenſibilité pour les peines d'autrui, c'eſt affirmer que la condition des hommes n'eſt pas ce qu'elle eſt ; & que la paix, la ſanté, la félicité, &c. ne ſont pas ce qu'elles ſont.

Qu'un homme ſe mette à la place de quelque miſérable créature, accablée ſous une pauvreté inſurmontable, en butte à mille embarras, gémiſſant ſous les douleurs de quelque maladie, plongée dans la langueur par

[*a*] Un généreux naturel a pitié même de ſes ennemis malheureux. *J'ai pourtant pitié de lui, qui eſt malheureux, quoiqu'il ſoit mon ennemi.* Sophocle dans ſon *Ajax Flagel.* vers 121.

Digitized by Google

quelque perte ou par quelque bleſſure, abandonnée uniquement à ſes beſoins & à ſes douleurs : dans cet état quelles réfléxions s'imagineroit-il qu'il feroit, s'il voyoit que tout le monde l'abandonnât, qu'on lui refuſât juſques à la pitié, qu'on ne daignât pas ſeulement prendre connoiſſance de ſes calamités & de ſa miſére ? Il eſt conſtant qu'il doit avouer que ce qui ſeroit, de la part des autres, raiſonnable, ou déraiſonnable à ſon égard, eſt également de ſa part, raiſonnable, ou déraiſonnable à l'égard des autres, autrement il nieroit une vérité manifeſte, contenuë dans la Prop. IV.

Si l'inhumanité, telle que nous venons de la définir, eſt mauvaiſe, nous n'avons pas beſoin de perdre beaucoup de temps à prouver que la cruauté l'eſt auſſi. Car tout ce qu'il y a de criminel dans l'inhumanité eſt renfermé dans la cruauté, ſeulement avec des additions & des circonſtances aggravantes. Car non ſeulement la cruauté refuſe aux malheurs d'autrui la ſenſibilité que nous leur devons ; mais encore elle les cauſe : elle s'y plaît peut-être : & ce qui eſt la plus inſo-

Digitized by Google

lente & la plus barbare de toutes les cruautés, elle en fait un sujet de divertissement & de raillerie. Si la premiere est un défaut d'humanité, la seconde est diamétralement opposée à cette vertu (*a*). Si celle-là ne fait aucun bien, celle-ci fait beaucoup de mal. L'homme le plus cruel qui ait jamais été, n'a jamais voulu passer pour cruel; tel est l'aveu d'atrocité, que la nature arrache de l'homme cruel même; telle est l'universalité, avec laquelle la nature rejette, condamne, abhorre ce caractére.

XVIII. Prop. Les actes de justice & de miséricorde sont précisément aussi bons, que l'injustice, l'inhumanité & la cruauté sont mauvaises. Ceci suit de la régle des contraires. Outre que n'être pas juste envers un homme, c'est être injuste à son égard: de même n'avoir pas de la pitié pour lui, c'est lui être impitoyable, ou peut-être cruel.

Je pourrois finir ici cette Section; mais il n'est peut-être pas hors de pro-

(*a*) *La Cruauté est très ennemie de la nature de l'homme, que nous devons suivre*; Cicéron.

Digitized by Google

pos de descendre dans un plus grand détail : c'est pourquoi j'ajoûterai encore une autre Prop.

XIX. Prop. De tout ce que nous avons dit ci-dessus, on peut déduire l'énormité des crimes qu'on commet par le meurtre, ou en blessant, de quelle maniére que ce soit, la personne d'un autre, lorsqu'on n'y est pas engagé par la conservation de soi-même, puisqu'il est impossible que quelque chose lui appartienne plus intimement que le font son propre corps, ses membres, & sa vie : on en peut en même temps conclure l'énormité du vol, du larcin, de la fraude, de la trahison, de la diffamation, de la calomnie, de l'adultére, &c. de tout ce qui conduit & qui tend à ces vices : car non seulement ces crimes sont compris dans la définition de l'injustice, mais ils sont ordinairement, & la plûpart d'entr-eux le sont toûjours, compris sous celle de la cruauté. Toutes les vérités qui se rapportent au meurtre, au vol, à la fraude, à la calomnie, &c. sont évidentes d'elles-mêmes : & elles le deviennent encore d'avantage, si on se met dans le cas de la

Digitized by Google

perſonne lézée ; & ſi on ſe ſuppoſe ſoi-même rendu infame par la calomnie, dépouillé par les voleurs, ruiné dans ſes affaires par des malhonnêtes gens, combattant envain & réduit aux derniéres convulſions & à l'agonie ſous le couteau de quelque ſcélérat avide de ſang, &c.

La vérité de la Prop. n'eſt pas moins claire & évidente dans le cas de l'adultére (*a*), lorſqu'on ſéduit (*b*), & lorſqu'on corrompt la femme d'autrui : malgré le ſecours que prêtent à l'adultére de fauſſes notions, de grands exemples (*c*), & la fréquente réïtération de ce crime (*d*) : car en ſuppoſant pour un moment, que la nature

(*a*) *Le vol eſt à la vérité un crime, mais non pas comme l'adultére*, St. Chryſoſtome.

(*b*) Un des *eſpions du mariage d'autrui*, comme les appelle Valere Maxime liv. 2. chap. 1. num. 5.

(*c*) *Il eſt manifeſte, que du temps de St. Jérome l'adultére étoit puni de mort ; & il eſt à préſent le paſſe-temps des grands*, Schol. ſur St. Jérome.

(*d*) *Car de-là naît l'impunité*, &c. *Depuis que les adultéres ſont en ſi grand nombre, les eaux amers* * *ont ceſſé*, Miſchna,

* Dont il eſt fait mention dans les Nombres chap. 5. vers. 19--24.

Digitized by Google

du mariage eſt telle, que nous prouverons bien-tôt qu'elle eſt réellement; l'adultére nie la propriété que le mari a acquis de ſa femme par le contract le plus exprès & le plus ſacré qu'il puiſſe y avoir : il fait ce qui tend à détruire la paix des familles, à confondre la parenté, à renverſer l'ordre & la tranquillité du monde, & à anéantir par conſéquent les loix de la nature humaine : il fait ce que pas un ſeul homme, s'il eſt dans ſon bon ſens, & s'il eſt lui-même la perſonne injuriée, ne jugera être raiſonnable, ni même ſupportable (*a*) : enfin il traite impudemment une femme comme ſi elle étoit ſa propre épouſe (*b*), lorſqu'elle eſt dans le fonds celle d'autrui ; ce qui eſt contredire la juſtice, la vérité, & la réalité, (*c*). Or l'a-

[*a*] *Celui qui ne regarde point la femme d'autrui d'un œil de concupiſcence, ne veut pas qu'on regarde ainſi ſa femme : & un homme, qui eſt trop ſcrupuleuſement attaché à garder ſa foi, eſt perfide : & le parjure commet un menſonge*, Seneque.

[*b*] ΤΗΝ ΕΑΥΤΟΥ ΓΥΝΑΙΚΑ, *ſa propre femme.*

[*c*] Quel monſtre dans la nature ne doit point être celui, qui comme ſi c'étoit une

dultére n'eſt pas ſimplement une injuſtice ; il eſt une injuſtice d'une nature à ne pouvoir jamais être réparée, ſi le mari lézé le penſe de même ; comme il lui eſt ordinaire de le faire, voyez la Section II. Prop. I. Obſerv. 4. il eſt une injuſtice accompagnée de la plus grande cruauté ; il eſt enfin une injuſtice, qui renferme preſque en elle ſeule un auſſi grand nombre d'autres crimes, qu'aucune autre injuſtice puiſſe renfermer. On dérobe pour toûjours au mari le plaiſir & la ſatisfaction qui naiſſent de la fidélité & de la tendreſſe (*a*) d'une épouſe ; à ce mari, dis-je, qui préſume que cette épouſe eſt non ſeulement la compagne

choſe méritoire que d'oſer combattre ces vertus ; &, pour me ſervir encore des mots de Seneque, *croit que c'eſt une raiſon d'aimer aſſez légitime, parcequ'il aime la femme d'autrui.*

[*a*] *car on peut dire, que non ſeulement le corps de la femme adultére eſt corrompu, mais ſi nous voulons dire la vérité, l'ame avant le corps s'accoûtume à s'aliéner, uſant de toute ſorte de manieres pour ſe détourner du mari, & pour le hair : le mal ſeroit encore moindre, s'il n'étoit point caché & diſſimulé*, &c. Philon Juif ſur le 7. commandement du *Decalogue* p. 762.

Digitized by Google

de son lit, mais encore celle de sa vie & de sa fortune (*a*): & à ce plaisir, & à cette satisfaction succedent pour toûjours des soucis cruels & dévorans. La femme elle-même (*b*), quoiqu'elle puisse être séduite (*c*), & quoiqu'elle n'apperçoive pas d'abord toute l'énormité ou toutes les suites de son crime, paye ordinairement bien cher sa sécurité & sa mauvaise conduite: le mari tombe à son égard dans l'indifférence (*d*) & dans la haine: & l'épouse en proye à ses pleurs (*e*) & à ses allarmes, craint sans cesse le ressentiment d'un époux justement irrité: dans cet état de désunion, ils négli-

[*a*] Le mariage *est une société pour toute la vie..... C'est même la plus intime & la plus grande de toutes les sociétés.* Isocrate dans son second Discours à Nicoclès p. 59. & 60.

[*b*] *Un animal fragile*, St. Basile.

[*c*] *Tu m'as persuadée*, dit la femme pénitente dans Sophocle chez Plutarque, *tu m'as gagnée par tes caresses.*

[*d*] *Les embrassemens d'une méchante femme couchée avec nous sont froids*, Sophocle *Antig.* vers 665.

[*e*] *Car qu'est-ce qu'il reste encore à une femme, quand elle a perdu sa pudeur?* Tite-Live.

Digitized by Google

gent leurs affaires ; une innocente famille est méprisée ; elle est laissée sans établissement ; elle n'a pas même des parens qu'elle puisse véritablement appeller siens, pour prendre du moins pitié de ses malheurs (*a*), &c.

Que l'adultére n'employe pas, pour exténuer son crime, les impertinentes comparaisons & les coupables discours dont il se sert ordinairement pour cela (*b*) : car quand on dépouille un hom-

[*a*] *Les enfans, quoiqu'ils n'ayent péché en rien seront misérables, ne pouvant être reçûs ni dans l'une ni dans l'autre famille, ni dans celle du mari, ni dans celle de l'Adultére*, Philon Juif sur le 7. command. du *Decalogue* p. 762.

[*b*] Tels que ceux, dont Aristippe se sert contre Diogéne chez Athénée, liv. 3. chap. 5. pag. 588. *Vous paroit-il absurde, Diogene, que je demeure dans une maison, où d'autres ont habité auparavant ? Non assurément*, répondit-il : *comme aussi de naviger sur un vaisseau, où plusieurs personnes ont navigé ; Ni cela non plus*, repartit-il. *De même*, &c. Tout cela est sans aucun bon sens. Le langage touchant la femme adultére dans les Proverbes chap. 30. vers. 20. n'est pas meilleur : *La trace de l'homme dans la vierge* y est placée avec les traces d'un aigle dans les airs, avec celle d'un serpent sur un rocher, & avec celle d'un navire dans la mer, *qui n'a fait aucune marque en elle*,

Digitized by Google

me de sa propriété, on le dépouille d'une chose qu'il faut considérer selon ce qu'elle est par rapport au propriétaire, & on doit en proportionner la valeur à l'estime qu'il en fait, & non pas à celle qu'en fait le ravisseur, qui n'a peut-être aucun goût des plaisirs honnêtes. Or ces crimes ne peuvent pas être excusés par le secret avec lequel ils sont faits. 1. L'injustice d'un acte est la même dans sa nature, soit qu'elle soit publique, ou non. Dans l'un & dans l'autre cas, la vérité est combatuë ; & un mensonge est aussi bien un mensonge, quand il est dit doucement à l'oreille, que quand il est publié dans les marchés & sur les coins des ruës. 2. Nous avons fait voir dans la Section II. que la rectitude de nos actions, & la voie à la félicité s'unissent & s'entre-mêlent ; &

qui se connoisse une heure après : c'est pourquoi ayant * .... elle pense qu'*après cela elle pourra dire, je n'ai point commis d'iniquité.* Voyez Kab. Venaki.

* Le passage est curieux, & la citation aussi : je l'ai pourtant omise pour les raisons, pour lesquelles j'ai une fois omise une citation de Sextus Empiricus.

Digitized by Google

que les actes humains, qui sont contraires à la vérité, & qui sont mauvais de leur nature, tendent à rendre l'homme finalement malheureux (*a*). Cela doit être nécessairement ainsi par l'ordre, par la disposition, par la constitution de l'Univers, établies par l'Auteur de la nature : & puisqu'il n'y a point de retraite si éloignée pour pouvoir nous dérober à sa vûë, ni de coin assez écarté pour n'être pas compris dans le plan du monde sans cesse présent à ses idées ; il doit sans doute y avoir par conséquent, un degré de malheur & de peine attaché & proportionné à la nature de chaque acte vicieux, dont l'homme coupable se trouvera tôt ou tard la victime (*b*) : & pour l'amour de lui-même, il ne doit pas compter sur les ténébres dans lesquelles il croit son action ensevelie. 3. Il peut à peine arriver, que le crime ne soit pas découvert (*c*). Les hom-

[*a*] *Aucun méchant homme n'est heureux* : &c. Juvenal sat. 4. vers 8.

[*b*] *Car la loi divine est inévitable.* Plotin.

[*c*] *Car bien que vous cachiez présentement quelque chose, elle se découvrira dans la suite.* Isocrate dans son Discours à Demonique pag. 9.... *Le lit & la lampe, Méga-*

Digitized by Google

mes s'habituent ordinairement au vice ; ils deviennent effrontés, vains, sans circonspection ; ils se découvrent eux-mêmes (*a*) : on peut prendre garde aux rendez-vous menagés pour commettre le crime : il faut se fier à des confidens, qui peuvent trahir, & qui y seront vraisemblablement déterminés par le moindre dégoût, ou par le premier caprice : l'amour est outre cela doué d'une grande pénétration (*b*).

Il est facile de conclure de tout ce qui a été dit, que si le meurtre, le vol, &c. sont des injustices & des crimes attroces ; tout ce qui entraine vers eux, tout ce qui se rapporte à eux, tout ce qui les favorise, doit être criminel dans quelque degré (*c*) : parce-

penthès, en témoigneront. Lucien dans le Dialogue *du passage de la Barque*, ou *du Tyran*, &c. tome 1. p. 314.

[*a*] *Car la volupté est la plus indiscrete de toutes* *. Platon dans son Dialogue intitulé *Philebus*, ou *du souverain bien*, vers la fin, p. 94.

[*b*] *Que ne connoit pas l'amour ?* Ovide.

[*c*] *La bonté ne consiste pas seulement à ne point faire d'injustice, mais encore à n'en vouloir point faire* : c'est une sentence de Démocrate.

* Sçavoir de l'esprit & de la vérité, dont Socrate parle dans l'endroit cité.

Digitized by Google

qu'il eſt, pour ainſi dire, de la même trempe avec les crimes mêmes vers leſquels il tend, quoiqu'il ne ſoit pas encore parvenu à leur grandeur, ni à leur maturité; ou que peut-être ſes effets ne ſoient pas ſi promps, ſi ſenſibles, ni ſi certains. L'envie, la malice, &c. ſont des efforts, qui tendent à détruire & à ruiner ceux qui ſont les objets de ces malheureuſes paſſions. Jetter de la pouſſiere (*a*) ſur la réputation d'un homme par des alluſions, par des ironies, &c. n'eſt pas à la vérité la ternir tout-à-coup, comme on feroit en la couvrant de bouë, ou en l'attaquant par des calomnies groſſiéres: cependant cette pouſſiere infecte l'air; & elle peut l'empoiſonner peu-à-peu. Tourner un homme en ridicule par le tour d'un génie railleur, & par l'audace d'un front plus aſſuré, c'eſt le bleſſer réellement, quoique dans un endroit inviſible (*b*). Pluſieurs liber-

[*a*] *La pouſſiere d'une méchante langue* *.

[*b*] *Celui qui deshonore publiquement la face de ſon prochain, n'aura point de part au*

* C'eſt-à-dire, des calomnies indirectes & très fines, comme il eſt expliqué dans le texte.

Digitized by Google

tés, plusieurs prétenduës civilités d'une origine barbare, & sur-tout plusieurs galanteries (*a*), qui ne vont pas jusques au crime, & qu'on n'a peut-être jamais eu le dessein de porter si loin, peuvent pourtant divertir les affections des personnes de leurs propres objets, & débaucher l'esprit (*b*). Semer la discorde & les querelles parmi les hommes par des rapports & des mauvaises insinuations; c'est les tuer, ou leur nuire par le moyen d'autrui. Se mêler même des affaires des autres, comme font ceux qui s'ingérent de tout *; c'est

siécle avenir, Maimonidès, & plusieurs autres : car selon les Rabbins, celui-là viole le sixiéme commandement. Abarb.

[*a*] Remarquez combien chastes les Romains ont une fois *été. Il n'étoit pas permis à ceux qui appelloient les femmes en justice de porter la main sur leurs corps, afin que la pudeur des Dames leur servit de rempart, & afin que leurs habits ne fussent pas souillés par l'attouchement d'une main étrangere.* Val. Maxime liv. 2. chap. 1. §. 5. Il est rapporté que P. Mænius *enseigna à sa fille par un triste exemple, qu'elle devoit garder pour son mari non seulement sa virginité, mais encore ses baisers.* Le même liv. 6. chap. 1 §. 4.

[*b*] *Et plus l'ame est au-dessus du corps par son excellence; plus elle est corrompuë par l'adultére.* St. Augustin.

* Ἀλλότριοι ἐπίσκοποι.

Digitized by Google

s'attribuer un emploi qu'il ne leur appartient pas de s'attribuer ; c'eſt s'embaraſſer de ce dont ils ne doivent pas s'embaraſſer ; c'eſt rendre public ce qui eſt ſecret de ſa nature ; c'eſt priver de ſon repos la perſonne dont ils s'approprient le droit de vouloir faire les affaires ; s'ils ne la privent pas d'autre choſe. Car dans le fonds cette inclination à ſe mêler des affaires d'autrui paroit être une eſpéce de prétention à quelque choſe de plus ; comme une injuſte attaque faite de loin ; ce qui fait voir combien cette inclination de s'ingerer de ce qui ne nous regarde point, combat la vérité, & combien elle eſt incompatible avec elle. On doit faire le même raiſonnement des autres vices.

Si ces choſes ſont ainſi ; combien coupables ne doivent donc pas être ceux qui ſont de propos délibéré les promoteurs & les inſtrumens de l'injuſtice & du crime ; tels que ſont les faux témoins, les entremetteurs d'iniquité, les ſolliciteurs du vice, ou ceux enfin, qui ont en vûe par leurs entretiens, d'introduire le relachement parmi les hommes, & de leur aplanir

Digitized by Google

planir, pour ainſi dire, le chemin de l'impiété, de la débauche, & de toute ſorte d'actions criminelles (*a*).

On pourroit encore avoir fait mention de pluſieurs autres crimes, tels que ſont l'infidelité envers ſes amis, ou envers les perſonnes dont on a reçû quelque choſe en dépôt, l'ingratitude, toute ſorte de parjure volontaire, & pluſieurs autres ſemblables, parcequ'ils ſont de grands exemples d'injuſtice : mais je les ai tous compris ſous le E T C. de la Prop. parcequ'ils ſont viſiblement tels ; & qu'on ne peut ſe méprendre à leur nature. Chacun peut voir que celui qui commet une infidelité, agit contre ſes promeſſes & ſes engagemens : il nie par conſéquent la vérité, & il péche contre elle ; il ſe rend coupable d'une action, dont la pratique univerſelle nuiroit beaucoup au bien public ; il fait ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fit à lui-même ; & il prive un homme qui compte ſur lui, de ce que celui-ci auroit droit d'at-

[*a*] *Ce ſont là les peſtes, qui attirent ſur tous ceux qui aiment les querelles leur propre malheur*, &c. St. Baſile.

Digitized by Google

tendre. De ſorte que l'ingrat traite ſon bienfaicteur comme n'étant pas réellement ſon bienfaicteur, &c. Celui qui jure à faux n'a égard ni à la nature des choſes, ni à lui-même, ni aux perſonnes intéreſſées par ſon faux ſerment, ni au genre-humain en général, ni à Dieu même. Tout cela eſt ſenſible (*a*).

[*a*] *Tout le monde hait un homme, qui oublie un bienfait reçû.* Cicéron. On peut dire la même choſe de ceux qui ne gardent pas leur foi, & des parjures, &c.

Digitized by Google

SECTION VII.

Vérités qui se rapportent aux Sociétés particulières ou aux gouvernemens.

I. Prop. L'HOMME est un animal sociable : c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'un homme seul, ou qu'une seule famille ne peuvent pas subsister, ou du moins bien subsister, sans être membres de quelque Société. Il n'est pas possible à un seul homme de faire, & d'acquerir simplement par son travail & par son industrie tout ce qui est nécessaire à conserver la vie, ou à la rendre du moins tant soit peu commode & souhaitable. La nourriture, les habits, le logement, les meubles, dont on ne peut absolument se passer, & quelques remédes entiérement nécessaires, suppoſent plusieurs arts, plusieurs métiers, & plusieurs ouvriers. Si l'homme pouvoit, en temps de santé, se passer à vivre comme un sauvage, sous les arbres & dans

Digitized by Google

les rochers, & à se nourrir des fruits, des herbes, des racines, & autres choses de cette nature, que la terre lui fourniroit ; il seroit cependant dans l'impuissance de le faire dans ses maladies & dans sa vieillesse ; puisqu'il seroit alors hors d'état de se remuer, pour aller cueillir les fruits que procure la libéralité de la terre.

Si l'homme isolé recevoit du sexe feminin les secours que la nature lui donne du penchant à chercher, ou qu'il rencontreroit par hazard dans ses promenades ; cependant les besoins redoublent, lorsque les personnes viennent à doubler : & il se fait bien plus un surcroît de soucis important, inséparables de la naissance & de l'éducation des enfans.

Si nous supposons que, toutes ces difficultés étant levées, une famille fût formée ; qu'elle fît ce qu'une seule famille est capable de faire ; & qu'elle s'entretint, soit par la culture de quelques jardins, soit par le secours d'un peu d'agriculture, soit par celui de quelques bestiaux qu'elle auroit gagnés & apprivoisés de maniére ou d'autre : moyen de s'entretenir au reste

Digitized by Google

qui seroit très difficile, s'il n'y a point de marchés où cette famille eût la félicité d'acheter les outils qui lui seroient nécessaires, & où elle pût changer les fruits de son agriculture pour d'autres denrées ; si elle étoit privée du secours de quelques domestiques, ou d'autres ouvriers ; si elle étoit entierement dépourvûë des outils propres à l'agriculture, à appréter les viandes, à manufacturer les laines, &c. Si nous supposons, dis-je, que cette famille s'entretint de cette maniére ; ce n'est là que pourvoir aux besoins extérieurs de l'homme. Que devindra son intérieur, & son esprit ? Comment cet esprit sera-t-il cultivé (*a*) ? Les Arts & les Sciences, entant que l'homme s'en sert à apprendre à faire usage de ses facultés, & à développer sa raison, ne sont pas la production d'une seule famille qui auroit toûjours été remplie de pareilles occupations. Il est pourtant entierement contraire à l'idée d'un être formé pour éxercer son esprit par

[*a*] *Quoi donc l'ame sera-t-elle sans alimens ; La science n'est-elle pas sa nourriture ?* St. Augustin.

Digitized by Google

des occupations dignes de lui, que de perdre ainsi toute sa peine & tout son temps à se procurer uniquement ce qui n'est propre qu'à faire circuler le sang & les humeurs, sans se proposer de plus nobles fins, & sans prendre soin de la plus excellente partie de soi-même.

En un mot: supposé que tous les obstacles qui s'offrent contre cette maniére de vivre, fussent applanis; cependant à mesure que le genre-humain se multiplieroit, les piéces de terre possédées, ou cultivées par chaque famille, devroient être multipliées à proportion: les familles se trouveroient peu-à-peu mises à l'étroit: & il se formeroit bien-tôt une opposition d'intérêts, d'où naîtroient les disputes & les querelles: plusieurs autres choses pourroient aussi leur donner naissance, car quelques hommes sont naturellement inquiets, vicieux, voleurs, enclins à se battre, & furieux; & ceux-là seroient toûjours prêts à troubler la paix de leurs voisins, & à faire irruption sur eux: quelques autres sont avides ou embitieux; & s'il leur arrivoit d'avoir quelque avantage, ou quel-

Digitized by Google

que force supérieure, ils ne manqueroient pas de s'aggrandir encore d'avantage, & de se rendre plus forts en dévorant leurs voisins, jusques à ce qu'ils se fussent enfin rendus formidables (*a*) par leurs usurpations réïtérées.

Pressées par tant de besoins, en proye à leurs craintes, environnées de dangers actuels, plusieurs familles seroient forcées à se liguer avec d'autres pour se procurer mutuellement du plaisir & du secours : elles se fortifieroient encore davantage, si leurs périls augmentoient ; elles formeroient des alliances plus étroites ; & enfin elles engageroient les hommes à vivre & à s'unir ensemble. Les foibles étant ensuite bien aises de se mettre sous la protection & sous la conduite du plus fort ; & celui-ci étant ainsi comme naturellement porté à la grandeur, chacun seroit mis dans une condition fixe & proportionnée à la nécessité & à l'utilité dont il seroit au bien public.

[*a*] *On s'engage par de foibles motifs à travailler les uns à la ruine des autres.* Sénéque.

Digitized by Google

Voila donc comment ſe formeroient inſenſiblement les ſociétés : les hommes ne peuvent pas ſubſiſter ſur un autre pied.

Mais quand il ſeroit même poſſible à un homme de vivre ſeul avec ſa petite troupe autour de lui ; on ne peut pourtant nier, qu'il ne lui fût infiniment plus avantageux de vivre en ſociété, où les hommes ſe rendent en même temps ſervice à eux-mêmes & à leurs voiſins, en changeant leurs eſpéces & leurs denrées pour ce dont ils ont le plus de beſoin ; où ils peuvent s'être mutuellement utiles dans les occaſions ; où ils ſont ſous la protection des loix qui les mettent à couvert de la fraude, du vol, de l'aſſaſſinat, & des attentats de ceux qui prétendent que tout ſoit commun ; où une force commune, c'eſt-à-dire, une armée, eſt prête à les défendre contre les invaſions des Etrangers ; où ils peuvent jouïr du fruit des découvertes, qu'on a faites dans les Arts & dans les Sciences ; cultiver & polir leurs facultés par la converſation, & par d'innocens combats de la raiſon, &, pour tout dire en un mot, devenir hommes.

Digitized by Google

Puiſque nous pouvons à peine nous conſerver & vivre en ſûreté, quoique munis des loix & des avantages de la Société, quelle malheureuſe condition ne ſeroit pas la nôtre, ſi nous en étions privés ? Nous ſerions continuellement expoſés aux inſultes, aux rapines, & à la violence des hommes injuſtes & cruels, ſans avoir aucun azyle où nous puiſſions nous réfugier. Encore un coup, ſi nous ſommes forcés, malgré l'aſſiſtance de nos amis & des perſonnes qui ſont autour de nous, & malgré les commodités que nous pouvons avoir dans les villes & dans les lieux publics; ſi nous ſommes, dis-je, forcés à ſouffrir beaucoup, & à paſſer de triſtes & malheureux momens; combien ennuyeuſe la vie ne nous deviendroit-elle pas, ſi nous n'avions, dans nos maladies, ou dans nos afflictions, perſonne pour nous ſecourir & pour nous conſoler ?

En dernier lieu : la ſociété eſt un bien, que déſirent généralement tous les hommes. Quoique trop de compagnie produiſe une grande diſſipation, & faſſe naître pluſieurs autres maux

Digitized by Google

(*a*) : il eſt pourtant certain, qu'une entiere & continuelle ſolitude a quelque choſe de bien ennuyant & de bien affreux (*b*). La vie ſociable eſt donc par toutes ces raiſons naturelle à l'homme ; c'eſt-à-dire, qu'elle lui eſt par toutes ces raiſons renduë néceſſaire par ſa nature & par ſa condition.

II. Prop. Le bien & l'intérêt commun des perſonnes aſſociées eſt le but de la ſociété. Ceci n'eſt qu'une conſéquence de ce que nous venons de dire : car les hommes s'uniſſent, & forment des grands corps, parcequ'ils ne peuvent pas ſubſiſter commodement, ou du moins ſi commodement quand ils ſont iſolés : c'eſt-à-dire, qu'une vie plus commode eſt la fin de leur union ; & plus leur maniére de vivre eſt commode, plus elle répond réellement à cette fin.

(*a*) Ariſtote dit qu'un homme de bien *ne voudroit point être ſans amis, ni en avoir beaucoup.* Cette penſée eſt juſte : c'eſt pourquoi il ſemble que Senéque pouſſe la choſe trop loin quand il dit, *que d'avoir tout le monde pour ami, c'eſt une choſe qui eſt à charge ; il ſuffit de n'avoir point d'ennemis.*

(*b*) *L'homme eſt un animal ſociable.* St. Baſile.

Digitized by Google

III. Prop. Une société que les hommes forment en vûe de vivre plus commodement, suppose l'établissement de quelques loix, conformément auſquelles ils s'engagent à se gouverner; avec le pouvoir d'y faire des additions & des changemens, selon que l'occasion s'en présente. Un nombre d'hommes qui vivroient ensemble sans des loix, par lesquelles ils se laissassent gouverner, ne seroit qu'une multitude sans ordre. Chacun étant encore maître de soi-même, & libre de s'abandonner entierement à son propre choix, ils devroient en général se contrarier les uns les autres, quel que fût le jugement, la passion, le caprice qui les détermineroient; & un tel concours de peuple ne seroit qu'un assemblage confus de parties contraires, qui s'entre-nuiroient, & qui s'entre-détruiroient par leurs mouvemens irréguliers. Ce raisonnement est d'autant plus véritable, & plus fort, qu'il est vrai que les hommes different entr-eux dans l'étenduë de leur entendement, dans leur maniére de penser, dans le tour d'esprit qu'ils reçoivent de leur éducation,

Digitized by Google

de leur genre de vie, & de plusieurs autres circonstances; qu'il est vrai que la plûpart d'entr'eux sont gouvernés par des affections corporelles; & qu'il est vrai que celles-ci différent entr'elles autant que le font la figure, le teint, & la constitution des hommes (*a*). Nous ne trouvons donc, sans les loix, rien que confusion & malheur.

Afin qu'un assemblage d'hommes puisse contribuer au bien public, & à la félicité commune, il doit être d'une nature à les mettre parfaitement d'accord les uns avec les autres: ce qui ne peut s'accomplir sans des loix qui réglent mutuellement leur conduite, qui les mettent dans un certain degré d'uniformité, ou du moins qui coupent cours aux violences & aux crimes qui rendroient incompatible la maniére de vivre particuliere à chaque individu.

Il doit donc y avoir des déclarations & des ordonnances qui fixent expressément & d'un commun accord, & la possession des choses, & les hommes à cette possession; afin qu'on puisse en ap-

(*a*) L'homme, est selon l'expression de St. Grégoire de Nazianze, *le plus industrieux & le plus adroit de tous les animaux.*

Digitized by Google

peller aux réglemens publics, quand il s'éleve quelque diſpute & quelque altercation, ce qui ne peut qu'arriver ſouvent dans un monde auſſi déraiſonnable & auſſi enclin au mal, que l'eſt celui où nous vivons: & afin qu'en appliquant aux cas particuliers une régle générale & hors de toute diſpute, on puiſſe facilement découvrir de quel côté eſt le tort, décider équitablement le cas, & fermer pour toûjours la bouche à tous les ennemis de la paix. De plus, afin que chacun pût continuer de joüir en toute ſûreté des douceurs de la vie, & qu'il fût établi d'une maniére inébranlable dans la poſſeſſion de ce qui lui appartiendroit; il faudroit prendre les précautions néceſſaires pour prévenir les invaſions du dehors, ſtatuer au dedans contre les membres qui commettroient quelque crime des peines capables de les tenir en crainte, & de les empêcher de s'en rendre dignes, &c. Ces réglemens, ces méthodes, cet établiſſemen de peines, étant une fois faits avec impartialité, reçus unanimement, & publiés partout, ſont les engagemens mutuels (a),

(a) *Toute loi eſt — l'accord commun d'une ville.* Demoſthéne.

Digitized by Google

ſur leſquels ſont fondées, & l'union de la ſociété, & les loix qui la gouvernent.

S'il eſt vrai en un mot que de mettre les membres de la ſociété en état de vivre enſemble ; que d'aſſurer à chacun la propriété de ce qui lui appartient ; & que de le laiſſer vivre paiſiblement dans cette poſſeſſion, ſoient des choſes qui tendent au bien général de la ſociété, & qu'on ne puiſſe les avoir ſans le ſecours des loix ; une ſociété par conſéquent, dont le bien public eſt la baſe & le ciment, doit avoir des loix qui tendent, ou qu'on ſuppoſe du moins tendre au bien public.

Quant à l'établiſſement des nouvelles loix, lorſque le bien & l'intetêt public l'éxigent, ce n'eſt que renouveller l'uſage de la puiſſance, dont on s'eſt auparavant ſervi pour établir les premieres : & quant aux changemens & à la caſſation des anciennes loix, l'autorité de les faire ou de les anéantir eſt évidemment égale : Outre que, quand les hommes ont une fois conſenti de vivre enſemble pour leur avantage mutuel, cet avantage doit être

Digitized by Google

aussi bien considéré dans la suite du temps, qu'il l'a été à la premiere institution des loix & à l'établissement de la société.

IV. Prop. Les loix & les statuts de la société ne doivent pas être contraires à l'équité naturelle. Car 1. Ordonner une chose qui est incompatible avec la vérité ; c'est ordonner qu'une chose qui est fausse, soit véritable, & qu'une chose véritable soit fausse (*a*) ; ce qui est absurde. 2. Vouloir rendre juste, en vertu d'une loi, ce qui étoit injuste de sa nature & avant cette loi ; c'est la même chose que d'ordonner ce qui est incompatible avec la verité : parce que la justice est fondée sur la vérité, comme nous l'avons vû ci-dessus ; & parce qu'elle est toûjours & par-tout la même.

(*a*) *La loi est la découverte de la vérité*, Stobée * Discours 42. p. 278.

* Cet Auteur a tiré en partie ce Discours du *Minos* de platon : & l'endroit cité entr'autres s'y trouve vers le commencement p. 45. Ce dont notre Auteur ne s'est sans doute pas ressouvenu ; car il auroit allégué ce passage de la source sans aller aux ruisseaux.

Digitized by Google

(*a*). 3. Par conséquent faire passer en loi une chose naturellement injuste ; c'est faire passer en loi une chose absurde ; ce qui est par la I. Section moralement mauvais, & opposé aux loix, par lesquelles il est constant, que notre Créateur veut que nous soyons gouvernés (*b*). Or faire passer en loi une chose si évidemmeut mauvaise, seroit sans doute un acte également mauvais. 4. Etablir l'injustice, seroit détruire entierement le bien, & la félicité de quelque société que ce

[*a*] *Ce qui est naturellement juste est immuable, & il a la même force par-tout ; comme le feu brule également ici & chez les Perses*. Aristote.

[*b*] Les payens même ont crû, qu'au-dessus des loix humaines *positives*, il y avoit *les loix des Dieux non-écrites & immuables*, que les mortels ne doivent point transgresser, *car elles ne sont pas d'aujourd'hui, ni d'hier ; mais elles ont toûjours été en vigueur*. Sophocle dans son *Antigone* vers 460. *Quand même il n'y auroit eu du temps de Tarquin, aucune loi écrite contre le viol, il n'auroit pas moins desobéi à la loi éternelle en violant Lucrece : car il y avoit une raison qui venoit de la nature des choses qui pousse au bien, & qui détourne du plaisir, & qui ne commence pas à être : or elle a commencé à être en même temps que l'Esprit divin*. Ciceron.

Digitized by Google

puiſſe être ; à moins qu'il ne ſoit de l'eſſence de la félicité d'être injuſtement traité, pillé, & opprimé (*a*). Si cela eſt ainſi, un tel établiſſement eſt directement contraire au but de la ſociété ; c'eſt-à-dire, qu'il nie que la fin de la ſociété ſoit réellement la fin de la ſociété.

V. Prop. Une ſociété reſtrainte ainſi par les loix, ſuppoſe une magiſtrature & une ſubordination d'autorité, c'eſt-à-dire, qu'elle ſuppoſe quelque forme de gouvernement : parce que lorſqu'il y a des hommes qui agiſſent pour le bien public, conformément à certaines loix, il faut néceſſairement qu'il y ait auſſi des juges pour décider, ſi les loix ont été tranſgreſſées, ou à quel point elles l'ont été, pour réſoudre les cas douteux, &c. il faut outre cela qu'il y ait des perſonnes munies du

(*a*). *Si les ſentimens & les ordres des fous ont un ſi grand pouvoir, que la nature des choſes ſoit renverſée à leur gré, d'où vient qu'ils n'établiſſent pas, que les choſes mauvaiſes & pernicieuſes ſoient tenues pour bonnes & pour ſalutaires ? Ou puiſque la loi qui d'une choſe injuſte en peut faire une juſte, ne peut-elle pas faire le bien du mal?* Cicéron.

Digitized by Google

pouvoir de faire éxécuter ces jugemens, & de châtier les coupables : il faut encore les choisir, non seulement pour leur confier le soin de punir les crimes, & d'obvier aux maux publics, mais de faire encore plusieurs choses nécessaires à l'avancement du bien général de la société : il faut enfin rendre quelqu'un dépositaire du pouvoir de faire des nouvelles loix, d'abroger les anciennes, de pourvoir avec promptitude à la sûreté du Public, selon qu'on y pourroit être dirigé par l'expérience, & que l'exigeroit l'occasion, ou quelques dangers imminens.

S'il n'y a point d'éxécuteurs des loix, elles ne peuvent pas être éxécutées ; & elles sont alors une lettre morte, semblable à la négation de leur éxistence : si la société est sans loix, elle n'est pas une société, ou du moins elle n'est pas telle que nous la supposons dans notre proposition. Les gardiens & les éxécuteurs des loix sont comme les esprits vitaux de la société : sans eux la justice ne peut avoir un libre cours ; sans eux elle seroit négligée ; sans eux elle seroit bien-tôt détruite : & puisque les hommes sont

Digitized by Google

incapables d'être en plusieurs endroits à la fois, le nombre des personnes dépositaires de l'autorité publique, doit être proportionné à la grandeur & à l'étenduë de la société.

De plus, puisque les intérêts de toute une société, & les cas qu'on pourroit marquer dans un Livre qui renfermeroit toutes les loix, sont susceptibles de varieté, qu'ils suppose nt de différentes espéces & de différens degres de capacité, & qu'ils sont naturellement au-dessus les uns des autres; puisqu'il faut avoir l'œil non seulement sur les particuliers, mais encore sur les Magistrats & sur les Officiers mêmes qui sont toûjours hommes, quoiqu'ils soient si sujets à l'oublier; & puisque toute la société ne forme qu'un seul corps, je soutiens que les hommes doivent agir dans plusieurs sphéres, aussi bien que dans plusieurs conditions différentes; que chaque espéce d'inférieurs doit agir immédiatement, & dans ce qui regarde particulierement son emploi sous les supérieurs qui lui sont prépose's; & que cette classe de supérieurs doit encore être subordonnée à une autre,

Digitized by Google

jusques à ce qu'enfin la gradation se termine dans un chef, dans lequel réside le pouvoir législatif, & d'où la vie & le mouvement soient communiqués à tout le reste du corps. On pourroit supposer avec autant de fondement, qu'il seroit aisé de bien discipliner une armée, qu'elle seroit bien réglée, qu'il seroit facile de la gouverner sans Général & sans Officiers; qu'on est en droit de supposer qu'une société réponde aux fins, pour lesquelles elles a été formée, sans Gouverneur & sans Subalternes, ou, ce qui est la même chose, sans une forme particuliere de Gouvernement.

VI. Prop. Un homme peut, pour acquerir l'avantage d'être protégé par les loix, & de jouïr des priviléges d'une société bien réglée, renoncer à quelques-uns de ses droits naturels, & se soûmettre au gouvernement des loix & des personnes qui dans leurs postes particuliers ont été chargées de les faire éxécuter. La raison en est, parcequ'il ne fait alors que de changer une chose pour une autre, qu'il croit équivalante, & qui dans le fonds est très préférable à celle à laquelle il renon-

Digitized by Google

te : & c'eſt ce qu'il lui eſt libre de faire, ſans combattre aucune vérité. Car la liberté & les droits naturels, dont il fait un échange, lui appartiennent en propre ; il n'attaque donc pas la propriété d'autrui : il ne nie pas non plus la nature de la félicité, puiſque c'eſt la félicité qu'il prend pour fin de ſa conduite : il pécheroit au contraire contre la vérité, &, en ſe conduiſant autrement, il agiroit en contradiction de la nature de la félicité, ſur-tout lorſqu'il voit que ſa propre félicité ſe confond alors avec la félicité générale & avec le mieux être du Royaume, ou de la République où il vit par ſort ou par un choix volontaire.

Si on demande quels ſont les droits naturels, auſquels l'homme peut renoncer, & juſques à quel point il peut le faire ; on peut à mon avis répondre en général que pluſieurs choſes ſont eſſentielles à notre nature, & qu'il n'eſt pas en notre pouvoir d'y renoncer : & que pour les autres nous pouvons nous en priver autant que cela s'accorde avec la fin, pour laquelle nous nous en privons : ſi nous paſſions ce point, nous tomberions dans la con-

Digitized by Google

tradiction. Un homme ne peut pas ſe priver de ſes droits naturels, ni de la propriété de ce qui lui appartient, en vûe de conſerver & de retenir ces droits & cette propriété ; mais il peut conſentir à donner une partie de ſon bien, pour s'aſſurer du reſte, puiſqu'il devroit ſans cela perdre tout ; & à s'expoſer à quelques dangers pour la défenſe de ſa patrie, plûtôt que d'être aſſuré de périr, d'être fait eſclave, d'être entiérement ruiné avec elle, &c.

VII. Prop. Les hommes peuvent devenir membres d'une ſociété, c'eſt-à-dire, faire ce qui eſt contenu dans la Prop. précédente, en donnant leur conſentement implicitement, ou explicitement. Nous avons vû qu'un homme peut ſe ſoumettre aux loix : & s'il le fait, il doit le faire par lui-même ou par le moyen d'un autre, qu'il ſubſtitue à ſa place, & qu'il revêt du pouvoir de donner pour lui ſon conſentement aux loix publiques ; ou on peut ſimplement conclure, qu'il leur donne ſon conſentement, de la conformité de ſa conduite avec celle des autres, de ſon attachement à la

Digitized by Google

ſociété, de ſa participation aux avantages que procure la conſtitution du gouvernement, & de ſon acquieſcement aux réglemens établis par les légiſlateurs, & à ce qui eſt fait en conſéquence de ces réglemens. Par les deux premieres maniéres, un homme ſe déclare & explicitement & directement; & il ne peut pas après cela ſe comporter comme n'étant pas membre de la ſociété, & comme ſi ce qu'il a fait étoit non-avenu. C'eſt là non ſeulement le cas de ceux qui ont eu part au premier établiſſement d'un gouvernement; mais encore de ceux qui ont par eux-mêmes, ou par procureur, donné dans la ſuite leur approbation à des actes, par leſquels ils ont avoué & ratifié tout ce que leurs encêtres ont fait qui entrent dans leurs meſures, ou par quelque eſpéce de ſerment s'engagent au Public. Par la derniere des trois maniéres dont nous avons fait mention, l'homme conſent implicitement à la vérité, & moins directement; mais il conſent dans le fonds, & il devient partie: car ſuppoſons qu'il eſt né dans quelque Royaume, ou dans quelque Republique, où il n'ait pas été

partie contractante dans l'établissement des loix ; où il n'ait jamais prêté de serment de fidélité au Gouvernement ; où il ne se soit jamais expressément lié par quelque convention ; il ne peut pourtant pas alors s'empêcher de ressentir ce me semble, de l'amour & de la sympathie pour le lieu qui lui a fourni le premier air qu'il a respiré ; de la reconnoissance pour cette forme de Gouvernement, sous la protection du quel ses parens l'ont élevé ; quelque égard aux obligations, où ils sont peut-être entrés pour lui, & qui sont comme des conditions auxquelles ses parens, ou plûtôt le Gouverneur du monde par leur moyen, lui ont donné la vie.

Si à la faveur des loix du pays quelqu'un hérite d'une chose à la quelle la nature ne lui donne pas le droit inconteſtable ; ou qu'il ne pourroit ni acquerir ni conserver sans le secours de ces loix, quand il auroit même sur cette chose des droits naturels ; en recevant cette succession, ou telle autre chose qui lui tombe en partage, il avoue la justice des loix qui la lui procurent.

Certai-

Digitized by Google

Certainement puiſque la protection, que les loix du pays où il eſt, accordent à ſes droits & à ſa perſonne, eſt un équivalent général de la ſoumiſſion qu'il a pour elles, il ne peut avec juſtice accepter l'une ſans ſe mettre dans l'obligation de leur rendre l'autre

Bien plus, il ſuffit de continuer à vivre, & à s'établir dans un endroit, pour faire voir qu'on en aime le Gouvernement, ou qu'on l'aime mieux qu'aucun autre, ou qu'on penſe du moins qu'il eſt plus expédient dans ſa condition préſente de s'y conformer que d'en chercher un autre : & ce ſont autant de maniéres de conſentir à être membre de ce Gouvernement (*a*).

VIII. Prop. Lorſqu'un homme eſt devenu membre d'une ſociété, il doit obſerver les régles ſuivantes, s'il veut conformer ſa conduite avec la vérité ; il faut qu'il conſidére la propriété, comme étant également fondée ſur les loix naturelles & poſitives ; & les droits,

(*a*) *Quand quelqu'un a vû* dit Platon, *la forme de notre Gouvernement, & qu'il y reſte, nous diſons auſſi-tôt, qu'il nous a en effet donné ſon conſentement.*

Digitized by Google

que les hommes ont sur ce qui leur appartient, comme soutenus par ces loix & même par son propre accord & par les engagemens où il est entré: & il doit regarder cette propriété & ces droits comme lui étant par-là devenus plus inviolables & plus sacrés: au lieu d'en venir pour se faire justice quand il est lézé dans ses biens, ou dans sa personne, aux moyens que sa prudence lui permettroit de prendre dans un état purement naturel; il faut qu'il employe uniquement ceux que les loix lui ont prescrit de son propre consentement: en un mot il faut qu'il se comporte conformément à la subordination dans laquelle il est, & au rang qu'il tient dans la société, & qu'il en observe exactement les loix: car l'idée d'une loi contient le dessein & l'intention que ceux qui l'ont faite, ont qu'elle sera observée: c'est pourquoi celui qui est partie contractante dans quelque loi, ou qui fait profession d'être membre d'une société gouvernée par des loix, ne peut pas les transgresser volontairement, sans nier qu'elles soient ce qu'elles sont; & qu'il soit lui-même ce qu'il fait profession

Digitized by Google

d'être ; & sans combattre dans le fonds toutes, ou presque toutes les vérités contenuës dans les propositions précédentes.

IX. Prop. Dans les cas auſquels les loix n'ont point pourvû, ou ſi ſuppoſé qu'elles l'ayent fait, on ſe trouve hors d'état de profiter des avantages qu'elles procurent, ce qui peut arriver ſouvent ; un homme qui eſt à d'autres égards membre d'une ſociété, conſerve ſa liberté naturelle ; il eſt encore comme vivant uniquement ſous les loix de la nature ; & il faut qu'il prenne ſeulement pour régle de ſa conduite la vérité, & ſa propre prudence : car par la ſuppoſition, il n'y a rien dans le premier cas qui puiſſe lui preſcrire des bornes, que la vérité & la nature : & dans le ſecond, c'eſt comme s'il n'y avoit aucune loi ; car dans le fonds il n'y a point de loi, ſi nous ne pouvons pas nous en appliquer les effets & les avantages. Tel eſt le cas d'un homme qui attaqué par des voleurs & par des aſſaſſins, n'a ni l'occaſion, ni la liberté d'appeller le Magiſtrat à ſon ſecours.

Digitized by Google

Il y a un troiſiéme cas, que l'ordre veut que nous placions ici : c'eſt lorſque les loix ſont manifeſtement contraires à la vérité & à la juſtice naturelle : car quoiqu'elles puiſſent avoir été faites avec les formalités ordinaires, & quoiqu'on leur donne le nom de loix, cependant comme il n'y en a aucune qui puiſſe abroger la loi de la nature & de la raiſon, à laquelle l'Auteur de notre être nous a aſſujettis ; puiſque le menſonge ne peut devenir vérité ; & puiſqu'enfin deux loix contradictoires ne peuvent pas obliger ni ſubſiſter en même temps ; il faut qu'il y en ait une qui cède, & il eſt facile de voir quelle eſt celle qui doit le faire (*a*).

Il nous reſte encore à éclaircir ici, qu'une autre vérité qui peut être con-

(*a*) *C'eſt une très grande folie de croire que tout ce qui eſt ordonné dans les réglemens & dans les loix des peuples, eſt juſte. Si la juſtice étoit établie ſur les commandemens des peuples, ſur les ordonnances des Princes, ſur les ſentences des Juges, il ſeroit juſte de voler, de commettre adultére, de ſuppoſer de faux Teſtamens, ſi ces choſes paſſent au ſuffrage & à la déciſion de la multitude* : Cicéron.

Digitized by Google

tredite par la conduite & par les prétextes des Enthousiastes (a).

X. Prop. Les Sociétés que nous avons continuellement en vûe dans cette Section, comme sont les Royaumes & les Républiques, peuvent se défendre contre les Nations : ou pour m'exprimer en d'autres termes, on peut légitimement faire la guerre pour défendre une société, pour conserver ses membres & ses domaines, & pour obtenir réparation des torts qui leur ont été faits : car si par la VII. Prop. de la Section VI. un homme a droit dans l'état naturel de se défendre lui-même ; deux ou trois, ou plusieurs autres hommes jouïssent sans doute du même privilége. Bien plus, deux ont peut-être deux fois plus de droit ; trois en ont trois fois plus, &c. Du moins l'intérêt est plus considérable, si le droit ne l'est pas : & il y a plus de raison de sauver deux, ou trois, ou plusieurs autres hommes, que de n'en sauver qu'un seul ; par conséquent, ces deux ou trois, ou

(a) Les anciens Manichéens & quelques Modernes.

Digitized by Google

plusieurs autres personnes auront plus d'intérêt de se défendre elles-mêmes, que n'en auroit une seule. Ajoutez encore, que s'il leur est permis de se défendre dans l'état naturel, il leur sera également permis de le faire, lorsqu'ils sont associés ensemble; parce qu'ils sont encore dans cet état par rapport aux autres Nations: j'entends, s'ils ne se sont point engagés avec elles par des ligues & par des alliances.

Outre, que si un homme a le droit de se défendre lui-même, il a droit d'employer les moyens qu'il croit être les plus propres à cela, pourvû qu'il ne pèche contre aucune vérité: & par conséquent il a droit de le faire, en se procurant l'assistance des autres. Or dans une guerre entreprise pour la défense du Public en général, on peut regarder chaque particulier, comme se défendant soi-même avec le secours de tout le reste: & le cas se confond alors avec celui d'un seul homme.

Dans le fonds, la condition d'une Nation paroit ressembler beaucoup à celle d'un seul particulier qui n'est assujetti à aucune loi, ou qui est dans

Digitized by Google

l'impoſſibilité d'éxécuter la loi à laquelle il eſt aſſujetti : ce qu'un particulier peut dans cette hypothéſe faire à un autre particulier, peut être également pratiqué par une Nation à l'égard d'une autre Nation : & on peut par cette régle, eu égard à ce qui à été avancé dans la Section VI. peſer comme il faut la juſtice des guerres étrangeres.

Une des principales fins, s'il n'eſt pas permis de dire le principal but de la ſocieté, eſt de faciliter la défenſe mutuelle de ſes membres : & elle renferme particulierement leur défenſe contre les attaques des ennemis du dehors. Tous ceux qui ſe ſignalent pour leur patrie, lorſqu'elle a beſoin de leur ſervice, méritent la reconnoiſſance, les actions de graces, & les éloges de leurs compatriotes ; ſuppoſé du moins qu'ils agiſſent par grandeur d'ame & en vûe du bien public ; & non pour faire ſimplement réüſſir des projets qui ne ſe rapportent qu'à leurs intérêts particuliers.

Quant aux guerres, que les hommes entreprennent uniquement par am-

Digitized by Google

bition (*a*), pour aggrandir leurs Etats, & pour faire malheureuſement ſentir à l'Univers, combien ils ſont terribles; combien d'hommes ils peuvent maſſacrer; combien d'eſclaves ils peuvent faire (*b*); combien de familles ils peuvent chaſſer de leurs tranquilles demeures; & en un mot, combien de malheurs & de miſéres ils peuvent cauſer au genre-humain : ces guersees, dis-je, ſont fondées ſur des fauſſes notions de la gloire; & quoiqu'embellies par des Eſprits mercenaires & par une éloquence mal placée, elles ſont pourtant condamnées par la véritable ſageſſe, & la vraye Religion.

(*a*) Comme celles qu'entreprit particuliérement Jules Céſar, dont il eſt écrit, *qu'ayant vû dans le temple d'Hercule la ſtatuë d'Alexandre, il ſe plaignit, comme ennuyé de ſa pareſſe, de n'avoir encore rien fait de mémorable, dans un age, où Alexandre avoit déjà ſubjugué le monde:* Suétone.

[*b*] Quelques-uns vont à la guerre, *comme s'ils alloient à la priſe & à la chaſſe des hommes*, Plutarque, non pas par néceſſité, ni dans le deſſein de ramener la paix, ce qui doit être pourtant l'unique but de la guerre. *Nous faiſons la guerre afin d'avoir la paix*, dit Ariſtote. *Qu'on entreprenne la guerre de maniére, qu'il paroiſſe qu'on n'a cherché autre choſe que la paix* : Cicéron.

Digitized by Google

SECTION VIII.

Vérités qui se rapportent aux Familles & à la Parenté.

LE mariage commençant la parenté, sera aussi la premiere chose que nous examinerons dans cette Section.

I. Prop. La propagation du genre-humain, & la félicité naturelle de deux personnes qui se marient, prises ensemble, ou leur félicité prise séparément, sont la fin du mariage (*a*). La différence des sexes, & la forte inclination qu'ils ont naturellement vers la jouïssance l'un de l'autre (*b*),

[*a*] *Les hommes demeurent ensemble non seulement pour avoir des enfans, mais aussi pour les choses nécessaires à la vie* : Aristote dans son *Ethique* liv. 8 chap. 12. § 4

[*b*] *L'amitié du mari & de la femme semble être suivant la nature : car l'homme est naturellement plus porté à l'union conjugale, qu'à la politique* : le même dans l'endroit cité. *Car comme la pierre d'aimant attire le fer ; ainsi le corps de la femelle attire celui du mâle par l'accouplement*, St. Basile.

Digitized by Google

ſont manifeſtement ordonnées pour conſerver notre eſpéce qui ſeroit bientôt éteinte ſans cela. Quoiqu'en ſe mariant, on prenne ſouvent moins l'accroiſſement de ſa famille, que l'aſſouviſſement d'un appetit ſenſuel & importun, pour objet de ſes deſſeins & de ſes vœux, cependant puiſque la nature éxcite cet appétit, & ce qui tend à cet accroiſſement, on eſt fondé de dire que la nature, ou plûtôt que ſon grand Auteur fait de cette propagation la fin du mariage, quoique les perſonnes qui ſe marient ne l'ayent point en vûe.

Pour ce qui regarde la félicité mutuelle des perſonnes mariées qui accompagne la fin du mariage, dont nous venons de parler, ou qui eſt ſeule cette fin (*a*), comme il arrive néceſſaire-

[*a*] La loi qui enjoint dans Platon, *de s'abſtenir de ſemer dans tout champ étranger, où ce qui eſt déja ſemé ne vient pas proprement.* Traité *des loix* liv. 8. p. 646. eſt certainement une loi bien rude. Celle dont il eſt fait mention dans *Sepher Chahadim*, contient autre choſe. *C'eſt un précepte affirmatif, que le mari s'acquitte du devoir conjugal, quand même ſa femme ſeroit enceinte.* On embraſſe toûjours pluſieurs opinions dans des

ment en plusieurs cas ; il est impossible de croire qu'on se marie en vûe

raisons legères. Lorsqu'Ocellus Lucanus dit, *que les Dieux ont donné aux hommes la force & les organes, & le desir pour l'accouplement, & non pas pour le plaisir, afin que leur race durât toûjours* ; comment sçait-il qu'ils ne furent pas donnés également pour les deux fins, d'une maniére légitime ? Ainsi lorsque Clément d'Alexandrie étale son zéle contre *les semences infructueuses & le commerce avec les femmes enceintes*, &c. ajoûtant *que le moindre plaisir pris dans le mariage est contre la loi*, &c. il le fait, parce que Moïse détourne les hommes des femmes enceintes ; & il cite ensuite un passage qui ne fait rien au sujet, & qu'on ne peut, à mon avis, trouver nulle part, *ne mange point de liévre, ni de hyéne*. Je ne sçai, dit Gent. Herv. quel interprete Clément d'Alexandrie a suivi. Certainement les Juifs entendent leur Législateur dans un autre sens. Voyez comment ce עונה, *le temps fixe*, c'est-à-dire, le devoir conjugal, dont il est parlé dans la Loi, Exode 21. 10. est expliqué par Maimonides dans *Hilkoth isçoth*. Les autorités des chrétiens ne manquent pas pour confirmer cette explication. *Dieu ayant donné aux femeles des animaux de la répugnance pour s'accoupler avec le mâle, d'abord qu'elles ont une fois conçû, a fait que la femme seule n'en eût point pour l'homme, de peur que la répugnance des femmes ne portât la passion des maris à*

& avec un deſſein formé de ſe rendre malheureux ; on ne peut pas même ſuppoſer, que perſonne ſe marie ſans l'eſpérance d'améliorer ſa condition : car quel motif pourroit engager les hommes à changer d'état, s'ils n'attendoient quelque nouveau degré de félicité à venir ; ou s'ils ne prenoient pour un accroiſſement de bonheur ce qui ſe préſente à leur eſprit ſous cette idée ? Il y a néceſſairement quelque choſe, par laquelle ils ſe flatent de rendre leur condition meilleure, quel que ſoit dans la ſuite le ſuccès de leurs eſpérances : s'ils ſont réellement en état d'entretenir une famille, & d'établir leurs enfans ſans être accablés de ſoucis & de peines ; & s'ils prennent une ferme réſolution de remplir éxactement leur devoir de s'aimer, & de ſe ſecourir mutuellement, il y a lieu d'attendre des conſolations abondantes & un bonheur ſolide (*a*), d'une union ſi

ſouhaiter quelqu'autre choſe &c, c'eſt-à-dire, afin que le mari & la femme fuſſent toûjours inſéparables. Lactance.

[*a*] *Il ſemble qu'il y ait du plaiſir & de l'utilité dans cette amitié* *. Ariſtote dans ſon

* Sçavoir du mari & de la femme, dont le Philoſophe traite dans l'endroit cité.

Digitized by Google

intime (*a*), de cet échange d'affection, & de cet accord mutuel à faire conspirer à leur bonheur reciproque leurs desseins & leurs mesures (*b*); puisque les qualités & la force d'un sexe sont, pour ainsi dire, accommodées & faites pour être ajustées aux besoins & à la foiblesse de l'autre. Car pour passer sous silence ces plaisirs qui sont d'autant plus solides qu'ils sont cachés (*c*), il y a plusieurs choses utiles, peut-être même nécessaires à l'homme qui demandent néanmoins l'adresse, la conduite, le génie de la femme (*d*); &

Ethique liv. 8. chap. 12. §. 4. *Si le mari & la femme se conduisent comme il est séant, la Schekina est parmi eux*, Reschit Cochma.

(*a*) *L'amour....comme deux parties d'un animal...les joint en un:* Philon Juif.

[*b*] Le véritable amour se trouve dans le mariage, ou il ne se trouve point ailleurs. *La Courtisanne ne sçait pas aimer; elle dresse seulement des embûches*: St. Chrysostome. *Sa nudité est découverte, mais son cœur est caché*: Sale, mais véritable mot d'un Commentateur Juif.

(*c*) *Ce qu'il n'est pas honteux de faire en cachette, est pourtant obscène dans le discours*: Cicéron.

(*d*) *Car si elle est honnête & douce, non seulement elle procurera à son mari la consolation de la société; mais aussi elle fera voir à tous les autres, combien elle est utile*, &c. St. Chrysostome.

Digitized by Google

au contraire, la femme a sans contredit besoin de plusieurs choses qui requierent la force, l'activité & la capacité supérieure du mari (*a*). Ainsi lorsqu'un rouët, une éguille, &c. occupent l'épouse dans les plus basses conditions, la charruë, ou quelque métier pénible demandent dans l'époux des nerfs vigoureux & un temperament robuste: & tandis qu'elle a en général l'inspection des affaires domestiques, & qu'elle prend soin de pourvoir à tout avec régularité, de moderer la dépense, d'entretenir la propreté, & de faire en sorte que tout soit employé à l'avantage de sa famille, le mari s'occupe de sa profession; il s'attache à faire valoir le bien qui doit fournir à toute la dépense; il gouverne & il ménage les affaires les plus importantes, il tient la famille dans le devoir par sa douceur, & par sa prudence, &c. (*b*).

(*a*) *Les ouvrages sont partagés; les uns sont pour le mari, & les autres pour la femme; ils s'aident entr'eux; & ils mettent en commun ce qu'ils avaient en propre*: Aristote dans son *Ethique*, liv. 8. chap. 12. §. 4.

(*b*) Voyez dans Xenophon la conversation d'Ischomaque & de sa femme.

Digitized by Google

Comme j'ai posé pour fondement des plus considérables sociétés des hommes, les commodités mutuelles qui naissent de leur union, & du choix qu'ils font de vivre ensemble paisiblement & avec subordination; de même je fonde cette alliance entre le mari & la femme, alliance au reste moins considérable, mais bien plus étroite, sur leur félicité mutuelle (*a*): & la

[*a*] Quoique platon, de même que la plûpart des anciens Grecs & Romains, avance de temps en temps des choses qui font pitié, & qui sont même absurdes, parmi le grand nombre de celles qui sont excellentes; cependant je ne puis croire qu'il entende par la communauté des femmes de qu'Athénée dit avoir été pratiqué *chez les Tyrrhéniens, qui se divertissaient indécemment*; ni que sa pensée fut aussi grossière que la représente Lactance, & *que plusieurs hommes s'entrompassent comme des chiens autour de la même femme*: car par là la propriété étant bannie du monde, la vertu seroit publiquement éteinte, & toute sorte d'industrie prendroit fin: & plusieurs des plus sensibles consolations, & des plus innocens plaisirs de la vie seroient outre cela détruits à la fois. *Si tous étoient de tous, communs, les peres, les femmes, & les enfans, qui les discerneroit? ne regneroit pas dans le genre-humain l'horrible monstre d'Oedipe? Quel mari aimera sa femme? qui la femme aimera son mari? qui s'habituera aux*

nature a encore dans leur alliance une plus grande vûe ; c'eſt la propagation de leur eſpéce.

II. Prop. Il eſt certain que les mariages ſont cimentés par quelque contract ſolemnel, par quelque vœu, ou par quelque ſerment, accompagnés peut-être de quelque gage & de quelques cérémonies réligieuſes (*a*) ; & par eux les parties s'engagent à vivre en-

jours enſemble ? Si un cœur affectionné, & une fidélité mutuellement gardée, ne rendent une tendreſſe éternelle, &c. le même. Quoiqu'il en ſoit, il faut avouer que Platon a avancé des choſes meſſéantes à ſa gravité, & contraires à la nature. La meilleure maniére de l'excuſer, que je ſçache, eſt celle qui eſt dans Athénée, *Platon ſemble preſcrire des loix non pas aux hommes qui éxiſtent, mais à ceux qu'il a forgés ;* ou celle qu'on pourroit faire en diſant qu'il étoit ſi attaché à fortifier, & à défendre ſa République, qu'il oublia qu'il y auroit dans elle peu de choſe digne d'être défendu, ſi les hommes y vivoient ainſi. Après tout, la penſée de Platon ne me ſemble pas fort claire.

(*a*) Perſonne n'ignore comment les mariages ſe faiſoient parmi les Romains, par des cérémonies religieuſes, *confarreatione*, par un achat mutuel, *coemptione*, par l'uſage, *uſu*. La premiére de ces maniéres étoit accompagnée de beaucoup de cérémonies ; les *Tables légitimes*, ou au moins le com-

Digitized by Google

ſemble, à s'aimer, à s'être fideles, à s'aſſiſter réciproquement, &c. dans

ſentement de quelques amis qui ne pouvoit ſe donner ſans quelque ſolemnité, en étoit le commencement. On conſultoit ordinairement les augures; il y aſſiſtoit des Notaires & des témoins, &c. Parmi les Grecs on ſe marioit par les promeſſes de fidélité, que ſe faiſoient mutuellement les mariés. Il y a avoit outre cela des témoins & des contracts *dotaux*, προικῶα: aux nôces on faiſoit des ſacrifices à Diane & aux autres Divinités; on y ajoûtoit *des vœux pour le mariage*, & après cela les mariés étoient enfermés enſemble mangeant un *coing* * avec la formalité de délier la ceinture. Les קרושין, ou les *fiançailles* des Juifs ſe faiſoient כסף, *par argent*, ou בשטר, *par contract*, בביאה, *par accomplement*. On peut voir la deſcription des cérémonies qui accompagnoient ces mariages, dans le livre intitulé *Schulchan aruch* avec les additions du Rabin Moïſe Iſerles (Eben Ez.) Pour paſſer ſous ſilence les mariages des autres Nations, la forme de la célébration du mariage, la maniere dont les perſonnes qui ſe marient ſe donnent mutuellement la foi, ſont couchées dans nos Rituels; où ils peuvent être vûs par tous ceux qui ſemblent avoir oublié ce que c'eſt.

* Loi établie par Solon, voyez Plutarque des *Préceptes matrimoniaux*, d'où Mr. Wollaſton a pris ſa remarque.

Digitized by Google

leurs différens changemens de santé & de fortune, & jusques à ce que la mort les sépare (*a*). Je prends la proposition incontestable, puisque toutes les Nations ont quelques cérémonies particulieres à ces occasions. Les contracts clandestins ne peuvent pas même se faire, sans être expressément déclarés par des discours, ou par quelqu'espéce de cérémonie entre les Amans, privée à la vérité, mais significative, & qui ne perd rien de sa force, parcequ'ils sont à la fois les parties & les témoins: il doit nécessairemeut se passer quelque chose entr'eux qui déclare leurs intentions, qui exprime leurs sermens, & qui les lie l'un à l'autre. Il est impossible que le mari & la femme s'unissent sur un autre pied.

III. Prop: L'union intime, par laquelle les gens mariés deviennent mutuellement maîtres de leurs personnes (*b*), le mélange de leur fortune,

(*a*) Indissoluble est l'épithete que Virgile donne au mariage.

(*b*) *Et ils seront une chair* *, *ce qui est selon la coûtume, que le mâle & la femele se joignent ensemble par la proximité de la chair.... de telle sorte qu'il n'y ait rien qui les sépare*, &c. Reschit Chochma.

* Genése 2. 24.

Digitized by Google

(a), la relation commune qu'ils ont avec leurs enfans (b); tout cela fortifie les liens & les obligations du mariage. Tous les actes faits en conséquence d'une alliance, auſſi intime que l'eſt celle du mariage, ſont un aveu, une reconnoiſſance publique, un renouvellement de cette alliance.

La poſſeſſion eſt certainement plus que rien: lorqu'elle eſt donc ajoûtée à un autre titre, cet autre titre en devient plus fort & plus inconteſtable.

Quand deux perſonnes mettent tout ce qu'elles ont dans un même fonds, comme font les aſſociés pour toute leur vie; pas un d'eux ne peut ſans l'approbation de l'autre, & conformément à la vérité & à la probité, retirer ſa part & s'enfuir; c'eſt-à-dire, rompre l'engagement dans lequel il eſt entré: quelquefois même il eſt difficile, peut-être abſolument impoſſible de

(a) *Cette communauté de bien convient ſurtout à ceux qui ſe marient, confondant & mêlant toutes choſes en un; qu'il n'y ait ni portion propre, ni étrangére, mais qu'ils aient tout en propre, & rien d'étranger* Plutarque tome 2. pag. 140.

(b) *Les enfans ſemblent être le lien.* Ariſtote dans ſon *Ethique*, liv. 8. chap. 12. §. 4.

Digitized by Google

le faire : ils deviennent donc tous les deux quittes & égaux par leur contract ; & ils ſont liés l'un à l'autre.

Si d'ailleurs le mariage n'eſt pas ſtérile ; le fruit qui en vient, eſt le centre d'une relation conſtante & immuable entre les parens qui ſont tous les deux immédiatement intereſſés à ſa génération ; car puiſqu'ils ſont du même ſang que l'enfant (*a*), ils viennent eux-mêmes à n'être enſemble qu'un même ſang : la parenté qui n'étoit auparavant que morale & legale, devient naturelle : elle eſt déſormais une parenté fondée ſur la nature, & qui ne peut par conſéquent, ni ceſſer ni être détruite.

IV Prop. C'eſt un mal, que de ſe marier, lorſqu'il y a peu, ou point d'apparence d'être heureux avec la perſonne qu'on doit épouſer (*b*) ; mais

[*a*] A cet égard ce que dit plutarque dans l'endroit cité eſt particulierement véritable. *La nature mêle nos corps, afin que prenant une partie de l'un & de l'autre & la confondant, ce qui en eſt produit, ſoit commun à tous les deux.*

[*b*] *Socrate étant interrogé par un jeune homme, s'il ſe marieroit, ou s'il ſe paſſeroit de femme toute ſa vie, ce Philoſophe*

Digitized by Google

c'en eſt encore un plus grand de ſe marier, lorſqu'on a des marques certaines de ſon malheur avenir. C'eſt encore un crime que de commettre adultére, de tomber dans quelque eſpéce d'infidélité que ce ſoit ; & de ravir à ſon propre objet une affection qui doit conſerver toute ſa force, même dans les décadences de la nature & qui au pis aller ne doit jamais dégénérer qu'en une amitié d'une nature ſupérieure (*a*). Tous ces actes, & tous les autres de cette eſpéce ſont tous mauvais (*b*) ; parce que le pre-

répondit, que quel que fût le parti qu'il prendroit, il s'en repentiroit. D'un côté tu auras à être ſeul, à voir ta race éteinte, à voir tomber ton héritage en des mains étrangeres : de l'autre côté tu ſeras tourmenté par des ſoucis continuels, par des querelles ſans fin, ... & par l'incertitude de ſçavoir ſi tes enfans tourneront en bien : Valére Maxime.

(*a*) *Par une longue habitude qui forme la paſſion, on connoît par le raiſonnement ce que c'eſt que d'aimer, & d'aimer éperdument.* Plutarque.

[*b*] Il eſt clair que la polygamie, &c. y doit être compriſe : elle eſt non ſeulement incompatible avec les formalités & la lettre même de nos contracts de mariage, mais avec l'eſſence du mariage qui conſiſte dans une union & un amour qui peut à peu

mier est un démenti qu'on donne au propre sentiment qu'on a de la nature des choses, & qu'il est accompagné de tous les traits de la folie ; c'est du moins agir comme si une action qui est réellement la plus importante & la plus délicate de toute notre vie, n'étoit qu'une bagatelle, indigne de notre attention : & se rendre coupable des autres crimes contenus dans la Prop. c'est se comporter comme si la fin du mariage n'étoit pas réellement ce qu'elle est ; comme s'il ne s'étoit point fait entre les personnes mariées l'alliance qui a été réellement & solemnellement faite, & qui subsiste encore entr'elles ; comme si elles n'étoient pas maîtresses l'une de l'autre ; comme si la parenté qui est entr'elles & leurs enfans, n'étoit pas égale & commune ; & comme

ne se trouver dans deux personnes. Aristote n'avoue pas qu'il puisse y avoir une parfaite amitié entre plus de deux personnes ; il y aura donc bien moins un amour parfait. *Suivant une amitié parfaite, on ne peut être ami de plusieurs ; comme aussi on ne peut aimer plusieurs personnes à la fois.* Aristote dans son *Ethique* liv. 8. chap. 6. §. 2. *Car un ami est* un *autre soi-même* ; idem liv. 9. chap. 4. §. 4.

Digitized by Google

si leurs fortunes n'étoient pas confonduës. Or toute mauvaise action étant contraire à la vérité, elle est un péché contre elle, & contre le Protecteur tout-puissant de la vérité.

S'il étoit permis de casser les contracts les plus exprès & les plus solemnels, sur lesquels les personnes qui se marient, comptent si fort, que dans l'espérance qu'ils seront religieusement observés, elles changent entierement leur condition; elles commencent à mener une nouvelle vie; elles hazardent leur fortune & leur félicité; s'il étoit, dis-je, permis de rompre des nœuds si sacrés; il n'y auroit plus de bonne foi; plus d'obligation fondée sur les sermens qui lient bien moins que les promesses de mariage; plus de justice: & quelle triste influence ce renversement n'auroit-il pas, à cet égard & à tant d'autres (*a*), sur la vie & sur les affaires des hommes?

Par ce que nous avons dit dans la

(*a*) *Les siécles féconds en crimes ont été les premiers à souiller les couches nuptiales, les familles, & les maisons; c'est de cette source qu'a coulé le carnage de la Patrie & du peuple.* Horace.

Digitized by Google

Section IV. on doit user d'indulgence envers les personnes foibles, & qui tombent dans des fautes involontaires: elles peuvent être d'un âge, d'une santé, d'une fortune, d'une condition, qui les mettent dans l'impuissance de faire ce qu'elles voudroient, sans qu'il y ait aucune faute de leur côté; & ainsi quelqu'une d'entr'elles peut venir à avoir besoin de la pitié & du secours de l'autre. Il faut dans ce cas faire éclater la constance & la resignation nécessaires dans les afflictions; & c'est le devoir de celle qui n'est pas réduite à ce besoin, non seulement de supporter, mais encore de consoler l'autre, & de lui rendre tous les services qui dépendent d'elle. C'est là une partie de la félicité, qu'on s'est proposée en se mariant, & qui ne consiste pas seulement dans les plaisirs positifs & réels, mais encore dans la diminution des peines & des besoins: vû que les gens mariés ont chacun à portée une personne, à laquelle elles peuvent avoir recours.

Remarque. Je me suis abstenu de propos délibéré de faire mention de l'autorité qui est attribuée au mari, non

Digitized by Google

non seulement par les Ecrivains particuliers, mais encore par les loix; parce que je crois que cette autorité a été poussée trop loin: je voudrois qu'ils vécussent dans l'égalité à proportion qu'ils seroient tous les deux, suivant ma leçon constante, gouvernés par la raison (*a*). Si le mari a plus de raison, plus de lumieres, & plus d'expérience, comme on suppose ordinairement qu'il en a; la femme est tenuë par cette raison, d'avoir de la déférence pour son mari, & de se soûmettre à lui (*b*).

Après avoir considéré le mari & la femme, par rapport à l'union mutuelle qui est entr'eux; je vais suivre l'ordre naturel, les considerer comme

[*a*] *Le mari doit éxercer un empire sur sa femme, non pas comme Seigneur d'un bien qu'il posséde, mais comme l'ame au corps, compatir avec elle, & lui témoigner de la bienveillance.* Plutarque tome 2. p. 142. Sentence qui mérite d'être écrite en lettres d'or. *Où vous êtes Cajus, je suis Caja ..... où vous êtes maître & pere de famille, je suis maîtresse & mere de famille*: le même ibid. p. 271.

[*b*] *Selon la nature les mâles sont les chefs, non seulement parmi les hommes, mais aussi parmi les autres animaux.* Platon chez Diogéne Laërce pag. 91.

Digitized by Google

parens, & voir dans quelques propositions, comment doivent se conduire eux, leurs enfans, & les autres parens sortis de la même famille, pour ne point nier les vérités, ni les choses de fait, que nous rapporterons selon que notre sujet l'éxigera de nous.

V. Prop. Les peres & les meres doivent bien élever leurs enfans & en prendre autant de soin qu'ils peuvent, tâcher de les établir, & être toûjours prêts à les assister: parcequ'autrement ils ne se comporteroient pas envers leurs enfans comme étant ce qu'ils sont, sçavoir des enfans en général, & leurs enfans en particulier: ils ne leur feroient point ce qu'ils voudroient qu'on leur fit à eux-mêmes, s'ils devoient passer une seconde fois par cet âge tendre & foible; & ce qui leur a peut-être été fait (*a*), lorsqu'ils y

[*a*] *Je te laisserai plusieurs arpens de terre; car je les ai reçûs de mon pere* *: Euripide *Alceſt.* vers 687. *Les peres & les meres, en vous nourrissant, vous ont engagés, s'il vous reste quelque honneur, à nourrir vos enfans:* Valere Maxime.

* Ce sont les paroles de Pherès à son fils Admète.

Digitized by Google

étoient : Outre qu'en manquant à ce devoir, les peres & les meres transgresseroient la loi établie par la nature pour la propagation de leur espéce qui ne pourroit, les choses étant toûjours dans l'état où elles sont, être conservée sans le soin & sans l'attention des parens. Loi au reste, qui est même en force parmi toutes les autres espéces d'animaux, selon qu'elle leur est nécessaire.

Négliger de faire ce qui est contenu dans la Proposition, n'est pas simplement attaquer la nature & la vérité ; ce n'est pas seulement se rendre coupable d'une omission de la nature de celles qui sont renfermées dans la I. Section Prop. V. mais c'est un exemple criant de cruauté. Si quelqu'un peut nier cette vérité, qu'il fasse une sérieuse attention sur l'état d'un enfant abandonné, privé de tout secours, n'ayant, pour solliciter en sa faveur la pitié d'autrui, rien que ses cris & son innocence : qu'il pense, quel crime ce seroit de chasser de sa maison paternelle un enfant quoiqu'un peu avancé en âge, mais dénué de tout, ignorant également où il doit aller

(*a*), & ce qu'il doit faire : qu'il considére, si ce n'eſt pas une égale cruauté, d'expoſer un enfant à être chaſſé dans la ſuite par quelqu'autre : ou en général de le réduire à la néceſſité de combattre avec la pauvreté & avec la miſére : qu'il réfléchiſſe quelque temps ſur la condition d'un malheureux orphelin (*b*), laiſſé ſans établiſſement, expoſé aux inſultes de tous les hommes (*c*), &c. & qu'il nous diſe enſuite, s'il eſt poſſible à un pere d'être aſſez dénaturé, pour ne pas ſentir émouvoir toutes ſes entrailles par ces réflexions ; & quelle eſt l'épithéte qu'il mérite, s'il y eſt inſenſible. Si un ſeul des enfans qui ont été ainſi laiſſés

[*a*] *Incertus quò fata ferant, ubi ſiſtere detur*, dans le langage du Poëte.

[*b*] Voyez cette touchante deſcription de la vie d'un orphelin, ἦμαρ ὀρφανικὸν, dans Homére, *Iliad.* liv. 22. vers 490. &c.

[*c*] Je n'ai jamais pû penſer, ſans être touché de pitié, à ce proverbe Arabe * : *Le barbier* מתלמד *apprend de raſer ſur la tête d'un orphelin.*

* Il eſt dans les *Sentences Arabes* num. 9. qu'on trouve dans la Grammaire Arabe de Golius, immédiatement après les Fables de Locman p. 46

à eux-mêmes, & chassés sans leur procurer aucune ressource, a embrassé la vertu, son exemple doit être placé entre les coups particuliers de la Providence, comme lorsqu'un vaisseau, dont le pilote & les matelots ont péri dans la tempête, entre pourtant heureusement dans le port.

Non seulement les parens sont obligés de prendre soin de leurs enfans; mais ils sont obligés de le prendre de bonne heure; de peur qu'ils n'en soient empêchés par la mort, qui n'épargne personne, & qui surprend un grand nombre d'hommes. Oublier ce devoir, & ne pas le prendre pour régle de notre conduite, c'est contredire par notre pratique une des plus évidentes & des plus certaines vérités.

VI. Prop. Pour l'avantage des enfans, pour les bien élever, &c. les parens * doivent avoir reçû de la nature quelque autorité sur eux. J'entends, que la nature du cas requiert nécessairement pour le bien des enfans,

* Par le mot de *parens* il faut entendre le pere & la mere, ou ceux qui tiennent leur place.

Digitized by Google

que leurs parens ayent quelque autorité sur eux. S'il n'y avoit personne pour nourrir, pour habiller, pour avoir soin des enfans, l'espace entre leur premier & leur dernier soupir seroit bien court : & c'est sans doute dans les parens que réside l'obligation de le faire. Nous avons prouvé dans la Proposition précédente, que c'est là leur devoir : il faut donc qu'ils s'en acquittent le mieux qu'ils pourront, ou que leur bon sens leur suggerera : Or il est évident que c'est un acte d'autorité, que de disposer de quelqu'un, quoiqu'on le fasse de la maniére que la raison nous fait juger être la meilleure.

A mesure que l'enfant avance en âge, le cas reste le même, de façon ou d'autre, jusques à ce qu'il arrive à l'age de maturité, & bien souvent plus long-temps au-delà ; il peut être devenu capable de marcher tout seul, mais il ignore quel chemin prendre : il ne sçait pas mettre de la différence entre ce qui fait sa sûreté, & ce qui cause ses dangers ; entre ce qui lui est utile & ce qui lui est désavantageux, & peut-être en général entre le

Digitized by Google

bien & le mal : il faut l'avertir, le diriger, veiller sur toutes ses démarches, ou confier du moins ce soin à quelqu'autre : autrement il lui vaudroit peut-être mieux d'avoir expiré dans les mains de la sage-femme, & d'avoir prévenu par là les suites funestes de son ignorance.

Lorsqu'un enfant commence non seulement à courir, mais à se croire capable de se gouverner lui-même ; plus il croit l'être, & moins il l'est : plus il croit pouvoir se passer de gouverneur, plus il en a besoin. Les avenuës du bon sens sont défrichées ; mais le jugement & les facultés intellectuelles ne mûrissent qu'avec beaucoup de temps & d'expérience. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine que les personnes adultes viennent à connoître le monde ; & lorsqu'elles en ont acquis une connoissance médiocre, elles y trouvent tant de choses si embarrassantes, si douteuses, si difficiles, qu'il leur est souvent presqu'impossible de juger des mesures qu'il leur conviendroit mieux de prendre. Or on ne peut pas supposer que ceux qui ont à peine passé l'enfance, ou qui

Digitized by Google

ne l'ont passée que depuis peu, ayent une grande étenduë de lumieres; ou qu'ils deviennent, si on les laisse à eux-mêmes, autre chose que la proye du premier scélerat entre les mains duquel ils auront le malheur de tomber. A la place du jugement & de l'expérience on trouve ordinairement leurs contraires dans la jeunesse : on n'y trouve que des desirs puérils, des passions desordonnées, l'opiniatreté, la mauvaise humeur; passions qu'il faut dompter, & enseigner à céder à des conseils salutaires. Non seulement les jeunes gens sont esclaves de leurs propres caprices & de leurs propres folies, ils le sont encore de celles de leurs compagnons : ils sont sujets à suivre les avis les uns des autres, & à imiter mutuellement leur mauvaise conduite; & quand la folie se mêle avec la folie, elle parvient à un prodigieux excès : le bon sens des parens doit par conséquent se mettre entre deux; il doit gouverner & comme mener par la main l'âge puéril, l'enfance, & la jeunesse; il doit autant qu'il est possible cultiver l'esprit des enfans, rompre le torrent de leurs passions déréglées,

Digitized by Google

adoucir leur naturel indocile, polir leurs mœurs, & les faire entrer dans le chemin d'où ils ne doivent jamais s'égarer.

Toutes ces choſes ſont des matiéres de fait; & un pere ne peut s'acquitter du devoir dont nous avons vû qu'il eſt chargé, s'il agit d'une maniére qui leur ſoit contraire; & il ne peut agir que d'une maniére qui leur ſoit contraire, c'eſt-à-dire, qu'il ne peut vaincre ces paſſions, ramollir cette dureté de naturel, & porter l'enfant à faire attention à ſes inſtructions, ſans quelque ſorte de diſcipline & de ſévérité; s'il le peut, ce n'eſt du moins que trés rarement (*a*).

Il faut ajoûter à cela, & à tout ce qu'on pourroit dire encore ſur cette matiére, que la fortune des enfans & leur établiſſement dans le monde dépendant preſque toûjours des parens, ceux-ci ſont engagés par ce motif à être leurs gouverneurs, & à régler leurs affaires.

[*a*] Et alors un pere doit certainement *accoûtumer un fils à pratiquer le bien de ſon propre gré, plûtôt que par la crainte*, Terence.

Digitized by Google

Remarque 1. Il conſte de ce que nous venons de dire, que ni le pere ni la mere n'ont point proprement ſur leurs enfans ce domaine, que nous avons défini dans la Section VI. Propoſition V. & que l'autorité paternelle & ce domaine ſont deux choſes entierement différentes. Cette autorité ne ſe rapporte ſimplement qu'à l'avantage des enfans; & elle ſe borne aux moyens, que les parens faiſant uſage de toutes leurs lumieres, de tout leur pouvoir, & de toute ſorte d'occaſions, trouvent plus propres à cette fin : mais le domaine ſe rapporte uniquement à la volonté du Seigneur, dont le ſeul plaiſir fait toutes les bornes. Les peres & les meres n'ont pas droit en vertu de leur autorité, de commander à leurs enfans de faire quelque choſe de mal, & s'ils le font, les enfans ſont tenus de leur deſobéïr (*a*) : ils ne peuvent pas non plus faire à leurs enfans tout ce qui leur plait : ils ne peuvent ni les tuer,

[*a*] *On doit ſeulement deſobéir aux parens par rapport aux choſes dans leſquelles eux-mêmes n'obéïſſent point aux loix divines :* Hieroclès ſur le vers. 4. de pythagore p. 52.

Digitized by Google

ni les estropier, ni les exposer (*a*). Lorsque les enfans sont parvenus à l'âge viril, & lorsqu'ils possédent des biens, qu'ils ont ou reçûs de leurs parens, ou gagnés par leur travail, par leur bonne conduite, & par leur frugalité; ils ont à l'égard de leurs peres & meres le même droit de propriété sur ces biens, qu'ils l'ont par rapport aux Etrangers. Les parens n'ont pas plus de droit à les leur enlever, qu'en a tout le reste du monde(*b*) : de sorte

[*a*] La cruauté du fait mit fin à cette coûtume; mais elle avoit été pratiquée par les Perses, par les Grecs, &c. La loi de Romulus ne fit que la restraindre sans l'abolir; car il ordonna seulement à ses Sujets *d'élever tous les enfans mâles, & les filles qui naîtroient les premiéres;* & leur défendit, *de tuer aucun enfant au-dessus de l'âge de trois ans, à moins qu'il n'eût quelque membre mutilé*, &c. Denis d'Haliçarnasse liv. 2. p. 88. & outre cela *il donna pour le dire en un mot, toute puissance au pere sur le fils, & cela pendant tout le temps de sa vie*, &c. le même p. 96.

[*b*] *Chez les Romains les enfans n'avoient aucune possession en propre, du vivant de leur pere, dont il dépendoit de disposer à leur gré des biens & des corps de leurs enfans*, le même, livre 8. p. 546. 547. C'est un exemple des loix qui ne devroient pas être selon la Proposition IV. Section VII.

Digitized by Google

que ce que nous avons prouvé dans la V. Propoſition de la Section VI. n'eſt point affoibli par l'objection qu'on y peut faire, de la condition des peres & des enfans.

Remarque 2. Ceux qui fondent la royauté ſur l'autorité paternelle, gagnent par là fort peu de choſe en faveur du deſpotiſme : on en peut ſeulement conclure, que la puiſſance des Rois doit, comme celle des peres à l'égard de leurs enfans, être exercée pour le bien des Sujets ; & ſur-tout dans les cas où ces Sujets ſont incapables de ſe ſecourir eux-mêmes. Par ce raiſonnement on ne peut pas démontrer, que le pere de la Patrie ſoit maître abſolu (*a*) des vies, des corps, des biens du Peuple ; & qu'il puiſſe en diſpoſer comme il lui plait (*b*), puiſque l'autorité paternelle ne va pas ſi loin. Outre qu'il ne s'enſuit pas de ce qu'un pere auroit de l'autorité ſur ſes enfans, que le frere ainé en

[*a*] *Quand Rome à été libre, elle a appellé Ciceron pere de la Patrie* : Juvenal ſat. 8. vers 244.

[*b*] *Nous devons commander, comme étant raiſonnables*, Arrien.

Digitized by Google

auroit une égale ſur ſes freres & ſur ſes ſœurs ; & encore moins que l'héritier du premier pere dût avoir, dans les générations ſuivantes, la même autorité ſur tous ſes collateraux : la parenté même qui eſt entr'eux, s'évanouït bien-tôt, & elle ſe réduit enfin à rien ; & on peut en dire de même de la notion à laquelle cette parenté ſert de fondement.

VII. Prop. Comme les peres ſont obligés d'avoir ſoin de l'éducation de leurs enfans, &c. de même les enfans ſont obligés de regarder leurs peres, comme étant, ſous la cauſe ſuprême, (*a*) les auteurs immédiats de leur être, ou de leur naiſſance, pour m'exprimer plus proprement. Je ſçai que les enfans ſont ſujets à dire imprudemment & contre le reſpect dû à leurs peres, qu'ils n'ont pas été engendrés pour l'amour d'eux-mêmes, puiſqu'ils étoient inconnus avant que de naître ; mais que

(*a*) *Eux trois* * *participent à leur formation* : Sepher Charedim.

* C'eſt-à-dire, Dieu, le mari & la femme concourent tous les trois à la formation du fœtus.

Digitized by Google

leurs peres les ont uniquement engendrés pour leur propre plaisir. Ceux qui cherchent un tel prétexte à leur désobéïssance & à leur mépris, n'ont pas fait assez d'attention aux peines, aux embarras, aux frayeurs, aux soins (*a*), aux dépenses, aux abnégations de soi-même, qu'un enfant coute à ses parens; & que ceux-ci pourroient facilement se mettre à couvert de tous ces soucis, en négligeant leur famille, & ce qui peut lui procurer quelque avantage (*b*), s'ils n'avoient consulté, en lui donnant l'être, que les emportemens de la volupté. Quant aux peres qui sont dans le cas, qu'ils plaident eux-même leur propre cause; je n'entreprendrai pas de devenir leur Avocat.

VIII. Prop. Les enfans doivent à leurs peres & meres une grande soumission, une vive reconnoissance,

(*a*) Plût à Dieu qu'ils pussent voir au dedans des cœurs du pere & de la même & découvrir tous les soucis qui y regnent!

[*b*] Je confesse avec Senèque, que *l'accouplement du pere & de la mere seroit un petit bienfait, s'il n'y avoit d'autres avantages qui suivissent ce premier bienfait; & s'ils ne le confirmoient par d'autres bons offices.*

Digitized by Google

beaucoup de respect & de tendresse : car la soumission des enfans doit être proportionnée à l'autorité, dont nous avons vû que les peres sont revêtus ; puisqu'une autorité, à laquelle ne seroit dûë aucune obéïssance, seroit équivalente à une négation d'autorité.

Si la pensée de n'éxister pas est généralement désagréable, comme elle l'est vraisemblablement ; donc la conviction de sa propre éxistence renferme quelque chose d'agréable (*a*) : & cela étant ainsi, nous devons regarder nos parens comme les auteurs, ou du moins comme les instrumens de ce bien, quel qu'il soit, & dont nous sommes convaincus que nous jouïssons : & nous ne les pouvons considérer comme tels, qu'en ayant pour eux un profond respect & les derniers égards ; puisqu'ils sont par raport à nous ce que tous les autres hommes ne peuvent jamais être.

[*a*] *Le sentiment qu'on a de la vie, est une des choses agréables par elles-mêmes, puisque la vie est naturellement un bien* : Aristote dans son *Ethique*, livre 9. chap. 9. §. 9. Le sentiment de la vie semble être une chose différente de ce que Senèque appelle, *le bien des mouches & des vers.*

Digitized by Google

Dieu, considéré comme cause premiere, est souvent appellé par métaphore, & dans un sens éloigné de cette expression, le Pere du Monde & de nous tous: & si nous nous comportons conformément à sa nature, nous ne pouvons, par la XIX. Proposition n. 3. de la Section V. nous empêcher de l'adorer: or il y a dans le cas des peres & de leurs enfans quelque chose de semblable, quoique dans un degré très inférieur à la relation qui est entre Dieu & sa créature: si celle-ci demande l'adoration, l'autre demandera du moins beaucoup de respect & de soumission (*a*). Il m'est impossible de croire, qu'un enfant qui n'honore pas son pere, ait aucune disposition à adorer Dieu (*b*): le pré-

(*a*) *Les anciennes loix des Romains, &c. ... & même celles qui sont encore plus anciennes, inspiroient une si grande vénération pour les peres & meres, qu'on étoit porté à les appeller Dieux.* Simplicius.

[*b*] *Selon moi la piété est le fondement de toutes les vertus.* Cicéron. Le même Auteur met entre les choses louables, *d'honorer un pere comme Dieu; car il est comme un Dieu à l'égard des enfans. Au contraire, il n'y a point de preuve d'impiété plus convain-*

Digitized by Google

cepte d'honorer ſes parens, recommandé chez tous les peuples & par toutes les religions, ne peut ſans doute provenir que d'une telle notion; car nous trouvons communément dans les Livres ce précepte placé immédiatement après celui d'adorer Dieu (*a*); ou plûtôt

cante, que lorſqu'on néglige ſes parens, & lorſqu'on leur fait tort, ajoûte Plutarque dans ſon Traité de *l'Amour fraternelle* : tom. 2. p. 479.

(*a*) *Tous —— diſent & chantent que la nature & la loi conſervatrice de la nature, attribuent à ceux qui nous ont donné la naiſſance, le premier & le plus grand reſpect après les Dieux* : le même ibid. *Moïſe a deſtiné aux parens le premier honneur après celui qu'on rend à Dieu* : Joſephe. Nous diviſons à la vérité les deux Tables de la loi de Moïſe de maniére que le 5. Commandement, *Honore ton pere & ta mere*, ſe trouve dans la 2. mais les Juifs les diviſent autrement : *car c'eſt ſur une ſeule Table, que Dieu eſt placé comme le principe & le pere .... de l'Univers ; & les parens le ſont comme la fin*, &c. Philon Juif. Abarbanel compte le 5. Commandement le dernier de la premiere Table, & il dit que les Docteurs Juifs, תנאים, en font de même ; & dans les *Offices* de cette nation, ces commandemens ſont mentionnés comme étant écrits *ſur des Tables, cinq d'un côté, & cinq de l'autre.*

Digitized by Google

uni, pour ainſi dire, à celui-là. Tous les peuples ont donc unanimement conſpiré à impoſer ce devoir aux enfans; quoiqu'on puiſſe à-peine remarquer cette unanimité touchant aucun autre article (*a*).

Les conſeils d'un pere doivent avoir ſur ſes enfans tout le poids poſſible, s'ils ſe reſſouviennent, qu'il a vécu plus long-temps qu'eux, qu'il a eu plus d'occaſion d'examiner les choſes & de faire réfléxion ſur leurs événemens; qu'il a des paſſions plus calmes, à meſure qu'il avance en âge; qu'il découvre mieux la nature des choſes; qu'il peut en quelque façon prédire ce qu'ils voudroient avoir fait, lorſqu'ils ſeront à ſon âge; qu'il faut ordinairement le ſuppoſer, pour toutes ces raiſons, beaucoup meilleur juge (*b*); & en un mot que ſa qualité de pere l'engage à leur dire plus ſincérement la vérité, que ne pourroit faire toute autre perſonne au monde) (*c*). Je dis

(*a*) *La nature qui eſt la premiere & la meilleure maîtreſſe de toutes, eſt la maîtreſſe de la piété*, &c. Valere Maxime.

[*b*] *Le temps qui emporte toutes choſes, ajoûte la ſcience aux vieillards*: Plutarque.

[*c*] *Demande à ton pere, & il te l'annoncera.* Deuteronome 32. 7.

Digitized by Google

dont, que si les jeunes gens réfléchissent sérieusement sur tout celà, ils reconnoîtront que la prudence & l'amour-propre doivent les porter à avoir pour les avis & pour les leçons d'un pere toute sorte de déférence.

Pour conclusion: Si les peres & meres ont dans le déclin de leur âge, & lorsqu'ils rentrent dans un état où ils ne peuvent pas se secourir eux-mêmes, besoin du secours de leurs enfans; ceux-ci ne peuvent pas les en frustrer, sans refuser en même temps de reconnoître les soins & la tendresse que leurs peres ont eu pour eux dans le berceau: c'est-à-dire, que ce refus est une ingratitude, & par conséquent un acte injuste, s'il est vrai que l'ingratitude soit une injustice (*a*): &, ce

(*a*) *Car il semble qu'on doit sur-tout fournir la nourriture aux parens comme auteurs de notre être, étant obligés à celà ..... & on doit leur rendre honneur comme aux Dieux.* Aristote dans son *Ethique* liv. 9. chap. 2. §. 5. Parmi les Anciens, *les prix pour l'éducation & pour la nourriture* étoient comptés pour des choses duës. *Celui qui ne leur rend pas le bien qu'il en a reçû*, & qui ne les paye pas de retour, est appellé dans Sepher Charedim, *méchant par excellence.*

Digitized by Google

qui eſt bien plus, ils ne peuvent en venir à ce refus ſans nier, qu'ils puiſſent tomber eux-mêmes à leur tour dans la néceſſité de demander la même choſe à leurs propres enfans (*a*): ils nieroient donc par une conduite ſi criminelle, que les choſes qui ont été, ayent réellement été, & que celles qui peuvent arriver, ſoient poſſibles.

Non ſeulement il faut ſupporter les infirmités corporelles des peres & des meres; mais il faut encore avoir pitié des foibleſſes d'eſprit où ils peuvent tomber; il faut diſſimuler leurs promptitudes & leurs mépriſes; il faut avec reſpect (*b*) ſuppléer à leurs défauts.

IX. Prop. La tendreſſe *, que les peres ont naturellement pour leurs enfans, & celle que les enfans ont de leur côté pour leurs peres & meres (*c*), doit être obſervée & ſuivie toutes

(*a*) *Ayez pour vos peres & meres les mêmes égards, que vous ſouhaiteriez que vos enfans euſſent pour vous:* Iſocrate dans ſon *Diſcours à Demonique* p. 8.

(*b*) Cette expreſſion, *Enée le pieux*, brille beaucoup dans Virgile.

[*c*] *Il y a touchant les peres & leurs enfans une honnête diſpute, ſçavoir ſi les peres ont plus donné que les enfans n'ont reçu*: Senèque.

* Στοργή.

Digitized by Google

les fois qu'il n'y a point quelque raison particuliere du contraire.

Nous avons vû plus haut, outre même qu'il est évident, que le sentiment doit gouverner, quand la raison ne s'y oppose point; c'est-à-dire, quand il n'y a point de raison pour l'empêcher de le faire. Si donc cette affection mutuelle qui fait le sujet de la Proposition, est un sentiment intérieur de ce que les peres & les enfans sont les uns à l'égard des autres, qu'ils sentent sans y penser, & qui est écrit sur leurs natures (a); on peut la renfermer sous les XIV. & XV. Propositions de la Sect. III. mais qu'elle le soit, ou non, on doit, comme il nous le faut nécessairement répéter dans un autre endroit, dire en général d'elle ce qui doit se dire de toutes nos affections, de toutes nos passions, & de toutes nos inclinations; car quand

(a) C'est, ce me semble, une touchante description dans St. Basile, en son Traité *de l'Avarice*, que celle du combat qu'un pauvre homme eût à soutenir au dedans de lui-même, lorsqu'il ne lui restoit d'autre moyen de conserver la vie que celui de vendre un de ses enfans.

il n'y a point de raiſon pour nous empêchet de les ſuivre, leur ſeule ſollicitation & le plaiſir que nous eſperons de prendre en les ſuivant, ſont de très puiſſans argumens en leur faveur: ce qui eſt fondé ſur ces deux principes, *Quelque choſe eſt plus que le néant; On doit accorder ce qu'on n'a pas raiſon de nier*: de ſorte que ſi cette affection eſt ſimplement priſe pour une eſpéce d'attraction, ou de penchant des parties matérielles, dont les corps des peres & des enfans ſont compoſés; on ne doit pourtant pas s'oppoſer ſans de très fortes raiſons à ce mouvement phyſique, que nous pouvons appeller une eſpéce de ſympathie; on doit au contraire la regarder comme une ſuggeſtion de la nature, qu'il faut reſpecter & ſuivre, s'il n'y a rien de plus fort pour nous en détourner. Mais tant s'en faut que la raiſon ſoit contraire à cette inclination, ou qu'elle ne lui donne ſon ſuffrage que par le ſilence, & qu'elle céde ainſi ſon droit de la gouverner, qu'elle conſpire au contraire à la ſoutenir & la rendre plus forte; parce que cette affection n'a été produite par la nature, que pour de très

Digitized by Google

bonnes fins : c'eſt pourquoi omettre de rendre ſes actions conformes à cette tendreſſe, c'eſt agir contre la raiſon, & nier que cette tendreſſe ſoit ce qu'elle eſt.

X. Prop. Cette vérité s'étend également ſur la tendreſſe, que les autres parens ont à proportion les uns pour les autres ; ils doivent s'y laiſſer aller, lorſque la raiſon ne le leur défend pas. La preuve de cette Propoſition, toutes proportions gardées, eſt preſque la même que la précédente.

Le mariage (*a*) eſt le fondement de toute ſorte de parenté : car le mari & la femme, s'attachant ſolemnellement l'un à l'autre, & ayant les mêmes enfans, les mêmes intérêts, &c. s'uniſſent par là ſi intimement, qu'on les conſidére comme une même chair : chez pluſieurs nations les loix les regardent même comme formant une ſeule perſonne (*b*) ; & c'eſt certainement ce

[*a*] *La premiere ſocieté eſt celle du mariage ; & la ſeconde eſt celle des enfans*, &c. Cicéron.

[*b*] *Une femme, unie à ſon mari, eſt changée en un ſeul corps avec lui*. Lucrece liv. 5. vers 1010. *ils ſont eſtimés comme un ſeul corps*, chez le Rabbin Elaz Askari, & ailleurs.

Digitized by Google

qu'ils ſont par rapport aux enfans qui naiſſent de cette union (a). La parenté qui eſt entre les freres, ne ſe fait que par la médiation du pere & de la mere; puiſque chaque enfant étant d'un même ſang avec eux, ils ſe trouvent tous être enſemble du même ſang *; & c'eſt à cela, comme à ſon centre, qu'aboutit la parenté qui eſt entre tous leurs enfans. Or cette parenté, c'eſt-à-dire, celle des freres, tient le premier rang après celle qui eſt entre le mari & la femme (b); & entre les peres

&

[a] *L'amitié de ceux qui ſont du même ſang, paroît être de pluſieurs eſpéces, & dépendre entierement de la paternelle: car les peres aiment les enfans, comme étant une partie d'eux-mêmes, & les enfans les peres, comme éxiſtant en quelque maniere par eux ..... Les freres s'aiment entr'eux, parce qu'ils ſont nés des mêmes parens ..... Les couſins germains & les autres parens s'aiment ..... en ce qu'ils tirent leur origine des mêmes perſonnes dont les uns ſont plus proches, & les autres plus éloignés*, &c. Ariſtote dans ſon *Erbique* liv. 8. chap. 12. §. 2.

[b] O *que c'eſt un doux ſouvenir! J'ai reſté dans la même maiſon avant que de naître; J'ai paſſé le temps de mon enfance dans les mêmes maillots; J'ai appellé pere & mere les mêmes perſonnes*, &c. Valere Maxime.

* *Conſanguinei* au pied de la lettre.

Digitized by Google

& les enfans, dont la parenté eſt immédiate à cauſe du mélange, &, pour ainſi dire, de la communication du même ſang. La parenté qui eſt entre le pere & le petit fils, devient plus éloignée; & elle s'évanouït avec le temps * : car à chaque nouveau degré, la teinture naturelle, ou la ſympathie eſt vraiſemblablement affoiblie; parce que quand il n'y auroit pas même d'autre raiſon, chaque nouveau degré retranche la moitié du ſang commun que le petit fils a reçu de ſon grand-pere & de ſa grand-mere : car ſuppoſons que C eſt fils d'A & de B, & que D eſt le fils de C, qu'E eſt celui de D, &c. & ſuppoſons encore que la parenté entre C, & A & B eſt d'un degré; la parenté entre D, & A & B ne ſera, par conſéquent, que d'un demi degré, & celle qui eſt entre E, & A & B n'eſt que d'un quart de degré, & ainſi du reſte : de ſorte que la parenté qui eſt entre les deſ-

* Ou eſt regardée comme évanoüie.

cendans en ligne directe & leurs ayeux, diminuant ainſi par degrés géométriques (*a*), celle qui ſe trouve entre les lignes collatérales qui ſe fait par le moyen de ces ayeux, doit être bientôt réduite à peu de choſe (*b*).

Il eſt facile de diſtinguer les degrés de l'engagement que la parenté impoſe aux parens de ſe ſecourir mutuellement les uns les autres, en ſuppoſant que cette tendreſſe agit avec une force proportionnée au degré de parenté, dans les occaſions, où la raiſon ne s'oppoſe point à ſon action, ou qu'elle ne la favoriſe pas.

Mais il y a pluſieurs circonſtances & pluſieurs incidens dans la vie qui peuvent porter atteinte à ce devoir, & qui peuvent en changer les degrés. Un homme doit mettre en balance ſes beſoins & ceux de ſa famille, avec ceux de ſes parens : il doit conſidérer dans ſes parens même le ſéxe, l'âge, les

[*a*] Il n'y a point de nom pour exprimer le degré de parenté de celui qui eſt audeſſous de *l'arriere-petit-fils*.

[*b*] Elle devient *obſcure* ἀμυδρὰ, Andronicus Rhod.

Digitized by Google

forces, & la condition où ils se trouvent; il doit examiner combien ils sont propres à recevoir les bien-faits; comment ils les reconnoîtront; quel usage ils en peuvent faire, &c. Celui qui veut agir conformément à la vérité, trouvera ainsi un grand nombre de choses qui demandent son attention, & dont une partie l'animera à la pitié, tandis que l'autre lui fera au contraire retirer la main. On peut pourtant regarder comme une vérité évidente (*a*), qu'il n'y a personne après nos peres & nos meres, nos freres & nos sœurs, que la nature nous ordonne plutôt de secourir, que nos autres parens, selon le degré qu'ils tiennent dans la généalogie de notre famille (*b*). Quoique le pouvoir & les occasions de les secourir viennent à nous

[*a*] L'homme & la femme sont supposés ne faire qu'un; & ainsi on ne parle pas plus d'eux en cet endroit, qu'on ne feroit d'un homme & de lui-même: autrement, à les examiner à la rigueur, les intérets de l'un doivent remplir les premiers soins de l'autre.

[*b*] *Ne faire point son frere égal à son ami*: Hésiode *Opera & Dies* vers 705.

Digitized by Google

manquer, nous devons pourtant leur conserver notre tendresse & l'inclination à les servir, aussi souvent que les occasions s'en présenteront, & que la probité & la prudence ne s'y opposeront point. Voilà ce qu'éxigent de nous la nature & la vérité.

SECTION IX.

Vérités qui se rapportent directement & uniquement à un homme privé

I. Prop. CHAQUE homme connoît, ou peut connoître (a), mieux que tout autre personne au monde, quelles sont ses facultés personnelles & son état ; par conséquent jusques où s'étend le pouvoir qu'il a d'agir & de se gouverner soi-

[a] Car j'avoue qu'il y a plusieurs personnes qui semblent être sans aucune réflexion & presque sans pensée. *Qui est-ce qui ne connoît pas son propre naturel ? Plusieurs, & peut-être tous, excepté un petit nombre :* St. Chrysost.

Digitized by Google

même ; parce que lui seul, entre tous les hommes, a la connoissance intérieure de lui-même, & de tout ce qu'il est : il a donc seul l'occasion de découvrir par ses réflexions sur lui-même & par sa propre expérience, quelle est véritablement l'étenduë de ses facultés, la force de ses passions, &c. (*a*).

II. Prop. Celui qui s'éxamine attentivement soi-même, se convaincra de la certitude des vérités suivantes (*b*).

1. L'homme a quelque chose de commun, non seulement avec les animaux sensitifs & avec les végétaux, mais encore avec les corps inanimés; il partage avec eux la gravité à laquelle son corps est assujetti par les loix générales de la nature, & la divisibilité de ses parties, ou, pour m'exprimer autrement, le pouvoir que ses

[*a*] *Mais non pas s'il se cherche hors de lui-même.*

[*b*] *Ne croyez point que ce* Connois toi toi-même, *soit seulement dit pour diminuer l'arrogance, c'est encore pour apprendre à connoître nos propres facultés* : Cic. à Quinctius son frere.

Digitized by Google

parties ont d'être, pour ainsi dire, disloquées : de-là il suit qu'il est en danger d'être endommagé par ses chutes, & par toutes les impressions violentes qu'on peut faire sur lui.

2. L'homme a des choses qui lui sont communes avec les végétaux & avec les animaux sensitifs : il vient, par exemple, également d'une semence ; car c'est ainsi qu'on peut appeller l'animalcule d'où il tire sa premiere origine : il croît & il est conservé par une matiére propre à cette conservation, & qui est reçuë & distribuée dans tout le corps par un nombre fixe de vaisseaux ; il meurit, il apporte des fleurs, il se fane, il tombe en décadence, il est sujet aux maladies, aux fâcheux accidens, à la mort : c'est pourquoi il a, de même que les végétaux & les animaux sensitifs, besoin de nourriture, d'une demeure convenable, d'une protection qui le mette à couvert des injures, &c.

3. L'homme a d'autres propriétés, qui lui sont seulement communes avec l'espéce des animaux sensitifs : il reçoit par le moyen des sens la connoissance de plusieurs objets extérieurs ; il a les

Digitized by Google

perceptions des affections de ſon corps ; il prend plaiſir à pluſieurs choſes ; pluſieurs autres lui cauſent de la douleur ; & il a le pouvoir de ſe remuer & d'agir : c'eſt-à-dire, qu'il eſt non ſeulement ſujet aux maux, aux maladies, & aux cauſes de la mort ; mais encore qu'il les reſſent (*a*) : il eſt non ſeulement capable de recevoir les alimens, & les autres choſes faites pour fournir à ſes beſoins ; mais il en jouït dans le fonds : il peut outre cela contribuer beaucoup de lui-même à augmenter ſes plaiſirs, ou à diminuer ſes peines.

4. L'homme a encore d'autres facultés, qu'il conçoit ne lui être pas communes, ou ne l'être pas du moins dans un degré conſidérable avec une maſſe de matiére incapable d'action,

[*a*] *L'inſenſibilité de ſes propres maux n'eſt point naturelle à l'homme :* Senéque, qui s'abbaiſſe ici juſques à être ſemblable en quelque choſe aux autres hommes : comme auſſi lorſqu'il dit : *Il y a d'autres choſes qui attaquent le ſage, mais ſans l'abbattre ; telles ſont les douleurs de tête*, &c. *Or je ne nie point qu'un Philoſophe leur ſoit inſenſible*, &c.

Digitized by Google

ni avec les végétaux, ni avec l'eſpéce des animaux ſenſitifs ; & par leur moyen, il s'attache à la recherche de la vérité, ou de la probabilité, & il juge, ſuivant la maniére décrite dans la III. Section, ſi les choſes leur ſont conformes, ou ſi elles ne le ſont pas : en un mot il eſt animal raiſonnable (*a*).

5. L'homme a un ſecret ſentiment de la liberté par laquelle il peut agir, ou n'agir pas : & il eſt par conſéquent un être tel que celui dont nous avons défini la nature dans la 1. Propoſition de la I. Section ; c'eſt-à-dire, un être, dont les actes peuvent devenir moralement bons, ou mauvais.

6. De plus, l'homme a du penchant vers certaines choſes, & une averſion naturelle pour d'autres : & de ce penchant & de cette averſion coulent ſes affections, comme le deſir, l'eſpérance, la joye, la haine, la crainte, la douleur, la pitié, la colere, &c. paſſions qui l'incitent à agir plûtôt d'une maniére que d'une autre.

[*a*] *Celui qui ſe connoîtra bien, ſentira qu'il a en ſoi quelque choſe de divin*, &c. Cicéron.

Digitized by Google

7. L'homme ne peut pas s'empêcher de ſentir combien il eſt en pluſieurs occaſions, défectueux & borné dans l'uſage de ſes facultés intellectuelles, & de ſa puiſſance d'agir; que ſes paſſions ſont ſujettes à le faire ſouvent donner à faux; qu'elles s'échauffent; qu'elles ſe déréglent; & qu'elles le portent vers l'excès (*a*): c'eſt-à-dire, pour m'exprimer en d'autres termes, l'homme eſt à pluſieurs égards foible (*b*), & ſujet à tomber dans l'erreur.

8. L'homme a le deſir d'être heureux; & ce deſir eſt eſſentiel à tout être qui comprend bien la ſignification de ce terme.

III. Prop. Après s'être convaincu de la certitude de ces principes, un homme doit remplir les devoirs contenus dans les paragraphes ſuivans, s'il veut rendre ſes actions conformes aux vérités & aux faits qui y ſont renfermés.

(*a*) *Un naturel difficile, & une mauvaiſe concupiſcence*, *ſont*, dans le ſtile des Juifs, *un levain qui eſt dans la maſſe.*

(*b*) *Un homme ſans péché eſt une choſe inestimable*, St. Chryſoſtome.

Digitized by Google

1°. Il doit soumettre à la raison ses appétits charnels, ses inclinations sensuelles, & ses mouvemens corporels (*a*), & juger par elle de la bonté de toutes choses ; car il ne peut s'empêcher de remarquer dans la gradation que nous venons de faire, que comme le principe de végétation est au-dessus de la passion de la pure matiére, & que le sentiment est supérieur à la végétation, de même la raison doit être plus excellente que toutes ces qualités (*b*), c'est-à-dire, que la raison est

(*a*) L'Auteur du *Sepher Charedim* compte huit membres, dont le droit usage comprend toute la Religion pratique : le cœur, l'œil, la bouche, le nez, l'oreille, la main, le pied & le membre יאש הנזה : les devoirs de l'homme à l'égard de tous ces articles rempliſſent tout ce Livre qui n'eſt pas mauvais.

[*b*] *Ces choſes ſont différentes, être, vivre, penſer : la pierre eſt, la bête vit ; mais je ne crois pas que la pierre vive, ni que la bête penſe : mais il eſt très conſtant, que celui qui penſe, a l'exiſtence & la vie ; c'eſt pourquoi je ne fais aucun doute, que celui qui a l'exiſtence, la vie, & la penſée, ne ſoit plus excellent que celui à qui il manque une de ces facultés* : St. Auguſtin. Ainſi la raiſon place les hommes au-deſſus des autres êtres viſibles, &c.

Digitized by Google

la premiére des facultés de l'homme (*a*) : de-là il suit qu'il est un être tel, que celui dont nous avons defini la nature dans la XI. proposition de la III. Section : & que la grande loi qui lui a été imposée, est de se laisser gouverner par la raison.

Tous les hommes peuvent, s'ils en ont la volonté, se convaincre de cette vérité par leur propre expérience : parcequ'il leur est impossible de faire une chose, quand ils ont des raisons, pour les en empêcher, plus fortes que celles qu'ils ont de la faire ; du moins il leur est impossible de la faire sans que leur nature n'en souffre beaucoup. Lorsque les hommes péchent donc contre leur raison, ou ils ne la consultent pas du tout, ou ils ne veulent pas avoir égard à ses conseils, ou ils négligent de s'en servir, ou ils n'en font pas un assez grand usage, ou leurs facultés sont défectueuses.

[*a*] *La Raison, qui est la maîtresse & la Reine de toutes choses, vient au secours. ... L'homme doit s'attacher à commander à la partie de lui-même qui doit obéir.* : Cicéron.

Il conſte outre cela par la Section III. Propoſition X. que de s'efforcer d'agir conformément à la droite raiſon, ou conformément à la vérité, ce n'eſt réellement qu'une même choſe: nous ne pouvons pas faire l'un, ſans faire en même temps l'autre. Il eſt impoſſible d'agir conformément à la vérité, j'entends d'une maniére à ne nier aucune vérité, c'eſt-à-dire, faire une bonne action, à moins qu'on ne faſſe ſes efforts, pour agir conformément à la droite raiſon, & qu'on ne ſe laiſſe diriger par ſes lumieres.

C'eſt pourquoi ne point aſſujettir à la raiſon ſes inclinations, & ſes paſſions ſenſuelles; c'eſt nier ou qu'on ſoit raiſonnable, ou que la raiſon ſoit en nous la faculté ſuprême & dominante; c'eſt déſerter, pour ainſi dire, la nature humaine (*a*); & c'eſt nier que

(*a*) *Devenir bête ſauvage, après avoir dépouillé la nature humaine*: Senèque. *De qui différons nous par la raiſon? Des bêtes .... Prends donc bien garde qu'en quelque maniére, tu ne te rende bête*: Arrien. *C'eſt une choſe qui influe ſur tous nos devoirs, que de n'oublier jamais combien la nature de l'homme ſurpaſſe en excellence celle des bêtes*: Cicéron.

Digitized by Google

l'on ſoit ce que nos reflexions & notre ſentiment intérieur nous diſent que nous ſommes, & ce que nous ferions bien fâchés que quelqu'autre nous dit que nous ne ſommes point.

Si on pouvoit ſuppoſer, qu'une bête renonçât à ſon ſentiment & à ſon activité; qu'elle négligeât de raſſaſier ſa faim & de ſatisfaire aux appétits auſquels ſa nature veut qu'elle ſe laiſſe aller; qu'elle refusât de ſe ſervir des facultés qui lui ont été données pour ſe procurer la nourriture, & pour ſe conſerver la vie; qu'elle ſe couchât follement dans un endroit où elle attendroit tranquillement de croître & d'être nourrie comme une plante; le cas de cette bête ſeroit le même, ou pour mieux dire, il ne ſeroit pas ſi mauvais, que celui d'un homme qui ſe révolte contre ſa propre raiſon, & qui fait tout ce qu'il peut pour ſe métamorphoſer en bête: voilà pourtant ce que fait celui qui court uniquement après les objets ſenſibles, & qui ſe laiſſe emporter au torrent de ſes appétits & de ſes paſſions. Comme donc par la ſuppoſition la bête négligeroit la loi de ſa nature, & qu'elle affecteroit d'être

Digitized by Google

d'une espéce inférieure à la sienne : de même l'homme, dont la conduite seroit semblable à celle que nous venons de supposer, désobéïroit à la loi de sa nature, à laquelle son action est une espéce de renonciation (*a*), & il se mettroit à niveau de la derniere espéce d'animaux.

Si cela est ainsi, combien malheureusement ne renverse-t-on pas l'ordre de la nature, & ne péche-t-on pas contre la vérité ; non seulement en négligeant de se laisser gouverner par la raison, pour suivre les sens & les passions ; mais encore en rendant cette souveraine, esclave des passions & des sens (*b*) : en faisant uniquement usage de la raison pour venir à bout de ses desseins criminels (*c*), & non pas pour examiner la nature de ces desseins, &

[*a*] *S'avilissant jusques à la nature des bêtes :* St Chrysostome.

[*b*] Chose qu'on ne fait que trop souvent : *Car quelle concupiscence, quelle avarice, quel crime n'embrasse-t-on pas de propos délibéré, ou n'acheve-t-on pas sans consulter la raison ?* Cotta chez Cicéron.

[*c*] Un peu semblable à celui, qui, selon l'expression de St. Chrysostome, *avec le gouvernail fait couler le vaisseau à fonds.*

Digitized by Google

des moyens qu'on employe pour les faire réüſſir ; & pour découvrir, s'ils ſont juſtes, ou non ; & pour connoître s'ils ſont bons, ou mauvais ? Ce n'eſt pas ſeulement s'éloigner du ſentier de la nature ; c'eſt la renverſer ; c'eſt devenir moins que bête ; c'eſt être bête avec la raiſon, & par conſéquent la plus indigne, la plus coupable, la derniére de toutes les bêtes. Une bête gouvernée par ſes ſens & par ſes penchans corporels, obſerve au moins régulierement les loix propres à ſon eſpéce : l'homme qui agit comme en dépit de ſa raiſon, viole ſimplement les loix de ſa propre nature ; mais un homme qui force les facultés de l'ame à ſervir à ſes facultés animales, à les aider, & à les ſoutenir, donne plus de poids, plus d'activité, plus d'étenduë à ſes paſſions brutales, il les fait agir avec plus de force (*a*) ; il eſt cauſe qu'elles

[*a*] Cela fait dire à Cotta, *qu'il vaudroit mieux que les Dieux ne nous euſſent pas donné la raiſon, que de nous l'avoir donné avec de ſi grands déſavantages*, avec pluſieus autres malicieuſes réflexions : quoiqu'on puiſſe répondre à cela par les paroles qui ſont ajoutées enſuite : *C'eſt des Dieux que nous*

produiſent de plus grands effets ; en un mot il devient un monſtre.

Le devoir d'une perſonne convaincuë des vérités que nous avons renfermées dans la Propoſition précedente, eſt par conſéquent d'éxaminer tout avec ſoin ; & de prendre garde de ne ſatisfaire aucune inclination corporelle au dépens de ſa raiſon : mais d'être attentif au contraire à donner à ſes appétits concupiſcibles & iraſcibles des objets que la raiſon ne puiſſe pas déſapprouver ; & à diriger ſi bien le penchant de ces appétits vers ces mêmes objets, que la raiſon ne puiſſe pas être offenſée dans leur aſſouviſſement par la maniére, par le temps, par les lieux, ni par aucune autre circonſtance. Toutes les paroles (*a*), toutes les actions,

avons la raiſon, ſuppoſé que nous en ayons une : mais c'eſt de nous que nous l'avons bonne, ou mauvaiſe.

[*a*] Cela exclut certainement tous les diſcours qui tendent à rendre le vice familier, qui banniſſent la modeſtie que les hommes ont reçûe de la nature ou d'une éducation modeſte, & qui portent à la vertu des coups ſi funeſtes, qu'Ariſtote les bannit entierement de ſa République : *Un légiſlateur doit entierement bannir de la ville les*

Digitized by Google

tous les mouvemens, toutes les démarches de la vie doivent être réglées par la raiſon (*a*). C'eſt là le fondement & l'abbrégé de toutes les vertus.

2. L'homme doit avoir ſoin de ne

paroles ſales, comme tout autre choſe ; car en diſant licentieuſement quelques ſaletés que ce ſoit, il arrive de-là qu'on en fait de pareilles: Ariſtote dans ſa *Politique* liv. 7. chap. 17.

(*a*) Cela eſt vrai, & doit s'entendre de la ſaine raiſon qui eſt bien différente de cette ſuperſtitieuſe éxactitude qui pouſſe les choſes trop loin : comme lorſque les Juifs, par exemple, non contens de condamner *un diſcours ſale*, ou *une parole deshonnête*; ni d'exprimer par-tout *l'étenduë de ce qui eſt défendu*, vont ſi loin qu'ils comprennent auſſi ſous cet article *un entretien un peu libre qu'un mari aura avec ſa femme ;* & qu'ils ajoutent que *celui qui profere une parole oiſeuſe, eſt comme celui qui jette une ſemence en vain*, &c. Il y a pluſieurs ſentences de cette eſpéce, qu'on peut particulierement voir pour la plûpart dans la collection que le R. El. de Vidas en a faite, comme celle-ci : *Une choſe, qu'il eſt néceſſaire de voir, ne doit pas être produite inutilement*, &c. Ce qu'Elien rapporte d'Anaxagore & de pluſieurs autres Philoſophes *qui n'ont jamais ri*, doit être couché ſous cet article ; comme on pourroit le faire auſſi de pluſieurs autres auſtérités également inutiles.

Digitized by Google

ſe pas attirer (*a*) la miſére, les maladies, ni les chagrins : mais au contraire il doit s'efforcer de les prévenir, & de ſe procurer une ſubſiſtance agréable, autant qu'il peut le faire ſans contredire aucune vérité (*b*) : c'eſt-à-di-

[*a*] *Si je ne ſuis pas pour moi, qui le ſera ?* Pirké Aboth chap. 1. §. 14.

(*b*) *La vie humaine a beſoin des biens de la fortune ..... & les actions de la félicité, qui ſe font par la vertu, ſont maîtreſſes.* Ariſtote dans ſon *Ethique* liv. 1. chap. 10. §. 4 Ceux qui ont traité le corps, & ce qui le regarde ; comme des choſes purement *étrangéres* en diſtinguant les choſes *qui ſont nôtres* d'avec *celles du corps ;* en faiſant de ces derniéres des choſes *qui ne nous regardent pas* ; & en abandonnant, pour ainſi dire, le corps à lui-même, *ayez ſoin de votre foible corps .... s'il ſouffre quelque choſe* : ceux-là, dis-je, n'auroient qu'à garder pour eux leur Philoſophie ; puiſqu'ils feroient de nos jours bien peu de Proſélytes, & qu'ils auroient bien de la peine à perſuader aux hommes, que les peines qu'ils reſſentent, ne ſont ni *leurs propres peines*, ni *rien qui les regarde* : & dans le fonds je n'ajoûte pas beaucoup de foi à pluſieurs hiſtoires qu'on nous raconte des anciens Philoſophes ; comme à celle d'Anaxarque, qui mis cruellement à mort par Nicocréon, & *mépriſant le ſupplice, dit ... Pile le ſac de cuir d'Anaxarque ; mais tu ne piles pas Anaxarque.* Voyez Epictete, Arrien, Simplicius, Antonin, Diogène Laërce, & autres.

Digitized by Google

re, ſans nier les choſes de fait & les propoſitions qui regardent la Divinité, le domaine, l'excellence de la raiſon, &c. que nous avons déjà prouvées, ou que nous prouverons dans la ſuite. J'explique cette reſtriction. Si un homme ſe conſidéroit ſimplement comme expoſé à la faim, aux injures du temps, à l'injuſtice, aux maladies, &c. s'il prenoit enſuite ce qui appartient à ſon prochain pour fournir à ſes beſoins, & s'il diſoit enfin pour ſe juſtifier : *J'agis comme étant ce que je ſuis ; un homme ſujet à la faim*, &c. *& ſi je n'agiſſois pas ainſi, je démentirois la vérité* ; ce diſcours ne pourroit point le juſtifier. La grande régle eſt, que ce qu'il fait ne combatte aucune vérité : Or une telle conduite en combat pluſieurs : car en prenant ce que nous ſuppoſons appartenir à ſon prochain, il agit comme ſi ſon prochain n'en étoit pas réellement le maître, & comme s'il l'étoit lui-même : il dément donc évidemment des faits, & toutes les vérités touchant la propriété contenuës dans les Sections VI. & VII. Or il ne contrediroit aucune vérité, & il ne nieroit aucun de ſes beſoins, en

Digitized by Google

ne prenant point ce qui appartient à ſon prochain. Il y a d'autres moyens de ſe procurer ſes aiſes, ou du moins ſon néceſſaire, ſans détruire la propriété, & ſans attaquer aucune vérité : lorſqu'un homme omet de pourvoir à ſes beſoins par quelques-uns de ces moyens ; c'eſt alors qu'on peut dire, qu'il nie réellement qu'il ſoit ce qu'il eſt. Voyez plus haut.

Ainſi lorſque pour éviter ſes peines préſentes, ou celles qui le menacent, un homme fait une choſe contraire au dictamen de la raiſon, ou aux vérités rapportées ci-deſſus, il agit ſimplement en être ſenſitif, au lieu d'agir en être ſenſitif & raiſonnable : mais lorſqu'il n'y a point de raiſon valable qui doive l'empêcher de faire une choſe, par laquelle il ſe mettra à l'abri de la miſére, & il rendra ſa condition meilleure, il faut ſeulement qu'il ſe conſidére comme un être qui a beſoin des choſes que ſon action lui procurera : & s'il y manquoit, il ſeroit faux à ſoi-même, & il nieroit que ſa condition & ſa nature fuſſent ce qu'elles ſont.

Digitized by Google

Certainement lorsqu'un homme peut, sans transgresser les bornes que nous avons prescrites, pourvoir à la propre sureté, à son entretien, & à ses plaisirs raisonnables; & lorsqu'il ne le fait pourtant pas; & lorsqu'il fait au contraire ce qui est directement opposé à ses avantages & qu'il s'expose lui-même (a) à être malheureux, il oublie plusieurs vérités, & il se traite comme n'étant pas ce qu'il est réellement. Ceci est aussi vrai par rapport à l'avenir, qu'il l'est par rapport au présent: & plus l'avenir l'emporte sur le présent qui n'est qu'un moment anéanti aussi-tôt qu'il éxiste; plus on doit avoir égard à toutes ces vérités. Il faut du moins jouïr des plaisirs présens, & les ajuster de maniére qu'un moindre n'en empêche ni un plus grand, ni un plus grand nombre à venir.

Il est facile de comprendre que les maux, qu'il n'est pas au pouvoir d'un homme de prévenir, doivent être sup-

[a] *Ne nous exposons point au péril sans raison; puisqu'il n'y a rien de plus fou que de le faire---- C'est l'action d'un fou que de souhaiter la tempête, quand il a le calme*, Cicéron.

Digitized by Google

portés avec patience & décemment; c'eſt-à-dire, comme des maux qu'on ne peut éviter. Il faut de plus faire éclater cette patience dans les maux qu'elle peut rendre legers (*a*) : car quand il eſt impoſſible de les prévenir entiérement, il faut du moins, autant qu'on peut, en prévenir & en détourner les ſuites : Or pour y réüſſir, il eſt bon d'être en garde contre toute ſorte d'attaques ; mais ſur-tout contre la derniére, la grande, la terrible attaque, que nous avons tous à ſoutenir (*b*).

3. L'homme doit prendre ſes affections ſenſuelles & corporelles, ſes paſſions & ſes penchans, pour des ſuggeſtions, auſquelles il lui eſt permis, auſquelles il eſt même de ſon devoir de ſe rendre dans pluſieurs rencontres. On ne doit jamais oublier ce qui a été dit plus haut de l'empire, que la raiſon doit toûjours conſerver ſur les paſſions & ſur nos inclinations : il ne faut, ni qu'elles ayent de mau-

[*a*] *Tout ce à quoi il eſt impoſſible de remédier, eſt adouci par la patience* : Horace.

[*b*] *La méditation de la mort* étoit la définition, qu'un grand homme donnoit de la Philoſophie.

Digitized by Google

vaiſes cauſes, ni qu'elles tendent vers de mauvais objets : elles ne doivent être ni hors de raiſon, ni immodérées: après les avoir ainſi réglées; aprés leur avoir donné le penchant qu'elles devroient naturellement avoir; après les avoir miſes hors d'état d'agir avec impétuoſité & avec violence, elles deviennent telles que nous avons en vûë de les rendre, c'eſt-à-dire, de douces fermentations qui ſe font dans notre cœur, ſans leſquelles nous reſterions toûjours dans l'inaction (*a*); & qui ſont, à mon avis, des motifs juſtes & des raiſons ſuffiſantes pour nous déterminer à l'action.

Car ſi l'homme ſent dans ſa nature le mélange d'une faculté ſupérieure, telle qu'eſt la raiſon, & d'une faculté inférieure, telle qu'eſt l'appétit concupiſcible, d'où naiſſent pluſieurs penchans & pluſieurs antipathies; il ne doit pas dans ſes actions nier la réalité de l'une ni de l'autre de ces deux facultés; il faut les prendre toutes deux pour ce qu'elles ſont réellement; & voilà tout. Lorſque les paſſions ſont

[*a*] *La colere..... excite notre indolence.* St. Chryſoſtome.

Digitized by Google

réprimées par la raison & par la vérité ; & qu'il y a quelque raison qui nous empêche de leur donner un libre cours, comme il arrivera toûjours, lorsqu'elles sortiront des bornes que nous leur avons prescrites ; on doit les considérer comme étant accompagnées de cette nouvelle circonstance ; comme méritant d'être exceptées de la régle générale ; & comme étant déchuës de leurs droits : mais lorsqu'elles ne sont pas en opposition avec les facultés supérieures & avec la vérité, elles sont, pour ainsi dire, déchainées, libres, & dignes de commander : car nous avons remarqué ci-dessus *, que quand il il n'y a point de raison qui nous empêche d'obéïr à nos sens, il y en a toûjours une qui nous doit déterminer à leur obéïr : de même nos inclinations n'étant pas contrariées par quelque chose d'une nature supérieure, elles prennent elles-mêmes le dessus ; l'autorité leur est dévoluë de plein droit ; & il est alors du devoir d'un homme d'agir conformément à ce que nous avons dit qu'il est, N. 3. de la II. Proposition de cette Section. Ou

* Proposition XIV. Section III.

Digitized by Google

Ou un sentiment de devoir, ou l'attente de quelque plaisir & de quelque profit, ou le desir d'éviter quelque mal & quelque danger menaçant, (c'est-à-dire, la conformité de ce qu'on fait avec la raison, ou avec la maniére dont l'action intéresse, ou doit vraisemblablement intéresser l'agent,) sont les ressorts qui font agir les hommes; c'est-à-dire, en un mot, toutes les actions des hommes sont fondées ou sur la raison, ou sur la passion & sur l'intérêt; & je n'ai pas besoin d'ajoûter qu'elles peuvent l'être sur tous ces motifs ensemble. Cela étant ainsi, pourquoi les ressorts inférieurs ne seroient-ils pas libres d'agir, lorsque la raison n'agit point?

Tandis que nos passions & nos inclinations corporelles gardent une juste subordination à la raison; & tandis qu'elles ne prennent place que quand elle leur en fait, ou qu'elle daigne partager avec elles son autorité & son trône; elles sont d'un usage merveilleux dans la vie, & elles tendent à de nobles fins. Cette vérité s'étend également sur l'appétit irascible & concupiscible, & sur tout le systême de

Digitized by Google

monde animal. L'amour de ce qui est aimable, la compassion envers le misérable & l'infortuné (a), une antipathie naturelle (b) contre tout ce qui est infame, criminel, ou lâche (c), & la crainte

(a) Lorsque les stoïciens disent qu'un homme sage peut soulager une personne qui a besoin de son secours, sans avoir pitié de lui; j'avoue qu'il le peut, mais je doute fort qu'il voulût le faire: s'il n'avoit pas quelque compassion pour le malheureux qui auroit besoin de lui, s'il n'avoit pas quelque espéce de sentiment de ses peines & de ses nécessités; j'ai de la peine à concevoir, comment il prendroit ce malheureux pour un objet de sa charité.

[b] *Car on loue un homme qui se met en colere pour des choses qui le méritent, & contre ceux, de la maniére; quand, & pendant le temps qu'il faut*: Aristote. Etre en colere avec ces correctifs, est une chose différente de la rage & des transports, qui peuvent à peine s'accorder avec aucune de ces circonstances. Telle étoit la fureur, à laquelle étoit sujet Alexandre; qui parce qu'*un jeune homme, qu'il aimoit*, étoit mort, commanda qu'on brulât tous *les temples d'Esculape*: Arrien sur Epictete liv. 2. chap. 22.

[c] Il y a, selon Ciceron, *une haine honnête, de laquelle nous haïssons toujours les méchans*

des maux (*a*), ſont certainement des paſſions, qui étant bien tempérées ont des effets très-louables; & ſans elles le genre-humain pourroit à peine ſubſiſter. Il conſte par-là, que l'Auteur de la nature a placé en nous ces efforts, ces penchans, ces averſions, pour nous déterminer à agir, lorſque nous n'y ſommes pas portés par de plus nobles motifs. Il s'en faut donc bien, que ces inclinations ſoient de pures infirmités, quand elles ſont bien réglées: & certainement le Philoſophe qui nieroit l'éxiſtence de toutes les paſſions, eſtropieroit, pour ainſi dire, la nature; il ne ſe feroit paſſer que pour un demi homme, ou pour un je ne ſçai quoi (*b*).

[*a*] *Nous craignons naturellement les choſes terribles..... Craignons donc toutes les choſes mauvaiſes, comme l'infamie, la privation d'amis, la pauvreté, la maladie, la mort..... Il faut avoir de la crainte pour certaines choſes, & cela eſt honnête: & ſi on ne le fait pas cela eſt deshonnête*, &c. Ariſtote dans ſon *Ethique*, liv. 3. chap. 6. §. 3. Lorſqu'un homme appella Xénophane poltron, parce qu'il ne vouloit point jouer aux dés, *il avoua qu'il étoit fort timide, & peu hardi dans les choſes deshonnêtes*: Plutarque.

[*b*] Un homme ſage n'eſt point *ſans paſſions; mais il les modére*: Ariſtote cité par Diogene Laërce p. 121.

J'avoue pourtant, que nos passions ont une si forte disposition à prendre le dessus, & à usurper un pouvoir exhorbitant, si elles ne sont pas tenues sous une éxacte discipline; qu'il est, par voye de précaution, plus expédient d'affecter une espéce d'apathie *, que de tomber dans l'autre extrémité qui est sans contredit beaucoup plus mauvaise (a). La proposition même qui donne le premier rang aux sens & à nos inclinations, quand la raison leur céde la place, ne nous oblige pas à

(a) *Celui qui vise au milieu, doit s'éloigner de ce qui y est le plus contraire .... Car de deux extrêmes l'un péche par le plus, & l'autre par le moins*: Aristote dans son *Ethique* liv. 2. chap. 9. §. 2. Dans le même chapitre le même Auteur donne deux excellentes régles, que je ne puis m'empêcher de transcrire ici: *Nous devons regarder ce à quoi nous sommes les plus enclins --- & il faut au contraire nous en détourner ..... Comme font ceux qui redressent des bâtons tortus.* Un peu plus bas, le même Philosophe ajoute: *Il faut sur-tout en toutes choses se garder de la volupté, & de ce qui paroît agréable: car nous n'en jugeons pas comme étant incorruptibles.*

* Mot dérivé du Grec, qui signifie *privation de passions.*

Digitized by Google

lâcher la bride à nos passions, ni à leur donner une libre carriere; parce qu'elles peuvent nous porter, & elles nous porteroient certainement à des excès; elles nous engageroient dans des dangers; & elles nous feroient faire de faux pas qui pourroient nuire extrêmement à notre partie sensitive; à cette partie même, qu'on suppose tenir alors les rênes: nous devons veiller à toutes leurs démarches, & examiner tous leurs pas: si la raison se range de leur côté, ou si elle se tient seulement dans la neutralité, on peut alors les écouter; je n'en dis pas davantage: dans les autres cas, il faut être sourd à toutes leurs sollicitations, se tenir fortement en garde contre leurs mouvemens, & les empêcher de bonne heure de se révolter contre leur Souveraine.

Je ne puis m'empêcher d'ajouter, quoique j'appréhende de vous ennuyer par mes répétitions, que l'homme peut justifier par ce que nous avons dit ici & un peu plus haut, non seulement la liberté de faire choix dans les choses dont il lui est permis de jouïr, dans le boire, dans le manger, &c. de celles qui sont le mieux à son gré

Digitized by Google

pourvû qu'elles soient innocentes ; mais encore des moyens légitimes & prudens, de s'assurer pour l'avenir une vie commode & agréable : & ce que nous venons de dire appuye l'observation faite sous la Proposition XIII. de la Section II.

Si en contentant nos appétits, nous combattions la raison & la vérité ; traiter alors ces appétits suivant ce qu'ils sont, c'est les gourmander : & s'ils s'accordent au contraire avec elles ; les regarder comme étant ce qu'ils sont, c'est-à-dire, comme des appétits au contentement desquels la raison ne met point d'obstacle ; & les contenter, c'est agir conformément à leur nature : & c'est même là un des moyens, dont l'Auteur de la nature veut que nous nous servions pour adoucir l'amertume de notre pélérinage en ce monde. Un homme peut aussi bien dans un voyage s'accabler d'habits, lorsque le soleil luit, & que le temps est beau, & s'exposer au contraire tout nud à la pluye, aux tempêtes & au froid, que de se priver des innocens plaisirs que sa nature lui permet & lui inspire, que de s'en priver, dis-je, par une mé-

Digitized by Google

lancolie, par une pauvreté, & par des douleurs affectées *.

4. Cependant l'homme doit employer toute sorte de moyens pour remédier à ses propres défauts, ou du moins pour prévenir leurs effets; pour apprendre à vaincre & à tenir en bride le tentateur (a); pour se mortifier même quand la mortification lui est nécessaire (b); & pour se ressouvenir toûjours

[a] *L'amour s'étant présenté aux yeux d'Agesilaus, s'arrêta là sans se glisser dans son esprit* †: Maxime de Tyr Dissertation 9. Marquer les choses, comme ont fait les Rabbins, pour être *les remparts de la loi*, ou *comme pour éloigner un homme du péché*; ce seroit sans doute bien fait, si ces choses étoient bien choisies, & non pas d'une si scrupuleuse exactitude, & d'une si legere importance: quelques unes des précautions qu'ils donnent, sont certainement justes: telle est celle-ci: *Aucun homme ne doit regarder la femme d'un autre, ni sa nudité, de peur qu'il ne soit pris dans le piége.* Sentence qui se trouve dans plusieurs Rabbins.

[b] *Que fera l'homme pour vivre? Il se mortifiera*: Mischna.

* Et recherchées sans nécessité

† Il y a dans l'original Grec, *reste à la porte de l'ame.*

Digitized by Google

qu'il n'eſt qu'un ſimple homme : s'il manque à ces différens devoirs, il ſe comporte, comme s'il ne connoiſſoit pas pour certaines les vérités, dont, ſuivant ce que nous avons prouvé dans le 7. article de la Propoſition précédente, ſon ſentiment intérieur lui démontre la certitude : il nie qu'un défaut ſoit ce qu'il eſt, une choſe qu'il faille corriger ; & il ſe rend coupable d'une omiſſion de la nature de celles qui ſont décrites dans la I. Section, Propoſition V.

Je pourrois inſerer ici quelques conſeils, & faire mention de quelques eſpéces, & de quelques degrés de mortification & de renoncement à ſoi-même, dont tous les hommes ſentent communément la néceſſité : mais je n'ordonne rien ; je laiſſe à ceux qui connoiſſent mieux que les autres leurs mauvais côtés & leurs propres foibleſſes, le ſoin d'y appliquer eux-mêmes les remédes convenables.

Je remarquerai ſeulement, que puiſque ce renoncement à ſoi-même, qu'on recommande ici, ne peut ſe rapporter qu'aux choſes licites en elles-mêmes & conformes à la raiſon, ou à celles que

Digitized by Google

nos simples inclinations sont, selon ce que nous avons accordé, des raisons & des motifs valables de contenter; il semble que ce précepte du renoncement à soi-même & à ses propres inclinations renferme une contradiction. Mais ce nœud sera bien-tôt dénoué: car quand nous résistons à notre penchant pour perfectionner notre nature, ou pour prévenir des crimes, quoique ce penchant ne soit pas criminel en lui-même; il s'éleve pourtant contre lui, de ces circonstances & de ce dessein, une raison très-solide pour ne point le satisfaire; il doit donc céder par la régle que nous avons établie; & c'est-là uniquement ce que nous avons en vûe (*a*).

Le dernier membre de la proposition est d'une vaste étenduë: il engage ceux qui sont en même temps une sérieuse attention sur leur propre nature, & sur celle des autres hommes, non seulement à n'être point orgueilleux, remplis d'eux-mêmes, & vains, mais encore

[*a*] On ne recommande ici aucune mortification monachale, superstitieuse, ni phantastique.

Digitized by Google

à être humbles & modestes, & à se mésfier d'eux-mêmes : non seulement à ne point censurer les fautes d'autrui avec trop de rigueur, à n'être ni trop sévères à punir, ni trop ardens à demander justice (a), ni vindicatifs ; mais encore à être sincéres, faciles à appaiser, portés à la clémence ; & ainsi du reste.

5. L'homme est obligé d'examiner (b) ses propres actions & sa conduite, & de se repentir des fautes qu'il découvre avoir faites (c) : c'est-à-dire, que si ses fautes se rapportent à son

[a] *Celui qui est pieux* * *fuit le bien au-deçà de la régle du droit.* Lesquelles paroles j'entends dans le sens que Raschi leur donne *Gen.* 44. 10.

[b] *En quoi ai-je manqué ? Et qu'ai-je fait ? En quoi n'ai-je pas rempli mon devoir ?* Aurea carm. Pythag. vers 42.

[c] *Car qui est-ce, qui étant exposé aux dangers de cette vie, les ait soutenus sans faillir ? Et qui est celui qui n'en point trouvé ? Heureux qui ne l'a pas fait souvent :* Philon Juif.

* C'est-à-dire, qu'il s'abstient même de certaines choses, qu'il lui seroit permis de faire sans blesser sa conscience : ce qu'on pourroit nommer œuvre de surérogation.

Digitized by Google

prochain, & qu'elles soient d'une nature à demander réparation ; il est tenu de la faire, telle qu'il peut : lorsque la faute commise ne peut être ni rappellée, ni réparée, ou qu'elle ne regarde que celui qui l'a faite ; il doit être pénétré d'un vif sentiment de repentir ; & prouver par tous les efforts dont il est capable, qu'il souhaite sincérement d'en obtenir le pardon, & qu'il voudroit de tout son cœur qu'elle n'eût jamais été commise : ce qui est une espéce d'essai fait pour la réparer (*a*), & la seule chose qui dépende à présent de lui (*b*) : enfin il doit faire tout son possible pour ne point retomber. Tout cela est renfermé dans l'idée d'une faute, d'une mauvaise action ; telle qu'elle s'offre à un esprit raisonnable : car un tel esprit ne peut point approuver ce qui est déraisonnable & contraire à la vérité, c'est-à-dire, un acte mauvais, ou une faute, puisque ce n'est dans le

[*a*] *Celui qui se repent, est presque innocent* : Seneque.

[*b*] Même un Juif dit, qu'*une conversion sincére vaut mieux que tous les sacrifices* ; Sepher Chasidim.

fonds qu'une même chose ; au contraire il ne peut s'empêcher de la désapprouver & de la détester. Un animal raisonnable ne peut donc agir conformément à sa véritable nature, à la vérité, & à l'idée du crime, s'il ne fait pas ses efforts pour éviter le crime, pour le réparer quand il est une fois commis, & supposé qu'il en ait le pouvoir, du moins s'il n'en témoigne, & s'il n'en a un véritable repentir (*a*).

Si un homme coupable ne se comporte pas en coupable ; ou, ce qui revient au même, s'il se comporte comme s'il n'étoit pas coupable ; sans aucun doute il dément la vérité.

De plus, agir conformément à ce qu'on suppose, qu'un homme criminel reconnoît lui-même qu'il doit agir comme une personne qui est en danger de retomber ; & on ne peut le faire sans se tenir sur ses gardes pour l'avenir.

6. L'homme doit travailler à cultiver ses facultés intellectuelles par les moyens qu'il peut honnêtement em-

[*a*] *As-tu dit des injures ? Bénis. T'as-tu emparé du bien d'autrui ? Restitue-le. T'es-tu enyvré ? Sois sobre :* St. Basile.

ployer à cela, & qui s'accordent mieux avec son état. S'il est vrai qu'il soit désavantageux d'être esclave de l'erreur, & d'être enseveli dans les ténébres de l'ignorance, il suit de-là, que c'est un avantage de sçavoir les vérités qui peuvent dissiper & cette erreur & cette ignorance : & si cela est ainsi ; l'avantage est encore plus grand à sçavoir actuellement, ou à être en état d'apprendre un plus grand nombre de vérités qui peuvent nous éclairer de plus en plus (*a*) : enfin négliger de cultiver les facultés qui nous conduisent à la connoissance de ces vérités, c'est leur fermer l'entrée de son esprit, comme si elles n'étoient pas ce qu'elles sont réellement (*b*).

Derechef, en donnant aux facultés de notre ame plus d'étenduë & plus de perfection ; nous devenons plus raisonnables : c'est-à-dire, que nous faisons faire des progrès à notre propre nature

[*a*] *Car la Philosophie est effectivement un très-grand bien* : Justin. Martyr.

[*b*] Et peut-être comme si nos esprits n'étoient pas ce qu'ils sont : *Car tous les hommes souhaitent naturellement de sçavoir* : Aristote.

Digitized by Google

(*a*) ; & que nous devenons plus susceptibles des plaisirs raisonnables.

Les conseils des personnes habiles, la lecture, la réflexion, la méditation, sont à la vérité les moyens ordinaires de perfectionner l'esprit : mais tous les hommes n'ont pas les occasions de s'en servir, ou ils ne sont pas capables d'en profiter, ou ils n'en sont capables que dans un degré médiocre : Or par la Proposition II. de la IV. Section, personne n'est tenu de faire ce qu'il n'a ni l'occasion, ni le pouvoir de faire : voilà pourquoi j'ai ajouté cet adoucissement ; *par les moyens qu'il peut honnêtement employer à cela, & qui sont conformes à son état.*

Outre la santé de l'homme, son bien-être lui rend un concours d'avantages

[*a*] Aristote, étant interrogé sur ce qu'*il avoit gagné par la Philosophie*, répondit, *qu'il faisoit, sans y être contraint : par quelque ordre, les choses que quelques-uns font par la crainte des loix* : chez Diogene Laërce p. 118. Et une autre fois comme on demandoit à ce même Philosophe, *comment les sçavans different des ignorans*, il dit, *autant que les vivans different des morts* : & il disoit que *la science sert d'ornement dans la prospérité, & de retraite dans l'adversité* : le même : ibid.

Digitized by Google

extérieurs si nécessaire, que sans eux sa partie raisonnable ne peut pas être entierement satisfaite : il est sujet à être souvent interrompu dans ses études ; & ses progrès sont ordinairement très-imparfaits (*a*) ; sa raison donc, qui ne peut pas trahir ses propres intérêts, doit par l'amour d'elle-même concourir à rechercher & à seconder ce qui tend à la conservation & à la félicité du tout : mais comme cette recherche demande beaucoup de temps & de travail, avant que l'homme ait obtenu ce qu'il cherche, supposé même qu'il l'obtienne un jour, il n'est vraisemblablement plus en état d'en faire usage, excepté qu'il ne gagne sa vie en professant quelque science particuliere.

Quant à ceux qui sont plus débarrassés des affaires du monde, ou dont l'emploi les engage à une plus grande familiarité avec les belles lettres, il faut, & telle est la diversité de la condition de l'homme, qu'ils se conten-

[*a*] *Car il est impossible, ou du moins il n'est pas facile de faire le bien, quand on n'a pas les choses nécessaires : car plusieurs choses se font comme par des organes*, &c. Aristote dans son *Ethique*, liv. 1. chap. 8. §. 8.

tent de quelques degrés bornés de ſcience. Les uns ont reçu en partage une conſtitution forte & robuſte ; ils ont été inſtruits & ſecondés de bonne heure; ils ont outre l'éducation reçu d'autres encouragemens ; ils ont eu des amis qui les ont aidés dans leurs études ; en un mot ils ont été à l'abri de tout embarras ; tandis qu'avec une ſanté médiocre, & pluſieurs déſavantages, d'autres ſont forcés à être eux-mêmes leur guide, & à fournir d'eux-mêmes leur carriere le mieux qu'ils peuvent.

Mais malgré cela tous les hommes peuvent dans quelque degré s'efforcer à cultiver leurs talens naturels, & à ſe rendre maîtres de quelques vérités utiles. Or omettre ces efforts, c'eſt ſecouer le joug de la raiſon, révolte qui ne peut jamais être raiſonnable ; c'eſt renoncer à l'humanité ; c'eſt deſcendre juſques à la nature des brutes (*a*).

7. L'homme doit être docile & attentif aux inſtructions qu'on lui don-

(*a*) *Car il y eu un temps, où les hommes erroient dans les champs comme les bêtes, &c.* Cicéron.

Digitized by Google

ne (*a*) : il doit même, & principalement dans les matiéres importantes, conſulter les autres. Omettre ce devoir; c'eſt nier que ſes facultés ſoient bornées & défectueuſes : c'eſt nier qu'il puiſſe ſe tromper : ce qui eſt contraire à ce dont on nous ſuppoſe qu'il eſt intérieurement convaincu : c'eſt peut-être nier qu'il ſoit poſſible aux autres de ſçavoir ce qu'il ne ſçait point.

Tous les hommes ſont en état d'écouter les conſeils d'autrui : & moins leur propre eſprit eſt cultivé, plus la vérité leur fait un devoir de ſe rendre aux avis des autres : Or non ſeulement on eſt capable de les écouter ; on en a même beſoin en pluſieurs rencontres. Combien de fois un homme de lettres ne doit-il pas prendre les payſans pour ſes maîtres, dans ce qui regarde uniquement la campagne. Dans combien d'autres choſes l'homme d'affaires ne doit-il pas conſulter les artiſans ? Et

[*a*] L'effet, que la leçon de Xénocrate eût ſur Polemon, eſt très-remarquable, *guéri par un ſimple diſcours, comme par un remède très-ſalutaire ; d'un homme très-infame il devint un très-grand Philoſophe* : Valere Maxime.

d'un autre côté combien de choſes la plûpart des hommes n'ont-ils pas beſoin d'apprendre des Sçavans & des gens de bien ?

Il devroit y avoir un commerce & un échange de conſeils & de lumieres, auſſi bien que d'autres choſes : & lorſque les hommes n'en ont pas de leurs propres fonds, ils devroient en recevoir des autres avec actions de graces.

Je n'entends pas par-là, qu'un homme doive ſuivre implicitement & aveuglement l'opinion d'un autre (*a*), celui-ci pouvant être auſſi faillible que lui-même ; à moins qu'il n'ait, comme il arrive ſouvent de très-fortes raiſons de le faire : mais avec le ſecours d'un autre & en écoutant ſes raiſons, on peut avec plus de facilité, & avec plus de certitude, découvrir de quel côté ſont la raiſon, la vérité, & la félicité, qui ſe ſuivent toûjours de près toutes les trois : & de cette maniére un homme

[*a*] Comme ceux qui ſe ſoumettent à leurs *Chacamim*, ou *Sages, quoiqu'ils diſent être à droite ce qui eſt à gauche*, &c. dans *Sepher Ikkarim*. On pourroit aiſément en donner d'autres exemples.

Digitized by Google

n'eſt au bout du compte gouverné que par ſa propre raiſon.

Celui qui ſe laiſſe conduire par ce qu'un autre dit, ou fait, ſans le comprendre, & ſans rendre, pour m'exprimer ainſi, ſienne la raiſon de celui qu'il conſulte, n'eſt point gouverné par ſa propre raiſon, c'eſt-à-dire, par la raiſon qu'il a. Or dire d'un homme qu'il ſe laiſſe ainſi mener par le nez, pour me ſervir de cette expreſſion proverbiale (*a*), c'eſt donner de lui l'idée d'une bête brute (*b*).

(*a*) Nous ne ſommes pas les ſeuls qui nous ſervons de cette expreſſion; les Grecs s'en ſervoient auſſi à-peu-près dans le même ſens, τὸν ἐπὶ ῥινὸς ἕλκεσθαι, *être tiré par le nez.*

(*b*) *Il n'y a rien, dont on doive ſe donner plus de garde, que d'aller comme les brebis, non pas où il faut aller, mais où les autres vont*: Seneque. On s'attendra peut-être, que je diſe ici quelque choſe touchant la vogue & la mode qui ſemblent être des déclarations publiques des opinions de la multitude; & que je faſſe voir, juſques à quel point on doit y condeſcendre: mon opinion eſt, qu'on doit le ſuivre autant que cela nous empêche d'être mépriſé, mocqué, & accuſé de ſingularité, quand on peut les ſuivre légitimement & ſans s'incommoder, à l'égard des bagatelles & des choſes

8. Enfin, l'homme doit bannir de ſon eſprit les préjugés & les obſtacles qui le captivent, & qui l'empêchent de raiſonner juſte, & de juger avec impartialité. Nous entrons dans le monde avec de ſi petits commencemens de ſcience; nous vieilliſſons avec de tels reſtes de ſuperſtition & d'ignorance, avec de ſi puiſſantes influences de la mode & des compagnies que nous fréquentons, avec de ſi violens penchans vers le plaiſir, &c. qu'il n'eſt pas étonnant, que les hommes s'habituent à donner le même tour à leurs penſées; & que ces habitudes deviennent enſuite avec le temps ſi infléxibles & ſi invétérées, que l'eſprit s'enſevelit peu-à-peu dans des préjugés invincibles, & qu'il devient enſuite preſqu'impénétrable aux moindres rayons de la raiſon & de la vérité. Celui donc qui prétend faire un droit uſage de ſes fa-

ſes de peu de conſéquence : mais hors de cela un homme de bon ſens leur donnera à peine la moindre attention. C'eſt dans Demophile une excellente ſentence : *Faites les choſes que vous jugez être honnêtes, quand même vous n'en ſeriez pas approuvé, car la foule eſt un méchant juge d'une bonne action.*

Digitized by Google

cultés intellectuelles, doit premierement les débarraſſer de ces piéges, & les rendre propres au droit uſage qu'il a deſſein d'en faire : & celui qui néglige de prendre ce ſoin, déclare par cette négligence qu'il n'a pas intention de ſe ſervir de ces facultés ; c'eſt-à-dire, qu'il ſe déclare publiquement par-là déraiſonnable, ce qu'il n'eſt point, ſi notre quatriéme ſuppoſition eſt vraye.

La ſubſtance de tous ces raiſonnemens eſt, que chaque homme, ſi par ce mot on entend un être tel que nous l'avons défini ci-deſſus, doit ſe comporter à tous égards, dont il ſeroit trop long d'entrer ici dans le détail, il doit, dis-je, ſe comporter à tous égards & de toutes ſes forces d'une maniére conforme à la vérité : & delà réſultent les vérités ſuivantes.

IV. Prop. Tous les hommes ſont obligés de vivre vertueuſement & pieuſement : parce qu'une telle vie eſt la pratique de la raiſon (*a*) & de la véri-

[*a*] On *peut en très-peu de mots appeller la droite raiſon, la vertu* : Cicéron ; *qui n'eſt*, ſelon Seneque, *que la droite raiſon elle-même.*

Digitized by Google

té (*a*). Il conſte par les vérités contenuës dans les Sections précédentes, qu'on ne peut pas pratiquer la raiſon, c'eſt-à-dire, agir conformément à la vérité, ſans ſe comporter avec reſpect & avec ſoumiſſion à l'égard de l'être ſuprême & tout-puiſſant, duquel on dépend; ſans être juſte envers les autres hommes, & ſans avoir un tendre égard pour leur droit de proprieté; c'eſt-à-dire, en un mot qu'on ne peut pratiquer la raiſon, ſans avoir ſoin que ſes plaiſirs ſoient également exemtps d'impiété & d'injuſtice. Quant aux vertus qui ſe rapportent à nous-mêmes, la même vérité (*b*) ne paroîtra pas moins évidente, lorſque j'aurai rapporté les principales vertus, que j'ai ici en vûë.

La prudence qui eſt la Reine des vertus, n'eſt autre choſe que le choix & l'uſage des moyens les plus propres à obtenir quelque fin raiſonnable, dont on a mûrement péſé l'importance & la

(*a*) Cicéron dit, *que Socrate ſoutenoit que la vérité & la vertu ne ſont qu'une même choſe.*

(*b*) C'eſt à-dire, qu'on ne peut pratiquer la raiſon, ſans pratiquer ces vertus.

Digitized by Google

nature (*a*). Cette vertu est donc l'exercice direct de la raison.

La tempérence nous permet non seulement de prendre le boire & le manger comme un remède contre la soif & contre la faim, mais encore comme un innocent cordial, & comme un préservatif contre les maux de la vie; & quelquefois même, purement pour notre plaisir: puisque la raison ne condamne pas cette liberté, elle nous borne seulement à l'espéce, à la quantité, & aux temps qui s'accordent le mieux avec notre santé (*b*), avec le droit usage des facultés de l'ame (*c*), avec notre fortune, &c. & cette vertu nous oblige à faire voir, que nous ne nous croyons pas faits uniquement pour man-

[*a*] *Les choses présentes, les futures & les passées.*

[*b*] On devroit bien se ressouvenir de cette sentence de Timothée à Platon, avec qui il avoit soupé le jour précédent dans l'Académie: *Vous soupez aussi bien pour demain que pour aujourd'hui*, chez Athénée liv. 10. chap. 5.

(*c*) *Un corps chargé des excès passés accable aussi l'esprit*, &c. Horace liv. 2. sat. 2. vers. 77.

ger & pour boire (a) ; c'eſt-à-dire ; qu'elle ne nous permet qu'un uſage du boire & du manger qui ne démente pas notre propre nature.

La chaſteté n'a pas pour but d'éteindre nos tendres & innocentes paſſions, ni de déclarer la guerre à une partie de nous-mêmes : elle nous défend ſeulement de nous y laiſſer aller malgré la raiſon & la vérité (b) ; de renoncer à l'humanité pour aſſouvir la brutalité (c) ; de nuire aux autres pour nous plaire à nous-mêmes : elle nous ordonne de diſtraire nos inclinations par quelque occupation innocente, juſques à ce que nous puiſſions les ſatisfaire

(a) Comme ceux dont parle Juvenal ſat. 2. vers 11. *Dont le palais étoit la ſeule raiſon qui leur rendoit la vie chere.* Le dînez, *camarades, comme ſi vous deviez ſouper aux enfers*, de Léonide rapporté par Valere Max. liv. 3. chap. 2. §. 3. *Extern.* peut ſervir de *memento* en général, puiſque perſonne ne ſçait, combien il eſt proche de ſa mort.

(b) *Qu'avez-vous vû ? Eſt-ce une belle perſonne ? Apportez la régle*, &c. Arrien ſur Epict. liv. 3. chap. 3.

[c] *Aſſouviſſant indifféremment leur ſanſualité avec toute ſorte de perſonnes, comme les brutes* : Horace.

Digitized by Google

faire legitimement, convenablement, & régulièrement (*a*); & de ne participer aux mystéres de l'amour, quand il nous est permis de nous y laisser aller, qu'avec modestie, comme derrière un voile, ou dans quelque retraite sacrée, & non avec une brutale imprudence (*b*).

La frugalité fixe également ses yeux sur l'avenir, & sur le présent; non seulement elle porte son attention sur un

[*a*] Dans ces paroles il faut naturellement comprendre, *de ne point rechercher les voluptés qui sont contre la nature.*

[*b*] Non point comme Cratès & Hipparchie, voyez leur histoire dans Diogène Laërce, Sextus Empiricus, & ailleurs; & comme tous les Cyniques en général sont accusés d'avoir fait, *qui faisoient l'acte conjugal en public*, Lactance: c'est pourquoi Cicéron disoit d'eux, *que toute la race*, d'autres mettent *la nation des Cyniques devoit être rejettée, comme ennemie de la pudeur, sans laquelle il ne peut y avoir rien de bon & d'honnête. Que le mari connoisse sa femme avec modestie*: Sepher Chasidim. Ce que dit Hérodote liv. 1. chap. 8. *Qu'une femme en quittant sa tunique quitte aussi sa pudeur*, ne devroit pas être vrai. *Les mauvais lieux ont pourvû même à la pudeur naturelle par les endroits reculés qui y sont*: St Augustin.

Digitized by Google

homme en particulier, mais encore elle a pitié de toute une famille : elle sçait, que quoiqu'on faſſe d'avance la plus juſte ſupputation de ce qu'on doit dépenſer, il ſe trouvera pourtant dans le journal de la dépenſe pluſieurs vuides à remplir, qu'on n'avoit pas prévûs : elle craint les perſonnes, les nouveaux accidens, les occaſions de dépenſe qui n'éxiſtent point à la vérité, mais qui peuvent naître (*a*) : elle tâche donc d'amaſſer ce qui lui eſt néceſſaire pour ſe mettre à couvert des beſoins & des accidens à venir; proviſion, ſans laquelle un homme, à qui il reſte encore quelque teinture de bon ſens, & qui ne borne pas ſes réflexions à l'inſtant actuel de ſa vie, ne peut être guéres tranquille (*b*). Dans cette vûë la frugalité retranche toute ſorte de profuſion & de prodigalité ; elle ôte encore quelque choſe de ce qu'elle pourroit vrai-

[*a*] *Ne regardant qu'à ce que la fortune a de plus incertain* : Philon Juif.

[*b*] Simonide avoit accoutumé de dire : *J'aimerois mieux léguer en mourant mes biens à des ennemis, que vivant être privé d'amis* : Stobée Diſcours 10. p. 132.

Digitized by Google

semblablement s'accorder (*a*), selon la condition préſente ; & elle préfere de vivre avec la moitié de ce qu'elle pourroit s'allouer pour ſon entretien, que de s'expoſer, ou d'expoſer les autres, au péril de mourir enſuite de faim (*b*) ; & de les réduire à une condition, où les bons repas qu'on a faits autrefois, & l'abondance paſſée, rendent plus inſupportables & la pauvreté & l'abſtinence ; mais elle ne défend pas pour cela de faire éclater une généroſité, ni une magnificence, proportionnées aux emplois & à la condition de l'homme frugal, ou, ce qui revient au même, conformes à ce qu'il eſt réellement (*c*).

Je pourrois de la même maniére entrer dans le détail de toutes les autres vertus : mais on doit à préſent entrer ſuffiſamment dans l'idée que j'en ai ; je me contente donc de donner cet avis

[*a*] *Les hommes ne comprennent pas quel grôs revenu eſt l'épargne* : Cicéron.

[*b*] Comme ceux *qui dans la jeuneſſe avoient par avance conſumé ce qui leur auroit ſervi pour la vieilleſſe*, comme le dit Athénée.

(c) *Soyons libéraux, en ſorte que notre libéralité ſoit utile à nos amis, ſans nuire à perſonne* : Cicéron.

Digitized by Google

en général. Pour pouvoir considérer une action dans un juste point de vûe, il faut supposer qu'elle est déjà faite, & voyez alors sous quel aspect elle s'offre à vous, n'oubliant jamais la grande disproportion qui est entre un long repentir, & un plaisir momentané : ou bien considérez la comme si elle avoit été faite par un autre, & contemplez la à travers ce milieu ; nous avons ordinairement la pénétration & le discernement plus justes en examinant les fautes d'autrui, qu'en considérant les nôtres (*a*). De plus à l'égard des vertus, qu'on dit consister dans le moins, il est quelquefois plus sur de pencher d'un côté que de l'autre ; il vaut mieux, par exemple, être trop attaché que prodigue ; il convient mieux d'être inflexible, d'avoir même un degré de mauvais naturel, que de se laisser aller

[*a*] Ce *n'est pas une mauvaise maxime, que celle de juger de la nature de chaque action par celles des autres hommes, pour éviter en nous-mêmes ce qui est messéant en eux. Il arrive, je ne sçai comment, que nous avons plus de pénétration à découvrir s'il y a quelque défaut, dans ce qui regarde les autres, que dans ce qui nous regarde nous-mêmes.* Cicéron.

Digitized by Google

à une complaisance dangereuse, à trop d'indulgence pour le vice, & pour ce qui peut nuire; & ainsi du reste (*a*).

Par conséquent, puisque c'est pratiquer la raison, & agir conformément à la vérité, que de vivre vertueusement; celui qui vit ainsi doit être finalement heureux, suivant ce que nous avons vû dans la Section II. Proposition XIV. Non seulement donc on est engagé à vivre ainsi par le dictamen de la raison, mais encore par le desir naturel d'être heureux: motif qui ne peut qu'agir avec beaucoup de force sur tout homme qui fait usage de ses lumiéres.

On peut prouver par l'expérience, & en bornant nos réflexions à l'état présent des affaires du monde, qu'une vie innocente, comparée avec une vie criminelle, est plus heureuse que son contraire (*b*); & que les plaisirs innocens

[*a*] *Par exemple, quelqu'un vous présente-t-il un verre à boire, à vous qui en avez assez, ne refusez pas avec chagrin: ne vous forcez pourtant pas vous-même, mais mettez le verre à part*, &c. Plutarque.

[*b*] Epicure même dit, *que la seule vertu est inséparable de la volupté; & qu'on doit choisir la vertu pour l'amour de la volupté*: Diogene Laërce dans la vie de ce Philosophe vers la fin.

Digitized by Google

ſe trouvent être les plus véritables & les plus ſolides (*a*), lorſqu'on a fait une juſte ſupputation. Qui ne voit pas qu'une vie impie eſt environnée de dangers, pleine de chagrins, & ſuivie ordinairement d'une mauvaiſe fin ; ſouvent on la finit ſur le fumier & ſous les haillons ; mais toûjours dans des ſoucis cuiſans, & dans mille accablans remords (*b*) ?

Je ne ſçaurois me perſuader que la vertu puiſſe rendre un homme heureux

[*a*] Iſocrate en donne la raiſon, lorſqu'il compare les plaiſirs vicieux avec la vertu : *Car là nous avons premierement de la joye, & enſuite nous ſommes dans la triſteſſe ; & ainſi après les chagrins nous ſommes dans les plaiſirs* : Iſocrate dans ſon *Diſcours* à Démonique p. 20.

[*b*] Au lieu que la vertu *eſt une bonne proviſion pour la vieilleſſe* * : Bias dans S. Baſile.

* Ariſtote dit, que cette *proviſion* eſt la *ſcience* : chez Diogene Laërce p. 119. Menandre la fait conſiſter dans *l'épargne* : chez Stobée Diſcours 15. Muſonius dit que c'eſt *vivre ſelon la nature* : chez le même ; Diſcours 116. Plutarque la place dans *la modération & la tempérance*, tome 2. dans ſon Traité de *l'éducation des enfans*.

Digitized by Google

dans les ſupplices (*a*), au milieu des douleurs aigues de la pierre, ou dans quelque autre maladie (*b*): ni que l'innocence & la prudence mettent toûjours à l'abri de la miſére & des ſouffrances, qu'elles raccommodent une fortune délabrée, & qu'elles gueriſſent une mauvaiſe conſtitution: la vertu a tant d'ennemis, & notre vie eſt accompagnée de tant d'infirmités, qu'il eſt impoſſible que l'homme de bien pare tous leurs coups. Mais je l'ai déjà dit, & je le répéte encore, la félicité eſt l'effet naturel & ordinaire de la vertu; & ſi l'homme qui la poſſéde, eſt malheureux à quelques égards, ſa vertu diminuera ſon malheur; puiſqu'on

(*a*) Car qui peut ſouffrir cet excès: *Epicure dit, qu'un ſage quoique brulé dans le taureau de Phalaris, s'écrieroit qu'il eſt doux! Il ne me fait rien!* Seneque. Cicéron rapporte auſſi la même choſe.

[*b*] Peu de perſonnes ſont en état de ſe comporter comme celui *qui en donnant ſes veines à ouvrir, continua de lire un livre*; ou comme cet autre *qui ne ceſſa point de rire, quoique des bourreaux éxerçaſſent ſur lui de nouveaux genres de ſupplices, parcequ'il rioit*: Seneque.

Digitized by Google

ne peut l'empêcher de jouïr des douceurs d'une paix intérieure, & de la consolante confiance d'une conscience sans reproche. Or de grace, quel genre de vie est préférable : est-ce celui qui, quoiqu'accompagné de trouble, tend naturellement à la félicité ; ou celui qui tend naturellement au malheur ? En un mot, la vertu rendra ici bas, & dans tous les cas qu'il est possible de supposer, aussi heureux que l'homme peut l'être dans ces cas-là ; si non, elle le fera infailliblement dans une vie à venir : car tout pris ensemble, il faut nécessairement, que celui qui la pratique soit finalement heureux.

Plusieurs s'étonneront peut-être, de ce que je n'ai seulement pas nommé parmi les vertus une des principales, & peut-être celle à laquelle ils aspirent uniquement ; j'entends la force. Quoi ! oublier une vertu, par laquelle tant de Héros ont triomphé de leurs ennemis, même de leur ennemie la plus irréconciliable, la mort ; une vertu, qui distingue les nations, qui éleve les Empires, qui a été le sujet favori de presque tous les beaux esprits ; une vertu qui s'attire les yeux de tous les

Digitized by Google

hommes, qui remplit leurs bouches de ſes éloges, & qui prend le titre de vertu par excellence *: oublier, dis-je, une telle vertu!

Pour réparer cette omiſſion, je vais ajouter cette eſpéce de ſupplément au détail des vertus, que je viens de donner. Si par la force on entend un courage naturel, c'eſt-à-dire, la vigueur, l'activité, l'abondance des eſprits, & un mépris des dangers naiſſant de ces avantages, elle fait partie de notre tempérament, elle eſt un don de Dieu (*a*), & non pas une vertu: parce que pour être notre vertu, elle doit conſiſter dans quelque choſe, que nous produiſions, ou que nous faſſions nous-mêmes (*b*): il en eſt d'elle, comme de beaux traits, d'un teint délicat,

[*a*] *Si vous êtes fort & robuſte, c'eſt aſſurément à Dieu que vous en êtes redevable*, Hom. *Iliad.* liv. 1. vers 178.

[*b*] *C'eſt par la valeur que nous acquerons de juſtes louanges, c'eſt elle qui nous ſert d'un véritable ſujet de gloire; ce qui n'arriveroit point, ſi nous avions ce don de Dieu, & non pas de nous-mêmes.* Cicéron.

* Alluſion au mot *virtus*, dont les Latins ſe ſervoient pour exprimer le courage.

Digitized by Google

d'une vaſte ſucceſſion, ou de fortes murailles qui peuvent être à la vérité de grands avantages, mais qu'on ne peut jamais appeller vertus (*a*) : la vertu ne conſiſte pas dans leur poſſeſſion, elle conſiſte à en faire, lorſque nous les poſſedons, un uſage droit & conforme à la raiſon.

Cette vérité paroîtra dans tout ſon jour, ſi on examine ce qu'on peut dire en faveur de ceux que la nature a privés de ces avantages. C'eſt le malheur d'un homme de n'avoir pas plus de courage, une plus grande abondance d'eſprits animaux, une ſanté plus robuſte, des membres plus vigoureux qu'il n'a, pour pouvoir s'en ſervir lorſqu'il s'en préſente quelque occaſion légitime : mais on ne peut jamais lui faire un crime de l'impuiſſance de ſe ſervir de ce qu'il n'a point ; on pourroit autrement, à auſſi bon droit, lui en faire un autre de ne pouvoir pas porter dix mille livres peſant, ni ſurpaſſer dans ſa courſe la viteſſe d'un boulet de canon.

[*a*] Dans le ſens que ce terme eſt pris ici ; car quand on lui donne celui que lui donne Lucien : *Le courage eſt dans la force du corps*, & ailleurs, ce mot a une autre ſignification.

Digitized by Google

La force, considérée comme une vertu, consiste à supporter & à tâcher de surmonter les dangers & les obstacles, que nous ne pouvons pas éviter sans offenser la raison & la vérité. C'est dans ces occasion, où un homme doué d'une constitution forte, d'un corps robuste & nerveux, doit en faire un bon usage, & être reconnoissant envers l'Etre qui les lui a donnés : d'un autre côté celui qui n'a pas reçû de si grandes graces, doit pourtant faire ses efforts ; & s'il ne lui est pas donné de vaincre & de conquérir, il doit faire éclater sa patience & sa prudence. Ainsi celui qui est naturellement timide, foible, ou infirme, peut avoir en partage autant, & peut-être plus de force que le Héros même qui a moins de crainte & moins de sentiment en comparaison du premier, & qui prend peut être plaisir aux actions périlleuses.

Si un homme peut, sans violer la vérité, prévenir, ou éviter les dangers & les embarras, il est tenu de le faire ; si on suppose qu'il veuille avoir égard à ce qu'il est lui-même, & à ce qu'ils sont : à ce qu'ils sont, des dangers inutiles ; à ce qu'il est, un homme capa-

Digitized by Google

ble d'y succommber : sans cela il agiroit en opposition à la vérité (*a*). Mais lorsque le cas est différent, il doit faire de ses forces petites ou considérables, n'importe, l'éxercice qu'il peut ; & se reposer du succès sur la providence. Voilà la véritable force, qui n'est autre chose qu'un ferme & vertueux effort d'agir, comme la vérité l'ordonne ; c'est pourquoi on peut la déduire directement de l'idée, sur laquelle nous avons fondé la moralité des actes humains.

La force a pour objet, non seulement nos ennemis, les animaux qui peuvent nous nuire, & les entreprises hardies ; mais encore généralement tous les maux de la vie (*b*), qu'un homme

(*a*) *Conduisez le vaisseau hors de la fumée & des flots* * : Homére *Odissée* liv. 12. vers 218.

[*b*] *Il y en a aussi qui demeurent dans leurs maisons, où leurs corps sont ruinés par de longues maladies, ou par une vieillesse chagrine.. ils éxercent la véritable vertu, parce qu'ils sont les athlètes de la sagesse* : Philon Juif.

* Ce sont les paroles d'Ulysse au Pilote, lorsqu'ils étoient dans l'Isle des Sirènes entre Scylle & Carybde en grand danger de périr.

Digitized by Google

doit prudemment éviter ; & lorſqu'il eſt hors d'état de le faire, il doit les ſouffrir avec réſignation ; décemment, & dans une humble attente qu'il lui ſera fait, dans une autre vie, une juſte compenſation de tous ſes maux : Or c'eſt de cette vie dont je vais prouver à ma maniére, que l'eſpérance n'eſt pas une imagination vaine & mal fondée.

La gloire ne conſiſte pas ſeulement dans les forces du corps & du bras ; mais plûtôt dans celle de l'eſprit ..... On doit avec juſtice appeller un homme fort, lorſqu'il ſe vainc ſoi-même, lorſqu'il vainc ſa paſſion, lorſqu'il vainc les amorces de la volupté, lorſqu'il vainc l'adverſité & la proſpérité : &c. St Ambroiſe.

Fin du Tome Second.

Digitized by Google

Digitized by Google

EBAUCHE
DE LA
RELIGION
NATURELLE;
PAR
Mr. WOLLASTON:
Traduite de L'ANGLOIS,
AVEC UN
SUPPLEMENT,
Et autres Additions considérables.

Quelques-uns, voulant éviter la Superstition, tombent dans une grossiére & opiniâtre impiété; & ils passent par-dessus la piété qui tient le milieu entre ces deux extrémités. Plutarque dans son Traité *de la Superstition*, à la fin.

Méprisant les honneurs que la plûpart des hommes recherchent avec tant d'empressement, & ne perdant jamais la vérité de vûe, je tâcherai, autant qu'il me sera possible, de vivre en homme de probité, & quand il le faudra, de mourir de même. Platon dans son Dialogue intitulé *Gorgias*, vers la fin.

TOME TROISIE'ME.

A LA HAYE,
Chez JEAN SWART.
M. DCC. LVI.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉBAUCHE
DE LA
RELIGION
NATURELLE.

SUITE DE LA SECTION IX.

V^e. Proposition.

TOUT homme qui découvre dans sa nature les proprietés, que nous avons décrites dans la Proposition I. a en même temps au-dedans de lui, le sentiment secret de sa propre éxistence & de ses actions; & c'est dans ce sentiment que

Digitized by Google

consiſte ſa vie : il y découvre, dis-je, encore la faculté d'appercevoir, de penſer, de raiſonner, de vouloir, de commencer & d'arrêter dans ſes propres membres pluſieurs degrés & pluſieurs eſpéces de mouvement, &c. (*a*). Celui qui n'a pas ces facultés, eſt hors d'état de me diſputer la vérité de cette Propoſition. Je n'apperçois donc ici aucune difficulté, excepté que ce ne fût peut-être touchant la puiſſance de commencer le mouvement : car ceux qui ſoutiennent qu'il y a toûjours dans le monde la même quantité de mouvement, ne peuvent pas accorder qu'il s'en produiſe un nouveau : ils ne doivent donc pas admettre que la communication du mouvement des eſprits animaux vienne de l'ame ; mais il faut qu'ils ſe retranchent à dire qu'étant déja en mouvement, ces eſprits reçoivent d'elle la ſimple direction de ce mouvement déja commencé pour ſe rendre dans les canaux particuliers propres à remuer les membres du corps qu'elle veut mettre en mouvement. A cela je

(*a*) *Celui qui ſe connoît bien lui-même, ſent qu'il a en lui quelque choſe de divin*, &c. Cicéron.

Digitized by Google

réponds, que si l'ame a le pouvoir de donner de nouvelles directions & un nouveau tour au mouvement des esprits animaux ; cela fait également à mon dessein ; & on en peut conclure ce que j'ai en vûë de prouver : Outre que l'ame n'auroit pas le pouvoir de donner de nouvelles directions au mouvement des esprits animaux, si elle n'avoit pas également la puissance de les mettre en mouvement, lorsqu'ils sont en repos.

Il est constant que je puis à mon gré remuer ma main en-haut, en bas, horisontalement, vîte, doucement, ou point du tout ; & que je puis s'il me plaît l'arrêter, lorsqu'elle est en mouvement. Or, si je permettois que ma main, ou les parties & les esprits animaux qui la mettent en mouvement, fussent uniquement gouvernés par les loix de la gravité ou par quelqu'autre mouvement, dont les esprits animaux eussent déja reçu les impulsions ; les effets, produits par le mouvement de ma main, seroient déterminés par les régles des méchaniques, & par conséquent ils seroient nécessaires : le mouvement ou le repos de ma main ne s'altéreroit pas au gré de ma volonté ; & il

Digitized by Google

ne pourroit pas être changé, comme il l'eſt, à la moindre de mes penſées. Si j'ai donc, comme je ſens que je l'ai, le pouvoir de remuer ma main d'une maniére différente de celle dont elle ſeroit remuée par les loix qu'obſerve la ſimple matiére, ou muë ou laiſſée à la force de ſa propre gravité; ce mouvement commence uniquement dans ma volonté, & c'eſt de là qu'il tire ſon origine (*a*).

VI. Prop. Ce qui eſt dans l'homme le ſujet ou le ſuppôt des connoiſſances & du ſentiment interne naturel à tous les hommes, ce qui penſe & ce qui a les facultés dont nous avons ci-deſſus fait mention; eſt néceſſairement une ſubſtance différente de ſon corps.

1. Je ne crois pas que les hommes trouvent qu'ils penſent, qu'ils voyent, entendent indifféremment dans toutes les parties de leurs corps: mais ils ſentent que le ſiége de leurs penſées & de leurs réfléxions eſt uniquement dans la

(*a*) *Si le corps n'eſt pas mû par les choſes externes, comme le ſont les êtres inanimés, ni naturellement, comme l'eſt le feu, il eſt clair qu'il eſt mû par l'ame*, &c. St. Greg. Thaumaturge.

Digitized by Google

tête (*a*) ; & que les nerfs qui leur communiquent la connoiſſance des objets extérieurs, aboutiſſent tous au même endroit : il eſt évident que c'eſt quelque choſe qui réſide particulierement dans cet endroit (*b*), & dans cette région du cerveau, qui gouverne le corps ; qui fait mouvoir toutes ſes parties par le moyen des nerfs, dont elle ſe ſert comme d'autant de rhênes ou de filamens (*c*) ; qui ſent toutes les impreſſions faites ſur lui ; qui voit par les yeux ; qui entend par les oreilles, &c. (*d*).

(*a*) *C'eſt, pour ainſi dire, le domicile des ſens.* Artémidore.

(*b*) *Là, où il y a un Roi, là ſont auſſi ſes ſatellites : or les ſatellites de l'entendement ſont les ſens placés dans la tête.* Philon Juif dans ſon Traité *des Allégories*, liv. 2.

[*c*] *Les parties du corps ſans raiſon ; mais lorſqu'il s'y fait un mouvement violent, la raiſon, agiſſant comme un frein, remet tout dans l'ordre, & fait que tout conſpire à la même fin & que tout obéit.* Plutarque.

[*d*] *Nous n'appercevons pas par nos yeux les choſes que nous voyons ; car il n'y a aucun ſens dans le corps ; mais il y a des eſpéces de paſſages depuis les yeux, les oreilles, les narines, juſques au ſiége de l'ame : c'eſt pourquoi lorſque nous ſommes attachés à la méditation*

Digitized by Google

Cette ſubſtance, quelle qu'elle ſoit, n'eſt point diminuée (*a*) par l'amputation d'un membre du corps (*b*); ni elle n'en perd pas pour cela ſes facultés: pendant qu'elle reſte dans le corps, la ſphére de ſon action eſt ſimplement retraiſſie, & elle n'a de moins qu'une partie des inſtrumens dont elle ſe ſervoit: elle ne peut faire uſage ni de ce qui n'eſt plus, ni de ce qu'elle n'a point.

Si les yeux ſont fermés ou les oreilles bouchées, cette ſubſtance ne peut, ni voir, ni entendre: mais éloignez les obſtacles qui s'y oppoſent, & vous verrez d'abord que la faculté, par laquelle

ou empêchés par quelque maladie, il arrive que nous ne voyons & n'entendons point, quoique nous ayons les yeux & les oreilles ouvertes; d'où il eſt aiſé de comprendre que l'ame ſeule voit & entend, & non pas les parties extérieures de notre corps qui ne ſont que les fenêtres de l'ame, par le moyen deſquelles l'ame ne pourroit même rien ſentir, ſi elle ne le faiſoit & ſi elle n'y étoit préſente. Cicéron.

[*a*] *Souvent auſſi les mains & les pieds étant coupés, l'ame reſte en ſon entier.* Saint Chryſoſtome.

(*b*) Ni même, *après que l'on a retranché une partie conſidérable du corps*, comme parle Lucrece.

Digitized by Google

cette ſubſtance vient à connoître les impreſſions faites ſur les organes de la ſenſation, a reſté pendant tout ce temps-là dans ſon entier : & qu'elle en auroit pû faire de même, ſi les yeux avoient continué de reſter fermés, ſi les oreilles avoient toûjours été bouchées, ou ſi les yeux euſſent été arrachés, & les oreilles renduës pour toûjours incapables d'entendre. Cela fait voir en général que lorſque quelque ſens ou quelque faculté ſemble endommagée, ou perduë par quelque accident corporel ; cela ne ſe fait point, parce que le corps apperçoit & poſſede lui-même ces facultés ; mais parce qu'il perd la capacité d'être l'inſtrument de la ſubſtance ſpirituelle qui eſt en lui, & qu'il ne donne pas à ce qui eſt le ſujet de ces facultés, occaſion de les éxercer ou du moins de de les éxercer comme il faut ; quoique ces facultés ſubſiſtent alors auſſi réellement, qu'elles le font lorſque les yeux ſont ſeulement fermés, & les oreilles bouchées (*a*). Ainſi donc cette ſubſtan-

[*a*] C'eſt-pourquoi Ariſtote dit, que ſi un vieillard avoit les yeux d'un jeune-homme, *il verroit auſſi comme un jeune-homme : ainſi la vieilleſſe ne vient pas de ce que l'ame ſouffre*

Digitized by Google

ce & ſes facultés, ſont réellement diſtinguées du corps & de ſes affections: or nous donnerons déſormais à cette ſubſtance le nom d'ame.

De-plus, lorſqu'un homme parcourt par ſa penſée & conſidere ſon propre corps, ne paroît-il pas avec la derniere évidence que ce corps eſt quelque choſe de différent de l'être qui le conſidere: & quand cet être ſe ſert de cette expreſſion, *mon corps*, ne peut-on pas demander ce qu'on entend par *mon*, & à quoi ce mot ſe rapporte? Ce ne peut être au corps même qui eſt incapable de dire lui-même, *c'eſt-là mon corps:* voilà pourtant une façon de parler, à laquelle nous ſommes naturellement accoûtumés, même ſans que nous y réfléchiſſions; mais elle vient du ſentiment interne & habituel que nous avons de nous-mêmes & de notre nature.

Voici plus clairement ma penſée. L'homme étant un Compoſé de deux parties, de l'ame & du corps, il peut dire indifféremment de l'une ou de l'autre de ces deux parties, *mon corps*

quelque choſe, mais des débauches & des maladies, &c.

Digitized by Google

ou *mon ame* : mais s'il étoit tout ſpirituel ou tout corporel ſans être autre choſe, il ne pourroit pas dire alors, *mon corps* ou *mon ame*; parce que ce ſeroit la même choſe que de dire, *le corps du corps*, *l'ame de l'ame*, *le Je de moi* : le pronom tient donc là la place de quelqu'autre ſubſtance, à laquelle le corps appartient (*a*); ou pour quelque choſe ſeulement dont le corps eſt une partie, ſçavoir, pour la perſonne de l'homme (*b*). Or alors cette expreſſion prouve néceſſairement l'éxiſtence d'une partie de cet homme, diſtinguée de ſa partie corporelle.

Il eſt évident qu'il y a dans les hommes deux intérêts d'une différente nature (*c*); celui de la raiſon d'un côté

(*a*) Hieroclès avec quelques autres compte que l'ame eſt véritablement l'homme : *car tu es l'ame & le corps eſt tien.*

(*b*) Ainſi Platon ſe ſert de ce mot *lui-même* pour exprimer ce Tout de l'homme : l'ame, comme faiſant partie de ce Tout, eſt appellée *une poſſeſſion.*

(*c*) *Il paroît auſſi qu'il y a en elle* * *quelqu'autre choſe que la raiſon qui s'oppoſe à elle, & qui lui réſiſte.* Ariſtote dans ſon *Ethique*, liv. 1. ch. 13. §. 4.

* Sçavoir les facultés de l'ame dont ce Philoſophe traite dans le chapitre cité.

Digitized by Google

& de l'autre celui des passions. Or puisqu'ils se trouvent directement opposés, il faut qu'ils appartiennent nécessairement à deux différens sujets. Bien loin de n'être qu'une même chose, le corps & l'esprit se font, pour ainsi dire, la guerre dans plusieurs rencontres.

En un mot, nous pouvons nous appercevoir qu'il y a quelque chose au-dedans de nous, qui soûtient & qui conserve le corps, qui dirige tous ses mouvemens de la maniére qui est la plus propre à sa conservation, qui trouve les remédes qui lui conviennent lorsqu'il lui arrive quelque mauvais accident, &c. sans laquelle il tomberoit bien-tôt à terre, & il subiroit bien-tôt le sort commun à la matiére *. On doit donc considerer le corps comme étant sous la direction & sous la garde de quelqu'autre substance, qui le gouverne ou qui devroit du moins le gouverner; & qu'on peut par conséquent conclure être différente du corps même.

VII. Prop. L'ame ne peut pas être purement matérielle : car si elle l'étoit, ou toute la matiére devroit penser, ou

* La dissolution.

Digitized by Google

la différence qui se trouveroit entre celle qui penseroit, & celle qui ne penseroit pas, devroit nécessairement naître de la différence de leurs modifications, de leur grandeur, de leur figure, ou du mouvement (*a*) particulier à quelques parties de la matiére; ou la faculté de penser devroit être nécessairement ajoûtée à quelques systêmes de matiére, sans l'être à d'autres.

Mais en premier lieu, l'opinion, qui attribue à la matiére la faculté de penser, est contraire à toutes les perceptions & à toutes les notions que nous avons de cette substance; & cette position ne peut être vraye, à moins que nos sens & nos facultés ne soient uniquement faites pour nous tromper. Nous ne découvrons pas les moindres symptômes de pensée ou de sentiment dans nos tables, dans nos chaises, &c.

Pourquoi la scéne de nos pensées se

(*a*) La question, si l'ame de l'homme consiste dans la figure, dans la modification ou dans le mouvement de la matiére, est semblable à celle que fait Séneque dans une de ses Epitres, lorsqu'il demande, *si la justice, la prudence, & les autres vertus sont animales.*

Digitized by Google

passe-t-elle dans nos têtes ; pourquoi tous les instrumens du sentiment vont-ils comme faire leurs rapports à quelque chose qui réside, si toute la matiére a la faculté d'appercevoir & de penser ? Car il y auroit en ce cas-là autant de pensée & d'entendement dans nos talons & dans les autres parties de notre corps, que dans nos têtes.

Si toute la matiére pense, elle doit absolument le faire entant que matiére; & la pensée doit être de son essence & nécessairement renfermée dans sa définition : or par la matiére, nous n'entendons autre chose qu'une substance étenduë & impénétrable. Par conséquent, puisqu'il n'est pas essentiel à la matiére de penser, parce qu'il peut y avoir de la matiére sans cette proprieté; la matiére ne peut pas penser simplement entant que matiére.

S'il étoit vrai que la matiére eût cette faculté, il seroit vrai aussi, non-seulement que nous devrions penser jusques à l'anéantissement de la matiére dont nous sommes composés ; & les défenseurs de cette doctrine en reviendroient sans y penser à la preuve de l'immortalité ; mais encore nous devrions avoir

Digitized by Google

toûjours penſé depuis que cette matiére éxiſte ; & il ne pourroit y avoir aucune interruption de nos penſées actuelles * ; ce qui ne ſemble pas être notre condition.

Si la penſée, le ſentiment intérieur, &c. ſont des qualités eſſentielles à la matiére, chacune de ſes parties doit les poſſeder : & dans cette ſuppoſition elles ne pourroient pas être communes à un ſyſtême, à un corps ſéparé de matiére : car un ſyſtême compoſé de parties matérielles ſeroit un ſyſtême compoſé de choſes, qui auroient chacune une connoiſſance intérieure de leur propre éxiſtence & de leurs qualités individuelles ; & elles penſeroient par conſéquent toutes ſeules : Or il ne pourroit y avoir alors aucun acte de connoiſſance intérieure, ni aucune penſée commune au Tout. La contiguité n'y feroit rien ; puiſque la diſtinction & la qualité individuelle de chaque partie ſeroient auſſi entierement conſervées malgré cette proximité, que ces parties étoient ſéparées par un eſpace très-conſidérable.

* On a déja fait une remarque ſur cette expreſſion.

Digitized by Google

En second lieu : La faculté de penser, &c. ne peut pas venir de la grandeur, de la figure, de la tissure, ni du mouvement de la matiére ; parce que le changement de ces qualités rend seulement les corps plus grands ou plus petits, ronds ou quarrés, ou de quelqu'autre figure ; il cause en eux une plus grande raréfaction ou condensation ; il fait qu'ils sont transportés d'un lieu à un autre avec plus ou moins de vîtesse, ou en vertu d'une direction nouvelle, &c. Or toutes ces idées étant entierement différentes de la pensée, il ne peut y avoir aucun rapport entr'elle & la matiére (*a*). Bien-loin d'être les principes & les causes de la pensée & de l'action, ces modifications & ces accidens de la matiére sont les effets de l'action d'une substance supérieure sur la matiére qu'on prouve invinciblement par-là être purement passive, insensible, & entierement incapable de penser. Tout ceci est évident à ceux qui ont le sens commun.

(*a*) *Aucun corps ne produit un esprit : car comment des choses inanimées produiroient-elles un esprit ?* Salluste dans son Traité *des Dieux & du Monde*, chap. 8.

Digitized by Google

Ceux qui font consister l'essence de l'ame dans certain mouvement communiqué à quelques parties de la matière, supposé qu'il soit pourtant possible qu'il y ait des personnes imbuës d'une telle opinion, devroient entr'autres choses considerer qu'il n'appartient qu'à l'ame (*a*) de mouvoir les corps volontairement & de son plein gré; & que cette faculté qui n'est autre chose que le pouvoir de commencer le mouvement, ne peut pas venir d'un mouvement déja commencé, & communiqué par une cause extrinséque.

Que le *Matérialiste* * examine bien, s'il ne sent pas en lui-même quelque chose qui agit par un principe extrinsé-

[*a*] Que l'ame soit le principe du mouvement, ou ce qui le commence en nous; c'est ce que les Anciens ont souvent assuré; quoique cette vérité n'ait pas d'ailleurs besoin de témoignage : *Quelques-uns disent que l'ame est la premiere & la principale cause du mouvement.* Aristote dans son Traité *de l'ame*, liv. 1. chap. 2. *L'ame est ce qui fait mouvoir le corps en dedans, & elle se meut elle-même.* Simplicius. Plotin l'appelle *le principe du mouvement.*

* L'Auteur entend par ce terme ceux qui soutiennennt que l'ame est matérielle.

Digitized by Google

ſéque : ſi ſa propre expérience ne le convainc pas de la liberté & du pouvoir de ſe gouverner ſoi-même, & de choiſir à ſon gré : s'il ne jouït pas de quelque eſpece d'empire indiviſible, en vertu duquel il commande à ſes propres penſées ; il les envoye dans les lieux particuliers qu'il leur marque ; il leur donne telle ou telle occupation (*a*) ; il forme tels & tels deſſeins & projets. Qu'il éxamine bien enſuite, s'il y a rien de pareil dans la pure matiére (*b*), quelles que puiſſent être ſa figure & ſa grandeur ; matiére qui reſteroit à ja-

(*a*) *L'ame parcourt toute la terre, ce qui eſt à l'entour de la terre, & ce qui eſt depuis la terre juſques au ciel.* Maxime de Tyr.

[*b*] Quel ridicule argument n'eſt pas celui dont ſe ſert Lucrece pour prouver la matérialité. *Lorſqu'il paroît que l'ame remue les membres, arrache le corps au ſommeil*, &c. *choſes dont aucune ne peut ſe faire ſans quelque attouchement, & l'attouchement ne peut ſe faire ſans corps ; ne faut-il pas avouer que l'ame & l'eſprit ſont d'une nature corporelle.* Lucrece liv. 3. vers 163. Si rien qu'un corps ne peut mouvoir un autre corps, qui meut ce premier corps ? Le corps pourroit auſſi-bien ſe mouvoir ſoi-même, que d'être mû par un corps qui ne reçoit le mouvement d'aucun autre corps.

Digitized by Google

mais immobile dans le lieu où il lui arriveroit d'être placée, ſi elle n'étoit pouſſée & miſe en mouvement par quelqu'autre ; monument éternel de ſon inaction & de ſon inſenſibilité, & de ſon incapacité d'agir. Un agent tel qu'eſt notre ame (*a*), qui eſt le ſujet de tant de facultés, peut-il n'être lui-même qu'un ſimple accident ?

Lorſque je commence à me remuer, je le fais pour quelque raiſon, & en vûë de quelque fin ; & pour obtenir cette fin, je concerte en moi-même, s'il en eſt beſoin, les meſures les plus propres à l'acquerir : Or cela n'a rien qui reſſemble à un mouvement purement machinal & matériel ; c'eſt-à-dire, à la production duquel la ſeule matiére eſt intéreſſée. Qui peut concevoir que la matiére ſe meuve par des argumens ; & qui a jamais mis les ſyllogiſmes & les démonſtrations parmi les leviers & les poulies ?

Non ſeulement nous nous déterminons à nous mouvoir, par des raiſons qui viennent uniquement de nous-

(*a*) *L'ame eſt une choſe très-ſubtile : car elle pénétre par-tout.* Thalès chez Diogene Laërce.

Digitized by Google

mêmes ; mais encore par celles que d'autres perſonnes nous communiquent dans leurs entretiens ou dans leurs écrits ; peut-être même nous déterminons-nous uniquement par leurs ſeuls deſirs, & ſur leur ſimple ſuggeſtion. Or perſonne ne peut ſans doute s'imaginer, que dans ce cas les paroles prononcées ou écrites, une foible agitation de l'air ou quelques coups de plume ſur le papier, agiſſent ſur le lecteur ou ſur l'auditeur avec une force naturelle ou machinale, juſques à lui faire prendre un mouvement particulier ou à l'empêcher d'en prendre aucun. La raiſon, la priere, le conſeil d'ami qu'on ſuppoſe les ſeuls motifs de l'action, ne peuvent faire aucune impreſſion ſur la matiére : un être donc d'une nature toute différente qui conçoit leur force & leur ſens, peut ſeul agir par de tels motifs.

Ne voyons-nous pas que dans la converſation une choſe agréablement dite fait tomber ceux qui l'entendent dans des éclats de rire ; qu'une incivilité fait mettre en colere, & ainſi du reſte ? Ces affections ne peuvent pas être l'effet phyſique des paroles qu'on

Digitized by Google

prononce ; parce qu'elles produiroient infailliblement cet effet, soit qu'elles fussent entenduës, soit qu'elles ne le fussent pas. On peut encore se servir de cette comparaison pour démontrer que quoique les paroles ne contiennent rien d'agréable ou d'incivil, ou qu'on croye peut-être avoir entendu des paroles qui n'ont pas été réellement prononcées ; si on a pourtant conçu qu'elles le contenoient, ou si le son est différent de ce qu'il devroit être ; l'effet sera toûjours le même. C'est donc le sens des paroles qui est quelque chose d'immatériel, & qui produit le mouvement des esprits animaux, du sang & des muscles, en passant dans l'entendement, & en déterminant ce qui est le sujet des facultés actuelles à agir sur le corps.

Ceux qui s'imaginent que la matiére vient à vivre, à penser & à agir d'elle-même, dès qu'elle est réduite à une certaine grandeur, dès que ses parties sont disposées d'une certaine maniére, dès qu'elle reçoit une certaine figure, ou dès qu'elle reçoit les impulsions d'un mouvement particulier : ceux-là, dis-je, feroient fort bien de nous apprendre ce

Digitized by Google

degré de finesse, ce changement dans la situation des parties de la matiére, &c. qui font qu'elle se trouve tout-à-coup en vie & pesante; & de nous dire quel est précisément l'instant qui introduit en elle ces importantes proprietés: s'ils sont dans l'impuissance de le faire, & s'ils ne peuvent pas arrêter leurs yeux sur quelque crise particuliere. C'est une marque que ce qu'ils disent n'est guéres bien fondé: car s'ils n'ont aucune raison d'attribuer ce changement à un degré ou à une différence, plutôt qu'à une autre; ils n'ont point de raison de l'attribuer à aucune; & ils se trouveront dans l'impuissance d'alléguer aucune raison pour ce changement. De plus, puisque la grandeur, la figure, & le mouvement ne sont que des accidens de la matiére, & non pas la matiére même, & que sa substance est uniquement & véritablement la matiére; & puisque la substance d'aucune partie de la matiére ne différe point de la substance d'une autre de ses parties, si quelque masse de matiére est pensante de sa nature, toute la matiére doit l'être. Nous avons vû ail-

Digitized by Google

leurs l'impossibilité de cette proposition.

De-là il résulte donc que s'il y a une matiére pensante, c'est un privilége qui lui a été accordé; c'est-à-dire, que la faculté de penser a été ajoûtée à la nature de quelques-unes de ses parties: ce qui, pour le dire en passant, prouveroit l'éxistence d'un Etre capable de conférer cette faculté; & après avoir bien considéré l'incapacité d'agir propre à la matiére, on ne pourroit s'empêcher de conclure que cet Etre est tout-puissant. Mais dans le fonds la matiére n'est pas susceptible de tant d'excellence; & elle n'est point faite pour pouvoir penser: car puisque cette puissance n'est pas essentielle à la matiére, on ne peut rendre cette substance capable de penser, sans en faire une substance d'une nature toute différente de ce qu'elle est. Ce pouvoir de penser ne peut pas venir non plus d'aucune des modifications, d'aucun des accidens de la matiére; & par quelle autre raison peut-on rendre ainsi une partie de la matiére entierement différente de l'autre?

Tant s'en faut que les accidens de la matiére ayent été faits par un Etre su-

Digitized by Google

périeur, pour produire la penſée, que même la plûpart d'entr'eux font voir que cette matiére n'eſt point ſuſceptible de la faculté de penſer : la ſeule diviſibilité prouve cette vérité : car ce qui eſt fait pour penſer doit être un ſeul Tout, ou pluſieurs Touts joints enſemble : Or il eſt impoſſible qu'il y ait une partie de la matiére abſolument indiviſible. Il peut ſe faire à la vérité qu'il ait plû à l'Auteur de la nature de former des atomes dont les parties nous ſont réellement imperceptibles, & qui ſont les principes des autres corps matériels ; mais ils ſont, malgré cette imperceptibilité, compoſés de parties indiſſolublement unies les unes aux autres, Si le ſiége de la penſée eſt dans pluſieurs parties : Or il eſt indifférent qu'elles ſe ſerrent de près les unes les autres, ou qu'elles ſoient détachées, ou qu'elles ſoient dans une eſpéce de fluidité ; ſi, dis-je, le ſiége de la penſée eſt dans pluſieurs parties, comment eſt-il poſſible qu'il n'y ait pas autant d'eſprits & de ſubſtances penſantes, qu'il y a de parties dans la matiére ? Et dans ce cas la conſéquence dont nous avons déja

Digitized by Google

fait mention *, s'offrira encore à nous; à moins qu'il n'y ait quelque chose de nouvellement ajoûté à ces parties, pour leur servir de centre, pour unir leurs actes, & pour ne faire qu'un Tout de leurs différentes pensées. Or que peut être cette nouvelle substance, si elle n'est elle-même un Tout?

La matiére seule ne peut jamais conserver des idées abstractes & générales, telles que sont la plûpart de celles que nos esprits ont (*a*): car si elle pouvoit réfléchir sur ce qui se passe dans elle-même, elle n'y trouveroit sans doute

(*a*) Quoique Diogene ait pû voir la table & la tasse, il ne pût pourtant pas voir, de ses yeux, les τραπεζότης & κυαθότης † de Platon, Diogene Laërce, dans la *Vie de Diogene*, p. 150.

* C'est-à-dire, que cela trouveroit l'éxistence d'un Etre capable de conférer cette faculté à chacune de ces parties.

† Termes que Platon employa en disputant sur les idées, & qu'on ne peut pas bien traduire, à moins qu'on ne voulût dire *tableté* & *tasseté*, comme a traduit l'ancien Interpréte François; mais par ces mots Gaulois on n'entend pas mieux la signification des mots Grecs, si l'on n'entend pas par-là ce qui distingue une table & une tasse de tout autre être,

Digitized by Google

que des impreſſions matérielles & particulieres : les abſtractions & les idées métaphyſiques ne peuvent pas être gragées ſur la matiére (*a*). Comment un être qui ne ſeroit lui-même que matériel, pourroit-il faire des abſtractions de la matiére ? Et pour en venir aux images matérielles mêmes, qu'on ſuppoſe ordinairement gravées ſur le cerveau ou ſur quelqu'une de ſes parties, & qui rempliſſent, pour ainſi dire, le magaſin de l'imagination & de la mémoire, comment l'être qui parcourt, & qui lit, pour m'exprimer ainſi, les impreſſions & les traces faites ſur le cerveau ou ailleurs, ne ſeroit-il pas diſtinct de ce cerveau ou de cette autre choſe, ſur laquelle ces impreſſions ſont faites ? S'il ne l'étoit pas, ne ſe contempleroit-il par ſoi-même ; ne ſeroit-il pas en même temps le lecteur & le livre ? Et n'eſt-il pas auſſi impoſſible à cet Etre diſtinct, & qui contemple ces impreſſions,

(*a*) Platon, & plus généralement les *Sages*, diſent qu'à la vérité l'ame apperçoit les objets du ſentiment par la médiation du corps ; mais qu'il y a *des choſes qui dépendent d'elle* ſeule, *qui la font réfléchir ſur elle-même.* Diogene Laërce.

Digitized by Google

preſſions, d'être purement corporel, qu'il l'eſt au corps d'appercevoir & de penſer ſans être réüni à une ame ? Car les ſens & les organes, propres à lire & à appercevoir ces caractéres, & ces traces faites à l'occaſion des impreſſions cauſées par les objets extérieurs, ſeroient abſolument néceſſaires à cet autre être corporel : on introduiroit donc ainſi un nouveau corps organiſé ; & on pourroit faire contre l'ame, & les facultés de ce nouveau corps, les queſtions & les difficultés propoſées contre l'ame, & les facultés du premier (*a*).

Si mon ame étoit purement matérielle, je n'appercevrois au-dedans de moi les objets viſibles & extérieurs que conformément aux impreſſions qu'ils font ſur la matiére. Par exemple, l'image d'un cube qui eſt dans mon eſprit ou mon idée d'un cube, devroit toûjours être dans quelque point de vûë particulier, & conforme aux régles de la perſpective ; & ſans cela il me ſeroit impoſſible de me le repréſenter : au-lieu

(*a*) Une telle ame doit être ſans doute telle que la fait St. Grégoire Thaumaturge : *Une ſubſtance animée, car il ſeroit abſurde de dire l'ame de l'ame.*

Digitized by Google

que je puis à préſent me former l'idée de tout ce qu'il eſt en lui-même ; je puis preſque conſidérer à la fois toutes ſes faces, comme s'il étoit, pour ainſi dire, entierement environné de mon eſprit.

Je puis corriger au-dedans de moi les apparences extérieures, & les impreſſions faites par les objets ſur mes ſens ; & je ſuis capable de me former d'avance, ſur le témoignage & ſur l'avis de mes ſens, l'idée de ce qui n'éxiſte pas encore dans la matiére. En jettant les yeux ſur un cercle matériel, j'apprends à me former l'idée d'un cercle, ou d'une figure faite par la révolution d'un rayon autour de ſon centre : mais rappellant d'abord ce qu'en d'autres occaſions j'ai appris de la matiére, je puis conclure qu'il n'y a point de parfait cercle matériel : de ſorte que j'ai alors une idée qui me vient peut-être à l'occaſion des impreſſions faites ſur moi par les objets extérieurs, mais que je ne puis réellement trouver dans aucun de ces objets. Parce que j'apperçois de fort loin une tour qui me paroît ronde & petite ſelon l'impreſſion faites ſur mes organes matériels ; je ne conclus pas pour cela qu'elle le ſoit : il y a quel-

Digitized by Google

que chose en moi qui raisonne sur les circonstances de cette perception, qui fait, pour ainsi dire, la leçon à mes sens, & qui corrige l'impression faite sur eux : Or ce qui raisonne ainsi doit être supérieur à la matiére ; puisqu'une ame matérielle n'est elle-même capable de recevoir les impressions faites sur elle, que conformément à la nature des organes matériels. On pourroit donner une infinité d'exemples de cette nature. Voyez pag. 86, 87, &c.

Si nous connoissons quelque chose de la matiére ; c'est qu'elle est une substance sans vie, insensible, & purement passive ; & qu'elle agit nécessairement ou plutôt qu'une autre substance agit sur elle, conformément aux loix du mouvement & de la gravité ; la qualité d'être passive lui est essentielle : & si nous avons quelque connoissance de nous-mêmes, c'est celle, par laquelle nous sommes intérieurement convaincus de notre propre éxistence & de nos actes ; c'est-à-dire, par laquelle nous sommes intérieurement convaincus que nous vivons ; que nous avons un degré de liberté ; que nous pouvons nous remuer de notre propre mouvement ;

Digitized by Google

en un mot, que nous pouvons dans plusieurs occasions, & par une seule de nos pensées, détourner les effets de la gravité, communiquer à nos esprits un mouvement nouveau, & donner à ce mouvement des directions nouvelles. C'est-pourquoi c'est renverser la nature de la matiére que de lui attribuer toutes ces proprierés; c'est de la mort faire la vie; c'est changer l'incapacité de penser en faculté de penser; c'est donner à la nécessité la nature de la liberté: or dire que Dieu peut ajoûter à la matiére la faculté de penser, de se mouvoir d'elle-même, &c. si on entend par-là que Dieu peut faire de la matiére le suppôt de ces facultés, ou la substance à laquelle sont inhérentes; c'est dans le fonds la même chose que de dire, que Dieu peut ajoûter la faculté de penser à l'impuissance de penser, le pouvoir d'agir librement à la nécessité, &c. Quel sens y a-t-il dans cette proposition? Voilà pourtant la contradiction qu'elle devroit renfermer dans la supposition que la matiére conserveroit toûjours sa nature, quoique douée de la pensée.

Cette faculté de penser dont plu-

Digitized by Google

ſieurs perſonnes nous parlent comme d'une qualité, ajoûtée par la toute-puiſſance de Dieu à divers ſyſtêmes de matiére diſpoſés à la recevoir, doit néceſſairement, quoiqu'on l'appelle toûjours ainſi, marquer une ſubſtance douée de la faculté de penſer : car la faculté de penſer toute ſeule ne ſuffit pas pour former l'idée de l'ame, qui eſt elle-même douée de pluſieurs autres facultés, telles que ſont celles d'appercevoir, de réfléchir, de comparer, de juger, de tirer des conſéquences & de raiſonner, de vouloir, de communiquer le mouvement au corps, de conſerver par ſa préſence l'éxercice des fonctions animales, & de donner la vie : c'eſt pourquoi tout ce qui eſt ajoûté à la matiére, doit être doué de ces autres facultés : & je laiſſe entierement aux perſonnes qui ne ſont point prévenuës, le ſoin de décider ; ſi la faculté de penſer, & les autres dont nous venons de faire l'énumération, ſont ſimplement les facultés d'une faculté (*a*) ;

(*a*) Cela eſt plus mauvais que *l'ame de l'ame*, dont il eſt parlé dans Maxime de Tyr, & dans l'endroit que nous venons de citer dans la note précédente : l'Auteur de l'Eſſai

Digitized by Google

ou si elles ne sont pas plutôt les facultés d'une substance (*a*), qui étant, de leur propre aveu, ajoûtée à la matiére, en doit conséquemment être différente.

Si les hommes réfléchissoient sérieusement sur eux-mêmes, je suis assuré qu'ils ne prendroient pas l'ame pour une faculté du corps, ni pour une de ses dépendance ; mais ils reconnoîtroient qu'elle est plutôt placée proprement

sur l'*Entendement humain* a combattu ce raisonnement ou quelque chose d'approchant : *Demander*, dit-il, *si la volonté est libre, c'est demander si une faculté a une autre faculté, une capacité une autre capacité ; question trop grossiere & trop absurde pour servir de fondement à une dispute, & pour mériter de réponse : car qui ne voit que les facultés appartiennent aux seuls agens, & qu'elles sont les attributs de quelque substance & non pas les facultés & les attributs mêmes.* Il y a, si ma mémoire ne me trompe, quelque part dans le même Auteur un autre passage, qui fait autant ou mieux à mon sujet ; mais je ne puis à présent le trouver.

(*a*) Si l'ame est simplement un attribut ou un accident du corps ; comment cet accident a-t-il plusieurs autres accidens ; ou comment est-il leur suppôt ; comment en a-t-il même de contraires ? Comme quand nous disons, *une ame sage & une ame folle.* Sepher Haemuna.

Digitized by Google

dans le corps, non-seulement afin qu'elle s'en serve comme d'un instrument, & qu'elle agisse par son moyen; mais encore pour gouverner par ses propres lumieres le corps & toutes ses parties: car je crois que c'est une chose assez évidente, qu'en plusieurs occasions l'esprit gouverne le corps arbitrairement, quoique pourtant l'étenduë de son action soit renfermée dans des bornes très-étroites: & il est monstrueux de supposer, que ce gouverneur ne soit autre chose qu'une certaine disposition, qu'un accident ajoûté de surcroît à la matiére même qu'il gouverne. Il est vrai, qu'un navire seroit inutile à la navigation, s'il n'étoit pas construit & équippé d'une maniére propre à en faire cet usage: mais lorsqu'il a la forme nécessaire; & lorsqu'il est devenu système de matériaux pour rangés pour servir à la navigation, ce n'est nullement cet arrangement qui gouverne; c'est-là l'affaire de l'homme, cette substance distinguée du navire, & qui tient le gouvernail; & des matelots qui font la manœuvre: de même on ne pourroit agir comme fait l'ame sur nos vaisseaux corporels, sans une certaine organisation,

Digitized by Google

& ſans une ſtructure de leurs parties propre à cela ; mais ces vaiſſeaux ne ſont pourtant pas gouvernés par leur figure, par leurs modifications, ni par quelqu'autre de leurs accidens. La capacité d'être gouverné ou appliqué à certains uſages, ne peut pas être ce qui gouverne, ni ce qui applique à ces uſages (*a*). Il faut qu'il y ait au timon quelque ſubſtance diſtincte qui gouverne le corps ; ſans laquelle il iroit à ſec, où il couleroit plutôt à fonds.

Je ſuis convaincu par toutes ces raiſons que la matiére ne peut ni penſer, ni être faite pour penſer : car quand la faculté de penſer pourroit être ajoûtée à un ſyſtême de matiére, ſans le joindre avec une ſubſtance immatérielle (*b*) ; cependant le corps de l'homme n'eſt pas un tel ſyſtême ; puiſqu'il eſt conſ-

(*a*) *Autre eſt ce qui employe à l'uſage, autre ce dont on fait uſage.* Platon dans ſon premier *Alcibiade*, pag. 35.

(*b*) Ou *quand la modification de ſolidité pourroit être ajoûtée à une ſubſtance penſante :* or cette façon de s'exprimer, quoiqu'il ne me reſſouvienne pas de l'avoir jamais rencontrée ailleurs, & qu'elle ſoit fort ſemblable à celle du texte, me plairoit pourtant beaucoup mieux.

Digitized by Google

tant qu'il ne penſe point, & qu'il eſt organiſé de maniére à tranſmettre les impeſſions qu'il reçoit des objets ſenſibles, juſques au cerveau, où il eſt hors de doute que réſide celui qui apperçoit ces impreſſions : & qui réfléchit ſur elles : c'eſt pourquoi ce qui, dans ce cerveau, apperçoit, penſe, veut, &c. doit être certainement le ſyſtême de matiére, auquel eſt ajoûtée la faculté de penſer. Après avoir donc bien conſideré tout ce que nous venons d'avancer, jugez de grace, ſi, au-lieu de dire que cet habitant de nos têtes, que nous appellons l'ame, eſt un ſyſtême de matiére, auquel a été ajoûtée la faculté de penſer, il ne ſeroit pas plus raiſonnable de conclure, *que cet habitant eſt une ſubſtance penſante, intimément unie à quelque véhicule matériel très-délicat qui réſide dans le cerveau.* Quoique je ne comprenne pas parfaitement, comment une ſubſtance penſante & ſpirituelle peut-être auſſi intimément unie à un tel véhicule matériel ; cependant je comprends auſſi-bien cette union que celle qui eſt en général entre l'ame & le corps, & peut-être même que la contiguité des parties de la matiére ; je la comprends.

Digitized by Google

du moins beaucoup mieux, que je ne puis comprendre comment une substance pensante peut être ajoûtée à la matiére : outre qu'il est plus facile de rendre raison de plusieurs phénomenes par cette hypothése, qui, quoique je ne prétende pas la soûtenir avec opiniâtreté se réduit à ceci : 1. L'ame de l'homme est une substance qui pense, qui est revêtue d'un véhicule matériel, ou plutôt qui lui est unie, & qui est comme inséparablement mêlée avec lui (a), j'allois presque dire, incorporée. 2. Cette ame & ce véhicule agissent de concert, & ce qui fait impression sur l'un, le fait aussi sur l'autre. 3. L'ame est retenuë dans le corps, dans la tête ou dans la cervelle, par quelque sympathie ou attraction, qui est entr'elle & son véhi-

(a) *Il est digne de notre attention d'examiner, si la faculté active n'est pas un attribut propre à l'esprit ; & si la passive n'est pas propre à la matiére : de-là on peut conjecturer que les esprits crées ne sont pas entierement séparés de la matiére, parce qu'ils sont actifs & passifs. Un pur esprit, sçavoir Dieu, est seulement actif ; la pure matiére est seulement passive ; & nous pouvons juger que ces êtres qui sont l'un & l'autre, sont & spirituels & matériels.* Locke de l'*Entendement humain.*

Digitized by Google

cule matériel, jusques à ce que quelque mauvais accident, quelque maladie, ou la décadence de l'homme pendant la vieillesse, fassent tomber le corps en ruïne, détruisent la demeure de l'ame, interrompent le cours du penchant mutuel qui est entr'elle & son véhicule, ou que ce penchant soit peut-être changé en une antipathie qui la force à s'envoler. 4. Par le moyen de ce véhicule le mouvement & les impressions sont communiquées dans toutes les parties du corps : mais nous nous étendrons bien-tôt plus au long sur cet article.

VIII. Prop. L'ame de l'homme subsiste après la dissolution de son corps : c'est-à-dire, qu'elle est immortelle.

1. Si elle est immatérielle, elle est indivisible ; & elle est par conséquent incapable d'être dissoluë & détruite, comme sont les corps (*a*). Un tel être ne peut périr que par l'anéantissement ;

(*a*) C'est l'argument dont Socate se sert dans Platon. L'ame ne peut pas être *dissoluë* ; c'est pourquoi elle est *incorruptible* : ce que Cicéron interprête ainsi : *L'ame ne peut être ni séparée ni divisée ; donc elle ne peut mourir.*

Digitized by Google

c'eſt-à-dire, il ſubſiſtera toûjours, il continuera toûjours d'être ; ſi un Etre capable de l'anéantir par un acte particulier : & s'il y a quelque raiſon pour nous porter à croire qu'il ſe fait à la mort des hommes une telle annihilation ; que ceux qui prétendent la ſçavoir, nous en faſſent part. L'acte, par lequel une ſubſtance ſeroit réduite à néant, demande ſans contredit la même puiſſance que celui par lequel le néant eſt changé en quelque choſe : & je penſe que ceux qui nient l'immortalité de l'ame prendront leurs précautions avant que d'admettre une telle puiſſance.

2. Suppoſé qu'il fût poſſible que l'ame fût matérielle : c'eſt-à-dire, que la matiére fût le ſujet des facultés de penſer, de vouloir, &c. cependant puiſque nous ne pouvons pas nous empêcher de ſentir que toutes ces facultés ſont d'une même & ſeule ſubſtance, que les différens actes de l'eſprit ſont les actes de cette même ſubſtance ; & qu'ils ſont, chacun d'eux, individuels & véritablement diſtincts de tout autre acte : il ſuit de-là, que cette matiére doit être auſſi parfaitement unie, & auſſi abſolument une dans ſa nature,

Digitized by Google

que puiſſe l'être quelqu'autre eſpéce de matiére qu'il nous ſoit poſſible de connoître : Or la moindre choſe qu'on puiſſe avouer après cela, eſt que cette ſubſtance eſt véritablement ſolide, & non pas actuellement diviſible ; c'eſt-à-dire, incapable d'être détruite par aucune cauſe naturelle.

Introduire une matiére douée de la faculté de penſer ou actuellement penſante ; c'eſt introduire une matiére douée d'une proprieté nouvelle & contraire à la nature de la matiére ; & c'eſt introduire une nouvelle eſpéce de matiére (*a*), auſſi eſſentiellement différente de la matiére commune & privée de la faculté de penſer, que quelque eſpéce que ce ſoit différe de ſon contraire dans l'arbre des prédicamens ; & que le corps même différe de l'eſprit : car un être doué de la faculté de penſer, & un autre qui en eſt privé, différent auſſi

(*a*) Lucrece liv. 3. vers 238. ſemble ſe mettre à couvert de cette objection : *On a déja découvert une troiſiéme nature de l'eſprit : & cependant toutes ces trois natures ne ſuffiſent pas pour créer le ſentiment*, &c. *il eſt donc néceſſaire de lui en attribuer une quatriéme : mais elle n'a abſolument aucun nom.*

Digitized by Google

eſſentiellement que les êtres corporels différent des incorporels. Si cela eſt ainſi, la matiére penſante doit continuer à penſer, ou juſques à ce qu'elle ſoit anéantie, ou juſques à ce qu'il ſe faſſe une tranſmutation d'une eſpéce en une autre : Or avoir recours à l'attente de l'un ou de l'autre de ces deux changemens, c'eſt ſe réduire à attendre que la toute-puiſſance vienne au ſecours d'une fort mauvaiſe cauſe.

Si on diſoit que Dieu peut en vertu de ſa toute-puiſſance ajoûter une quatriéme dimenſion à certaines parties de la matiére ; je ne diſputerois pas peut-être alors l'étenduë du pouvoir divin : mais je pourrois néanmoins ſoûtenir, que la matiére qui éxiſteroit avec quatre dimenſions, ſeroit eſſentiellement différente de celle qui ne peut pas éxiſter avec ces quatre dimenſions, & qui ne peut éxiſter qu'avec trois ; & je pourrois ſoûtenir encore que la matiére qui auroit ces quatre dimenſions, devroit toûjours reſter telle ; parce qu'aucune ſubſtance ne peut pas être changée en une autre ſubſtance eſſentiellement différente ; & nous n'en connoiſſons aucune, qui ſuivant l'ordre de la nature

Digitized by Google

ceſſe entierement d'éxiſter, & qui ſoit anéantie.

3. Nous allons donner à la preuve qui ſuit, la forme d'une objection & de ſa réponſe; parce que donner la ſolution de la principale difficulté qu'on peut propoſer contre une opinion, c'eſt une preuve excellente de ſa vérité.

Object. Il ſemble qu'il ne ſoit pas eſſentiel à l'ame de penſer, mais ſeulement d'avoir la faculté de penſer dans de certaines circonſtances: car elle ne penſe point lorſqu'elle eſt enveloppée dans le premier germe de l'homme, dans le ventre de la mere, peut-être dans la premiere enfance, pendant le ſommeil ou pendant un évanouïſſement: la raiſon de cela ſemble venir des circonſtances où ſe trouve le corps qui n'eſt pas aſſez étendu, ni diſpoſé comme il faut; ou qui pendant quelque temps employe uniquement ſes eſprits à digerer les alimens qu'il prend, ou à remplir les fonctions de l'œconomie animale, ou dont les parties ſont dérangées, & les paſſages ſi bouchés par quelque attaque extérieure, ou par la force de quelqu'ennemi qui eſt entré dans le corps, que le ſang & les autres

Digitized by Google

fluides ont peine à circuler, ou qui reçoit quelqu'autre ſemblable impreſſion contraire à ſa nature. C'eſt pourquoi la queſtion dont il s'agit, n'eſt pas de ſçavoir, ſi l'ame eſt matérielle ou non; moins encore ſi elle ſera anéantie à la mort: il s'agit de ſçavoir, quelle que ſoit ſa nature ou ſon ſort à venir, ſi une ame qui ceſſe de penſer, quand le corps n'eſt pas bien diſpoſé pour cela, puiſſe aucunement penſer, lorſque le corps eſt entierement diſſolu, & que cette diſſolution ôte à l'ame les occaſions de le faire agir & d'agir par ſon moyen (*a*).

Rép. Parce que nous ne pouvons pas entierement répondre à cette objection, juſques à ce que nous ſoyons entrés plus avant dans la nature d'une ſubſtance ſpirituelle, & du lien qui unit l'ame avec le corps; il ne faut pas croire pour cela qu'il ſoit abſolument impoſſible

(*a*) Si Lucain liv. 3. vers 39. entend par *le ſentiment* toute ſorte d'appréhenſion & de connoiſſance, il n'y a point de lien à cette disjonction: *ou la mort ne laiſſe aucun ſentiment à l'eſprit, où elle n'eſt rien elle-même:* car ſi la premiere partie de cette aſſertion eſt véritable, la ſeconde en ſuit d'elle-même.

Digitized by Google

d'y répondre ; & encore moins, quand il n'y auroit ſimplememt que moi qui n'en puſſe pas donner la ſolution : mais on peut même en faire un argument en faveur de l'immortalité de l'ame.

On ne peut nier que l'ame ne ſoit un être borné ; c'eſt-à-dire, un être qui agit ſous de certaines limitations ; ces limitations ſont différentes en différens temps ; ſon activité & ſes facultés ſont combattuës par des obſtacles plus puiſſans dans certaines occaſions que dans d'autres ; ſur-tout pendant le ſommeil ou un évanouïſſement : à meſure que ces obſtacles ſont éloignés, elle commence à agir avec plus de connoiſſance & de liberté : ſi ſa demeure donc, ſi ſa priſon dans le corps, peut être regardée comme une limitation générale & très-conſidérable ; pourquoi n'accorderoit-on (*a*) pas qu'elle eſt en état d'agir avec plus de clarté & plus librement ; même avec le plus de clarté & de liberté, dont elle eſt capable lorſque cette limitation ne ſubſiſtera plus, & que cet obſtacle ſera entierement levé ? Tandis qu'elle reſte dans le cerveau ; elle ne

(*a*) *Comme relâché de ſa longue priſon*, dit Seneque en parlant de l'eſprit.

Digitized by Google

peut, pour m'exprimer ainſi, entrevoir qu'à travers peu d'ouvertures ; c'eſt-à-dire, qu'elle ne peut recevoir les perceptions des choſes, que par le moyen des nerfs & des organes qui ſont les inſtrumens du ſentiment : mais ſi quelqu'une de ces avenuës eſt fermée ; elle a, pour un certain temps, l'uſage de cette branche de ſes connoiſſances de moins qu'elle n'avoit auparavant. Si les traces faites dans le cerveau quelle que ſoit leur nature, & quel que ſoit le lieu où elles ſont gravées ; ſi ces traces, dis-je, qui ſemblent cauſer la mémoire & les images des objets extérieurs, ſont remplies ou effacées par quelques vapeurs, ou obſcurcies de quelqu'autre maniére, l'ame ne peut lire ces caractéres juſques à ce que ces nuages ſoient diſſipés ; parce qu'elle ne peut lire ce qui n'eſt pas liſible, & que dans le fonds elle ne peut alors faire abſolument aucune lecture : Or puiſque l'eſprit eſt obligé, même dans les réfléxions abſtractes, de ſe ſervir de paroles (*a*),

(*a*) L'eſpéce des animaux qui ne parlent point, ne raiſonnent point ; mais ceux qui font l'un, font auſſi l'autre. C'eſt pourquoi *l'animal qui parle*, en Hébreu הי מדכר,

Digitized by Google

ou de quelqu'autre eſpéce de ſignes, pour fixer ſes idées, & pour les rendre, s'il eſt permis de m'exprimer ainſi, ſi traitables & ſi immobiles que l'ame puiſſe les parcourir, les comparer, &c. & puiſque cette eſpéce de langage n'eſt fondé que ſur la mémoire; tandis que l'éxercice de cette mémoire eſt ſuſpendu, l'uſage de ce langage, & tout ce qui en dépend, eſt en même temps détruit.

Voilà la condition préſente de notre ame; & voilà en quelque maniére la raiſon pourquoi elle ne penſe point dans un profond ſommeil, &c. mais il ne ſuit pas de-là que l'ame ne puiſſe ni ſubſiſter, ni agir, lorſque ſa puiſſance d'agir eſt moins reſſerrée.. Une ſubſtance qui eſt renfermée dans le corps; & qui ne peut agir que conformément aux moyens que celui-ci lui fournit, peut maintenant comme par deux fenêtres (*a*) appercevoir les objets

& en Arabe פתגם, eſt un animal raiſonnable: & le terme Grec λόγος eſt également pris pour la *parole* & pour la *raiſon*, comme allant enſemble.

(*b*) *Car véritablement les ſens ſont les fenêtres de l'ame* *. St. Baſile.

* Maxime de Tyr Diſſert. 28. dit, *que les ſens ſont placés comme dans le veſtibule de l'ame.*

Digitized by Google

par le moyen de deux yeux, parce que le corps n'en a pas davantage : elle pourroit ſans doute voir avec quatre, ſi le corps en avoit autant, s'ils étoient bien placés, & s'ils étoient bien diſpoſés pour cela : & ſi ſa demeure étoit toute yeux, & percée de tous côtés, l'ame auſſi pourroit voir de toutes parts. De même en général une ſubſtance qui connoît à préſent pluſieurs objets par l'impreſſion qu'ils font ſur l'extrémité des nerfs, & par le moyen de nos organes, & qui dans ſa condition préſente, & dans ſon union actuelle avec le corps, ne peut les connoître d'aucune autre maniére, peut malgré cela les connoître immédiatement, ou par d'autres mediums lorſqu'elle vient à être relâchée de cette priſon (*a*). L'ame qui eſt à préſent forcée à raiſonner comme elle peut avec le ſecours des paroles & des ſignes des choſes, raiſonnera peut être alors ſur l'intuition des choſes mêmes, & elle employera un langage plus ſpirituel & plus compoſé d'idées. Je ſoutiens qu'il n'eſt pas

(*a*) *Elle paſſe ſes jours ſur le théâtre de l'Univers, immatérielle & incorporelle.* Philon Juif.

Digitized by Google

impossible que cela arrive ; personne donc n'est fondé à avancer que cela n'est point ; l'expérience nous apprenant sur-tout que l'ame est bornée ; que ses limitations sont différentes ; & que nous ne connoissons pas assez parfaitement la nature de l'esprit, pour décider comment se font ces limitations : nous ne pouvons dire, par conséquent, jusques où ces limitations peuvent aller, ni quand elles peuvent être retranchées : cela suffit pour détruire la force de l'objection.

Mais de-plus, un homme qui s'éveille ou qui revient à soi, après un évanouïssement : Or cette expression renferme ce que je vai ajoûter ; cet homme, dis-je, connoît d'abord ce changement ; & il sçait qu'il a la même ame qu'il avoit avant son sommeil ou son évanouïssement. Je supposerai, comme doit faire l'Auteur de l'objection, que cet homme sent intérieurement qu'il n'a point pensé du tout pendant cet intervalle ; c'est-à-dire, qu'il n'auroit pas pû penser moins, si son corps eût été mis en piéces, ou réduit en poudre : car il n'y a pas une plus grande privation de la pensée, que celle de ne point

Digitized by Google

penſer du tout. De-là je conclus, que l'ame conſerve une faculté de penſer, &c. même pendant les indiſpoſitions du corps, pendant leſquelles elle ne penſe pas plus, que ſi le corps étoit entierement détruit, & qu'elle peut par conſéquent la conſerver, & qu'elle la conſervera en effet après la deſtruction du corps. Si cela eſt ainſi, pourquoi cette faculté eſt-elle donc conſervé? Certainement ce n'eſt point, afin qu'il n'en ſoit plus fait aucun uſage: l'Auteur de la nature n'a pas accoûtumé d'agir de cette maniére. On peut donc répondre à l'objection par ce dilemme. Ou l'ame penſe pendant le ſommeil & pendant les évanouïſſemens où elle ne penſe point. Si elle penſe, l'objection eſt ſans fondement: & ſi elle ne penſe point alors; de cette privation de penſée ſuivent les vérités renfermées dans le raiſonnement que nous venons de faire.

Si nous ſuppoſions que l'ame eſt naturellement faite pour animer quelque corps, & qu'elle ne peut ni éxiſter, ni agir après une entiere ſéparation de la matiére, à laquelle elle eſt unie; il s'enſuivroit de-là, que ce que nous ap-

Digitized by Google

pellons mort, la réduiroit à un état d'insensibilité & d'inaction absoluës qui seroient équivalentes à une entiere privation d'éxistence: car le corps qui lui seroit d'une aussi absoluë nécessité qu'on le supposeroit, n'est peut-être qu'un véhicule délicat, qui habite avec elle dans le cerveau, suivant l'hypothése que nous avons établie ci-dessus; & à la mort ce véhicule s'envole avec l'ame. Une telle supposition ne fait pas beaucoup contre les réponses, que nous avons données à l'objection, ni contre l'état de l'ame après la mort. Je n'apperçois, je l'avoue, aucune absurdité, ni aucune contradiction dans cette hypothése; & cela va m'engager à tâcher de l'expliquer un peu plus au long.

Nous sommes sensibles à plusieurs impressions matérielles, c'est-à-dire, faites sur nous par quelques objets matériels: & nous sommes convaincus de la réalité de ces sortes d'impressions. Il faut qu'il y ait par conséquent au-dedans de nous quelque matiére, qui d'abord qu'elle est mise en mouvement, & qu'elle reçoit les impressions faites sur elle, soit immédiatement apperçuë de l'ame: & par une seconde consé-

Digitized by Google

quence, il faut que l'ame ſoit immédiatement & intimement unie à cette matiére; & que la relation qui eſt entr'elles, ſoit différente de celle qui eſt entre l'ame & les autres parties du corps. Suppoſons à préſent que cette matiére ne ſoit autre choſe qu'une eſpéce de véhicule délié & ſubtil (*a*); que l'ame anime immédiatement; avec lequel

(*a*) Ainſi Hiéroclès diſtingue *notre corps lumineux*, *& le char délié de l'ame*, de ce qu'il appelle *notre corps mortel*, auquel le premier communique la vie. *Le corps mortel eſt joint à notre corps lumineux*, dit cet Auteur: il appelle auſſi ce corps ſubtil *un corps animé*, & *un char ſpirituel*. Il y a dans *Niſchma Chajim* beaucoup de choſe touchant ce corps ſubtil, dont l'ame eſt enveloppée, & dont elle n'eſt jamais ſéparée ſelon une vieille tradition. Menaſſé ben Iſraël nous en donne en général une idée dans ces paroles: *C'eſt un corps extrêmement ſubtil dont l'ame ſe revêt avant qu'elle entre dans le monde.* Et enſuite: *Les ames ſont dans leur premiere création, liées à des corps ſubtils, ſpirituels de leur nature, céleſtes qu'on ne peut appercevoir par le ſens de la vûë, & ces ames ne ſe ſéparent point de ces corps ſolides: elles ſont ſpirituelles pour toujours, & avant qu'elles entrent dans le corps, & tandis qu'elles lui ſont jointes; & après qu'elles en ſont ſéparées:* long-temps avant lui Saadias joignoit à l'ame une

lequel elle ſympathiſe ; par lequel elle agit, ou on agit ſur elle ; auquel elle eſt unie inſéparablement, & auſſi eſſentiellement qu'à ſa propre vie : Suppoſons en ſecond lieu, que ce véhicule animé fait ſa demeure dans le cerveau, parmi les racines de nos nerfs : Suppoſons que quand quelques impreſſions ſont faites ſur les organes de nos ſens, & ſur les parties de notre corps, les effets de ces impreſſions ſont portés, pour ainſi dire, par les nerfs juſques à l'endroit d'où ils tirent leur origine, & où réſident l'ame & ſon véhicule, & qu'ils communiquent à celui-ci leurs différens mouvemens & leurs diverſes vibrations ; c'eſt-à-dire, qu'ils font impreſſion ſur ce véhicule par leur mouvement ou par leur penchant au mouvement ; de maniére que l'ame qui y réſide d'une façon particuliere, & qui eſt comme répanduë dans toutes ſes parties, ſent d'abord ces mouvemens

une ſubſtance ſubtile, qu'il diſoit être *ſubtiliſée ou plutôt renduë pure*, — *par les révolutions* *, &c.

* *Révolution* dans le ſens Rabbinique par rapport aux ames ſignifie Metempſycoſe.

Digitized by Google

& ces impreſſions : Suppoſons en dernier lieu, que ce véhicule eſt ſi bien gardé & environné par le corps, que les objets extérieurs ne peuvent parvenir juſques à lui, qu'il ne peut être mis en mouvement que par le moyen des nerfs, & que l'ame n'a point, par conſéquent, d'autre moyen de connoître les objets extérieurs, ni d'avoir aucune correſpondance avec eux. Comme nous ſuppoſons, que l'ame eſt inſtruite de cette maniére de ce qui ſe paſſe hors de ſon corps, ſuppoſons d'un autre coté, qu'en mettant en mouvement ſon propre véhicule, elle peut communiquer le mouvement aux eſprits animaux & aux nerfs contigus, & remuer par-là tout le corps ; j'entends lorſqu'il n'y a rien qui l'empêche de ſe mouvoir : Suppoſons en ſecond lieu, que l'ame ſent, & découvre par le moyen de ſon véhicule, les traces, les images, les impreſſions qui ont été faites de maniére ou d'autre, ſur l'imagination, & qui cauſent le ſouvenir des mots & des choſes ; j'entends encore, lorſque ces traces ne ſont ni remplies par quelqu'autre choſe, ni obſcurcies par des vapeurs, ou lorſqu'il y a réellement de

Digitized by Google

telles traces gravées sur l'imagination ? Enfin supposons que si dans ses plus abstraits & plus purs raisonnemens, & dans ses actes les plus spirituels, l'ame a besoin de la matiére, elle se sert de ce véhicule ; parce que c'est-là le corps matériel le plus à sa portée, parce qu'il l'accompagne toujours, & parce qu'elle se sert de lui dans tous ses actes. Or ces différentes suppositions sont faciles à comprendre ; & elles ne sont pas difficiles à admettre ; puisqu'il paroît par plusieurs symptômes qu'il est très-probable que la matiére, à laquelle l'ame est immédiatement présente, & qui est sa véritable habitation *, n'est pas proprement tout notre corps grossier & matériel ; mais que c'est au-contraire quelque corps subtil, placé, comme je l'ai dit, dans la région du cerveau : car c'est-là où nous éprouvons que vont se rendre toutes les communications des espéces sensibles ; & où dans la réflexion, nous nous trouvons toujours nous-mêmes. Quand nous perdons

* *Schekinah* qui est le mot employé dans le texte, dérivé de l'Hébreu שָׁכַן, signifie, *tente, demeure, tabernacle*, &c.

Digitized by Google

quelqu'un de nos membres, l'ame perd à la vérité l'occasion de s'en servir, & d'entretenir correspondance avec lui, ou avec les objets extérieurs par son moyen; mais elle ne s'apperçoit d'aucune diminution dans elle-même: & quoique le corps, du moins la plûpart de ses parties, soit dans un flux & reflux constant, & dans un changement continuel; cependant je sçai que la substance qui pense à présent au-dedans de moi, ou plutôt qui n'est autre chose que moi-même, est encore, malgre tous les changemens arrivés dans mon corps, la même qu'elle étoit il y a plus de cinquante ans; & qu'elle a toujours été depuis, que je jouois dans un tel pré, que j'allois à une telle école, que j'étudiois dans une telle Université, que je faisois tels & tels éxercices, &c. (*a*) &,

(*a*) *De ce que nos corps s'écoulent, croissent ou diminuent journellement, suit-il que nous soyons autant d'hommes différens qu'il se fait de changemens en nous? Etois-je un autre homme lorsque je n'avois que dix ans; en étois-je un autre lorsque j'en avois trente; en étois-je un autre lorsque j'en avois cinquante; en suis-je un autre maintenant que j'ai la tête entierement couverte de cheveux blancs?* St. Jerôme. Cela doit pourtant être, si nos ames ne sont rien de distinct de nos corps.

Digitized by Google

ſi vous voulez bien me pardonner ce terme de l'école, je ſens que l'*Egoïté* de moi reſte toute entiere. (*a*).

Nous allons répondre maintenant à l'objection, & appliquer tout ce raiſonnement à notre ſujet. Pourquoi notre ame n'apperçoit-elle pas les objets extérieurs pendant le ſommeil ou pendant le temps d'un évanouïſſement ? C'eſt parce que les paſſages ſont devenus impraticables ; parce que toutes les fenêtres du véhicule ſont fermées ; parce que les nerfs étant embarraſſés & rendus en quelque maniére inutiles pour quelque temps, ne peuvent pas tranſmettre & faire ſçavoir à l'ame les impreſſions faites ſur eux. Pourquoi l'ame ne penſe-t-elle pas à quelque choſe ; pourquoi ne raiſonne-t-elle pas ſur quelque objet ? C'eſt parceque tous les veſtiges laiſſés ſur l'imagination, & par le ſecours deſquels le ſouvenir des objets eſt conſervé, ſe trouvent alors étouffés, pour ainſi dire, & dérangés : parce que le ſouvenir des objets dont elle a accoûtumé de ſe ſer-

(*a*) Cicéron ſe ſert de la même maniére de *l'Entulité* & *Appiété*, quoique dans un ſens un peu différent.

Digitized by Google

vir comme des causes objectives de ses opérations, celui des paroles mêmes & des autres signes des matériaux qu'elle employe en raisonnant, & en liant les conséquences qu'elle tire avec les principes d'où elles sont déduites; ce souvenir, dis-je, est suspendu; il est même perdu pour quelque temps: ainsi donc les tables de l'ame, permettez la métaphore, étant couvertes, ses livres fermés & ses outils ferrés, elle se trouve destituée de tout ce qui l'aide à raisonner: il ne s'offre à elle aucun sujet capable d'exercer ses pensées, parce-qu'elle a alors fort peu d'occasion, peut-être même n'en a-t-elle aucune, d'appercevoir, pour en faire les objets de sa contemplation, des sujets plus sublimes & plus rafinés.

Enfin, si on demande, pourquoi on doit croire que l'ame pense, qu'elle apperçoit, qu'elle agit après la mort, quoiqu'elle ne le fasse pas pendant le sommeil, &c. on doit répondre que c'est parce qu'elle est délivrée, par son élargissement du corps, de ce qui la tenoit prisonniere, & qui causoit ces fréquentes interruptions, & de ces considérables limitations qui la resserrent si

Digitized by Google

fort dans ſa condition préſente : quand elle ſera miſe en liberté, & qu'avec ſon véhicule elle prendra ſon eſſor vers les voutes azurées, elle ſera alors ſuſceptible des impreſſions immédiates des objets extérieurs. Pourquoi donc les impreſſions faites ſur les nerfs qui remuoient ici-bas ce véhicule & l'ame qui y eſt renfermée, pourquoi, dis je, n'agiroient-elles pas immédiatement ſur lui, lorſqu'elles ſeront faites immédiatement ſans le moyen des nerfs ? Les mains qui touchent un objet par le moyen d'un bâton, peuvent certainement mieux le toucher par un attouchement immédiat & ſans le ſecours de ce bâton. Bien plus, qui nous empêche de croire que l'ame ne puiſſe alors recevoir les impreſſions d'un plus grand nombre d'objets qu'elle ne fait à préſent ; & avoir plus de connoiſſances qu'elle n'en a ; puiſqu'étant de toutes parts expoſée aux influences de ces objets, elle pourra non ſeulement être mûë par les objets viſibles préciſément aux extrémités des nerfs optiques, ou par les ſons au bout des nerfs qui aboutiſſent au timpan, &c. mais encore elle pourra être comme toute yeux à l'égard

Digitized by Google

des objets visibles, toute oreilles à l'égard des sons, &c. Pourquoi n'embrasserions-nous pas encore d'autant plus volontiers cette opinion, qu'elle sera alors susceptible des plus légeres impressions, & du contact immédiat de la matiére, & par conséquent en état de connoître un plus grand nombre d'espéces d'objets, qu'il ne nous est à présent possible de connoître nous-mêmes? Or cela étant ainsi, pourquoi enfin ne pourrions-nous pas soutenir que ses autres qualités, telles que sont ses facultés de raisonner, de communiquer ses pensées, &c. seront proportionnées à la facilité qu'elle aura de multiplier ses connoissances? Il n'y a rien d'impossible dans tout cela; il n'y a donc rien qui ne puisse fort bien arriver.

Si nous faisons attention à ce qui se passe journellement dans la nature, nous verrons que plusieurs choses arrivent par des voyes que nous ne comprenons pas, & que nous ne pouvons pas comprendre: cette ignorance doit par conséquent nous convaincre qu'il peut y en avoir un plus grand nombre: & par une seconde conséquence, quoique nous fussions dans l'impuissance de

Digitized by Google

donner la solution de l'objection que nous avons en main, & quoique tout ce que nous avons supposé ici fût rejetté comme chimérique ; cela ne doit pas être un préjugé contre l'immortalité de l'ame, si nous avons seulement une bonne raison pour en établir la croyance.

Mais si nous pouvons passablement, & c'est-là tout ce que nous sommes en état de faire dans notre condition présente, donner raison des difficultés qu'on nous objecte, & qui sont sans contredit les plus grandes qu'on puisse proposer sur cette matiére ; & si nous faisons voir qu'elles ne détruisent pas l'immortalité de l'ame : cela donne un nouveau degré de force aux argumens que nous alléguerons pour la prouver, si cela n'en est pas même un très-fort. J'espére que nous l'avons déja fait : ou si nous n'avons pas directement répondu à tous les membres de la proposition, il est facile d'y remédier en faisant une application particuliere de tout ce que nous avons dit en général.

4. Nous pouvons déduire l'immortalité de nos ames de la nature même de Dieu : car s'il est, comme on n'en

Digitized by Google

peut pas douter, un Etre parfait; il ne peut, comme tel, faire quelque chose de contraire à la droite & à la parfaite raison: il est donc impossible qu'il soit la cause d'un être, ou de la condition d'un être dont l'éxistence repugneroit à cette raison: ou, ce qui revient au même, il est impossible qu'il n'agisse pas raisonnablement avec les êtres qui dépendent de sa puissance. Si nous sommes donc au nombre de ces êtres; & si la mortalité de notre ame répugne à la droite raison, c'est assez pour devoir être convaincus qu'elle est immortelle: nous pouvons en avoir une certitude aussi infaillible qu'il nous soit possible d'acquerir par l'usage de nos facultés; c'est-à-dire, qu'il n'y a rien dans la nature dont nous puissions être plus assurés, que nous devons l'être de cette vérité: Or ce qui nous reste à faire, c'est de voir, si la mortalité de l'ame est contraire ou non, à la droite raison.

Ce n'est point faire tort à un être, que de le produire dans un état de félicité solide, véritable, éxempte de peine: ce n'est pas non plus lui faire tort que de le créer dans un état de

Digitized by Google

félicité mêlée, pourvû que son malheur soit infailliblement au-dessous de son contraire; & que cet être ne souffre pas plus qu'il ne choisiroit de souffrir pour obtenir la félicité unie à son malheur. Ce n'est pas, en troisiéme lieu, faire tort à un être, que de le créer sujet à plus de misere que de bonheur; si cet être reçoit le pouvoir d'éviter la misere; ou d'en éviter du moins autant qu'il en faut, pour empêcher que le total de malheur n'excéde pas celui qu'on consentiroit de souffrir plutôt que de perdre la proportion de félicité attachée à ses peines. Le seul cas, où en le créant on puisse par conséquent faire tort à un être, seroit de le créer malheureux nécessairement, sans remède, sans récompense, ou sans mettre aucun contrepoids à sa misére (*a*). Et ce cas est dans le fonds si

(*a*) Ce passage qui est dans *Sepher Ikkarim*, contient à-peu-près ce qui a été dit ici : *Ceci est connu, qu'une chose dont l'éxistence est bonne, doit éxister; & la chose dont l'éxistence est mauvaise, n'est pas digne d'éxister: & celle dont l'éxistence est mêlée de bien & de mal, si le bien prévaut, elle est digne d'éxister; & si le mal prévaut, elle n'est pas digne d'éxister.*

Digitized by Google

choquant & si directement opposé à la raison, que cette seule pensée révolte un homme raisonnable, & qui fait usage de ses lumieres naturelles. Chacun peut entrer assez avant dans l'idée de la nature, de la raison & de la justice, pour avouer que ces propositions sont des vérités inconteſtables.

Or celui qui fait l'ame de l'homme mortelle, doit avouer une de ces deux choses; ou que Dieu est un Etre déraisonnable, injuste & cruel; ou que personne dans cette vie, qui est l'unique selon l'adversaire, n'a pas en partage une plus grande proportion inévitable de misere que de félicité. Avancer la premiere de ces deux propositions seroit contredire une vérité, que je me flate avoir mise hors de tout doute. Je puis pourtant ajoûter ici, que ce seroit entretenir une si indigne & si impie notion de l'Etre suprême, que personne ne voudroit l'entretenir, sans un très-grand fondement du dernier des hommes; & que l'homme même qui défend cette opinion, sçait certainement être fausse: car il ne peut s'empêcher de voir & de reconnoître plusieurs exemples inconteſtables de l'équité & de la bonté

Digitized by Google

de Dieu, dont on ne verroit pourtant pas un seul, si la cruauté & l'injustice entroient dans le caractere de l'Etre suprême; puisqu'il a le pouvoir de satisfaire parfaitement ses inclinations, & qu'il est un Etre uniforme de sa nature. Avouer le second membre du dilemme, ce seroit donner un démenti à l'Histoire universelle du monde, & même au sentiment intérieur de tous les hommes. Considerons bien les terribles effets de tant de guerres, & de toutes les cruelles désolations dont nous lisons le détail: quels Tyrans n'y a-t-il point ou n'y a-t-il pas eu dans le monde, qui, du moins dans les accès de leur fureur, se sont fait un divertissement des tourmens & des agonies des hommes semblables à eux (*a*): dans quel esclavage le monde n'est-il pas réduit (*b*); & comment les

(*a*) *C. Cæsar -- fit mourir, & il fit tourmenter -- des Sénateurs & des Chevaliers, non pour en arracher les confessions, mais par pur plaisir: il les faisoit ensuite décapiter. -- Il les avoit tourmentés par tout ce qu'il y a de triste dans la nature*, &c. *L'homme qui est un être si sacré, est pourtant à présent mis à mort par plaisir & par divertissement.* Seneque.

(*b*) Autrefois on mettoit les esclaves au nombre des bêtes: *Car tu n'es pas une femme, ni tu n'es pas du nombre des hommes.*

Digitized by Google

hommes se sont-ils laissés plonger dans ce pitoyable état ? Combien d'hommes ont-ils été ruinés par des accidens imprévus : combien d'autres ont-ils péri par l'iniquité des Juges, des Loix & des témoins, &c. (*a*) combien de per-

Euripide. Quelquefois on les prenoit simplement pour des outils & pour des instrumens : *Car l'esclave est un instrument animé ; & un instrument inanimé est un esclave.* Aristote dans son *Ethique* liv. 8. chap. 11. §. 6. Je me servirai pour tracer la malheureuse condition des esclaves des propres paroles de Platon : *Faire injustice, n'est pas le vice d'un homme, mais de quelque esclave, à qui il seroit meilleur de mourir que de vivre : quiconque est accablé d'injures, & couvert d'ignominie, ne peut ni s'aider soi-même, ni avoir soin d'autrui.*

(*a*) Ces *calamités horribles & incroyables*, que les * *Publicains* avoient attirées sur les villes d'Asie, sont en trop grand nombre, pour que nous en donnions ici l'énumeration, mais on en peut voir quelque chose dans Plutarque *Vie de Luculle*, tom. 1. pag. 504. exemple, pris d'entre mille, qui pourra pour-

* Il me semble que l'Auteur auroit pû leur ajoûter aussi nommément les *Usuriers ;* car ils sont mis ensemble dans l'endroit de Plutarque cité dans cette note : en effet comment les seuls *Publicains* auroient-ils pû causer tout les maux, dont cet Auteur y fait l'énumération ?

Digitized by Google

sonnes ne sont-elles pas nées avec des maladies incurables, ou avec leurs principes, ou avec les causes physiques des plus vives douleurs : combien d'autres sont-elles nées avec des infirmités qui ont rendu tout le reste de leur vie misérable : combien d'enfans n'ont-ils pas reçu une pauvreté & des chagrins invincibles pour tout héritage de leurs peres ? Les exemples de ces calamités sont sans nombre : mais pour

tant suffire. On peut regarder comme une véritable fureur, *de punir les plus grandes vertus, comme les plus grands crimes*, selon l'expression de Valere Maxime liv. 5. chap. 3. §. 3. *Externorum*, lorsqu'il parle du cas de Phocion ; mais cette fureur a été fort commune ; & on a plusieurs fois souffert même à cause de sa vertu. Ochus fit cruellement mourir *Ocha sa sœur -- & son grand-pere avec plus de cent de ses fils ou petit-fils, -- quoiqu'il n'en eût reçu aucun tort ; mais parce qu'il voyoit qu'ils avoient parmi les Perses une grande réputation de probité & de courage.* Valere Maxime liv. 9. chap. 2. §. 7. *Externorum.* Après que Seneque a loué l'exemple de Græcinus Julius, que Tacite appelle Julius Græcinus, & qui étoit pere de Julius Agricola, il ajoûte que *C. Cæsar le fit mourir uniquement, parce qu'il étoit plus homme de bien qu'il n'étoit convenable à quelqu'un de l'être sous un Tyran.*

Digitized by Google

nous mieux former l'idée de la condition des hommes ici-bas, réfléchissons sur ce trait d'Histoire rapporté par Strabon, par Polybe & par Plutarque. Ces Auteurs nous apprennent que P. Emile, un des meilleurs d'entre les Romains, saccagea & détruisit, par ordre du Sénat, soixante & dix Villes à une heure marquée, & lorsqu'elles ne s'y attendoient pas, & qu'il mena en esclavage cent cinquante mille personnes innocentes, & venduës uniquement pour payer les impitoyables soldats qui leur servoient de bourreaux. Parcourons les relations que Diodore nous a laissées des mines d'or qui étoient sur les confins de l'Egypte, & pensons à la malheureuse condition de ceux qui y travailloient, qui n'étoient pas simplement des criminels, ni des prisonniers de guerre, mais des citoyens que la calomnie & la tyrannie avoient relegués, peut-être pour avoir été trop bons, dans ces lieux de tourmens & d'horreur, souvent avec tous leurs parens & toute leur malheureuse famille (*a*) : ou jettons

(*a*) *Qui étoient tombés dans le malheur par des calomnies atroces, & mis en prison par fureur quelquefois seuls, & quelquefois avec toute leur parenté*, &c.

Digitized by Google

enfin un coup d'œil ſur la ſervitude, telle qu'elle eſt dépeinte par Pigorius. Pour paſſer ſous ſilence, les Tyrans de Sicile, celui de Magnéſie, Apollodore (*a*) & pluſieurs autres que l'Hiſtoire fournit en grand nombre; jettons les yeux ſous les terribles proſcriptions qui furent faites parmi les Romains (*b*), & ſur les régnes de la plûpart de leurs Empereurs, ſans en excepter même pluſieurs Empereurs Chrétiens, qui furent plus ſanguinaires que le lion Libyen ou que le tigre d'Hyrcanie. Liſons les ſanglantes & injuſtes perſécutions rapportées par Ammian Marcellin, & parmi cent autres arrêtons nous à celle d'Euſe-

(*a*) Dont Ciceron fait mention avec Phalaris; il étoit Tyran de Caſſandrie, & il eſt repréſenté par Polyen dans ſes *Stratagêmes*, liv. 6. chap. 7. comme *étant de l'humeur la plus ſanguinaire, & le plus cruel de tous ceux qui avoient éxercé la tyrannie & chez les Grecs & chez les Barbares.* Cependant Elien *Var. Hiſt.* liv. 14. chap. 41. dit, *qu'enflammé & échauffé par le vin, ce Tyran devenoit encore plus cruel*, &c.

(*b*) Saint Auguſtin dit de la paix de Sylla après la défaite de Marius, *que cette paix diſputa à la guerre même le prix de la cruauté, & qu'elle l'emporta.*

Digitized by Google

be (*a*). Le moindre mot dit à l'oreille, le plus leger soupçon, attiroient alors à un homme la question, & des tourmens inconcevables. Il y eut même des temps où les rêves furent pris pour des trahisons, & où on osoit à peine avouer qu'on eût jamais dormi (*b*). Quelles punitions inhumaines n'étoient point usitées parmi les Perses (*c*); qui après avoir été ordonnées d'une maniére arbitraire, s'étendoient souvent sur toute une famille & sur toute la parenté, quoiqu'elles n'eussent trempé dans aucun crime (*d*). Mais au lieu d'entrer

(*a*) *Qui fut si fort tourmenté que les membres manquoient aux supplices, & qui, implorant la justice du ciel, resta immobile d'un cœur ferme & souriant avec un regard affreux*, &c. C'étoit sous le régne de Constance *.

(*b*) *Et quelques Sçavans regrettoient de n'être pas nés chez les Habitans du Mont Atlas, où on dit qu'il n'y a point de rêves.* Ammian Marc. liv. 15. ch. 3.

(*c*) Plutarq. dans la *Vie d'Artaxerces.*

(*d*) *Pour la faute d'un seul, toute la parenté périt*, dit Ammian Marcellin.

* Ammian Marcellin liv. 14. chap. 9. Cet Eusebe dont il est ici parlé, étoit un Orateur véhément, comme le nomme l'Auteur cité, ch. 7. du même livre.

Digitized by Google

dans le détail des ſupplices qu'ont ſouffert ceux qu'on a brûlés, crucifiés, rompus ſur la rouë, empalés, joints avec des corps morts *, &c. j'aime mieux renvoyer aux Auteurs qui ont écrit des ſupplices, & de la maniére de donner la queſtion en uſage chez les Anciens. Ouvrons l'Hiſtoire Eccléſiaſtique & des Martyrologes des Chrétiens: entrons dans les priſons de l'Inquiſition; écoutons les triſtes ſanglots dont elles retentiſſent; & conſidérons pour quels légers ſujets on y ſupplicie ceux qui y ſont enfermés: & pour finir au plus vîte ce récit qui eſt affreux à la vérité, mais qui n'eſt que trop véritable, faiſons attention aux maſſacres, aux perſécutions & aux calamités qui les ont ſuivies, cauſées, autoriſées, ſanctifiés par une fauſſe Religion. L'Hiſtoire du genre-

* Σκαφισμός. Notre Auteur a formé ce mot du verbe σκαφευθῆναι, qu'on lit dans Plutarque, tom. 1. p. 1019. où il décrit la maniére de ce ſupplice qui eſt encore en uſage chez les Perſes. Voyez les Voyages de Thevenot, de Spon, &c. Ce ſupplice eſt fort ancien, puiſque Virgile en fait mention dans ſon *Enéide*, liv. 8. vers 485. &c. où parlant du Tyran Mezence, il dit, *qu'il joignoit des corps morts avec des vivans*, &c.

Digitized by Google

humain n'eſt preſqu'autre choſe qu'un enchaînement de triſtes & d'affreux événemens, dont un bon naturel ne peut lire une partie ſans étonnement, ſans horreur & ſans larmes, malgré le ſoin qu'on a pris de les pallier & de les dorer. On ne peut jetter l'œil ſur une Gazette, ni hors de ſes fenêtres, qu'il ne s'offre à nous quelque nouveau genre de malheur ou de peine.

Or parmi ces millions d'hommes qui ont extrêmement ſouffert, il eſt impoſſible de s'imaginer qu'il n'y en ait eu un grand nombre, dont les douleurs & les ſupplices n'ayent pas beaucoup excedé les plaiſirs dont ils ont joui; ſans qu'ils ayent été en état d'éviter par leur innocence, par leur prudence ou par quelqu'autre moyen, ces coupes amères dont on leur a fait boire toute la lie. Comment pourroit-on donc diſculper la juſtice & la raiſon de l'Etre, duquel ces infortunées créatures dépendent, & qui leur feroit faire en les anéantiſſant des pertes ſi conſidérables; s'il n'y avoit point de vie à venir, où il ſera fait une juſte compenſation de toutes leurs peines paſſées? Nous tirons enfin de cet argument ces conſéquences in-

Digitized by Google

conteſtables : ſi l'ame eſt mortelle, où il n'y a point de Dieu, duquel elle ſoit dépendante ; ou ce Dieu eſt déraiſonnable ; où il n'y a jamais eu d'homme dont les ſouffrances dans ce monde ayent, ſans qu'il y ait eu de ſa faute, ſurpaſſé les plaiſirs dont il a joui : Or certainement ces trois propoſitions ſont également inſoutenables. Donc l'ame de l'homme eſt immortelle.

S'il n'y a point de vie à venir, dans laquelle les ſouffrances paſſées de ces malheureuſes victimes dont nous avons fait mention, doivent un jour être tenuës en compte & récompenſées ; leur miſérable condition ici-bas eſt conſidérablement aggravée par l'abondance & le bonheur, dont leurs perſécuteurs & leurs bourreaux jouiſſent très-ſouvent ; c'eſt-à-dire, que l'innocent a la portion qui n'appartient proprement qu'aux hommes criminels & injuſtes : & ceux-ci ont le ſort, que l'innocent devroit naturellement avoir (*a*). Une

(*a*) *Le jour me manqueroit, ſi je vouloit faire l'énumération des hommes de bien qui ont été malheureux : & il ne le ſeroit pas moins ſi je nommois tous les ſcélérats qui ont bien proſperé.* Cicéron. Ce mot eſt véritable, quoique les exemples qu'il donne, ne ſoient pas des plus oppoſés les uns aux autres.

Digitized by Google

telle disproportion de récompenses & de châtimens qui finiroit en elle-même, & qui ne se rapporteroit pas à ce qui la suivra, est entierement incompatible avec la nature d'un Gouverneur, qui ne seroit pas infiniment inférieur aux créatures raisonnables ; pensée qu'il plaise à Dieu d'empêcher que personne entretienne jamais de lui. Supposer que l'homme vertueux & réglé seroit laissé seulement dans un état qui ne conviendroit qu'à l'impie & au scélérat ; ce seroit admettre dans la nature une constitution qui ne peut jamais venir d'un principe raisonnable, ni du Dieu de justice & de vérité. On a donc moins de raison d'admettre une constitution, suivant laquelle l'innocent seroit beaucoup plus mal partagé que le coupable.

Object. On a dit ci-dessus que la vertu tend à rendre l'homme heureux même dès cette vie, &c. comment peut-on donc supposer, que l'homme vertueux puisse jamais être si misérable ?

Réponse. Dans les cas ordinaires la vertu produit la félicité ; la vertu tend du moins naturellement à rendre heu-

Digitized by Google

reux ; elle eſt le moyen le plus propre à le devenir ; & par conſéquent elle eſt la voie, que, pour l'amour de ſoi-même, un homme ſage préférera toûjours à tout autre. Mais il ne ſuit pas de-là qu'il n'arrive aucun dérangement dans le monde, ni aucun cas où l'effet ordinaire de la vertu ne ſoit ſurmonté par les maladies, par la violence, & par les déſaſtres. La vertu ne rend pas invulnérable ; elle ne commande point aux ſaiſons ; ni elle ne prévient pas les calamités générales qui accablent également l'impie & l'homme de bien. Il peut y avoir un chemin qui conduit directement & ſans détour à un certain endroit, & dont un homme qui voudroit s'y rendre, ne devroit jamais s'égarer : il peut pourtant arriver à cet homme-là quelque fâcheux accident, & quelque rencontre de voleurs qui l'incommoderont, & qui retarderont ſon voyage. D'un autre côté, le vice & l'impieté peuvent être accompagnés de telles circonſtances, que les plaiſirs qui ſont à leur ſuite, excédent les peines que le vice produit ou devroit naturellement produire ; c'eſt-à-dire, qu'un ſcélérat peut jouïr d'une ſanté parfaite ; il peut

Digitized by Google

être né dans les richeſſes & dans la grandeur, ou ſe trouver heureuſement en voie de les acquerir ; il peut en un mot par la ſupériorité de ſa ſanté, par les avantages de ſa fortune, par l'élévation de ſa condition, par le nombre de ſes amis ou par le bonheur de ſes entrepriſes, ſe procurer des plaiſirs ſupérieurs aux peines temporelles qui ſuivent ordinairement le crime (*a*).

Les circonſtances dans leſquelles certains hommes ſe trouvent placés, ont ici-bas une influence naturelle ſur leurs plaiſirs ou ſur leurs peines, comme ſur leurs vertus & leurs vices. Perſonne n'a ſans doute jamais avancé, que le bonheur ou le malheur de l'homme dépende uniquement de ſes vices ou de ſes vertus ; & quand on éxamine le penchant ou l'éloignement naturel, que la vertu ou le vice ont à nous rendre heureux ;

(*a*) Cependant, ſelon Ariſtote, il ne peut pas être heureux pour tout cela : c'eſt ainſi que l'opinion de ce Philoſophe eſt repréſentée par Diogene Laërce, pag. 121. *La vertu ne ſuffit pas pour rendre heureux ; car il manque les biens du corps & ceux de la fortune ; mais le vice ſuffit pour être malheureux, quand bien même il auroit les biens du corps & ceux de la fortune.*

Digitized by Google

reux ; on ne nie pas par-là l'influence naturelle, qu'ont sur ce bonheur les circonstances où nous nous trouvons. Lorsqu'on dit donc que la vertu tend naturellement à rendre les hommes heureux, même en cette vie, on veut simplement dire par-là, qu'elle tend à les rendre tels, autant qu'elle n'en est pas empêchée par les circonstances où ils se trouvent ; & que le vice a un effet contraire. La vertu produit naturellement cette partie de félicité qu'il est en notre pouvoir de nous procurer, & qui dépend uniquement de nous : elle rend les hommes plus solidement heureux, quel que soit leur état ; qu'ils ne le seroient sans elle : elle tend communément à rendre même leur condition meilleure : mais on n'avance point qu'elle change toujours & entierement notre état, & qu'elle comble les hommes d'un bonheur si parfait dans cette vie, que leurs plaisirs surpassent leurs afflictions ; de même on ne dit point que les vices, quoiqu'ils privent l'homme vicieux de plusieurs véritables plaisirs, empêchent ses peines actuelles d'être inférieures à ses plaisirs mondains. Non-seulement notre être ; mais

Digitized by Google

encore le lieu, le temps, la maniére de notre être, dépendent de l'Auteur du plan de la nature : mais la maniére de nous conduire conformément au rang que nous y occupons, & à proportion des facultés & des talens que nous avons reçus, dépend uniquement de nous. Dieu a peut-être même, comme nous l'avons déja insinué, disposé ainsi les choses, afin que nous puissions découvrir la nécessité & la certitude d'une vie à venir, & par la différence qui est entre les conditions des hommes & entre les effets naturels de leurs vertus & de leurs vices ; & par les inégalités qui naissent de cette différence : & voilà la raison pourquoi Dieu veut qu'il arrive toûjours quelque remarquable exemple de l'oppression de l'innocence, & de la prospérité du vice.

Après tout, la supériorité se trouve souvent, oui, très-souvent, du côté des plaisirs qui sont les effets naturels de la vertu, comparés avec les peines qui suivent naturellement une mauvaise constitution ou quelqu'autre malheur physique ; & au-contraire, lorsqu'on pese dans une même balance les maux que le vice entraîne nécessairement avec

Digitized by Google

ſoi, & les avantages que procure la proſpérité; ces maux l'emportent ſouvent ſur ces avantages: Or l'une & l'autre de ces expériences eſt également contraire à la raiſon, ſi tout finit avec la vie, & ſi on ne doit rien attendre après la mort. Pour moi, j'avoue, que quand je ne verrois que peu d'exemples de la proſpérité du vicieux & du malheur de l'homme de bien, quand je n'en verrois même qu'un ſeul dans le monde; ce ſeul exemple ſuffiroit pour me convaincre de la vérité d'une vie à venir; parce que Dieu ne peut être injuſte, ni déraiſonnable dans aucun exemple. On ne doit pas oublier ici, que bien ſouvent les hommes qui ont de grands vices, ont en même temps de grandes vertus: l'effet naturel de celles-ci peut changer celui des autres, & ajoûté aux circonſtances favorables où ils ſe trouvent, il peut ſervir à faire pancher la balance.

S'il n'y a point de vie après celle-ci, la condition générale & ordinaire du genre-humain peut à peine s'accorder avec l'idée d'une cauſe raiſonnable: Or arrêtons un moment nos penſées ſur

Digitized by Google

cette condition (*a*). Pour ne faire aucune mention des maux, de la faim, de la soif, du chaud, du froid, des indispositions auſquelles la conſtitution de l'Univers nous rend ſujets ; une génération tombe comme une feuille morte ; une ſeconde renaît, pour tomber de même, & pour être à jamais oubliée (*b*). Comme nous venons au monde au milieu des douleurs de nos meres, nous en ſommes bien-tôt après chaſſés par les nôtres propes. L'enfance & la jeuneſſe s'écoulent ordinairement dans l'inſenſibilité ou dans la bagatelle ;

(*a*) *Si on a le temps d'entendre le récit de nos miſéres.* Virgile *Enéide*, liv. 1. vers 377. car comme dit Seneque, *perſonne ne naquit jamais impunément.*

(*b*) *Ainſi * une génération d'hommes vient, & l'autre paſſe.* Homere liv. 6. vers 149. Cela eſt véritable non ſeulement à l'égard des hommes en particulier ; mais encore à l'égard des Villes mêmes les plus fameuſes, des Royaumes & des Empires : on peut appliquer à pluſieurs de ces Villes, &c. ce que Florus dit des Veïens : *La foi des Annales ne ſuffit pas pour nous faire croire que les Veïens ayent éxiſté.*

* Cet *ainſi* eſt une alluſion aux feuilles dont l'Auteur fait ici la comparaiſon, après Homere.

Digitized by Google

dans la vanité ou dans l'ignorance ; dans l'assujettissement à plusieurs peines & à plusieurs accidens : & lorsqu'on les employe le mieux qu'il soit possible de les employer, elles sont accompagnées de travail & de discipline. Lorsque nous montons sur ce théâtre de la vie, qui nous arrache à nos plus proches parens, & qui nous donne entrée dans le monde, avec quelle difficulté ne faut-il pas chercher les emplois & les occupations qui nous conviennent ? Quand nous sommes sortis de la maison paternelle, & que nous sommes abandonnés à nos propres efforts & à notre conduite ? Quels obstacles ne nous faut-il pas surmonter ? Quels tours ne nous joue-t-on pas, avant que nous soyons en état de les prévenir, mettre à couvert par notre adresse & par notre industrie ? Quels hazards ne courons-nous pas ? Combien embarrassantes les affaires ne nous sont-elles pas renduës par l'injustice, par le mauvais cœur, par la sottise ou par le défaut d'exactitude de ceux avec qui nous avons à faire ? Ne nous trouvons-nous pas sans cesse environnés des filets que nous tendent des ambitieux, des scélé-

Digitized by Google

rats, des ennemis dont les plus gens de bien même ne manquent jamais, des personnes qui ont des intérêts opposés aux nôtres, des fastueux, des esprits malins dont l'humeur enfantine ou diabolique, ne se plaît qu'à chagriner les autres ? On se trouve même bien déchu par les plaisirs dont on faisoit l'objet de ses plus ardentes recherches ; & l'expérience ne fait que trop voir qu'ils sont bien différens des images, qu'on s'en formoit avant leur jouïssance : ils sont ordinairement mêlés (*a*) : les moyens qui nous les procurent sont pénibles : leur jouïssance dépend rarement de nous seuls, nous ayons ordinairement besoin de la concurrence de plusieurs qui à peine rencontrent toutes [illegible] ; & seulement ils sont en général moindres dans la pratique que dans la théorie ; mais encore ils périssent aussi-tôt qu'ils

(*a*) *Quoique le plaisir & le travail soient très-différens de leur nature ; cependant ils sont unis ensemble par une espece de société naturelle.* Tite-Live.

(*b*) Socrate avoit accoûtumé de dire, *qu'il falloit tâcher d'avoir des plaisirs non point par les autres, mais par nous-mêmes :* chez Stobée Discours 5. p. 65.

Digitized by Google

commencent d'être ; & ils nous imposent peut-être un tribut qu'il faut indispensablement leur payer, même quand ils ne sont plus. Pour continuer le tableau de la vie humaine : quoique les affaires que l'on entreprend, soient suivies d'heureux succès, on voit peut-être en même temps augmenter sa famille ; & avec elle augmentent les soucis ; & avec elle augmentent les craintes & les tendres allarmes. Si un homme arrive enfin à la vieillesse, à travers mille soins, mille fatigues & mille différentes avantures ; il sent ordinairement alors que ses incommodités ont augmenté ; & il se trouve moins capable de les supporter (*a*). L'affaire qu'il lui reste encore à régler, devient pressante, & elle demande toute son attention & toute sa diligence : la plûpart de ses facultés, ses forces, & sa vigueur déclinent à vûë d'œil : ses parens & ses amis qui peuvent peut-être le servir, entr'autres cette chere moitié de lui-même qui partageoit ses joyes & ses

(*a*) *Vieux, & incapable de supporter les moindres chagrins ;* comme Seneque dit de lui-même selon Tacite.

Digitized by Google

soucis (*a*), l'abandonnent sans espoir de retour : cependant les besoins & les infirmités accourent en foule ; & sous ce nouveau fardeau, il devient mélancholique, aveugle, chancellant, courbé ; jusques à ce qu'enfin il fait quelque faux pas qui l'envoye au tombeau (*b*), ou qu'il meurt insensiblement de caducité & de foiblesse. Mais est-ce-là la fin de sa vie ? Est-ce-là le dernier période de son éxistence ? Est-ce-là tout ? Ne vint-il au monde que pour s'ouvrir simplement un passage dans la foule, pour combattre les obstacles & les difficultés, pour ne jouïr au milieu de tous ses combats que d'un petit nombre de plaisirs trompeurs, vains & fugitifs ; enfin pour en sortir de cette maniére ? Cette fin est-elle digne d'une cause premiere parfaitement raisonnable ? Un homme, doué d'un bon sens & d'une générosité même commune, voudroit-il faire entreprendre à un autre un voyage difficile, dans lequel le voyageur

(*a*) *On est réduit à voir le bucher d'une épouse qu'on aime*, &c. selon l'expression de Juvenal, sat. 10. vers 241.

(*b*) *Un petit mouvement abbat les corps vieux.* Sophocle *Trachin.* vers 971.

Digitized by Google

pourroit à la vérité trouver de temps en temps quelque chemin uni, avoir la commodité de se reposer, & de contempler d'intervalle en intervalle les objets qui s'offriroient à lui, entretenir sa vûë de la verdure & des souris de quelques fleurs sauvages répanduës sur les bords des chemins ; mais qui seroit dans le fonds obligé de voyager par des bourbiers continuels, de faire des pas ennuyans, de demander sans cesse quelque peloton pour sortir des détours embarrassans de cette espece de labyrinthe, de se mettre en peine pour avoir les provisions & l'argent nécessaires pour fournir à sa dépense, d'être à tous momens en danger de se noyer, & de combattre tout ce temps-là contre le mauvais temps, contre les accidens & contre les voleurs, cachés par-tout pour le surprendre : y a-t-il, dis-je, personne qui voulut faire entreprendre un tel voyage, uniquement dans le dessein de faire mourir de lassitude celui qui l'auroit entrepris, quand il seroit au bout de sa course ; & de faire simplement périr toutes ses pensées : c'est-à-dire, sans se proposer aucune fin ; ou seulement pour punir une personne

Digitized by Google

que je suppose n'avoir jamais fait, n'avoir pas même été capable de faire aucun mal à celui qui lui feroit entreprendre un tel voyage ? Or de quel front oserions-nous attribuer à Dieu une action indigne d'un homme ordinaire (*a*) ?

Je suis porté à croire que si plusieurs personnes, d'entre celles dont on regarde la condition avec envie, avoient la liberté d'opter, sans aucun égard pour la vie à venir, de recommencer à jouïr des plaisirs qu'elles ont déja goûtés ; pourvû qu'elles eussent à souffrir une seconde fois les traverses, les chagrins, les mauvais traitemens qu'elles ont reçu du monde, les soucis & les ennuis, les fatigues de corps & d'esprit, les douleurs & les maladies qu'elles ont déja souffertes ; je suis, dis-je, porté à croire qu'elles seroient bien

(*a*) *Nous sommes tous dans un chemin.... vous voyez sur ce chemin une plante ou du gazon, ou de l'eau, ou quelqu'autre chose digne d'être vûë : y avez-vous eu un peu de plaisir ? Passez encore plus avant ; vous rencontrerez ensuite des pierres, des abîmes, des précipices, des rochers, & même en quelques endroits des bêtes sauvages*, &c. *Telle est la vie.* St. Basile.

Digitized by Google

éloignées d'accepter à ce prix le parti (*a*).

Le cas même, tel que je viens de le coucher, ne se rapporte qu'aux plus heureux voyageurs, & contre un qui finit aussi heureusement sa carriere, il y en a cent qui sont battus de la tempête, & qui y périssent (*b*). Combien de personnes n'y a-t-il pas dans le monde, qui n'ont jamais pû parvenir à faire un établissement doux & tranquille? Après l'avoir obtenu, combien d'autres le perdent-ils par leur malheur? Quelle mélancolie, quels désordres ne causent point dans une famille des maris cruels ou débauchés, des femmes infidelles ou de mauvaise humeur, des enfans rebelles ou malheureux; & s'ils sont sages & posés, quelle douleur ne cause point leur perte? Combien.

(*a*) *Certainement personne n'auroit reçu la vie, si elle m'étoit donnée à des êtres qui ne sçavent ce que c'est.* Seneque.

(*b*) *Transportez-vous un moment en esprit sur le plus haut point d'une grande montagne; contemplez de-là la face des choses qui sont sous vos pieds; & en jettant les yeux de tous côtés, voyez les tempêtes qui s'élevent sur ce monde agité. Vous aurez vous-mêmes pitié de ce siécle, &c.* St. Cyprien.

Digitized by Google

d'hommes ne ſont-ils pas forcés à ſe mettre eſclaves, ou à s'employer aux occupations les plus baſſes pour gagner leur vie ? Combien d'autres s'entretiennent d'aumônes ou d'emprunts, ou par d'autres voies ſemblables, parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement ? Combien d'autres enfin ſont la proye des triſtes accidens, & des déplorables maladies qui les accablent ? Les compagnies, les ruës mêmes ne ſont-elles pas remplies de plaintes, de malheurs & de relations triſtes ? Je crois fermement qu'on peut avec raiſon attribuer la mort de la plûpart des hommes, à la néceſſité & aux chagrins. En un mot, il ſeroit impoſſible de juſtifier la condition préſente du genre-humain, ſi elle n'étoit pas unie avec une autre ; ſi elle n'étoit pas comme le porche & l'entrée d'une vie plus heureuſe (*a*).

(*a*) *Ce monde-ci eſt comme le veſtibule du monde à venir : préparez-vous donc dans ce veſtibule à entrer dans le palais* *. Pirké Aboth chap. 4 § 16.

* Cette ſentence nous enſeigne qu'il faut régler notre vie dans ce monde de telle maniére que nous ſoyons dignes de la félicité du ſiécle à venir ; car le préſent ſiécle eſt comme le chemin & le paſſage au ſiécle à venir : c'eſt ainſi que Jarchi l'explique.

Digitized by Google

Il y a encore un article qui mérite notre attention. Qu'eſt-ce qu'un homme qui parcourt avec ſoin l'Hiſtoire, & qui contemple la face du monde, y trouve de dominant ? N'eſt-ce pas la corruption, le vice, l'iniquité, ou du moins la folie ? La débauche (*a*), l'avidité de gagner par toutes ſortes de voies, la calomnie, des tyrannies de toute eſpece, l'ardeur de faire embraſſer de vaines & de folles opinions par les diſputes les plus indécentes & par la violence ; voilà les occupations favorites des hommes. Or tout cela n'eſt-il pas contraire à la raiſon ? Y a-t-il lieu de penſer, que la raiſon ſeroit donnée, même à un petit nombre de perſonnes, uniquement pour être abbatuë & foulée aux pieds ; & pour être au bout du compte, éteinte & anéantie ? Ne devons-nous pas au contraire conclure qu'il y aura un monde, où la raiſon aura ſon tour, où elle tiendra le ſceptre, où elle triomphera ? Ne devons-nous

[*a*] *O ! ſi élevé ſur cette haute échauguette, vous pouviez découvrir les ſecrets, ouvrir les portes fermées des cabinets, & expoſer à vous les endroits les plus cachés*, &c. Saint Cyprien.

Digitized by Google

pas plutôt espérer enfin un régne à venir de la raison (a) ?

5. En dernier lieu, la forte attente que les hommes ont de continuer de vivre au-delà du tombeau, a été ordinairement admise, comme une preuve de cette vie : & il me semble qu'elle ajoûte beaucoup de poids à ce que nous avons déja dit. On peut à peine nier que les hommes ayent généralement eu cette espérance. L'Histoire du genre-humain, les Apothéoses, les rites, les relations des apparitions, les fréquentes mentions faites du Tartare, des récompenses & des punitions dans l'autre vie, &c. tout cela est un témoignage de la croyance, que le monde Payen même a eue de l'immortalité de l'ame après la mort du corps. A la vérité l'ignorance du séjour & de l'état des ames des hommes morts a donné lieu à plusieurs erreurs & à plusieurs superstitions, multipliées par la liberté des

(a) Outre que n'y ayant dans cette vie aucun rassasiement de connoissance, nous pouvons espérer que nous aurons à l'avenir des occasions de rendre plus vaste l'étenduë de nos facultés, &c. *La vérité & sa recherche ne peuvent ici-bas assez rassasier ceux qui l'aiment*, &c. Plutarque.

Digitized by Google

Poëtes, & de quelques visionnaires désœuvrés ; mais puisqu'il n'y a dans ce cas rien qui n'arrive ordinairement dans des cas de cette nature, ces erreurs ne doivent former aucun préjugé contre l'opinion même qui leur a donné lieu.

Quoique Cicéron ait avoué (*a*) qu'il y avoit plusieurs sentimens parmi les Philosophes Grecs touchant cette matiére ; que *dans les Ouvrages qui subsistoient alors, on apprenoit que Phérécyde Syrien avoit avancé le premier que les ames des hommes étoient immortelles ;* que *Pythagore & son Ecole défendirent la même opinion ;* que *Platon fut le premier à en donner raison*, &c. Il a déclaré pourtant, que *la nature même juge en faveur de l'immortalité de l'ame ;* qu'*il y a dans nos esprits je ne sçai quel augure des siécles à venir ;* qu'*il croit du consentement unanime de toutes les Nations que les esprits ne meurent point ;* & il a ajoûté beaucoup d'autres choses sur le même sujet : Or quoique ce consentement ne fût que le pur effet de quelque tradition transmise de pere en fils ; cepen-

[*a*] Dans ses Tusculanes.

Digitized by Google

dant puiſque nous le voyons généralement ſoutenu dans tous les âges, & dans les quatre parties du monde, où ſe trouvent la moindre politeſſe & le moindre ſens commun, il doit ſans doute être auſſi ancien que le monde, & être né avec lui. Cela ſuffit pour donner un grand poids à l'opinion de l'immortalité de l'ame : ce n'eſt pas tout ; puiſqu'elle eſt appuyée non-ſeulement de tous les argumens, que nous avons rapportés plus haut, mais encore de pluſieurs autres raiſonnemens, & d'un grand nombre de ſymptômes, que nous en découvrons au-dedans de nous-mêmes. Or tout cela joint enſemble peut au moins juſtifier l'attente d'une autre vie ; c'eſt-à-dire, toutes ces raiſons rendent cette attente juſte & raiſonnable : & cette raiſonnable attente devient enſuite elle-même, uniquement parce qu'elle eſt raiſonnable, une preuve plus convaincante de la certitude de cette vie.

Repréſentez-vous un homme, ſe promenant dans quelque prairie écartée, loin de tout bruit, dégagé de tout préjugé, & éxaminant en lui-même cette matiére ; & jugez enſuite ſi ces réflé-

Digitized by Google

tions, supposé qu'il les fît, ne seroient pas justes. » Je crois être bien assuré, » que ni la matiére inanimée, ni les » végétaux, cette pierre, cette fleur, » cet arbre, n'ont aucune pensée réflé- » chie : les animaux sensitifs, cette bre- » bis, ce taureau, &c. ne paroissent pas » non plus avoir rien de pareil ; ou s'ils » l'ont, ce n'est que dans un foible » degré, & uniquement à l'égard des » objets présens à leurs sens ; la raison, » ni la parole n'est point l'appanage de » leurs espéces : j'ai donc raison de » prétendre d'être très-supérieur à ces » plantes & à ces animaux (*a*). Non- » seulement j'apperçois & je considere » ces objets extérieurs qui font à pré- » sent impression sur mes nerfs ; mais » encore j'ai au-dedans de moi des » idées d'un ordre supérieur à celui de

(*a*) Il me semble que ces Philosophes qui en paroissant pleins d'eux-mêmes & orgueilleux, soutenoient pourtant que leurs ames n'étoient pas supérieures à celles des vers, &c. faisoient une triste figure dans l'Histoire : *Les plus habiles & les plus fiers de leurs Philosophes soutenoient que leurs ames, quant à la substance, ne différoient en rien de celles d'un moucheron, d'un ver, d'une mouche.... & d'un cochon*, comme dit Eusebe.

Digitized by Google

» ces impressions ; & j'ai un grand nom-
» bre de ces idées. Je suis non seule-
» ment en état de me représenter les
» choses passées ou présentes, mais en-
» core je puis de celles-là conclure plu-
» sieurs autres ; je puis voyager, pour
» ainsi dire, dans l'avenir ; prévoir ce
» qui arrivera ou du moins ce qui peut
» arriver : j'allois presque dire, je puis
» par l'étenduë & l'attachement de mes
» pensées entrer par avance dans un
» nouveau monde ; & soit que je vive,
» soit que je sois anéanti après ma
» mort, je suis néanmoins certaine-
» ment capable de recevoir l'immorta-
» lité ; & je ne sçaurois m'empêcher
» d'être en peine sur cet article : Or je
» n'en puis pas dire autant de ces mo-
» tes de terre, ni de ces bêtes brutes
» (*a*) ; peut-il donc se faire que je ne
» sois destiné à autre chose, qu'à man-
» ger, à boire, à dormir, à me pro-
» mener, & à agir sur cette terre (*b*).

(*a*) Certainement Alexandre a bien pû être réduit à la condition de son *muletier* après sa mort ; mais non pas à celle de son *mulet*. C'est la remarque de M. Antonin, liv. 6. §. 24.

(*b*) Le *brevis est hic fructus homulis* de Lucrece liv. 3. vers 928. peut être dit de toutes choses.

Digitized by Google

» c'eſt-à-dire, que je n'aye pas une plus
» longue éxiſtence que celle qu'ont ces
» brutes, ſi fort inférieures à mon eſ-
» péce ? Puis-je être rendu capable de
» cette noble attente dont ces animaux
» n'ont pas la moindre connoiſſance,
» & qui ſont, hélas ! bien plus heureux
» en cela que je ne ſuis, ſi nous de-
» vons les uns & les autres mourir de
» même ; uniquement pour la voir fruſ-
» trée? Serai-je donc placé comme ſur les
» frontieres d'un autre & d'un meilleur
» monde ; ſerai-je nourri de l'eſpoir d'y
» entrer & d'en jouïr ; uniquement
» pour jouer ſur celui-ci un court per-
» ſonnage (*a*), pour voir fermer ſur
» moi les portes de l'éternité, & pour
» me voir couler au fonds des abîmes.
» [illegible] ? Dois-je donc, en diſant
» mon dernier adieu à ces promena-
» des, en fermant mes paupieres, & en
» voyant s'obſcurcir & s'évanouïr à
» mon égard ces azurées & hautes ré-
» gions ; dois-je alors uniquement ſer-
» vir à former une pouſſiere, qui ſera
» confonduë avec les cendres de ces

[*a*] *Le monde eſt une ſcéne ; la vie un paſſage ; tu es venu ; tu as vû ; tu es parti :* la pénultiéme des *Sentences* de Démocrate.

Digitized by Google

» troupeaux & de ces plantes, ou avec » la bouë que je foule aux pieds ? N'ai- » je donc tenu pendant ma vie un rang » si élevé au-dessus de leur condition, » que pour être mis à leur niveau par » ma mort ?

Cet argument devient encore plus fort dans l'imagination d'un homme, qui a une conviction intérieure de ses talens, & des progrès que son esprit a faits dans les sciences, & qu'il n'a pas eu ici-bas occasion de faire voir, ni d'employer, faute de santé, d'assurance (*a*), de lieux propres à les faire éclater, ou de liberté. Ces progrès & la science qui en est la suite, ne peuvent pas être entierement rapportés à cette vie : ils ne seront qu'une espéce de préparation pour une autre : voilà tout ce qu'ils peuvent être ; & s'ils ne le sont pas, ils ne sont rien du tout. C'est pourquoi nous pouvons supposer l'homme doué de ces talens, raisonnant encore ainsi en lui-même : » L'Auteur de mes » facultés & de mes lumieres peut-il » être lui-même si destitué de raison,

[*a*] *La sagesse est avec ceux qui sont modestes.* Proverbes chap. 11. verset 2.

Digitized by Google

» que de me les avoir données ou pour
» n'en faire aucun usage, ou seulement
» pour me fatiguer par mes pénibles re-
» cherches, & pour me laisser ensuite
» tomber dans le néant ? Celui qui
» n'ignore aucune circonstance où je
» suis réduit, ni aucune de mes plus
» secretes pensées, peut-il avoir tant
» d'insensibilité pour moi que de ça-
» voir mon état, sans y avoir égard &
» sans y apporter aucun remède ?

L'argument a un nouveau degré de force sur un homme, qui, en réfléchissant sur les mauvais traitemens qu'il a reçus dans le monde, sur le peu de faute qu'il y a eu de sa part, sur les chagrins & sur les peines secretes que ses disgraces lui ont causées, & sur plusieurs autres espéces de souffances qu'il n'étoit pas en son pouvoir de prévenir, n'a d'autre ressource que d'en appeller, dans un humble silence, à l'Etre qui est son dernier, mais son véritable refuge, & qu'il doit espérer ne devoir pas l'abandonner de cette maniére.

Enfin l'argument a le plus de force qu'il en puisse avoir, sur l'esprit d'un homme qui, placé dans toutes les cir-

Digitized by Google

conſtances que nous venons de marquer, s'efforce de régler toute ſa conduite ſur les loix de la raiſon ; c'eſt-à-dire, ſur les loix de ſa nature qui ne ſont autre choſe que celles de l'Auteur de la nature, duquel il dépend : Sur l'eſprit d'un homme qui gémit, & qui eſt en priſe, pour ainſi dire, avec ſes propres infirmités, qui implore la miſéricorde divine, qui ſouhaite qu'il y ait une autre vie après celle-ci, qui rend ſes actions & toute ſa vie conformes à ſes vœux, & à ſon eſpérance, & qui dans cette vûë ſe prive ici-bas de pluſieurs choſes : Sur l'eſprit d'un homme enfin, qui par l'élévation de ſa raiſon, par la ſupériorité des facultés de ſon ame, & par la pratique de la vertu qui eſt certainement l'effet d'une utile & véritable Philoſophie, s'approche par degrés d'une nature plus excellente que la ſienne, & goûte déja quelque choſe de ſpirituel & de ſupérieur à ce monde ? Une perſonne d'un tel caractére doit ſans doute avoir une très-forte eſpérance d'une autre vie, & l'argument qu'il fonde ſur cette eſpérance, doit avoir une force qui lui eſt néceſſairement proportionnée : car peut-il être

Digitized by Google

doué de tant de nobles facultés, & avoit comme reçu un avant goût de l'immortalité, ſi cette immortalité n'eſt après tout qu'une chimere ? Ses actes ſecrets & ſon exercice privé de Religion ſeront-ils donc ſans fruit (*a*) ? Un Etre parfait peut-il faire ſi peu de cas d'une créature, qui à la vérité n'eſt preſque qu'un rien auprès de lui, mais qui cependant lui rapporte toute ſa conduite avec tout le zele & toute la régularité dont une créature eſt capable ?

Ou ces méditations & ces réfléxions ſont bien fondées ou non ? Si elles le ſont, il eſt raiſonnable de croire que Dieu ne fruſtrera pas une attente bien fondée.

Il y a pluſieurs autres preuves de l'immortalité de l'ame ; j'en nommerai encore deux, avec leſquelles je vous laiſſe, & que je vous prie de bien peſer à votre loiſir. La premiere eſt que ſi l'ame de l'homme meurt avec le corps, la condition des bêtes eſt de beaucoup préférable à celle des hommes. Les plaiſirs des brutes, quoique ſenſuels,

(*a*) *Eſt-ce-là l'honneur qui ſeroit rendu à la pieté ?* Virgile *Enéide* liv. 1. vers 257.

Digitized by Google

ſont pourtant plus véritables, puiſqu'ils ne ſont corrompus, ni diminués par aucune réfléxion qui les puiſſe altérer: elles s'abandonnent entierement à ces plaiſirs; & lorſqu'elles n'en jouïſſent point, il ſemble qu'elles en ayent moins de beſoin que l'homme, parce qu'elles n'y penſent pas. Les ſouffrances ne ſont pas accompagnées de réfléxion (*a*); mais elles ſont telles que nous les avons décrites plus haut pag. 54. Obſerv. 8. Les bêtes ſont éxemptes d'inquiétude; elles n'ont point de ſouci pour leur famille, ni pour leur poſtérité; elles ne s'embarraſſent pas des vaines recherches d'une ſcience qui doit périr avec elles: ſans ſollicitude touchant la vie à venir (*b*), ſans eſpérance qui doive être fruſtrée; quelque coup ſubit ou quelques minutes de douleur imprévuës les font enfin ceſſer d'être, ſans qu'elles ayent même jamais ſçu qu'elles étoient mortelles.

La

(*a*) *Les bêtes fuyent le péril qu'elles voyent: lorſqu'elles l'ont fui, elles ſont tranquilles,* &c. Seneque.

(*b*) *Elles ne ſe mettent point en peine, ſi elles ſont eſtimées: car leur fin eſt de mourir comme l'homme.*

Digitized by Google

La seconde preuve consiste en ce que l'ame est un principe de vie ; c'est-à-dire, qu'elle est ce qui communique la vie au corps : Or un être que nous avons prouvé être une substance qui est en même temps un principe de vie, & qui, comme tel, doit être vivant ; comment, dis-je, cet être peut-il mourir (*a*), sans être anéanti ?

Ici je commence à sentir, à quel point j'ai besoin de guide. Mais comme la Religion naturelle est le seul sujet que j'ai entrepris de traiter ; je dois me

(*a*) *Je suis persuadé, je sens même, que puisque l'esprit est dans une agitation perpétuelle, il n'a point de principe extrinséque de mouvement, parce qu'il se meut lui-même : & il ne cessera jamais de se mouvoir, parce qu'il ne sera jamais séparé de soi-même.* Cicéron. Ce que Gregoire Thaumaturge rapporte, ressemble à cette pensée de Cicéron : *L'ame se mouvant d'elle-même, ne cesse jamais d'éxister : car de ce qu'une chose se meut d'elle-même, il suit qu'elle est toujours en mouvement ; & ce qui est toujours en mouvement, ne peut jamais être en repos.* Mais ce que St. Augustin avance, approche plus de ma pensée : *L'esprit est une espéce de vie qui fait vivre tout ce qui est animé.* —— *L'ame ne peut donc pas mourir : car si elle pouvoit être privée de la vie, elle ne seroit plus un esprit, mais simplement une chose animée.*

contenter à préſent des lumieres que la ſeule nature me communique, puiſque mon devoir eſt ſimplement de faire voir, ce qu'on peut ſuppoſer que penſe un Philoſophe Payen, ſans autre ſecours, & avec le ſeul inſtinct de la nature *. J'eſpére qui ni cette entrepriſe, ni rien de ce que j'ai avancé dans cette *Ebauche* ne pourront porter la moindre atteinte ſur quelqu'autre véritable Religion que ce puiſſe être. Ce qui eſt immédiatement révélé de Dieu, doit être, comme toutes les autres choſes, pris pour ce qu'il eſt; ce qu'on ne ſçauroit faire ſans lui rendre un ſincére hommage du reſpect le plus profond, de la foi la plus vive & de l'obéïſſance la plus parfaite. Il s'en faut donc bien que ces vérités, ſur leſquelles j'ai ſi fort inſiſté, & qui ſont comme les refreins ordinaires de ma chanſon, permettez cette expreſſion proverbiale, ſapent le fondement de la véritable Religion révélée; elles lui en applaniſſent au contraire le chemin. Je prends une fois pour toutes cette occaſion de vous faire cette remarque. Revenant donc à notre Phi-

* Αὐτοδίδακτος.

Digitized by Google

losophe Payen, je ne puis me persuader que même un tel Philosophe puisse être sans quelques idées générales de la nature de celles dont nous allons presque remplir le reste de cette Section.

IX. Prop. En quittant ce corps grossier l'ame, en vertu de quelque loi, passe dans quelque nouvelle demeure & dans un nouvelle état, conformes à sa nature (*a*). Chaque espéce d'êtres doit avoir sa région & sa condition parce qu'il n'y a rien qui puisse éxister sans être dans quelque lieu, & sans y être de quelque maniére. Puisqu'il y a donc dans l'Univers des différentes espéces de demeures & des différentes maniéres d'êtres; & puisque les natures

(*a*) On a beaucoup parlé de la Transmigration des ames : mais, *puisque ce sentiment est ridicule, & plus digne d'être agité sur le théâtre que dans l'école, il ne vaut pas la peine d'être réfuté sérieusement ; & celui qui le fait, semble craindre que cette opinion n'ait quelque défenseur.* C'est ainsi que s'exprime Lactance : car en vérité qui peut s'empêcher de rire en lisant dans Lucien, dans le Dialogue intitulé *le Songe* ou *le Coq*, tom. 2. pag. 103. de la Traduction d'Ablancourt, qu'Homere avoit été chameau dans la Bactriane, &c.

Digitized by Google

des choſes qui y doivent demeurer; ſont également différentes, il ſe trouve néceſſairement plus de conformité entre quelques-unes de ces natures, & quelques-unes de ces régions, qu'avec d'autres. Bien-plus, cette conformité eſt quelquefois ſi grande, que ces natures ne pourroient pas ſubſiſter, ou ſubſiſter du moins ſans renverſer la conſtitution de l'Univers, hors de ces régions, & dans une condition différente de celles qui leur ſont les plus naturelles. Les êtres ont donc un penchant naturel vers ces régions & ces maniéres d'être: ils leur ſont même adjugés par la nature & par la conſtitution du monde, ou plutôt par ſon Auteur même (*a*).

Tandis que l'ame réſide dans le corps, elle a le pouvoir & les occaſions de le mouvoir de ſon plein gré; où il ſeroit ſans cela mû machinalement & par les ſeules loix de la gravité: c'eſt une vérité évidente: mais, pour la mettre encore dans un plus grand jour, le poids du corps dans lequel elle eſt à préſent renfermée, la for-

(*a*) *Car il eſt néceſſaire qu'un ſemblable aille vers ſon ſemblable.* Hiéroclès ſur le vers 1. de Pythagore p. 25.

Digitized by Google

ce entre plusieurs autres causes à agir pendant quelque temps sur le théâtre du monde. La loi générale, à laquelle les corps sont sujets, les fait couler au fond de la matiére fluide qui est plus légere qu'eux : cette loi les fait toûjours tendre en-bas : & ainsi elle fixe leur résidence, & celle des ames qui les animent, sur la surface de la terre, dans laquelle ou près de laquelle ils furent premierement produits. Mais lorsque l'ame sera une fois dégagée de la matiére crasse, qui l'embarrasse & qui l'environne ; lorsqu'elle deviendra un pur esprit ; ou lorsqu'elle ne sera simplement que voilée, pour ainsi dire, de son délicat & souple véhicule, elle sera alors tout-à-fait éxempte des loix du corps, & assujettie à d'autres, en vertu desquelles elle sera transportée dans le séjour & dans l'état qui (*a*) con-

(*a*) *L'ame s'envolera de ce lieu bas & abject dans ce lieu, quel qu'il soit, qui reçoit dans son heureux sein les ames délivrées de leurs chaînes.* Seneque. *Ayant dépouillé les passions humaines, & nous revêtant des vertus, comme d'autant d'aîles, nous serons portés dans le séjour pur des gens de bien, & dans une vie heureuse & divine.* Hiérocles sur le 54. vers de Pythagore pag. 257.

Digitized by Google

viennent à sa nature : ou du moins en vertu des loix, auſquelles elle étoit autrefois ſujette, elle aura la facilité de s'élever en-haut (*a*), à proportion de la volatilité de ſon véhicule, & de ſortir de ces baſſes régions, pour entrer dans un plus convenable élément, qui, ſi ce Philoſophe que j'ai en vûë peut s'exprimer ainſi, la tienne dans un plus juſte équilibre. Voilà ce que nous avions à dire touchant l'état général des ames après la mort : deſcendons un peu plus dans le détail.

X. Prop. Dans ce nouvel état ou dans cette nouvelle demeure, il peut y avoir différentes ſtations, proportionnées aux différens degrés de perfection, propres à chaque ame en particulier. Nous voyons même parmi les êtres inanimés qui ont une gravité, des figures & des mouvemens différens, un ordre conforme à cette différence. Ainſi donc par la régle univerſelle, par laquelle les différences des êtres produiſent néceſſairement dans la nature des effets conformes, les ames doivent être auſſi pla-

(*a*) *Après s'être dépouillée de ſon fardeau, l'ame s'envolera avec plus de legéreté vers le ciel.* St. Jerôme.

Digitized by Google

cées dans des demeures & dans un ordre, conformes à la différence qui se trouve entr'elles.

XI. Prop. La principale différence qui est entre les ames des hommes, par rapport à leur perfection ou à leur imperfection, consiste dans les différens degrés de l'habitude (*a*), qu'elles se sont faites de suivre la raison (*b*). C'est-à-dire, que non-seulement cette

(*a*) Les Juifs qui disent en général que par la pratique de la Religion l'ame acquiert la perfection & la vie éternelle, donnent tant de poids aux habitudes de pieté, que Rabbi Albo met de la différence entre une aumône de 1000 *zus* * faite à la fois, & celle d'un seul *zus* réïtérée mille fois. *La continuation de faire une même action acquiert un plus grand degré* † *que de la faire une seule fois.*

(b) Quiconque obéit aux commandemens de Dieu béni, trouvera bon sens. (Proverbes 3. 4.).... *Et l'éternité de l'ame, après la consomption du corps, est la récompense qui suit ce véritable entendement* ou *bon sens, & son union sera avec une intelligence agissante, & son éxistence sera éternellement ferme.* Isaac Levi.

* C'est une ancienne monnoye des Juifs qui valoit sept sous.

† De gloire ou de perfection.

Digitized by Google

différence consiſte dans l'application ou dans la négligence avec laquelle les hommes auront cultivé les facultés de leurs ames ; mais encore dans la proportion d'influence, que cette application ou cette négligence auront euë ſur leurs actions ; & par conſéquent dans leurs différens degrés de vertu ou de vice : car un homme n'eſt raiſonnable, qu'à proportion de la juſteſſe de ſes raiſonnemens, & de ſon éxactitude à régler ſa conduite par la raiſon. Or c'eſt dans cette expreſſion que la vertu eſt renfermée, puiſqu'elle n'eſt, comme nous l'avons fait voir dans pluſieurs endroits de ce Traité, que la pratique de la raiſon & de la vérité.

Il n'eſt pas moins évident que l'homme eſt raiſonnable dans différens degrés. Quelques-uns raiſonnent bien ſur quelques matiéres, mais ils ſont embrouillés & confus touchant d'autres, auſquelles ils ne ſont pas accoûtumés ; ou ils ont de la partialité pour leurs vices & pour leurs paſſions, pour les vieilles impreſſions faites ſur eux, ou pour certains partis : de ſorte que leur raiſon n'a pas l'étenduë & l'influence

Digitized by Google

qu'elle devroit avoir. D'autres dont la raiſon eſt négligée & foible, tombent ſouvent dans la ſuperſtition & dans l'abſurdité, quoiqu'ils ayent des inclinations à la vertu ; ils ſe laiſſent guider par l'autorité ; ils n'oſent aller contre les vieilles opinions ; & ils reſpectent un grave galimathias. Un grand nombre, ſi on ne peut pas dire la plûpart des hommes ont à peine la moindre teinture de raiſon & de vertu ; ils agiſſent au hazard, & comme ils voyent agir les autres ; ils s'abandonnent, ou à leurs mouvemens corporels ou à l'exemple. Il y a peu de perſonnes qui tâchent de perfectionner leur entendement, de découvrir ce qui eſt conforme à la raiſon, de fixer leurs ſentimens & de régler ſur cela leur conduite. Or dans ces différentes eſpéces d'hommes, il y a divers degrés d'élévation par rapport au ſçavoir & à la vertu, & de médiocrité par rapport à l'ignorance & au vice ; & par conſéquent il naît de-là des differences ſans fin dans l'eſprit des hommes. Tout cela eſt évident.

Or en réfléchiſſant l'ame découvre en elle-même deux facultés générales ; l'une, par laquelle elle comprend, juge

Digitized by Google

& raisonne ; & voilà ce que j'entends par *les facultés intellectuelles* ou par le mot de *raison* : l'autre, par laquelle elle veut, & se détermine à agir, en conséquence des jugemens & des conclusions tirées par la partie supérieure de l'ame : & plus elle communique de perfection à ses opérations ; c'est-à-dire, plus l'ame raisonne avec justesse, & est prête à donner son consentement aux décisions de la raison, & à les éxécuter, & plus sans doute cette ame doit être parfaite dans son espéce : & au-contraire, plus elle s'acquitte imparfaitement de ces opinions, & plus elle est imparfaite. Les talens & la perfection, les mauvaises qualités & les imperfections des ames des hommes doivent par conséquent être proportionnées aux différences que nous venons de marquer.

XII. Prop. Il est raisonnable de croire que les ames des hommes trouveront dans la vie à venir des stations, ou des demeures conformes à ces différences (*a*). Cette proposition n'est qu'un corollaire qui suit de ce qui a été prouvé plus haut.

(*a*) *Des lieux qui conviennent à la vertu.* Platon.

Digitized by Google

Object. 1. Pourquoi devons-nous croire que Dieu placera & traitera, dans l'autre monde, les hommes comme ils méritent, & conformément aux progrès qu'ils auront faits dans la raison * & dans la vertu ; puisque nous voyons que le cas est entierement différent dans celui-ci.

Rép. Il faut se ressouvenir que c'est-là précisément une des principales preuves, sur laquelle est fondée l'immortalité de l'ame. Or s'il est raisonnable de croire qu'il y a une vie à venir, parceque les choses ne sont pas dans celle-ci dans une juste égalité ; il est par cette seule raison également raisonnable de penser, qu'elles seront dans l'égalité (*a*) dans la vie à venir.

Ici-bas les nécessités, les affections corporelles, & leurs effets naturels s'entremêlent avec les affaires humaines,

(*a*) Elles seront placées avec un égard juste & impartial de leur mérite : ou, dans un seul mot, avec équité.

* L'Auteur entend par-là les progrès faits dans la pratique & dans l'éxercice de la raison, ou dans l'application à la rendre parfaite.

Digitized by Google

& elles confondent le mérite avec le vice, le ſçavoir avec l'ignorance : de-là il arrive ſouvent que le méchant jouït de beaucoup d'avantages, & que l'homme de bien eſt dans la douleur : s'il n'y a pas de vie après celle-ci, l'un & l'autre eſt ſans doute partagé tout autrement qu'il ne mérite. Mais lorſque les cauſes corporelles de ce dérangement ne ſeront plus, les eſprits, ou les eſprits joints à leurs *corps ſpirituels* * prendront ſans doute leurs poſtes, & ils jouïront de leurs priviléges avec plus d'ordre & d'égalité : le débauché ni l'impie n'auront point les occaſions de ſe placer dans un état dont ils ſont indignes : & les eſprits vertueux & parfaits ne rencontreront pas là-haut les obſtacles, qui les tiennent ici-bas dans une baſſeſſe indigne d'eux. Plus un état eſt excellent & pur, & plus ceux qui y ſont, ſont dans l'ordre & dans une juſte & naturelle ſubordination.

Nous voyons même ordinairement ici bas que les hommes s'attachent aux occupations, auſquelles ils ont été élevés & rendus propres : les perſonnes

* Σώματα πνευμάτικα.

Digitized by Google

d'une même profession vivent ensemble avec plus d'union & plus de familiarité qu'avec celles d'une profession différente ; celles qui sont vertueuses & raisonnables, souhaitent, quoiqu'elles puissent voir rarement leurs vœux accomplis, de fréquenter leurs semblables (*a*) ; & le scélérat, ce qui peut, hélas ! rarement être d'une autre manière, n'est qu'avec les scélérats comme lui. Pourquoi ne croirions nous pas qu'il se pourra faire dans l'autre vie entre les ames (*b*), qui seront à peu-près de la même portée, & qui auront les mêmes facultés & les mêmes habitudes, une association & une communion plus universelle & plus entiere, lorsque les obstacles qui l'empêchent ici, seront levés ? Et si nous admettons cette communion à venir, ne faut il pas croire par conséquent que les champs où

(*a*) *Les gens de bien vont sans être invités aux festins des gens de bien.* Platon dans son Traité intitulé *le Festin* vers le commencement.

(*b*) *Qui philosophent véritablement* ou *qui sont véritablement Philosophes*, dans le style de Platon : voyez son *Phedon* pag. 379. 380. &c.

Digitized by Google

s'attrouperont les méchans (*a*). La seule différence de leur compagnie produira une grande différence dans leur maniére de vivre.

XIII. Prop. Les demeures & la condition des ames vertueuſes, & qui ont fait ici-bas un droit uſage de leur raiſon, doivent être meilleures, à proportion de leur vertu, que celles des méchans. Cela ne peut être autrement, ſi la conſtitution des choſes dépend d'une cauſe raiſonnable, comme je me ſuis efforcé de montrer qu'elle le fait.

Corollaire. Il ſuit de-là que la pratique de la raiſon, priſe dans ſa juſte étenduë, doit être & notre principale préparation à la mort, & le moyen d'augmenter, pour tout le temps que nous continuerons d'être, les degrés de notre félicité.

XIV. Prop. Non-ſeulement le bon ou le mauvais uſage de la raiſon, que nous aurons fait en ce monde, & nos vertus ou nos vices, mais encore nos

(*a*) *Un lieu pur qui ne reçoit point les méchans, quand ils ſont morts; car alors leur condition eſt ſemblable à celle où ils ont été ici-bas; les méchans étant avec les méchans*, &c. Platon.

Digitized by Google

plaiſirs ou nos peines préſentes entreront également (*a*) en ligne de compte dans le monde à venir, parce qu'il ne peut ſe faire aucune compenſation des inégalités, qui, comme nous venons de le voir, ſe trouvent dans ce monde, à moins que les plaiſirs & les peines, priſes enſemble avec les vertus & avec les vices des hommes, ne ſoient miſes en parallele & peſées dans la même balance. J'ai dit, *priſes enſemble*; parce-qu'on ne peut donner aucune raiſon de ce qu'un homme vicieux ſeroit recompenſé des peines, des infortunes & des troubles qu'il ſe cauſe à lui-même par ſes vices, dont ces malheurs ſont les ſuites naturelles : ni on ne peut au-contraire donner aucune raiſon de ce qu'il ſeroit fait une déduction de la félicité future d'un homme de bien, à cauſe des innocens plaiſirs qui ſont les fruits naturels de ſa modération, de ſa régularité, de ſes autres vertus & de la ſolidité de ſes raiſonnemens.

Corollaire. Non-ſeulement les méchans ſeront moins heureux que les ſages & vertueux; mais encore ils ſeront

(*a*) *Plus le juſte s'abſtient des péchés, plus ſa juſtice lui ſera imputée*, St. Chryſoſtome.

Digitized by Google

réellement malheureux dans la vie à venir : car ce qui restera de la somme totale, après qu'on en aura soustrait & la félicité proportionnée aux degres de vertu qu'ils ont eus, & les souffrances par lesquelles ils ont passé, & qui ont été supérieures à celles qui étoient les effets naturels de leurs crimes : après, dis-je, que cette soustraction sera faite, il ne restera qu'une quantité inférieure à la pure négation de félicité ; négation qui ne peut être qu'une certaine quantité positive de malheur & de misere.

Il conste donc qu'il y aura à l'avenir des récompenses & des châtimens, & que les hommes seront heureux ou malheureux, selon leur conduite, leurs plaisirs & leurs souffrances dans cette vie.

XV. Prop. Si on ne peut pas démontrer l'immortalité de l'ame : il est du moins certain que le contraire ne peut pas être démontré (*a*). Dire qu'après

(*a*) Certainement ces argumens dont Lucrece se sert, ne peuvent convaincre personne. *Or puisqu'on voit que lorsqu'un vase est cassé, l'eau se répand de toutes parts, & que la liqueur s'écoule ; croyez que l'ame se répand de même à la dissolution du corps*, &c. liv. 3. vers 435. *De-plus nous sentons que l'ame*

Digitized by Google

qu'une maiſon s'eſt écroulee, & qu'elle eſt entierement tombée en ruïne, il y logeoit auparavant un homme, que cet homme l'a abandonnée, & qu'il demeure à préſent ailleurs; il n'y a là rien de contradictoire ni d'abſurde (*a*).

eſt engendrée avec le corps, & qu'elle croît avec lui, & qu'elle vieillit de meme, &c. Ibid. vers 446. *Puiſqu'enfin l'ame eſt affectée par les maladies, il faut néceſſairement avouer qu'elle eſt ſujette à la diſſolution*, ibid vers 471, &c. Les raiſons alléguées par Pline liv. 7. *Hiſt. Na.* chap. 55. ne ſont pas meilleures; ſi on peut dire qu'elles ſoient en effet des raiſons: car avoir recours à l'expérience de ceux qui nous ont devancé, *antegenitale experimentum*, c'eſt ſuppoſer ce qui eſt en queſtion. Or on peut exprimer l'objection ainſi: Aurons-nous après la mort un ſentiment de notre éxiſtence plus grand que celui que nous en avions avant notre naiſſance? Et ſi les *Lesbiaques* de Dicéarque ſubſiſtoient encore, je crois que nous n'y trouverions rien de plus fort que ces argumens. Ce qu'il y a de vrai dans le fonds eſt, que *le méchant ne veut pas que ſon ame ſoit immortelle*; mais il ſe conſole *par la penſée que ſon annihilation après la mort* empêchera ſes tourmens à venir: & *cela eſt parce qu'il ne peut pas l'éviter*. Hiéroclès ſur le vers 29. de Pythagore, page 165.

(*a*) Ni il n'y a rien d'abſurde à ſoûtenir que l'ame éxiſte, *Quand elle a laiſſé déſerte ſa maiſon corporelle*. Philon Juif. *Une maiſon*

Digitized by Google

XVI. Prop. Si on ne regardoit l'immortalité de l'ame que comme probable ou simplement comme possible; il faudroit pourtant préférer une vie vertueuse à celle qui lui est opposée : car supposé que l'ame soit mortelle, & que la mort mette pour toûjours fin à toutes ses perceptions; qu'est-ce qu'un homme de bien perdroit par sa vertu ? Il ne perdroit guéres autre chose que quelques pratiques de dévotion & quelques actes de mortification, que la coûtume rend habituels & faciles (*a*), & peut-être agréables, parce qu'ils sont, qu'ils nous paroissent du moins raisonnables. Aucontraire, que gagne le méchant, si son ame est sujette à la mort ? Des plaisirs dont l'homme de bien se prive volontairement, qui doivent ordinairement leur origine à un goût dépravé qui avec le temps deviennent insipides, qui coûtent plus de peine & plus d'in-

abandonnée par celui qui l'habitoit, tombe en ruïne, de même dépérit un corps délaissé par l'ame. Lactance.

(*a*) *Le chemin qui mene à la vertu, est long & difficile, & au commencement il est raboteux; mais pour si rude qu'il ait été, il est sur la fin plus facile.* Hésiode *Opera & Dies* vers 287. &c.

Digitized by Google

duſtrie à acquérir qu'ils ne valent dans le fonds, qui s'envolent avec amertume, qui ſont bien ſouvent ſuivis de réfléxions accablantes & d'un triſte repentir, ou qui n'aboutiroient au bout du compte, après une courte jouïſſance, qu'au néant, comme s'ils n'avoient jamais été : & voilà tout (*a*). Mais ſi l'ame eſt immortelle, comme nous avons tout lieu de le croire, que gagnera l'homme de bien ? Ses plaiſirs préſens, s'ils ne ſont pas à la vérité ſi nombreux, ſeront du moins plus ſolides (*b*) & plus naturels (*c*), & la félicité à venir eſt l'effet de ſon abnégation de ſoi-même, & de ſa ſoumiſſion à la raiſon ; vertus dont il a fait ſa préparation à cet heureux état, que nous pouvons bien, ſans prétendre le vouloir décrire, ſuppoſer immortel ; parce que l'ame eſt immortelle, & de-

(*a*) *Adonis eſt préféré au ciel.* Ovide *Metamorph.* liv. 10. vers 532.

(*b*) *Celui qui eſt doué de la vertu, goûte des plaiſirs dont il ne ſe peut repentir.* Hiéroclès ſur le 30. vers de Pythagore, p. 174.

(*c*) *Celui qui ſe renferme dans ſon intégrité, & qui jouit de ſon propre bien, eſt véritablement favoriſé de la fortune & heureux : car auſſi le corps*, &c. Simplicius.

Digitized by Google

voir procurer à cette ame la jouïſſance de plaiſirs bien plus purs & plus excellens, c'eſt-à-dire, & plus grands & plus ſolides, qu'aucun des bas & indignes plaiſirs dont l'homme jouït ici-bas: parce que cet état eſt à tous égards d'une nature plus extellente que notre état préſent. En un mot, que perd le méchant, ſi ſon ame doit mourir avec le corps? La félicité que l'homme de bien gagne comme homme de bien: il s'attire outre cela quelque degré des malheurs de la vie à venir: malheurs dont on peut dire en général, qu'ils ſeront auſſi ſupérieurs à ceux de la vie préſente, que les plaiſirs & le bonheur de la vie à venir excédent ceux de cette vie paſſagere & mortelle.

Dans un état ſpirituel & parfaitement libre, tout ſera certainement plus pur; & tout agira plus directement, plus puiſſamment, & ſi on veut me pardonner l'expreſſion, avec plus d'eſprit & de force: moins d'obſtacles s'oppoſeront au bonheur ou au malheur de nos ames: elles ſeront plus ouvertes; elles auront de leur condition des perceptions plus immédiates & plus vives:

Digitized by Google

de sorte que chacune d'entr'elles sera dans son espéce particuliere, plus attentive, plus appliquée, plus bandée, pour ainsi dire; les unes approchant plus de la pure félicité, & les autres approchant plus de son contraire qu'elles ne font sur la terre (*a*). Mais c'est une entrepriſe trop hardie pour le Philoſophe Payen que j'ai en vûë, de préſumer d'entrer plus avant dans la nature & dans l'œconomie d'un monde encore inconnu.

J'ajoûterai ſeulement que l'homme qui fait un droit uſage de ſa raiſon, & qui pratique la vertu, a du moins cet avantage ſur un homme qui au mépris de ſa raiſon s'abandonne à ſes vices; que quoiqu'il ne puiſſe pas toûjours par ſa ſageſſe & par ſa vertu rectifier ce qu'il y a de mauvais en lui-même ou dans ſa condition; il trouvera pourtant le moyen d'adoucir, par leur ſecours, ſes afflictions & ſes malheurs, & de ſe ſoutenir dans toutes les diffé-

(*a*) *Car l'homme de bien l'emporte ſur le méchant, non-ſeulement par la probité, mais auſſi par la volupté même, par laquelle ſeule le méchant croit s'abandonner au vice.* Hiéroclès ſur le vers 30. de Pythagore, p. 177.

Digitized by Google

rentes révolutions & de la vie ; consolation au reste dont le méchant ignore entierement les douceurs ; lui sur-tout qui n'a jamais senti les doux plaisirs que procure l'humble, mais la ferme attente d'un bonheur sincere & constant dont on jouïra dans la vie à venir *(a)*.

XVII. Prop. En dernier lieu, celui qui veut conformer sa conduite à la vérité, doit non-seulement considérer ce qu'il est, & quelle est sa condition ici-bas, & pourvoir à ses besoins présens ; mais encore se regarder comme un homme dont la vie tire vers une autre vie ; & il doit par conséquent se préparer pour celle-ci. Vous comprenez sans doute parfaitement la maniére dont je crois qu'il faut se préparer à ce passage.

Pour mettre fin à tout cet Ouvrage ; que toute notre conduite soit conforme, autant qu'il est de notre intérêt, & que nous sommes capables de l'en rendre, à la nature de chaque chose ; c'est-à-dire, traitons dans toute notre

(a) Car quand les justes n'auroient sur les injustes aucun autre avantage, ils les surpassent du moins par une vive espérance. Isocrate dans son *Discours à Demonique*, pag. 12.

Digitized by Google

conduite les choſes, comme étant ce qu'elles ſont en elles-mêmes par rapport à nous, & à l'égard des autres êtres, & comme étant ce qu'elles ſont dans leurs cauſes, dans leurs circonſtances & dans leurs effets; c'eſt à-dire, ne nions point par aucune de nos actions la vérité d'une choſe qui eſt vraye; c'eſt-à-dire, conformons toutes nos actions à la raiſon: c'eſt-à-dire enfin, prenons la loi de notre nature pour régle de nos actions. En faiſant ſincérement nos efforts pour nous acquitter de ce devoir, nous rendrons ce que nous devons à l'Auteur de cette nature (*a*) & de cette Loi; & nous travaillerons en même temps à nous rendre véritablement & ſolidement heureux; félicité véritable & ſolide, propre aux créatures raiſonnable: nous ferons ce qui tend à nous rendre tranquilles ici-bas: nous nous diſpoſerons à notre départ pour notre derniere & éternelle maiſon; révolution, hélas! qui pour ſi tard qu'elle arrive, arrivera pourtant bien-tôt.

(*a*) *Car pratiquer la vertu, eſt la maniére la plus ſainte de ſervir Dieu.* Joſephe.

Digitized by Google

Ainſi, Monſieur, vous voilà preſque débarraſſé pour le préſent de la peine, je ne puis pas proprement dire que je vous donne, mais que vous vous êtes vous-même attirée; puiſque, comme vous l'avez demandé, voilà ſimplement mes penſées; à moins que je ne me ſois mal repréſenté moi-même, ce que j'avouë n'être pas impoſſible. J'ai ajoûté au bas des pages, en forme de notes, un petit nombre de citations, ſur-tout des anciens Auteurs, telles qu'elles ſe ſont tout-à-coup offertes à mon eſprit dans la réviſion de ce Traité (*a*); n'ayant eu ni recueil de lieux communs dont je puſſe faire uſage, ni la moindre idée d'une telle entrepriſe: ces citations ſervent quelquefois à expliquer le texte, d'autrefois à l'appuyer de quelque autorité; mais elles ſerviront principalement à vous récréer; vous, dis-je, Monſieur, que je crois avoir beſoin de l'être, & qui ſçavez ſi bien profiter des moindres alluſions faites par les Anciens. J'ai auſſi fait imprimer quelques exemplaires de cette *Ebauche*;

(*a*) On en a ajoûté quelques-unes dans la ſeconde Edition.

Digitized by Google

Ebauche ; non en vûë de la rendre publique, mais ſimplement pour épargner la peine de la tranſcrire (*a*) ; puiſque j'ai formé le deſſein, non-ſeulement de vous la communiquer ; mais encore d'en faire part, puiſqu'elle eſt faite à deux ou trois de mes amis ; & de la laiſſer à ma famille, comme un ſecret monument du bon deſſein que j'avois en la compoſant. Cependant la maniére dont je diſpoſerai de cet Ouvrage, & tout ſon deſtin dépendent beaucoup, Monſieur, de votre jugement & de l'accueil que vous lui ferez.

(*a*) On n'avoit eu d'abord aucun autre deſſein ; voyez l'Avertiſſement.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

SUPPLEMENT.

APRE'S avoir déclaré auſſi expreſſément que je l'ai fait dans la Préface, la vénération que j'ai pour la mémoire de Monſieur Wollaſton; il me ſemble que je ne puis me diſpenſer d'en faire autant de mes ſentimens ſur tout ſon Ouvrage. C'eſt à quoi je vais conſacrer la premiere partie de ce Supplément; j'y porterai mon jugement général ſur la bonté de ce Syſtême; je dirai un mot pour en éclaircir le principe dominant; j'expliquerai juſques à quel point mes Notes critiques ſont contre cet Auteur.

Je donnerai enſuite la ſubſtance & la réfutation des Critiques qui ont paru contre ce Traité.

J'ajoûterai enfin mes remarques particulieres ſur la maniére d'examiner l'action de Dieu ſur les créatures, & une démonſtration abrégée & nouvelle de la Prémotion phyſique: j'ai été dé-

Digitized by Google

terminé à en faire part au Public par la liaiſon que cette queſtion a avec le Traité de Dieu contenu dans cette *Ebauche*, & par la maniére dont Monſieur Wollaſton a parlé de ces deux articles : il me paroît que cet Ecrivain s'eſt trop laiſſé aller dans ces deux points aux préjugés ordinaires qui ont fait tant d'ennemis à la Prémotion phyſique.

I. PARTIE.

*Examen général & éclairciſſement du principe dominant dans l'*Ebauche de la Religion naturelle : *explication des Notes critiques du Traducteur*, &c.

SI la ſimplicité, la clarté, l'étenduë, la nouveauté d'un principe, & la facilité de répondre par ſon ſeul moyen à toutes les Objections propoſées contre lui, ſont, comme on ne peut douter qu'elles ne le ſoient, les preuves de ſon excellence ; le principe de Monſieur Wollaſton ſurpaſſe tous ceux, ſur leſ-

Digitized by Google

quels on s'eſt efforcé de fonder la moralité des actes humains.

C'eſt le plus ſimple de tous les principes avancés ſur cette matiére : car il ne faudra déſormais avoir recours à rien d'étranger aux actes humains : leur propre, leur ſeule nature décidera de leur bonté ou de leur malice : elle en ſera le fondement & l'eſſence. De ce qu'un acte humain eſt un acte humain ; c'eſt-à-dire, l'expreſſion pratique de quelque propoſition véritable ou fauſſe, faite par un agent libre, il ſuit inconteſtablement, naturellement & néceſſairement, que cet acte eſt bon ou mauvais : parce que ſi d'un côté toutes ces propoſitions pratiques, véritables ou fauſſes, expriment une conformité, ou une contrarieté à la nature des choſes, & par-là aux loix de la nature, & par-là à la ſageſſe de l'Auteur de la nature : & ſi d'un autre côté la nature des choſes eſt eſſentiellement bonne, ſi les loix de la nature ſont eſſentiellement bonnes, ſi la ſageſſe de l'Auteur de la nature eſt eſſentiellement bonne ; il ſuit que la conformité à cette nature, à ces loix, à cette ſageſſe, eſt auſſi eſſentiellement bonne ; & que tout acte, exprimant na-

Digitized by Google

turellement cette conformité, eſt eſſentiellement bon : il ſuit au contraire que la contrarieté oppoſée eſt eſſentiellement mauvaiſe ; & que l'acte, exprimant cette contrarieté, eſt eſſentiellement mauvais. Voilà donc par ce principe la nature du bien & du mal moral établie ſur la nature, ſur la ſignification naturelle des actes humains ; mais voyons ſi la même ſimplicité régne dans l'application qu'il faut faire pour diſtinguer les actes, qui ſont les expreſſions pratiques d'une propoſition véritable, d'avec ceux qui ſont les expreſſions pratiques d'une propoſition fauſſe : rien de plus ſimple encore. Tout acte, par lequel un agent libre témoigne qu'il ſe conforme à la nature des choſes, c'eſt-à-dire, qu'il prend les choſes pour ce qu'elles ſont dans leur nature, eſt l'expreſſion pratique d'une propoſition véritable : & ſon contraire exprime une propoſition fauſſe. Encore un coup, y a-t-il rien de plus ſimple & de plus naturel que ce principe ?

Mais quelle eſt la vérité dont un acte humain eſt eſſentiellement une négation ou une affirmation ? Oh ! c'eſt la plus palpable, la plus claire de toutes les

Digitized by Google

vérités. La voici : *Chaque chose est ce qu'elle est :* par exemple, un corps est un corps ; un esprit est un esprit : faisons-en l'application. A aime son corps plus que son ame : l'amour d'A est une expression pratique de ces fausſetés, *le corps d'A est plus aimable que son ame : le corps d'A n'est pas ce qu'il est, un corps moins aimable que son ame.* B a sous ses yeux un verre de vin & un verre de poison ; il le sçait, & il est convaincu que le premier lui feroit du bien, & que le second lui causeroit la mort ; il boit pourtant celui-ci : son action est une affirmation pratique de ces fausſetés : ce vin, ce poison, ne sont pas ce qu'ils sont : je sçai que la nature de ce vin est d'être une bonne liqueur, & que celle de ce poison est d'être une liqueur mortelle ; mais malgré cela ce vin bon n'est pas du vin bon ; ce poison mortel n'est pas du poison mortel : B prend ces deux liqueurs pour ce qu'il sçait qu'elles ne sont pas ; il confond leur nature ; il nie la vérité qui n'est, dans le cas présent, qu'une conformité entre la signification naturelle de son action, & la nature de ce vin & de ce poison ; il se rend coupable de la plus

Digitized by Google

ridicule de toutes les contradictions. Ce que nous avancerons dans la suite à l'occasion des objections que Monsieur Clark a proposées contre ce principe, mettra encore dans un plus grand jour cette vérité, & l'application qu'on en doit faire.

La clarté est le second degré d'excellence particulier à ce Système ; le principe qui lui sert de fondement, est évident de lui-même : sa simple intuition frappe, persuade, convainct : plus on l'approfondit, plus on y trouve du vrai & du solide, & la foule des preuves dont il est appuyé, sert moins à lui donner un nouveau degré d'évidence, qu'à faire rougir, pour ainsi dire, l'esprit humain de l'ignorance où il avoit été jusques ici sur cet article. Lectures pénibles qui dégoûtent les mortels des plus utiles recherches ; argumens étudiés qui s'offrent à nous sous l'idée de convaincans, sans lever dans le fonds nos principaux doutes ; démonstrations étenduës qui font ordinairement perdre de vûë la solidité d'un Système, sous prétexte de le démontrer dans toutes ses parties : aucun de ces écueils ne se rencontrera désormais dans

Digitized by Google

l'étude de la morale. L'esprit le plus bouché peut, par l'application du principe de Mr. Wollaston, devenir facilement un excellent moraliste; peu de pages le feront entrer à fonds dans une science dont toute l'Antiquité n'avoit encore pû trouver les simples prologomenes: & si un examen, fait avec toute la bonne-foi & toute l'exactitude dont il est capable, ne suffit pas pour le faire parvenir à l'infaillibilité; il suffira du moins pour diminuer le nombre de ses fautes; pour affoiblir & pour faire évanouïr leur coulpe & leur atrocité.

Non-seulement ce Systême est simple, & à la portée des plus foibles génies; il a encore l'avantage d'une étenduë sans bornes: point de parole, point d'action qui ne soient de son ressort. Posez une fois ce principe: *Toute action a un sens naturel aussi significatif que celui de toute proposition exprimée de bouche:* & d'abord se découvre à plein la bonté morale de toutes les actions des agens libres. Dans ce principe, *l'homme ne doit mentir ni dans ses paroles, ni dans ses faits*; c'est-à-dire, *l'homme doit conformer & ses paroles & ses actions à la nature des choses*, est renfermée à la

Digitized by Google

pratique de toutes les vertus & l'exclusion de tous les vices. Par ce précepte : *Traiter chaque être comme étant ce qu'il est*, on bannit également la révolte contre la cause premiere, l'abus des causes secondes, & les péchés contre la Patrie, contre le prochain & contre nous-mêmes.

J'ai dit, *la révolte contre la cause premiere* : puisque par ce principe, sont à jamais proscrits l'Athéisme de spéculation ou d'esprit, & celui de pratique ou de cœur. Je dis, Athéisme de spéculation ou d'esprit, qui est cette négation de l'éxistence de Dieu, que l'Athée fait par ses discours & par ses raisonnemens : Or si cette espéce d'Athéïsme est si marqué au coin de la folie & de l'aveuglement qu'on croit généralement, & avec raison, l'esprit humain au-dessus de ses atteintes ; les mêmes traits, des traits plus noirs encore, ne doivent-ils pas nous rendre plus odieuse cette espéce d'Athéisme plus significatif, & par conséquent plus criminel que le premier, & que j'ai appellé Athéisme pratique & de cœur, essentiellement renfermé dans chaque action mauvaise, & renfermant essentiellement

Digitized by Google

lui-même une négation de l'éxiſtence de l'Etre ſuprême, exprimée par des faits ?

Je ne puis me déterminer à croire, que cette penſée & cette expreſſion ſoient auſſi nouvelles qu'elles me l'ont paru en ſe préſentant pour la premiere fois à mon eſprit : elles furent ſans doute inſpirées au Pſalmiſte dans ces paroles, אמר נבל בלבו אין אלהים, *le fou a dit dans ſon cœur, il n'y a point de Dieu.* Eſt-ce qu'on peut parler *dans le cœur*, qui eſt le ſiége de la volonté ? Oüi, l'impie, ce fou, ce fou à l'extrême qui nie par des faits le fait le plus conſtant qui fût jamais, ou qu'il ſoit poſſible d'imaginer, l'éxiſtence, ou, ce qui revient au même, la ſageſſe de l'Etre néceſſaire ; ce fou parle dans ſon cœur, & par ſon cœur ; & c'eſt la honteuſe proſtitution qu'il fait de ce cœur aux créatures, qui renferme, exprime, déclare authentiquement & néceſſairement la négation de l'éxiſtence du Créateur. Ce qui ſuit immédiatement ces paroles du Prophéte, confirme cette explication השחיתו, *ils ſe ſont corrompus* ; התעיבו עליל, *ils ont commis des actions abominables*, &c. cette corruption, ces ac-

tions abominables, voilà les preuves, la déclaration, l'expreſſion de cet Athéiſme, de cette folie que le Prophéte avoit en vûë dans tout le 14. Pſeaume.

J'ai dit, *l'abus des cauſes ſecondes:* car ſi nous les traitons conformément à ce qu'elles ſont, nous les emploirons uniquement à la conſervation de notre Etre, & à l'amélioration de notre bien-être; nous ne les mettrons, ni au-deſſus, ni au niveau de leur Auteur, nous ne leur rendrons, pour ſi excellentes, pour ſi accomplies qu'elles ſoient, que les honneurs qu'il n'eſt pas défendu de rendre à des Etres que leur excellence & leurs perfections n'ôtent point de la catégorie d'êtres crées; nous tiendrons notre rang; & nous le laiſſerons tenir, ſans jalouſie & ſans murmure, aux créatures, en faveur deſquelles il a plû à un Dieu, libre dans le choix des objets de ſes faveurs, de déployer ſa puiſſance avec une ſpéciale effuſion de ſa libéralité.

J'ai dit, *les péchés contre la Patrie, contre le prochain & contre nous-mêmes:* & par-là ſont renvoyés dans les maudits abîmes d'où ils ſortirent, ces monſtres hideux qui ſont de cet Univers une

Digitized by Google

ébauche de l'enfer ; la Tyrannie & le Deſpotiſme qui traitent les hommes, ou comme des buches inſenſibles à la douleur & aux ſupplices, ou comme des reptiles privés de raiſon, de liberté de conſcience & de proprieté ; l'indépendance & l'Anarchie qui traitent inſolemment les images du Gouverneur ſuprême d'uſurpateurs, &, pour ainſi dire, d'hommes ſans créance ; les loix, les ſermens & les contracts les plus ſolemnels, de liens qu'il eſt permis de rompre toutes les fois que le dictent l'amour-propre & l'intérêt ; l'ordre & la Hiérarchie, de bagatelles qu'un homme noblement impatient du joug, c'eſt-là le langage de l'indépendance, ne reſpecte que quand cet ordre & cette Hiérarchie lui aſſurent à lui-même le trône ; l'orgueil qui nous repréſente à nous-mêmes ſous des traits brillans & flateurs, & doués d'un mérite chimérique au préjudice de ceux qui en ont un réel & ſolide, la volupté qui d'une voix molle & efféminée nous crie ſans ceſſe, que nous ſommes nés uniquement pour vivre & pour mourir dans ſon ſein impur, &c.

Digitized by Google

L'étenduë de ce principe ne ſe borne pas en un mot à établir la nature des actes humains ; il établit auſſi entr'eux une différence eſſentielle & priſe de leur propre nature. La preuve de cette différence ſuit du raiſonnement que nous avons fait plus haut : car s'il y a entre le oui & le non, entre le blanc & le noir, entre l'éxiſtence & la non-éxiſtence, une différence priſe de la nature du oui, du blanc, de l'éxiſtence & de celle du non, du noir, de la non-éxiſtence ; il doit y avoir par conſéquent entre le bien & le mal moral, entre l'acte bon & l'acte mauvais, une différence priſe de la nature du bien moral, & de l'acte moralement bon qui ne ſont qu'un oui, qu'un blanc, qu'une affirmation d'éxiſtence ; & de celle du mal moral, & de l'acte moralement mauvais qui ne ſont qu'un non, un noir, une négation d'éxiſtence ; il y a enfin une différence eſſentielle entre la ſignification de l'action bonne, ſignification dans laquelle ſeule conſiſte ſa bonté morale ; & la ſignification de l'action mauvaiſe, ſignification, dans laquelle conſiſte ſa malice morale. Tout cela eſt évident à ceux qui ne cher-

Digitized by Google

chent point à s'aveugler, & qui avouent qu'un & un font deux, & non pas un, & qu'un ne peut pas avoir en même temps la nature d'un & de deux : encore moins celle d'un & de rien.

Au-reste l'assertion d'une puissance de signifier, & d'une signification actuelle dans les signes & dans les actions, dans tous les signes & dans toutes les actions, & plus expressive même dans les actions que dans les paroles ; cette assertion, dis-je, n'est ni si téméraire, ni si facile à détruire que les critiques pourroient bien se l'imaginer : les plus grands hommes l'ont admise ; l'expérience en confirme la vérité ; le raisonnement la démontre.

1. Que les plus grands hommes de toute Nation, de toute Religion, de tout siécle soient tombés d'accord de cette vérité ; c'est ce que prouve la citation d'un grand nombre d'Auteurs, faites dans les premieres Sections de cet Ouvrage ; & celle d'un grand nombre d'autres qu'il seroit facile d'alléguer, s'il en étoit besoin.

2. L'expérience confirme cette assertion : car lorsqu'un homme mange ou boit avec avidité, ne marque-t-il pas

Digitized by Google

plus expreſſément par-là qu'il a faim ou ſoif, que s'il ſe contentoit de dire, *j'ai faim* ou *j'ai ſoif ?* Lorſqu'un homme s'aſſied après une longue promenade, n'exprime-t-il pas par ſon action, ou plutôt ſon action n'exprime-t-elle pas plus naturellement ſa laſſitude que ces paroles, *je ſuis fatigué ?* Lorſqu'un autre ſe promene ſeul, à pas lents, mordant ſes doigts, le chapeau enfoncé ſur ſes yeux, tout cela ne ſignifie-t-il pas plus clairement qu'il eſt dans la méditation que s'il diſoit ſimplement, *je médite ?* Les exemples de cette vérité s'offrent en foule.

3. Le raiſonnement démontre la réalité de la ſignification 1. attribuée aux actions en général, 2. attribuée à chaque action en particulier, 3. attribuée à chaque action en particulier dans un plus grand degré d'énergie qu'aux paroles.

1. Les actions ont une ſignification qui peut être conforme ou contraire à la vérité : car, pour ne point répéter les argumens allégués par Mr. Wollaſton, ſi elles n'avoient point une telle ſignification, il s'enſuivroit qu'un muet ne pourroit point mentir, parce qu'il eſt

Digitized by Google

privé de l'usage de la parole, & qu'il ne peut exprimer la vérité que par signes ; conséquence aussi absurde que le principe d'où elle suit, est faux : car lorsque je demande à un muet, si un tel chemin n'est pas celui qui conduit à une telle ville, & qu'il me répond par un signe qui me fait croire, qu'oui, & qu'il sçait devoir produire cet effet, quoique le chemin qu'il me montre, ne soit pas le véritable; son signe, son action quelle qu'elle soit, renferme & exprime une fausseté ; & cette expression d'une fausseté n'est-elle pas aussi directe, c'est-à-dire, ne contredit-elle pas aussi directement la vérité, que ce monosyllabe *oui* proféré par un autre homme, à qui je ferois la même question, & qui me répondroit par le même mensonge ? Le mensonge du premier ne consiste pas simplement dans son inclination de tête, ou dans le mouvement de son bras ; le mensonge du second ne consiste pas simplement dans l'articulation du monosyllabe : l'un & l'autre consistent dans le moyen, quel qu'il soit, cela est indifférent, employé pour me faire croire ce qui n'est pas ; pour me faire croire que la personne qui ré-

Digitized by Google

pond, penſe ce qu'elle ne penſe point; & pour me faire croire enfin qu'elle prend, & que je dois prendre un tel chemin pour ce qu'il n'eſt pas dans le fonds. Ce ſigne, cette action, ce mouvement du bras, ou de la tête qui me fait croire tout cela, & qui me dit, *c'eſt le chemin qui conduit à une telle ville;* voilà uniquement ce qui ment; voilà proprement ce qui renferme un ſens contraire à la vérité.

2. Toute action, tout acte fait par un agent libre, a un pareil ſens: car ſi nous conſiderons cet acte, comme étant l'opération d'une ſubſtance ſpirituelle; cette opération eſt ſimplement une perception ou un jugement, ou un acte de la volonté. Si c'eſt une perception, une ſimple idée; elle n'eſt autre choſe qu'une image, un portrait, une repréſentation de quelque objet: Or une image d'un certain objet a eſſentiellement ce ſens; *l'objet que je repréſente, eſt ainſi que je le repréſente.* Donc toutes les idées, toutes les perceptions renferment néceſſairement ce ſens, *les objets dont nous ſommes les images, ſont ainſi que nous les repréſentons.* Si ces actes paſſent à la catégorie des jugemens, la véri-

Digitized by Google

té, que j'établis, s'offre à nous dans un plus grand degré d'évidence : car tout jugement n'eſt qu'une liaiſon d'idées, ou plutôt une affirmation, ou une négation de la liaiſon qui eſt entr'elles ; cela n'a beſoin d'aucun éclairciſſement : tout jugement ſignifie eſſentiellement que l'ame qui juge, conſidére ſous certains rapports l'objet de ſes jugemens. Un pareil ſens n'eſt pas moins exprès dans les actes de la volonté ; puiſque l'ame ne pouvant pas vouloir ſans vouloir quelque choſe, chaque fois qu'elle veut, chaque acte de volonté qu'elle produit, ſont des déclarations réitérées de ces propoſitions, *une telle ou telle choſe eſt digne d'être l'objet de ma volonté ; je la veux, & j'ai raiſon de la vouloir.*

Si nous conſiderons enfin les actes humains, comme étant de certains mouvemens phyſiques de quelque quantité de matiére qui ſont les effets des opérations de l'ame ; nous trouverons qu'ils ne ſont pas moins ſignificatifs. Tout mouvement en général ſignifie que le corps mû a reçu d'un autre corps des impulſions, auſquelles il n'a pas été capable de réſiſter : mais outre ce ſens

Digitized by Google

général, il y en a de particuliers, attachés essentiellement aux directions particulieres du mouvement : & ces directions particulieres étant, lorsqu'il n'y a point d'obstacle, nécessairement suivies de certains effets ; elles emportent par conséquent nécessairement dans le moteur la volonté de produire les effets inséparables de ces directions particulieres. Toutes les fois que je m'assois, sans y être forcé par quelque objet extérieur, mon action signifie que mon ame veut que le corps qu'elle anime, soit dans le repos ; & la direction particuliere que les esprits animaux reçoivent alors, & qui produit ma *session*, pardonnez ce terme, toutes les fois que leur mouvement reçoit la même direction, est la proposition pratique qui exprime cette vérité, *l'ame veut que le corps soit en repos*, plus intelligiblement même que ne le feroient de simples paroles ; comme nous allons le voir.

3. Tout acte d'un agent libre a une signification plus expresse que les paroles. L'expérience ne nous fait-elle pas sentir, que les faits apportent dans notre esprit un plus grand degré de con-

Digitized by Google

viction, que les raisonnemens les plus plausibles ? Un homme qui pratique la vertu, ne passe-t-il pas pour plus réellement vertueux qu'un autre qui ne fait que la prêcher ? L'exemple n'est-il pas la plus efficace de toutes les exhortations ? D'ailleurs l'énergie du sens de chaque action est générale : tout homme s'y rend ; il n'est pas besoin d'interprête pour l'expliquer ; sauvages & hommes civilisés, tout entend que l'action d'un homme qui en tuë un autre, signifie qu'il a la volonté, ou le droit de le tuer : voyez ce que l'Auteur rapporte, pour prouver cette vérité, page 6. 7. &c.

4. Les charmes de la nouveauté brillent avec éclat dans tout ce Systême : l'Auteur y est original, même dans les choses dites mille & mille fois par d'autres Ecrivains : mais à quoi bon retracer ce que le Lecteur a senti lui-même dans la lecture de tout ce Traité ; ce qu'il sçavoit peut-être avant que d'avoir commencé à le lire : ce qui a si fort piqué la curiosité du Public ; & ce qui a principalement fait un si grand nom à Mr. Wollaston.

Digitized by Google

En dernier lieu ce Syſtême a l'avantage de lever les difficultés propoſées ſur la nature du bien & du mal moral, mieux qu'aucun des autres Syſtêmes publiés ſur cette matiére ; c'eſt un grand motif pour nous porter à l'adopter : & s'il n'exclut pas entierement tous nos doutes ; cependant ces doutes, tombant plutôt ſur quelque branche particuliere du principe qui ſert de fondement à ce Syſtême, que ſur le principe même, ne doivent pas nous empêcher de lui donner la préférence. Voilà la nature de quelques remarques critiques, que j'ai miſes au bas de quelques pages : elles portent coup ſur quelque endroit de l'édifice : elles n'en ſapent pas le fondement.

Telle eſt l'objection de Monſieur **, page 24. elle accuſe d'un défaut de juſteſſe ce raiſonnement de l'Auteur : *En refuſant de ſoulager un pauvre, &c. je nie que ſa condition en particulier, que la nature humaine en général, que ces déſirs mêmes & cette attente que j'aurois moi-même en pareil cas ; je nie, dis-je, que tout cela ſoit ce qu'il eſt réellement.* L'objection tombe préciſément ſur la négation de la condition préſente, &

Digitized by Google

par conſéquent de la nature du pauvre. La condition, ou la nature du pauvre eſt ſimplement, ſelon Mr. Wollaſton, d'avoir beſoin d'un ſecours, que ceux qui le peuvent, doivent lui procurer. Eclairciſſons ces termes. L'idée du pauvre, ſelon l'un, ne renferme que la ſimple privation du néceſſaire : l'idée du pauvre, ſelon l'autre, en renferme trois ; l'idée d'un homme privé du néceſſaire ; l'idée de la privation d'un néceſſaire, que les riches doivent fournir ; l'idée de la privation d'un néceſſaire, que les riches doivent fournir, & que moi par conſéquent qui ſuis riche, dois fournir comme les autres. Ces trois idées ne ſont pas renfermées dans la nature du pauvre ; ſi elles le ſont, vous ne l'avez pas du moins prouvé : Or ce raiſonnement fondé ſur la nature d'une choſe, que vous entendez dans un ſens, & que j'entends dans l'autre ; la ſuppoſition que je dois l'entendre dans le vôtre, quoique vous ne m'en ayez rien prouvé ; l'impoſſibilité, où vous êtes de me prouver par votre principe, que l'idée de la pauvreté renferme les trois idées que vous lui attribués ; voilà le vuide à remplir, voilà le

Digitized by Google

défaut de justesse que je trouve dans votre raisonnement, dit l'Auteur de l'Objection à l'Auteur du Systême.

Monsieur Wollaston peut repliquer, que son but n'est pas de définir la nature de chaque être en particulier; mais qu'il fonde en général la bonté, ou la malice morale des actes humains, sur cette nature telle qu'elle est, ou qu'on la croit être. Mais puisque l'Auteur est descendu dans certains cas particuliers, & entr'autres dans le refus de l'aumône, il ne devoit pas fonder la malice morale de ce refus sur une idée supposée de la pauvreté. Je l'ai dit, & je le répéte; l'objection de Monsieur ** contre la négation prétenduë de la condition actuelle du pauvre qu'on suppose renfermée dans le refus de l'aumône, est indissoluble.

Cependant cette difficulté ne sape point; elle n'attaque pas même tout le raisonnement de l'Auteur qui tend à prouver que le refus de l'aumône seroit une opposition à la nature humaine en général, dont le bien & l'ordre éxigent que ceux qui ont trop, fassent part de leur superflu à ceux qui n'ont pas assez, à la sagesse de l'Etre suprême qui a voulu

Digitized by Google

voulu donner, par ce partage inégal des biens de la fortune, occasion à la pratique des plus excellentes vertus; & en un mot aux sentimens que nous aurions nous-mêmes en pareil cas: Or si l'opposition à la nature humaine, à la sagesse de l'Etre suprême, & au dictamen de notre conscience, est un mal moral de sa nature; le refus de l'aumône qui renfermeroit cette opposition, est évidemment mauvais de sa nature; & par une troisiéme conséquence essentiellement différent de la charité: & quant à ces idées, le principe & le raisonnement de l'Auteur sont au-dessus de toute atteinte.

Les remarques critiques que j'ai mises au bas de quelques pages, sont aussi de la même nature.

Lorsque je demande, par exemple, page 55. ce qu'il faudroit répondre à un homme, qui nieroit qu'il y ait quelqu'action qui ne porte aucune atteinte sur aucune vérité, ou qui n'en exprime aucune: ce n'est pas que je nie qu'une action indifférente soit telle que la définit l'Auteur; mais je m'attendois, comme il est naturel de s'y attendre, qu'il me prouveroit qu'il y a réelle-

ment des actions qui ne bleſſent aucune vérité, & qui n'en expriment aucune : & j'appelle un défaut d'exactitude de ſuppoſer la réalité des actions indifférentes, comme Mr. Wollaſton la ſuppoſe dans pluſieurs endroits de ſon Livre, ſans rien dire pour réfuter l'opinion où je ſuis, que toutes les actions des hommes affirment ou nient quelque vérité de quelque degré d'importance.

Lorſque page 88. je fais une objection contre ce que l'Auteur dit, qu'on ne peut pas au pied de la lettre aſſurer où eſt un homme, lorſqu'on ne l'a pas ſous les yeux ; je l'ai fait, parce qu'il m'a paru qu'il s'eſt en cela écarté de ſon grand principe, & que cet écart favoriſe les reſtrictions mentales & les équivoques : je dis qu'il s'eſt écarté de ſon grand principe ; car il faut, ſelon lui, examiner dans toute ſorte de cas toutes les circonſtances, parce qu'elles peuvent ſouvent changer leur nature : Or dans le cas dont il s'agit, il ſe fait un amas de circonſtances qui équivalent à la certitude de la vûë ; je m'explique : A ne voit point B, je l'avouë ; mais il ſçait que B eſt dans un endroit

Digitized by Google

d'où il ne pourroit être sorti sans avoir été apperçu par A. La nature du cas est entierement changée : cette derniere circonstance & cette derniere certitude contrebalancent les premieres : A sçait aussi certainement que B est dans la chambre voisine, que s'il avoit actuellement les yeux fixés sur lui : & A ne peut assurer qu'il ignore où est B, sans violer ce grand principe : *Ayez égard dans toute sorte de cas à toutes les circonstances qui peuvent changer leur nature.* Je dis en second lieu, que cet écart favorise les restrictions mentales & les équivoques : car elles ne sont que des signes ou des paroles, dont on se sert pour faire croire qu'on croit soi-même une chose qu'on ne croit pas : signes ou paroles, ausquels on donne une signification différente de celle, que leur doit naturellement donner celui à qui ils sont faits ou dites. N'est-ce pas-là le cas ?

Lorsque Monsieur Wollaston admet page 120. & ailleurs, les perceptions dans les bêtes, j'ai renvoyé à cet endroit à me plaindre que ce sentiment va trop loin. La perception n'est pas une faculté de la matiére ; donc il y a

Digitized by Google

dans les bêtes une ſubſtance différente de la matérielle : voilà mon objection, & je crois que le ſentiment qu'elle attaque, va trop loin ; pourquoi ? Parce-qu'il tend à prouver que cette ſubſtance qui eſt dans les bêtes, différente de la matérielle, a abſolument les mêmes facultés que notre ame ; & par une troiſiéme conſéquence qu'elle a une même eſſence & une même nature : car les argumens *à poſteriori*, qui ſelon vous prouvent que l'ame des bêtes n'eſt ſuſceptible que de perceptions momentanées, ſéparées de toute réfléxion ſur le paſſé & ſur l'avenir, prouvent, ſelon moi, que les perceptions des bêtes ſont accompagnées de réfléxions ſur le paſſé & ſur l'avenir : on en voit mille exemples dans preſque toutes les eſpéces des bêtes : je n'en rapporte aucun, parceque je veux abréger ; & qu'ils ſe préſenteront en foule à l'eſprit du Lecteur. *Concedo totum*, m'a répondu une perſonne, à qui je propoſois la difficulté ; qu'en conclurez-vous ? J'en conclurai que la ſeule différence entre l'homme & la bête ne conſiſteroit, ſuivant ce principe, que dans une plus parfaite diſpoſition des organes des corps, auſ-

Digitized by Google

quels ſont unies les ames de l'homme & de la bête : mais que dans le fonds la bête ſeroit homme, l'homme ſeroit bête ; la bête ſeroit Ange, l'Ange ſeroit bête : je frémis en penſant à l'autre conſéquence. Voilà donc ce que je blâme : un principe d'où coulent de ſi étranges conſéquences, & qui me met au rang des *animaux qui n'ont point d'entendement.* Fauſſe humilité ! Groſſiere abnégation de ſoi-même ! Je ſçai bien que le Syſtême qui fait des bêtes, des compoſés purement matériels & machinaux, eſt accompagné de grandes difficultés : mais celui qui leur attribue une ame, eſt accompagné de difficultés encore plus grandes. D'ailleurs Monſieur Wollaſton dit poſitivement, *que les bêtes n'ont que des perceptions momentanées ; elles n'ont ni réflexion ſur le paſſé, ni prévoyance pour l'avenir ;* il n'en rapporte pourtant aucune preuve : voilà derechef ce dont je me plains ; moi qui ne me détermine jamais à quitter une opinion, ſans y être engagé par des raiſons que je regarde comme convaincantes.

Lorſque je dis, page 289. que Tertullien peut donner deux réponſes à

Digitized by Google

l'objection qu'on lui fait ; c'eſt parce-que je ne trouve pas concluans les argumens, dont on ſe ſert dans l'endroit cité pour le réfuter. Ni je ne ſuis pas du ſentiment de Tertullien ; ni je ne prétends pas en ce point défendre ce Pere : mais en rapportant ſon opinion touchant la génération des ames, ſuppoſée aſſez legérement à mon avis, fondée ſur la reſſemblance que les enfans ont avec leurs peres, on ne réfute que foiblement cet argument, auquel on pouvoit néanmoins couper court en deux mots. Voyez page 295.

Lorſque je trouve à redire à l'inſinuation réitérée que donne l'Auteur, que l'ame peut être ſans quelque penſée actuelle ; & lorſqu'il me cite le ſommeil entr'autres pour un exemple de cette interruption ; c'eſt parce que je crois que l'ame penſe auſſi bien pendant le ſommeil que hors du ſommeil ; & je fonde mon opinion ſur pluſieurs raiſons.

1. La penſée actuelle eſt auſſi eſſentielle à l'ame, que l'extenſion & la figure actuelle le ſont à la matiére.

2. L'expérience me démontre que je penſe quelquefois en dormant : la mê-

Digitized by Google

me expérience se trouve vraie à l'égard de tous les hommes : les conjectures morales, car pour de preuves physiques on n'en a point : les conjectures morales, sur lesquelles on bâtit le sentiment opposé, ont à peine quelque chose de plausible ; moins encore quelque chose de convaincant. Dira-t-on que si j'avois en dormant quelque pensée, il m'en ressouviendroit à mon reveil ? Mais si cette objection avoit quelque force, elle prouveroit aussi qu'il y a eu hier, & même aujourd'hui un temps, où, quoiqu'éveillé, j'ai été sans quelque pensée actuelle ; & que je n'ai pas fait quelqu'action, que j'ai pourtant faite, parce que je n'ai aucun souvenir ni de ces pensées ni de ces actions.

3. Quoique mes sens extérieurs & mon corps en général soient dans le repos, mes esprits animaux ne le sont pourtant pas : de ce qu'ils sont dans un mouvement perpétuel, il suit qu'ils font de perpétuelles impressions sur mon ame ou sur son véhicule ; & par conséquent ils excitent, suivant l'ordre établi entre l'ame & le corps, continuellement dans cette ame de nouvelles

Digitized by Google

penſées actuelles. Ces eſprits animaux ſuivent, ſelon toutes les apparences, plus particulierement pendant le ſommeil, les dernieres impreſſions cauſées immédiatement avant ce ſommeil par les objets extérieurs, & de-là vient que nous apprenons plus facilement, & que nous retenons plus long-temps ce que nous avons lû ou entendu immédiatement avant ce ſommeil : mais quelles que ſoient les impreſſions qui cauſent le mouvement des eſprits animaux, il eſt conſtant qu'ils ſont toûjours en mouvement : & de-là ſuit la continuation ou la continuelle réitération de penſées actuelles dans l'ame. Je finis cet article par ce court dilemme. Ou l'ame penſe indépendamment des impreſſions faites ſur elle par les eſprits animaux, ou elle ne penſe que dépendamment de ces impreſſions ; le raiſonnement que je viens de faire plus haut, prouve que l'ame n'eſt jamais ſans penſée actuelle : ſi l'ame penſe indépendamment des impreſſions faites ſur elles par les eſprits animaux, pourquoi ne penſeroit-elle pas pendant que le corps eſt en repos ; pendant, ſuppoſé que cela fût, que les eſprits animaux ſont dans

Digitized by Google

une entiere inaction ? Et si l'ame enfin pense tantôt dépendamment, & tantôt indépendamment de ces impressions ; pourquoi ne penseroit-elle pas pendant le sommeil indépendamment d'elles ? D'ailleurs on me prouve l'interruption des pensées actuelles sans me rien dire pour la prouver : méthode que je n'aimai, & que je n'aimerai jamais.

Lorsque page 202. & ailleurs, je renvoie à ce Supplément, à décharger mon cœur sur la maniére dont Mr. Wollaston a traité l'action de Dieu sur les créatures ; c'est parce que je crois qu'il a trop donné aux préjugés contre la prémotion physique, & le concours actuel, immédiat & prédéterminant de la cause premiere dans les actions des causes secondes : mais je réserve cet article pour en faire la troisiéme Partie de ce Supplément, où, après avoir fait dans la 2. une courte dissection de deux Critiques, qui ont paru de Mr. Wollaston, je démontrerai la réalité de cette prémotion & de ce concours.

Lorsque j'ai fait dans quelques autres endroits des remarques de cette nature, je n'ai nullement eu en vûë de

Digitized by Google

diminuer le prix de l'Ouvrage en général : ce n'eſt pas non plus pour me mettre en paralléle avec Mr. Wollaſton ; je me connois trop bien pour me laiſſer aller à un tel monſtre d'orgueil : ce n'eſt pas non plus par un eſprit de critique que je l'ai fait ; on le découvrira aiſément par le ſtyle de mes remarques ; puiſque lorſque je dis qu'une comparaiſon ou une preuve, n'ont pas toute l'évidence que l'Auteur ſuppoſe qu'elles ont, j'avertis auſſi-tôt le Lecteur, que cette évidence ſe trouve dans quelque autre preuve, pour l'empêcher de fixer ſon jugement ſur celle que je ne trouve point tout-à-fait concluante. L'excès contraire, c'eſt-à-dire, mon peu d'inclination à critiquer l'Auteur, m'a fait tomber dans une faute : c'eſt la note de la page 351. je l'y ai ajoûtée en reliſant mon manuſcrit avant que de l'envoyer à l'Imprimeur : j'y ai voulu adoucir la penſée de Mr. Wollaſton, ſans faire refléxion qu'il eſt en d'autres endroits poſitif ſur cette matiére. Au-reſte ces oppoſitions de quelques-uns de mes ſentimens à quelques-uns de ceux de Monſieur Wollaſton, touchant quelques points de Philoſophie, ne vien-

Digitized by Google

nent que du trop grand attachement de cet Auteur aux ſentimens de Monſieur Newton, & de l'étude que j'ai faite d'une Philoſophie preſque entierement contraire.

J'ai donc fait ces notes 1. Pour empêcher, comme je l'ai déja dit, que le Lecteur ne s'arrête ſur ces endroits, que je regarde comme un peu foibles; permis à lui d'en faire ce qu'il lui plaira. 2. Pour empêcher qu'on croye que le ſuffrage que je donne au principe dominant dans tout ce Syſtême, ſe répande univerſellement ſur toutes les parties dont ce Syſtême eſt compoſé. 3. Pour éviter l'écueil ordinaire des Commentateurs & des Traducteurs, qui aiment ſouvent mieux donner une infinité de démentis au bon ſens, à la vérité & à leurs propres lumieres, que d'avouer que les Auteurs dont ils commentent ou traiſonnent les Ouvrages, ayent pû donner à faux une ſeule fois. 4. Parce que mes amis m'ont appris qu'une perſonne travailla *uniquement par plaiſir*, c'eſt ſon expreſſion, à la correction de ma Traduction & à la critique de ma critique; même avant que j'euſſe commencé d'y travailler;

Digitized by Google

& je ſuis bien-aiſe de lui donner ſi beau jeu en lui déclarant mes ſentimens avec tant de naïveté.

Je paſſe enfin à la ſeconde Partie de ce Supplément, après avoir répété ma premiere aſſertion. Malgré ces éclipſes momentanées de juſteſſe & de préciſion dont j'ai chargé Mr. Wollaſton, je ne laiſſe pas de ſoutenir que ſon Syſtême eſt le plus intelligible, le plus raiſonnable, le plus vrai, le plus convaincant, j'ajoûte le mieux digeré que nous ayons ſur cette matiére. Le Soleil ceſſe-t-il d'être le plus brillant des aſtres pour quelque macule, que les Aſtronomes y peuvent avoir découvert?

Digitized by Google

II. PARTIE DU SUPPLEMENT.

*Extrait & réfutation des Critiques de l'*Ebauche de la Religion naturelle.

LE premier qui ſe ſoit mis ſur les rangs pour briſer une lance avec Monſieur Wollaſton, eſt un Anonyme qui y a ſi bien réüſſi, qu'il s'eſt attiré deux réponſes où quelques conjectures très-déſavantageuſes à ſa Religion ſont fortifiées par les preuves qu'on y allégue de ſon ignorance, & par les démonſtrations qu'on y fait de ſa mauvaiſe foi. Je n'aurois pas voulu perdre le temps à le retirer de ſes ténébres, ni à lui reprocher ſa préſomption, ſi deux judicieux Ecrivains ne lui avoient fait l'honneur de le réfuter : mais la vérité avoit été mal repréſentée, un grand nom avoit été attaqué : ces deux motifs ont fait paſſer ces deux Auteurs par-

Digitized by Google

dessus le néant de l'Anonyme ; & c'est de leurs réfutations dont je vais donner ici la substance.

» Ce Censeur, dit Monsieur de la » Chapelle dans l'Extrait de l'*Ebauche* » *de la Religion naturelle* qu'il a inséré » dans la seconde partie du douziéme » Tome de sa *Bibliothéque Angloise*, » commence par l'éloge, d'où il passe » rapidement à la satyre ; *il réüssit aussi* » *peu dans l'un que dans l'autre*, ajoûte » l'Auteur de *la défense du principe de* » *Monsieur Wollaston*. S'il faut croire ce » Critique, *les gens d'esprit & de juge-* » *ment peuvent avoir le malheur de se* » *laisser prévenir contre la* distinction *du* » *bien & du mal moral* ; & ils furent les » premiers à se réjoüir de ce que notre » Philosophe fondoit la Morale sur des » principes trop foibles pour la soute- » nir : ce qu'il dit est vrai en partie ; » car avant que d'avoir lû l'Ouvrage, » & sur la seule réputation de la nou- » veauté du Systême, toute la cabale » libertine parut charmée, & comme » dans des transports de joye : mais ce » grand feu se rallentit bien-tôt ; & je » ne sçai si ce premier Critique n'est » point de ces prétendus gens d'esprit

Digitized by Google

» qui furent pris pour dupes ? Cette conjecture de Monsieur de la Chapelle n'est pas trop mal fondée, dit l'Auteur, que j'ai déja cité : » Car parler des erreurs réelles de ceux qui n'ont point » de Religion, avec cet air de tendresse » & de compassion, & parler au contraire avec tant de dégoût & de mépris des erreurs supposées de ceux qui » eurent beaucoup de Religion, est un » langage qui sonne très-mal dans la » bouche d'un homme qui a quelque » Religion. Mais l'Anonyme avoit sans doute été piqué par la note où Mr. Wollaston a tancé ceux qui, pour affecter une trop grande liberté de penser, ne pensent qu'à demi : c'est la remarque de l'Auteur d'un petit Essai, composé à l'occasion de la prétenduë réfutation du principe de Mr. Wollaston. Voilà la réputation que l'Anonyme s'est acquise par rapport à la Religion ; voyons s'il s'en est fait une plus jolie par rapport à l'esprit & au jugement.

On ne s'attendroit pas qu'un homme, qui a dit d'un Auteur ; *qu'il mérite tous les applaudissemens qu'il a reçus, & qui en a reçu autant qu'il lui étoit possible d'en recevoir* ; qui ajoûte, *que le principe*

Digitized by Google

de cet Auteur peut, avec les restrictions nécessaires, être rendu assez bon ; qui conclut en déclarant, *que les beautés repandues dans l'Ouvrage du même Auteur, sont très-nombreuses, & qu'elles font voir qu'il étoit doué d'une très-profonde pénétration d'esprit*, &c. on ne s'attendroit pas, dis-je, que le même homme se serviroit, en parlant du même Auteur & du même Ouvrage, des expressions crocheterales, *réponse ridicule & extravagante, absurdité étonnante, notions bizarres*, &c. Quelle liaison dans ces éloges & dans ces injures ! voilà pourtant celle qu'on trouve dans la Critique de l'Anonyme.

Une des plus ingénieuses remarques de ce Critique attaque le titre, que Mr. Wollaston a donné à son Livre : » Je voudrois, dit-il, observer à présent la maniére dont cet Auteur se » tire des objections, qu'il suppose faites » contre la XI. Proposition de la premiere Section : cette proposition est » une conséquence de la IX. & je l'appelle sa définition du bien & du mal » moral ; quoiqu'on dût peut-être plutôt l'appeller simplement la définition » du mal moral ; & il seroit mieux de

Digitized by Google

» changer le titre d'*Ebauche de la Reli-*
» *gion naturelle*, en celui d'*Ebauche de*
» *la nature du mal moral :* car la princi-
» pale notion de l'Auteur étant que le
» vice consiste dans le mensonge ; il est
» aisé de remarquer que tous ses efforts
» dans le cours de son Ouvrage, ten-
» dent plutôt à réduire tous les vices à
» sa notion, qu'à faire voir comment
» la vertu consiste dans la conformité
» avec la vérité. Pour faire sentir la
justesse de cette remarque il suffit de renvoyer à la VII. Proposition de la I. Section de cet Ouvrage, & au second article de la IV. Proposition de la même Section. D'ailleurs, supposé même qu'il fallut, ce qu'il ne faut pourtant pas, changer le nom de cette définition, ajoûtons même de cette Section ; suit-il qu'il faudroit changer celui de tous les autres Traités qui la suivent ? Les démonstrations de l'éxistence de Dieu, de l'immortalité de l'ame, de la création du monde, &c. ne seroient-elles pas bien nommées, si on les appelloit, *Ebauches de la nature du mal moral ?*

Si on doit trouver à redire à un titre, c'est uniquement à celui de la brochure de l'Anonyme ; il n'exprime

Digitized by Google

pas moins la modeſtie de ſon Auteur, que la vérité ; *Examen & Réfutation de la principale notion dominante dans l'Ebauche de la Religion naturelle* ; voilà le titre qu'on lui a donné. » Il auroit été » naturel de ſuivre dans la réfutation, la » méthode, dont Mr. Wollaſton s'étoit » ſervi dans le Livre qu'on prétendoit » réfuter : cet Auteur va pas à pas, de vé- » rité en vérité, de démonſtration en dé- » monſtration. Ses propoſitions dépendent l'une de l'autre, & les vérités qu'il affirme, coulent d'une foule d'argumens bien liés : on devoit donc faire ſentir dans le même ordre ſes erreurs & ſes faux pas. C'eſt pourtant à des réfléxions dont la plûpart ſont contradictoires, qui ſont toutes ſans liaiſon & ſans ordre, dont aucune n'apporte avec ſoi la moindre conviction, & qui ne font qu'embroüiller la matiére dont il s'agit, au lieu de l'éclaircir ; *c'eſt*, dis-je, à de telles réfléxions, qu'a été donné le titre d'éxamen & de réfutation d'un principe dont Mr. Wollaſton n'auroit jamais pû faire une auſſi heureuſe application, que celle qu'il en a faite, ſans pluſieurs années de méditation & d'étude.

Digitized by Google

Ces réfléxions tendent à accuſer cet illuſtre Ecrivain, 1. De n'avoir donné qu'une définition imparfaite de la nature du bien & du mal moral, & de ne s'y être point ſcrupuleuſement attaché. 2. D'avoir admis un principe, d'où il ſuit qu'il n'y a aucune inégalité ni entre les vertus, ni entre les vices. 3. D'admettre qu'il y a des vérités qui ne ſont d'aucune importance. 4. De ſe tirer mal des objections qu'il propoſe lui-même contre ſon Syſtême. Examinons en abrégé combien ces accuſations ſont mal fondées.

1. La premiere raiſon que l'Anonyme allégue pour prouver que la définition que Mr. Wollaſton a donnée du bien & du mal moral, eſt qu'il peut y avoir des actes mauvais, quoique conformes à la nature des choſes; donc la bonté morale des actes humains ne conſiſte pas dans la conformité à la vérité telle que la définit l'Auteur du Traité. » Par exemple, dit l'Anonyme, » ſi j'aſſurois que la plume dont je me » ſers, a quatre pouces de longueur, » quoique je ſçuſſe qu'elle n'en a que » trois, je ſerois coupable d'une im- » moralité; non pas parce que je pé-

Digitized by Google

» che contre la vérité, & que j'affirme
» ce qui eſt réellement faux ; mais parce
» que j'affirme ce que je ſçai être faux,
» &c. Il paroît donc que c'eſt-là l'uni-
» que raiſon de mon crime, puiſque je
» ne laiſſerois pas d'être coupable, ſi
» j'aſſurois que la plume que j'ai en
» main, a quatre pouces de longueur,
» & quoique je cruſſe qu'elle n'en eût
» que trois lorſqu'elle en auroit pour-
» tant quatre. Dans le cas ſuppoſé,
» j'aurois affirmé la vérité ; j'aurois
» donc, ſelon le principe de l'Auteur,
» été exempt de crime : cependant tout
» l'Univers & ma propre conſcience
» me diroient que je ſerois coupable.
» Cela me fournit l'occaſion de remar-
» quer en paſſant, que dans le menſon-
» ge même, qui, de tous les vices
» eſt celui qui attaque plus directement
» la vérité, la violation de cette vérité
» n'eſt ni la principale circonſtance,
» ni une circonſtance qui influe en au-
» cune maniére dans l'immoralité de
» ce crime. Définiſſons ſelon les notions
de Monſieur Wollaſton la nature de
cette plume, dont l'Anonyme rapporte
l'exemple ; ce ſeul point bien éclairci
ſera tomber cette objection, & toutes

Digitized by Google

les autres de la même nature. L'eſſence de cette plume eſt donc dans le cas préſent, & par rapport à l'Anonyme, d'être une plume qu'il ignore n'avoir que trois pouces de longueur, & qu'il affirme en avoir quatre. N'éxaminer ſimplement cette plume que comme une plume; ce n'eſt pas aſſez: ne l'éxaminer que comme une plume longue de trois pouces; ce n'eſt pas aſſez encore: ce ne ſont-là que des éxamens imparfaits, contre leſquels l'Auteur ſe récrie ſi ſouvent & avec tant de force. Il faut de plus conſidérer cette plume, comme ſuppoſée par l'Auteur de l'affirmation longue ſeulement de trois pouces; & comme dépeinte avec cette longueur par ſes ſens & par ſes perceptions: dans le cas préſent cette idée entre dans la nature de la plume en queſtion, & fait partie de cette nature. La propoſition de l'Anonyme dément cette nature: elle déclare ce qui n'eſt point dans le fonds; ſçavoir que l'Anonyme ſe repréſente une plume de la longueur de trois pouces avec la longueur de quatre, ce qui eſt faux: elle détruit l'empire que la raiſon & les ſens bien diſpoſés doivent avoir ſur tous les

Digitized by Google

jugemens des hommes : en un mot, il ne peut affirmer que sa plume est plus longue qu'il ne sçait qu'elle est réellement, sans se rendre coupable d'une contradiction, & qui, pour si légere qu'elle paroisse, est pourtant un abrégé d'autres contradictions.

Le Critique ajoûte que Monsieur Wollaston, sensible à ce défaut, ne s'est pas scrupuleusement attaché à sa définition du bien & du mal moral ; mais qu'il appelle à son secours l'influence, que la contradiction à la vérité peut avoir sur la félicité du genre-humain. C'est à l'égard de cette imputation qu'on a reproché vivement à cet Anonyme son esprit de chicane & sa mauvaise foi : il détache un membre essentiel d'une proposition ; il raisonne ensuite sur les conséquences qui suivroient de cette proposition tronquée ; il l'éxamine indépendamment de la liaison qu'elle a avec tout le reste du Systême ; & il cherche querelle à l'Auteur de n'avoir pas tout exprimé dans une seule période. Cependant la gradation des propositions, contenuës dans l'*Ebauche de la Religion naturelle*, est en général de la derniere éxactitude : Mr.

Digitized by Google

Wollaston commence par y découvrir la nature du bien & du mal moral, qu'il définit une conformité ou une opposition à la vérité, & il n'oublie rien de ce qui sert à éclaircir ou à prouver ce principe : de-là il passe à la félicité dont il définit la nature, & qu'il prouve se confondre avec la pratique de la vérité : Falloit-il mêler aucune idée de la félicité dans la définition du bien & du mal moral, sans avoir auparavant expliqué ce qu'elle est ? Il en est de même de la raison, que l'Auteur soutient se réünir & se confondre avec la vérité & la félicité : Falloit-il encore un coup charger l'idée du bien & du mal moral de celles de ces trois objets, sans avoir auparavant facilité à l'esprit le moyen de les considérer dans un seul point de vûë ? Non sans doute ; l'Auteur ne devoit pas le faire ; aussi ne l'a-t-il pas fait ; mais il n'a pas plutôt expliqué par degrés les fondemens de la conformité qui est entre ces trois objets, & mis le Lecteur en état de réünir leurs natures, qu'il déclare ouvertement toute l'étenduë de sa pensée & de sa définition ; *Le bien & le mal moral consiste dans la conformité ou dans*

Digitized by Google

l'opposition à la vérité, & aux choses qui se confondent avec elle, la raison & la félicité. Y a-t-il rien de plus exact, & en même temps de plus naturel que cette méthode ?

» 2. Il n'y a point, dit l'Anonyme, » d'inégalité entre les vertus, si elles » consistent dans une conformité avec » la vérité ; il n'y a point de différence » entre les vices, si leur nature consiste » dans une négation de cette vérité : » car la conformité, ou l'opposition à » la vérité ne peut pas être plus grande » dans un cas que dans un autre : si » donc la nature du bien & du mal » moral est la même dans toute sorte » de cas ; tous les actes bons seront éga- » lement bons ; tous les actes mauvais » seront également mauvais. Cette con- séquence suivroit du principe de l'Auteur, s'il admettoit une égalité entre les vérités affirmées, ou niées par les actes bons ou mauvais : mais il évite cet écueil avec un soin tout particulier. Il y a, dit-il, des vérités importantes, & d'autres qui le sont moins ; des vérités de grands poids, & d'autres d'un moindre poids ; des vérités simples, & d'autres qui sont liées avec plusieurs autres vérités.

Digitized by Google

vérités. Supposé même que la relation qui est entre un acte qui affirme une vérité très-importante, & entre cette vérité très-importante affirmée par cet acte, fût égale à la relation qui est entre un acte, qui affirme une vérité moins importante, & entre cette vérité moins importante; égalité de relation qu'on pourroit fort bien nier: cependant la nature des vérités affirmées étant différente, la nature des actes qui les affirment, l'est aussi: la nature de l'acte qui contredit une vérité d'un grand poids, différe de la nature de celui qui combat une vérité d'un moindre poids: la proposition pratique qui renferme plusieurs fausletés, doit certainement être bien plus moralement mauvaise que celle qui n'en renferme qu'une: *On peut bien dire également d'elles qu'elles sont criminelles; mais non pas qu'elles sont des crimes égaux.* Il y a parmi les vérités une espéce de hiérarchie: les capitales sont sans doute plus à respecter, que celles qui ne sont que dans le second ou le troisiéme rang: celui donc qui respecte moins ces vérités capitales, est plus coupable que s'il péchoit simplement contre les vérités inférieures.

» Après tout, dit encore l'Anonyme, » il y a réellement un cas où on trouve » quelque différence dans les actes mo- » ralement bons ou mauvais ; c'eſt lorſ- » qu'ils attaquent un plus grand ou un » moindre nombre de vérités : mais cer- » tainement cette différence ne ſuffit pas » pour fixer la différence des actions » morales. L'Auteur ne prétend pas que cette différence ſuffiſe : il ne l'allégue même que comme une circonſtance aggravante, qui entre bien dans la nature de l'acte moral, mais qui, ſeule, n'en conſtitue pas l'eſſence, ni la nature : il définit un acte bon, *une expreſſion pratique d'une vérité* : or comme il faut eſſentiellement qu'un acte ſoit l'expreſſion pratique d'une vérité de quelque degré d'importance ; il ſuit que l'expreſſion pratique d'une vérité très-importante eſt un acte meilleur que l'expreſſion pratique d'une vérité de moindre importance ; & ils ſont par conſéquent diſtincts l'un de l'autre.

Mais qu'eſt-ce qu'une vérité importante, une vérité de poids, une vérité capitale, me demandera peut-être le Lecteur ? Pour lui faire part de ma maniére particuliere d'envisager les vérités,

Digitized by Google

je crois qu'il faut juger de leur importance par le rapport plus ou moins direct, qu'elles ont à la vérité par essence, éternelle, inerée, source & fin de toute vérité. Toute vérité particuliere a ce rapport à la Divinité dans quelque degré qui lui est essentiel & particulier; mais elle ne l'a pas dans un degré égal: or ce degré de rapport à la Divinité la distingue essentiellement de toute autre vérité, qui a le même rapport dans un degré plus ou moins considérable. » Nous devrions considérer, dit » l'Auteur de la *défense du principe de* » *Monsieur Wollaston*, que lorsque nous » parlons de la vérité, comme d'une » chose individuelle, nous entendons » simplement un nom général, & une » idée abstraite: lorsque nous la pre- » nons pour régle de nos actions morales, » elle se multiplie, & elle consiste en » vérités particulieres: par cette régle » nous comparons nos actions, ou avec » la vérité des cas où nous agissons, » & par conséquent elle varie autant » que varient ces cas, ou ces diffé- » propositions renfermées dans chaque » action, & elle varie aussi souvent que » ces propositions.

» 3. De ce que l'Auteur fait ſouvent » mention des vérités importantes, &c. » *Nous pouvons, ce ſemble, conclure ſans » lui faire tort qu'il accorde, qu'il y a des » vérités qui n'ont aucun degré d'impor- » tance; comme il eſt conſtant qu'il y en a » pluſieurs parmi les vérités de ſpécula- » tion & celles de pratique*; c'eſt-là un » autre raiſonnement de l'Anonyme. » Mais 1. cette conſéquence ne ſuit pas » naturellement de ces expreſſions d'un » Auteur, qui admet ſouvent dans les » vérités de différens degrés d'impor- » tance: il y a un milieu entre les vérités » d'importance, & celles de nulle impor- » tance: ce milieu conſiſte dans les véri- » tés moins importantes. Mr. Wollaſton » n'a jamais penſé à accorder qu'il y » ait des vérités abſolument dénuées de » tout degré d'importance; quoique » dans certains cas elle ſoit ſi petite, » qu'on peut à peine s'en appercevoir. » Voici comme cet Auteur s'en expli- » que: *Quoiqu'il ſoit mal dans toute » ſorte de cas d'agir contre quelque vérité » que ce ſoit; cependant les degrés du cri- » me varient ſelon l'importance des matié- » res; l'importance de l'affirmation, ou » de la négation peut dans quelques cas*

» *être si peu considérable, qu'elle fait presque entierement évanouir le crime, & qu'elle le réduit presqu'à rien.* 2. L'Anonyme assure qu'il est constant *qu'il y a plusieurs vérités de spéculation & de pratique, qui ne sont d'aucune importance:* il devoit alléguer quelque raison ou quelque exemple de ce paradoxe: car si la vérité n'est autre chose qu'une conformité entre nos actions & nos discours, & entre la nature des choses; & si cette conformité à la nature des choses, est une conformité à la sagesse de l'Auteur de la nature; je ne puis concevoir comment il peut y avoir des cas, où il n'est d'aucune importance d'agir en conformité ou en contradiction de cette sagesse.

4. L'Anonyme accuse Mr. Wollaston de se tirer mal des objections qu'il se propose lui-même contre son Système; il se borne à la seconde, à la troisiéme & à la quatriéme. C'est-là l'endroit le moins mal fondé de la Critique de l'Anonyme: il est certain que la troisiéme & la quatriéme réponse ont quelque air d'embarras; elles sont couchées sous la XI. Proposition de la premiere Section.

Digitized by Google

» En parlant de la réponſe à la troi-
» ſiéme objection l'Anonyme ſemble in-
» férer qu'un malheureux qui ne peut
» gagner ſa vie par des moyens honnê-
» tes, peut la gagner par des moyens
» deshonnêtes : voici le cas. Si un pau-
» vre, prêt à mourir de faim, voit à
» ſes pieds un petit pain qui appartient
» à ſon voiſin, & dont ce voiſin n'a
» pas beſoin ; il ne doit point le pren-
» dre, ni le manger ſans le conſente-
» ment de celui à qui il appartient,
» répond Mr. Wollaſton, *parce que la*
» *vérité eſt toujours la vérité, & le pau-*
» *vre doit alors prendre cette extrémité*
» *comme ſon dernier ſort.* Eſt-ce-là la
» véritable raiſon ; ou plutôt eſt-ce une
» raiſon, s'écrie l'Anonyme ? Peut-on
» s'imaginer que ce pauvre ſeroit, dans
» cette dure extrémité, capable de ſen-
» tir la force de cette raiſon. Puffendorf
» rapporte le même cas ; & il y don-
» ne une ſolution mille fois meilleure.
» [*Many thouſand times* eſt l'expreſſion
» employée dans la Critique : cette ex-
» preſſion reſſemble à ces autres *Real*
» *Religion*, Religion réelle, pour mar-
» quer la Morale : *An act equally moral*,
» un acte également moral, &c. qui ne

» ſont point Angloiſes : ainſi l'Anony-
» me aura, s'il lui plaît, la bonté d'ap-
» prendre ſa propre Langue, s'il veut
» à l'avenir ſe mêler d'écrire.] Puffen-
» dorf eſt, je penſe, plus raiſonnable
» ſur cet article & ſur beaucoup d'au-
» tres, que Mr. Wollaſton. Il y a de
l'érudition dans cette objection : voilà
ce que c'eſt que d'être homme de Let-
tres, & de plus Eſprit-fort : on chante
un Puffendorf, & on villipende un
St. Auguſtin. D'ailleurs le parallele de
Puffendorf avec Mr. Wollaſton, fait par
l'Anonyme au déſavantage du dernier,
eſt accompagné de toute la juſteſſe poſ-
ſible : le Lecteur en jugera.

L'endroit, auquel l'Anonyme fait alluſion, ſans pourtant le citer, ſe trouve dans le livre II. chap. VI. du Traité *des Droits de la Nature & des Gens*, où Puffendorf traite du *droit & du privilége de la néceſſité*, §. III. Cet Auteur laiſſe indéciſe la queſtion qu'il propoſe, s'il eſt permis de ſe tuer ſoi-même pour éviter les tourmens & une mort ignominieuſe, chap. IV. §. XIX. Dans le VI. chap. du même livre, §. III. » Il rap-
» porte le fait de ſept Anglois, qui ſe
» trouvant deſtitués de toute viande &

» de toute boiſſon, tirerent au ſort qui
» ſeroit celui qui mourroit pour ſervir
» de nourriture aux autres. Celui ſur
» qui le ſort tomba, s'étant patiemment
» laiſſé égorger, les autres appaiſerent
» leur faim & leur ſoif inſupportables
» en buvant de ſon ſang & en man-
» geant de ſa chair : quand ils furent
» arrivés au port le Juge les déchargea
» du crime d'homicide. Un Commen-
» tateur de Grotius, c'eſt Zieglerus ſur
» le liv. II. chap. I. §. III. où il raconte
» cette hiſtoire tirée de Nicolas Tulpius
» dans ſes Obſervations ſur la Médeci-
» ne ; ce Commentateur, dis-je, croit
» pourtant que ces Anglois *avoient com-*
» *mis un très-grand péché, en ce qu'ils*
» *avoient en général conſpiré la mort de*
» *quelqu'un d'entr'eux*, &c. Mais c'eſt
» outrer les choſes, dit l'excellent Ca-
» ſuiſte Puffendorf, on ne ſçauroit dire
» que ces gens-là conſpiraſſent la mort
» de leur prochain, ſous prétexte qu'ils
» tirerent au ſort qui d'entr'eux mour-
» roit pour ſauver les autres, leſquels
» auroient ſans cela miſérablement péri
» avec lui : ici eſt cité à la marge de la
» Traduction de Monſieur Barbeyrac
» l'exemple de Jonas ; ils n'avoient donc

Digitized by Google

» rien à craindre pour le salut de leur
» ame, &c.

» Plus bas chap. VI. §. VI. Il faut
» chercher dans le cas du pauvre, réduit
» à une extrême nécessité, un fonde-
» ment plus solide que celui que Gro-
» tius établit, du droit que la nécessité
» donne sur le bien d'autrui; & c'est
» ce qui se trouve, à mon avis, dans
» nos principes. J'avoue qu'un homme
» riche n'est tenu de secourir les indi-
» gens malheureux qu'en vertu d'une
» obligation imparfaite; (une obliga-
» tion fondée sur la nature, n'est qu'une
» obligation imparfaite; quel principe!)
» & qu'ainsi on ne peut pas légitime-
» ment le contraindre à s'acquitter du
» devoir de charité: mais dans une ex-
» trême nécessité l'obligation change de
» nature; en sorte que la conjoncture
» présente autorise à exiger les effets de
» la bénéficence de la même maniére
» que ce qui est dû en vertu d'un droit
» parfait; c'est-à-dire, qu'on peut alors
» implorer extraordinairement la pro-
» tection du Magistrat, ou si le temps
» ne le permet pas, prendre, soit en
» cachette, soit à force ouverte, les
» choses qui nous sont nécessaires pour

Digitized by Google

subvenir au besoin présent. Je renvoye le Lecteur au §. VII. du même chap. où Puffendorf allégue les opinions de ceux qui ont eu qu'il est permis de voler dans une extrême nécessité, & où il réfute ceux qui sont d'une opinion contraire.

Mr. Wollaston se garde bien de dire rien d'approchant pour résoudre ces différens cas : il soûtient qu'il n'est jamais permis de voler, ni de vivre de chair humaine, quelle que soit la nécessité où l'on se trouve réduit : il ne devoit donner à la réponse d'autre étendue que celle de son principe ; *personne ne peut se croire autorisé à faire les choses qui ne se font point.* Les explications qu'il y a ajoûtées, énervent, ce semble, la force de cette preuve qui aboutit pourtant, malgré ces embarras apparens, à nous faire voir qu'il n'y a point de nécessité dans le fond permis de se tuer, ou que celle de pécher contre la vérité. C'étoit même, Platon, plusieurs autres Payens qui avoient cru qu'il valoit mieux perdre la vie que de la sauver à ce prix. La vérité ne change jamais de nature, & il semble même changer ses attributs, pour ainsi parler, quand

Digitized by Google

puissent être nos besoins : il faut prendre cette extrême nécessité, à laquelle on ne pourroit subvenir que par un crime, pour un moyen dont la providence se serviroit pour nous appeller à soi : Et peut-on douter que la Divinité ne comblât de ses bénédictions les plus choisies cette ame généreuse, qui auroit immolé sa vie à son religieux & héroïque attachement à la vérité ? En un mot, on peut voler, tuer, pécher pour sauver sa vie, dit Puffendorf : on ne peut ni voler, ni tuer, ni commettre le plus léger de tous les péchés pour sauver sa vie, dit Monsieur Wollaston. Quoiqu'en dise l'Anonyme, lequel des deux est plus religieux & plus raisonnable ? Puffendorf & ses semblables répondent, que la défense de tuer & de voler cesse dans une extrême nécessité : mais si elle cesse alors, elle cessera toutes les fois qu'il s'agira de la vie ; & à combien de crimes ce principe n'ouvre-t-il pas la porte ? D'ailleurs les loix qui défendent le meurtre & le vol, sont fondées sur la nature ; elles sont négatives ; elles obligent donc toûjours & dans toute sorte de cas.

L'Anonyme taxe la réponſe, que Mr. Wollaſton a faite à la quatriéme objection, de *plus extravagante* : & ce n'eſt pas cette partie de la réponſe, qui favoriſe les équivoques & les reſtrictions mentales, qui reçoit uniquement cette civile épithete ; c'eſt préciſément ce qu'il y a de bon, que l'Anonyme cenſure. On ſuppoſe qu'un homme en pourſuit un autre dans le deſſein de le tuer ; il le perd de vûë ; il demande à un troiſiéme, parfaitement inſtruit & du deſſein du meurtrier, & du lieu où eſt l'homme dont on veut arracher la vie, s'il ſçait où eſt cet homme-là, & le chemin qu'il a pris. Si C répond qu'oui ; il eſt la cauſe du meurtre de B : s'il répond que non, il ment ; s'il refuſe de répondre, c'eſt un homme mort. Quel parti prendre ? Ne point répondre, dit Mr. Wollaſton ; prendre, s'il ſe pouvoit, quelque expédient qui accommodât tout ; n'être en aucune maniére auteur ni promoteur du meurtre ; faire ce que votre conſcience vous dicteroit, ſi un homme vous diſoit, *ſi tu ne tue pas un tel, je te tuerai*, &c. L'Anonyme avec ſa droiture ordinaire change le cas ; il y fait pourtant la

Digitized by Google

même réponse ; & puis il s'évertue sur les réponses de Mr. Wollaston mal appliquées : il donne carriere à sa belle humeur dans un article aussi sérieux que celui-là ; & il tourne en ridicule cette réponse : *B ne peut point mentir pour sauver la vie de C, ni la sienne propre.* » Si B garde le silence, dit le » Critique, A le prend pour une affir- » mation ; il suit son chemin, parce- » qu'il compte que s'il n'étoit pas dans » le bon chemin, B l'en auroit averti ; il » trouve C ; il le tue : voilà dans le cas » supposé la signification naturelle du » silence de B. Quelle interprétation ! Le silence d'un homme signifie naturellement dans toute sorte de cas, qu'il ne lui plaît pas de répondre ; je n'aurois pas conçu qu'il fût possible de lui donner un autre sens, si l'Anonyme ne l'eût pas fait. Cependant le parti le plus raisonnable & le plus innocent, qu'il faudroit prendre dans le cas supposé, seroit de dire au meurtrier : *Monsieur, vous me faites une question que vous n'êtes pas en droit de me faire ; je ne suis pas par conséquent dans l'obligation d'y répondre ; il ne me plaît pas de vous dire ni oui, ni non.* Mais A, me répliquera-t-on,

Digitized by Google

portera alors sur vous les coups qu'il avoit dessein de porter contre un autre. A deviendra alors mon aggresseur ; je le traiterai comme tel ; je me défendrai le mieux qu'il me sera possible ; & si en me défendant ou en voulant le désarmer, je lui porte par hazard quelque coup mortel, quoique mon intention ne soit pas de lui donner la mort, il doit mettre sur son compte toutes les mauvaises suites de son injuste attaque : mais il ne m'est pas permis d'éviter le péril par un mensonge ; parce que *la vérité est sacrée.* » Bon, replique l'Anonyme, *la vérité est sacrée ;* mais ne » penseroit-on pas que la vie d'un homme est plus sacrée qu'une telle vérité, » & que l'homme qui s'exposeroit ainsi » soi-même ou son prochain, au coûteau d'un assassin par son refus de dire » la vérité, mériteroit, malgré tous ses » scrupules, le châtiment dû à l'assassin » même ? Ne voilà-t-il pas une conscience bien délicate ; rendre un homme qui aimeroit mieux mourir que de proférer un petit mensonge, aussi criminel que le meurtrier qui seroit son bourreau ? Rejettons des Escobars & des Tambourins, cent fois plus coupables qu'ils ne

le furent eux-mêmes, ignores-tu que la vie d'un homme, de tous les hommes qui existent & qui existeront, de tous les hommes possibles, n'étant pas d'un assez grand prix pour expier la moindre désobéissance aux ordres de la Divinité, la vie d'un homme, de tous les hommes nés ou à naître, de tous les hommes possibles, ne doit jamais être rachetée par la moindre infraction de ses ordres ?

Jean Clarke, Maître d'école de Hull, est Auteur de la seconde Critique qui a paru, de l'*Exposition de la Religion naturelle* : il leve publiquement le masque ; & de peur que le Public ne s'y trompe, & ne le prenne pour un novice dans l'art de gâter les Livres, on a ajouté à la fin de sa Critique une liste de ceux qu'il a auparavant gâtés *.

* Cette liste contient une Instruction pour composer un Sermon. C'est un marchand Colmagondi composé de passages des meilleurs Auteurs Latins, mais défigurés par le mouvement des particules, & par le changement de la construction des phrases. Le plus chef-d'œuvre de tous ces gâte-livres sont les Traductions littérales de *Gonsalius Hispan*, d'*Eulogie*, d'*Eugène*, & de *milite*. S'imagine bien qu'une Traduction littérale d'une pareille

Après avoir accusé Mr. Wollaston d'avoir bâti son Systême *sur ses notions bizarres de la nature du bien & du mal moral, qui le rendent désagréable aux plus judicieux de ses Lecteurs, & qui exposent la Moralité, au lieu de l'établir*; le Censeur se récrie contre les Notes en Latin & en Grec, mises au bas des pages : j'en ai dit ailleurs mon sentiment; ainsi je me contenterai d'ajoûter ici qu'en blâmant la maniére dont ces Notes sont composées, il ne faut pas généralement en faire autant des Notes mêmes, puisqu'elles donnent pour la plûpart un très-grand poids aux raisonnemens de l'Auteur. Le Critique prononce ensuite son jugement, également dicté par le bon sens & par la vérité, sur les passages tirés des Rabbins : voici comme ce grand homme de lettres s'en exprime : *Mais*

taine de Colloques d'Erasme, de Vivès, ou de Cordier, ne peut qu'être très utile aux enfans pour les aider à faire l'application des préceptes qu'on leur a appris : mais pousser plus loin ces Traductions, c'est vouloir empêcher la Jeunesse d'entrer dans le génie de la Langue qu'on lui enseigne, &. de sa Langue maternelle : génie, dans lequel il faut faire entrer les enfans aussi-tôt qu'il est possible.

Digitized by Google

tout homme de bon ſens qui lit cet Ouvrage, doit être en peine de deviner dans quel deſſein Mr. Wollaſton a ſi ſouvent cité les Rabbins, ſur-tout ſur un tel ſujet: en pouvoit-il avoir d'autre que de faire parade de l'application, avec laquelle il avoit lû une eſpèce d'Auteurs UNIQUEMENT REMARQUABLES PAR LEUR STUPIDITE' ET PAR LEURS IMPOSTURES: *Mr. Wollaſton ſçavoit fort bien quelle réputation les Rabbins ont parmi les Sçavans, & combien ils la méritent: cet Auteur ne pouvoit ignorer, ſupposé même que le caractère des Rabbins fût le contraire de ce qu'il eſt, combien il eſt inutile de détourner ſes Lecteurs par des citations, qu'aucun d'eux, ou que pas un entre dix mille, n'entend point: mais cela ſeulement en paſſant.*

Notre Critique eſt un de ces dix mille; & voilà d'où vient tout le mal. D'ailleurs, il faut être bien nouveau dans la République des Lettres pour ignorer le mérite des Rabbins que Mr. Wollaſton a cités; & ſi leurs noms & leurs Ouvrages n'étoient auſſi inconnus à Clarke que leur langage, il auroit du moins reſpecté dans ces citations le bon goût d'un Ecrivain qui n'a cité

Digitized by Google

que les plus ſçavans Rabbins & les meilleurs de leurs Ouvrages. De-plus, c'eſt être bien injuſte, que de n'excepter perſonne de cette épithete, UNIQUEMENT RECOMMANDABLES PAR LEUR STUPIDITE' ET PAR LEURS IMPOSTURES. Parce que le nombre des méchans Auteurs ſurpaſſe le nombre des bons parmi les Latins, les Grecs, les François, les Anglois, &c. dira-t-on que les Auteurs Latins, Grecs, François, Anglois, &c. ſont des ſtupides & des impoſteurs? Clarke fouetta-t-il jamais de marmot, à qui il ſoit jamais échappé un pareil trait d'étourdi? Enfin je ne ſçai parmi quels Sçavans Clarke prétend que les Rabbins ſe ſont fait une ſi mauvaiſe réputation. Si c'eſt parmi les Sçavans vivans; j'en connois de pluſieurs Nations & du premier ordre, qui n'ont point des Rabbins l'idée qu'il leur attribue: ſi c'eſt des morts dont Clarke veut parler, je vais lui alléger des témoignages de pluſieurs Ecrivains illuſtres qui n'ont pas écrit comme lui: mais il y a beaucoup d'apparence, que les Scaligers & que les Caſaubons ſont dans ſon eſprit au niveau des Maimonides & des Albos.

Digitized by Google

C'eſt du premier de ces Rabbins dont Mr. Wollaſton cite ſouvent les Ouvrages, que les Juifs ont dit, que *depuis Moïſe juſques à Moïſe, il n'eſt point né d'égal à Moïſe :* ſon nom eſt Rabbi Moïſe ben Maimon, ou Rambam en prenant les lettres initiales : il fut le plus ſçavant homme du douziéme ſiécle ; grand Philoſophe, grand Médecin, grand Juriſconſulte & grand Mathématicien. Joſeph Scaliger dans ſa LXII. *Lettre*, Caſaubon dans ſa XXIV. *Lettre*, Cunæus dans ſa *République des Hébreux* liv. I. chap. II. Sontagius dans ſon Livre des *Titres des Pſeaumes*, page 96. Druſius dans ſes *Opuſcules* chap. XLIX. Schickard *du Droit des Rois des Hébreux* en pluſieurs endroits, Glaſſius dans ſa Préface de la *Rhétorique ſacrée*, Friſchmuth Diſſertation I. des *ſept préceptes de Noé*, Samuel Petit, liv. III. de ſes *Obſervations* chap. II. & mille autres en font de très-beaux éloges.

Le Rabbin Abarbanel a été comparé à Maimonidès, & mis au-deſſus par quelques-uns : ſon profond ſçavoir & ſon eſprit l'éleverent à la faveur de pluſieurs grands Rois, & à de très-grandes charges : ſes Ouvrages ſont

Digitized by Google

extrêmement estimés : voyez le *Dictionnaire Critique* de Mr. Bayle.

Le Rabbin J. Albo a été surnommé *le Philosophe divin*, à cause de ses grands talens : il florissoit dans le quinziéme siécle : voyez la *Bibliothéque Rabbinique* de Buxtorfe.

Les Rabbins D. Kimki, Elaz, Asquary, Ab. Ezra, Salomon Jarchi, Levi ben Gerschom, &c. ont tous été très-célébres ; je n'en connois aucun dans tous ceux que Mr. Wollaston a cités, d'un esprit, d'un bon sens, & d'une érudition médiocres. Les Ouvrages cités par Mr. Wollaston sont aussi généralement très-bons : *Pirké Aboth* entre autres est un Traité du Talmud, qui ne le céde qu'aux Ecrits inspirés pour la beauté des sentences & la pureté des préceptes qu'il renferme. Si Clarke ne veut pas m'en croire, il n'a qu'à consulter les différens Ouvrages de Buxtorfe, Hottinger, Leuden, Simon, Moreri, Bayle, &c.

Après s'être concilié les bonnes graces du Lecteur par un trait d'une érudition si profonde, Clarke expose le principe de Mr. Wollaston : il imite l'exactitude de l'Anonyme ; il considére

Digitized by Google

ce principe indépendamment des explications que l'Auteur en donne dans le cours de ſon Syſtême, & dans cette expoſition Clarke ne fait pas la moindre alluſion à l'union inſéparable de la vérité, de la raiſon & de la félicité, prouvée dans cet Ouvrage. La prétenduë réfutation du principe ſuit cette expoſition : ſuivons pas-à-pas ce profond Logicien : ſon ſtile marque un certain air de confiance, naturel à ceux qui ſe croyent ſûrs du ſuccès : il ſemble que Mr. Wollaſton ne tient pas, & ne mérite pas de tenir dans l'eſprit du Critique, un plus haut rang que ces perſonnages UNIQUEMENT RECOMMANDABLES PAR LEUR STUPIDITE' ET PAR LEURS IMPOSTURES; voyons donc ſi c'eſt véritablement une aigle qui met en piéces un chat-huant, ou un chat-huant qui pouſſe contre ce Roi des oiſeaux des cris auſſi vains qu'affreux.

1. Objection. *L'affirmation & la négation de la vérité n'appartiennent proprement qu'anx agens ; de ſorte que les actions ni les paroles ne peuvent être proprement dites affirmer ou nier quelque choſe.* Rép. L'Auteur a fait voir le con-

traire, & un Critique éxact ſe ſeroit attaché à réfuter les raiſons & les exemples que l'Auteur a allégués : je ne répéterai pas ce que j'ai dit là-deſſus dans la premiere Partie de ce Supplément ; je ne veux d'autre témoignage que les paroles que Clarke ajoûte immédiatement après celles que je viens de citer, pour confirmer ce qu'il nie : *Un agent ſeul eſt proprement dit affirmer, ou nier la vérité par ſes paroles & par ſes actions.* Donc c'eſt cette action ou cette parole dont cet agent ſe ſert, qui affirme ou qui nie proprement la vérité. Le globe A par exemple meut le globe C par le moyen du globe B. C'eſt proprement le globe B qui meut le globe C. Le globe A meut improprement le globe C, parce-qu'il meut proprement le globe B : il eſt pourtant dit auteur de l'un & de l'autre mouvement, parce que celui du globe C eſt une ſuite néceſſaire de celui du globe B. Platon, dit Mr. Wollaſton, dit ou nie une telle propoſition : ce n'eſt pas proprement Platon, qui affirme ou qui nie ce qui eſt affirmé ou nié par cette propoſition ; c'eſt la propoſition de Platon qui contient cette négation ou cette affirmation : & la bonté ou la malice

Digitized by Google

morale de Platon consiste en ce qu'il est volontairement l'Auteur d'une proposition qui renferme nécessairement une affirmation ou une négation de la vérité ; & qu'il sçait renfermer cette affirmation ou cette négation. Faisons, comme il a été déja prouvé plusieurs fois qu'on doit le faire, le même raisonnement des actions. Je n'entre point dans le détail des exemples allégués par Clarke, il suffit de détruire son principe ; & il faut qu'il ait lû l'*Ebauche de la Religion naturelle* avec bien peu d'application, pour n'y avoir pas vû au long tout ce qui regarde cette objection, & ce qu'on y doit répondre.

2. Objection. » Si personne ne peut » être dit proprement affirmer ou nier » la vérité, sans l'intention de le faire, » les plus grands scélérats seront dé» chargés des plus grands crimes : puis» que, bien loin d'avoir une telle in» tention, ils ne leur vint jamais en » pensée, que leurs actions eussent une » telle signification, &c. Réponse. Distinguons bien cette intention. Si par elle on entend le dessein formel & exprès d'agir conformément à la vérité : cette intention n'est pas absolument né-

Digitized by Google

ceſſaire pour conſtituer la nature d'un acte bon. Si par elle on entend le deſſein de faire une action qu'on ſçait en général être bonne, cette intention eſt abſolument néceſſaire. Il ſuffit pour bien faire d'avoir l'intention de faire une action qu'on ſçait être bonne, ſans ſçavoir en quoi conſiſte particulierement cette bonté. Les ſcélérats ont deſſein de faire des actions qu'ils ſçavent en général être mauvaiſes, ſans ſçavoir pourtant ce qui conſtitue la nature de ces mauvaiſes actions: ce qui ſuffit pour les rendre coupables. Faut-il pour faire un bon raiſonnement avoir une idée claire & diſtincte d'un argument en forme? Ne ſuffit-il pas pour cela d'unir indépendamment des termes, que les Philoſophes ont conſacré à exprimer les différentes maniéres dont ſe fait cette union, les idées que nous croyons devoir être unies?

» Tant s'en faut, continue Clarke, » que les ſcélérats ayent cette intention, » qu'un voleur de grand chemin n'a » même jamais penſé que ſon action, » en demandant le piſtolet à la main la » bourſe d'un voyageur, nie aucune » vérité en général, ni en particulier » celle-

Digitized by Google

» celle-ci, *la bourſe, demandée par le* » *voleur, appartient au voyageur :* cette » action au contraire a une ſignification » entierement oppoſée, parce que ceux » qui pourroient en être témoins, ſeront » perſuadés que cette bourſe appartient » réellement au voyageur, & non pas » au voleur qui la lui demande. A pro-fére un menſonge verbal : cependant ce menſonge verbal n'attaque point la vérité ; parce que tout le monde ſçait que ce qu'A dit n'eſt pas vrai. Peut-on donner plus à faux ? L'explication d'un ſpectateur détruit-elle les idées de proprieté eſſentiellement attachées à l'action du voleur ? Parce qu'un paſſant, témoin du vol ſuppoſé, reconnoîtra que ce voleur n'a aucun droit ſur la bourſe en queſtion, le voleur en agira-t-il moins avec le voyageur comme avec un homme à qui il a droit de la demander ? Et quand le voleur même avoueroit de bouche qu'il n'agit point contre la vérité, & qu'il reconnoîtroit qu'il n'a aucun droit ſur le voyageur, ni ſur ſon argent ; cet aveu verbal empêcheroit-il ſon action de renfermer un aveu directement contraire ? *Je n'agis point contre la vérité ; j'avoue que je n'ai*

Digitized by Google

aucun droit ſur votre bourſe, diroit-il : *mais ſon action ne diroit-elle pas, quoique votre argent ne ſoit pas mien, il eſt pourtant mien ; il eſt mien uniquement parceque je le veux : ma volonté doit l'emporter ſur votre poſſeſſion & ſur votre proprieté*, &c. Or rien de cela, dit Clarke, n'a aucune ſignification contraire à la vérité. Si B enfonçoit un poignard dans le ſein de C, quoiqu'en proteſtant qu'il n'auroit aucun droit ſur la vie de C; cette proteſtation détruiroit-elle ces ſens eſſentiels à l'action de B ? *B veut donner la mort à C : B donne réellement la mort à C : B eſt en droit de vouloir donner & de donner réellement la mort à C.* Si donc les propoſitions verbales, renfermées dans les proteſtations du voleur & du meurtrier même, n'empêchent pas le vol & le meurtre de renfermer des propoſitions contraires ; ces propoſitions contraires, renfermées dans le meurtre & dans le vol, conſerveront à plus forte raiſon leur ſignification naturelle, indépendamment des explications que pourroit en faire un ſpectateur déſintéreſſé.

Dailleurs l'idée naturelle qui s'éleveroit dans l'eſprit de ce ſpectateur,

Digitized by Google

renferme néceſſairement dans l'action du voleur une oppoſition à la vérité. *Ce voleur demande un argent qui ne lui appartient pas :* voilà l'idée qui s'offriroit naturellement à l'eſprit. *Ce voleur demande :* nous ne demandons que ce qui nous appartient, ou ce que nous croyons nous appartenir, ou ce que nous voudrions qui nous appartint, ou ce que nous nous croyons en droit de nous approprier : La demande du voleur renferme donc tous ces ſens, de l'aveu du ſpectateur : de ſorte que l'idée du ſpectateur reviendroit à ceci : *Le voleur dément la vérité en demandant, comme ſien, un argent qui eſt pourtant à autrui.* Donc voilà la contradiction à la vérité renfermée dans le vol, confirmée par la raiſon que Clarke a alléguée pour la détruire.

5. Objection. » Prenez-le de quel » côté que vous voudrez ; ſoit qu'une » intention de nier la vérité ou de ne la » pas nier, ſoit néceſſairement requiſe » pour former un acte mauvais, la doc- » trine de Mr. Wollaſton ne peut être » ſoutenuë. Si cette intention eſt re- » quiſe, les plus grands ſcélérats ſeront » exempts de crime : ſi elle ne l'eſt pas ;

Digitized by Google

» il s'enſuivra qu'il y aura autant de mal » à nier la vérité par ignorance ou par » erreur, qu'à le faire avec délibération » & avec connoiſſance de cauſe, &c. Réponſe. Nous avons déja réfuté la premiere de ces deux conſéquences : la ſeconde ne fait rien contre l'Auteur, parce qu'il admet que l'intention de faire bien ou mal, eſt abſolument requiſe dans l'agent pour pouvoir commettre un acte moralement bon ou mauvais.

4. Objection. » Paſſe que quelques » ſignes ayent le pouvoir de tranſmettre » nos penſées aux ſpectateurs : c'eſt » pourtant une figure forcée, une hardie » métaphore, &c. d'attribuer le » même pouvoir à toutes nos actions. Réponſe. Clarke penſe-t-il qu'on l'en croira ſur ſa parole au préjudice des preuves du contraire, rapportées dans l'*Ebauche de la Religion naturelle*, & dans la premiere Partie de ce Supplément ? » C'eſt cette figure, replique le » Cenſeur, qui a engagé Mr. Wollaſton » à attribuer aux actions moralement » mauvaiſes qu'il a occaſion de citer, » des ſignifications forcées & nouvelles. » *Un homme rompt-il un marché ? Il ne*

Digitized by Google

» *nie pas*, comme le prétend Monſieur
» Wollaſton, *la réalité de ce marché*,
» *mais ſeulement l'obligation de le garder.*
Mais nier un engagement réel, n'eſt-ce pas agir contre la vérité auſſi directement qu'on le feroit en niant le contract qui forma cet engagment. D'ailleurs nier un engagement où nous ſommes entrés, n'eſt-ce pas, dans le ſtile de tous les Juriſconſultes, tenir le contract qui nous engage, pour non avenu; pour un rien, qui à la vérité a autrefois ſubſiſté, mais qui ne ſubſiſte plus à notre égard? Clarke pouſſe ainſi ſon objection dans un autre endroit.
» Je remarque en premier lieu qu'il eſt
» faux que l'acte d'un homme qui fauſſe
» une promeſſe qu'il a faite, ne puiſſe
» contredire cette promeſſe, ſans contre-
» dire en même temps la vérité de la
» propoſition qui aſſure qu'il fut fait
» une telle promeſſe. Suppoſons qu'A,
» auteur de la promeſſe, vient trouver
» B, à qui elle a été faite, & qu'il lui
» déclare qu'il ne veut pas tenir la pro-
» meſſe qu'il lui avoit auparavant faite:
» Dans cette ſuppoſition la déclaration
» de B contredit la promeſſe ſans ren-

Digitized by Google

» fermer ſa négation : bien loin de-là » elle confirme la réalité de cette pro- » meſſe. Donc on peut rompre un en- » gagement ou un contract, ſans nier » la vérité de la propoſition qui affirme » qu'il y eût un tel engagement ou un » tel contract. Réponſe. Cette ſeconde promeſſe n'eſt pas proprement une contradiction de la nature de celle qui eſt renfermée dans le premier cas : ici c'eſt une caſſation de la premiere promeſſe qui céde à la ſeconde, qui rentre dans le néant dès que celle-ci en ſort. Dans le premier cas la promeſſe & l'engagement qu'elle fait naître, ſubſiſtent en même temps que la contradiction à cette promeſſe & à cet engagement. En entrant dans un ſecond engagement j'annulle le premier, & je le traite comme étant ce qu'il eſt, un engagement qu'il m'eſt permis de rompre, & que je romps actuellement, pour me lier par un nouvel engagement ou par un engagement directement contraire. Je ne me rends donc coupable d'aucune contradiction ; je n'attaque aucune vérité en détruiſant ſimplement ma premiere promeſſe. Deſtruction entierement différente de la contradiction, qui ſuppoſe

Digitized by Google

une contrarieté à quelque chose qui subsiste, & non pas au néant. Le cas du refus de l'aumône, censuré par le Critique, est mis dans un assez grand jour, pag. 388. de cet Ouvrage : venons à celui de l'adultére.

Clarke tourne en ridicule cette assertion : *Un homme qui commet adultére, nie impudemment par son action que la femme dont il jouit, soit à autrui ; il la traite comme sienne.* J'en appelle au jugement même du payſan le plus grossier : qu'on lui demande ce que c'est que l'adultére ? *Ne répondra-t-il point que c'est connoître la femme d'autrui, & s'en servir comme de sa propre femme.* C'est donc dans ce ménsonge que consiste, de l'aveu même du payſan le plus grossier, la nature de l'adultére. » Cela » n'est point, soutient Clarke ; parce- » que le secret, avec lequel on a ac- » coûtumé de ménager ces sortes d'in- » trigues, prouve assez que cette fem- » me n'est pas la femme de l'adultére. Le Critique est si subtil à chercher des raisons apologétiques du crime en question, qu'on diroit qu'il y a quelque intérêt : ce n'est-là, je l'avoue qu'une conjecture ; mais on ne la re-

gardera point comme trop mal fondée, quand on ſçaura que le Critique appelle cet argument, *un argument notable, que quelques perſonnes pourroient ſçavoir bon gré à l'Auteur de leur fournir pour juſtifier l'adultére :* il ajoûte encore que *ce crime eſt l'affirmation d'une autre vérité, ſçavoir qu'on aime la femme adultére, & qu'on ne ſçait point d'autre moyen pour ſe ſoulager que d'en joüir.* Ainſi Clarke reproche à Monſieur Wollaſton d'avoir inventé des raiſons pour juſtifier l'adultére ; & il travaille à en inventer lui-même de nouvelles : mais ſi ſon premier argument étoit, comme il le dit, *notable ;* ſi la circonſtance du ſecret, avec lequel on commet l'adultére, ſuffiſoit pour prouver que la femme dont l'adultére joüit, eſt la femme d'autrui : la même circonſtance prouveroit dans les mariages clandeſtins, qu'une femme mariée n'appartiendroit pas véritablement à ſon mari : ce qui eſt abſurde. Dans le ſecond argument, Clarke ne prend pas le véritable ſens des paroles de Monſieur Wollaſton : *Agir conformément à la vérité dans le ſens de la phraſe de l'objection, n'eſt pas ce que je demande par*

Digitized by Google

ma régle : je prétends qu'on agisse de maniére qu'on ne nie aucune vérité par quelque acte que ce soit ; c'est ainsi que l'Auteur s'explique. L'adultére peut bien renfermer l'affirmation d'une passion ; mais ce n'est-là qu'une partie du cas : car la nature, l'essence de cette passion, est d'être une passion qui ne doit pas être assouvie par des moyens illégitimes : si donc j'assouvis cette passion par ces moyens, mon action est une affirmation de ce qui n'est point ; sçavoir, que la passion que j'assouvis, doit être assouvie par un crime. Il n'en faut pas davantage pour répondre à ce que Clarke ajoûte, *qu'on peut affirmer quelque vérité en se livrant aux plus grands crimes ; & trouver dans les actions mauvaises un aussi grand nombre d'affirmations, que de négations de la vérité.* C'est ce qu'il est impossible de faire, quand on éxaminera de bonne foi la nature des cas dont il s'agira, & toutes les circonstances qui peuvent influer sur leur nature.

C'est la négligence de faire une sincere application de cette régle, qui est l'unique cause de tout le galimathias, & des faux raisonnemens dont Clarke

Digitized by Google

a rempli sa Critique depuis la 17. jusques à la 36. page. La premiere cause de ses erreurs vient de l'égalité qu'il suppose dans les actes humains, entre le nombre des affirmations & des négations de la vérité renfermées dans ces actes : égalité qui rendroit en même temps ces actes aussi bons que mauvais ; ce qui impliqueroit contradiction. La seconde cause de ses erreurs est la négation du pouvoir signifiant, naturel ou arbitraire, attribué aux actions dans un plus grand, ou du moins, dans un égal degré d'énergie qu'aux paroles. Il ne fait aucun usage des éclaircissemens que l'Auteur donne sur cette matiére : celui entr'autres qu'il donne en renvoyant à la cathégorie des paroles les signes qui ont des significations arbitraires, & en soutenant qu'il faut les prendre dans le sens dans lequel ils seront pris par celui à qui ils sont adressés. Le Critique accuse faussement l'Auteur de n'avoir pas pris garde à cette difficulté, à laquelle il a pourtant répondu au long dans la III. Proposition de la I. Section de son Livre. En vérité je ne me persuaderai jamais que l'Anonyme & Clarke ayent lû

Digitized by Google

tout l'Ouvrage dont ils ont prétendu nous donner une réfutation.

Je ne puis me résoudre à passer sous silence deux remarques de Clarke qui sont certainement faites avec une solidité extraordinaire & un jugement exquis. 1. » La vertu ne reçoit-elle pas, » dit ce grand Philosophe, tout son » mérite de la conformité qu'elle ren» ferme avec la vérité ? Chaque acte, » action ou parole, cela est indifférent, » par lequel on témoigne le respect dû » à la vérité, n'est-il pas du moins » louable, s'il n'est pas d'une obligation » indispensable ? Et si cela est ainsi, ce » sera à un homme un glorieux exerci» ce de parcourir sans cesse ces dignes » & importantes vérités : *Un homme n'est* » *pas un cheval : un cheval n'est pas une* » *vache : une vache n'est pas un taureau :* » *un taureau n'est pas un âne.* Qui n'admirera la sublimité de ce raisonnement, la justesse de cette conséquence, la force de ces raisons ? C'est pourtant ce que Clarke assure suivre *visiblement & manifestement* de la doctrine de Mr. Wollaston. J'avoue qu'il suit visiblement, manifestement & uniquement de cette doctrine qu'il est d'une obliga-

Digitized by Google

tion indiſpenſable de conformer toutes ſes actions, ſes paroles & ſes jugemens à ces vérités : *Un homme n'eſt pas un cheval : un cheval n'eſt pas une vache : une vache n'eſt pas un taureau : un taureau n'eſt pas un âne : Jean Clarke n'eſt pas un fort grand génie :* mais je ne vois nullement qu'il ſuive de la doctrine de Mr. Wollaſton qu'il faille continuellement méditer ſur ces inconteſtables vérités.

2. Sur ce que Mr. Wollaſton avance que le zele, avec lequel Popilius Lenas ſollicita la proſcription de Cicéron, donnoit à entendre, ou que Cicéron étoit un méchant homme, ou qu'il n'étoit pas le bienfaiteur de Lenas, &c. » L'action de Lenas, dit le Critique, » avoit, de l'aveu de l'Auteur, toutes » ces ſignifications : mais cette action » n'avoit ces ſignifications qu'à l'égard » d'un homme qui auroit ignoré les » ſervices que Cicéron avoit rendus à » Lenas : [Ici l'original a été falſifié : » car Clarke y a ajoûté un *ſeulement*, » qui fait un changement conſidérable » dans la penſée de l'Auteur] & par » conſéquent, c'eſt Clarke qui conti- » nue ainſi ſa remarque : cette action

Digitized by Google

» n'avoit point ces significations à l'é-
» gard d'un homme qui auroit ignoré
» ces services. Or il est aussi clair que le
» Soleil en plein midi, que la conduite
» de Lenas n'avoit aucune de ces signi-
» fications rapportées par l'Auteur; &
» qu'elle signifioit simplement, que Le-
» nas étoit ce que le monde appelle un
» ingrat infame & un scélérat aban-
» donné. Judicieux Critique! En quoi
consistoit la nature de cette ingratitu-
de & de cette méchanceté de Lenas?
N'étoit-ce pas en ce que Lenas traitoit
Cicéron qu'il auroit du traiter en hom-
me d'un mérite distingué, en bienfai-
teur & en ami, comme un homme
digne des plus affreux supplices, & qui
ne méritoit aucun ménagement? En
avouant que Lenas étoit un ingrat,
& que sa conduite devoit le faire re-
garder comme tel; n'avouez-vous pas
que Lenas exprimoit par ses actions
que ce Cicéron, à qui il étoit redeva-
ble de la vie, n'étoit pas traité comme
doit l'être un homme qui a rendu des
services si signalés: cette ingratitude
n'étoit-elle donc pas une négation de
ce que Cicéron étoit, aussi directe qu'el-
le puisse être?

Digitized by Google

5. Objection. » Supposé que les ac-
» tions, ou les obmissions moralement
» bonnes ou mauvaises, dans un sens
» propre & véritable renferment une né-
» gation de la vérité, telle qu'est celle
» que Mr. Wollaston veut introduire;
» comment suivra-t-il que cette néga-
» tion rende ces actions moralement
» bonnes ou mauvaises; c'est-à-dire,
» contraires à la volonté de Dieu, dé-
» clarée par la voix de la raison & par
» les lumiéres naturelles? Le Critique parcourt ensuite les raisons alléguées par Mr. Wollaston pour prouver que cette affirmation, ou négation de la vérité, est uniquement ce qui constitue la nature des actes moralement bons ou mauvais.

» La premiere preuve que Monsieur
» Wollaston allégue, est: que *si la*
» *proposition qui est fausse, n'est pas com-*
» *me elle devroit être; l'acte qui renferme*
» *une telle proposition, ou qui est fondé sur*
» *elle, ne peut pas être comme il faut:*
» *parce qu'il n'est autre chose que la pro-*
» *position même réduite en pratique.* Je
» crains, continue de dire le Critique,
» que ce mot, *n'est pas comme il devroit*
» *être*, ne signifie rien; ou qu'il est

Digitized by Google

» du moins inutile au deſſein de l'Au-» teur. Réponſe. L'Auteur auroit ſans doute dû expliquer plus au long la ſignification des termes *right* ou *wrong*, dont le ſens eſt en cet endroit très-difficile à comprendre : je les ai rendus dans le corps de l'Ouvrage tantôt par ceux de *bon* & de *mauvais*, tantôt par ceux de *juſte* & d'*injuſte*, & je les rends ici par une périphraſe qui exprime au juſte la penſée de l'Auteur. Clarke ſuppoſe ſans fondement que ces termes équivalent à ceux de *vrai* & de *faux* : mais ce ſeroit faire tomber l'Auteur dans ces abſurdités, *un acte faux eſt faux ; une propoſition vraye eſt vraye.* Monſieur Wollaſton a donc voulu dire dans la IV. Propoſition de la premiere Section, qu'un *acte qui renferme une contradiction à la vérité, n'eſt pas comme il faut*, & il ajoûte enſuite, qu'*être comme on devroit être*, ou *comme il faut*, c'eſt être bon ; & n'*être pas comme il faut*, c'eſt être mauvais. Ainſi l'objection de Clarke tombe, lorſqu'on entend comme il faut les termes qu'il interprête mal.

» La ſeconde preuve de notre Auteur » eſt dans le fonds la même, quoique » exprimée différemment, &c. Clarke

tombe ici dans la même erreur ; c'eſt-à-dire, dans la mauvaiſe explication des termes de l'Auteur : il ajoûte encore que cette preuve eſt la même que la précédente : il en dit autant de la troiſiéme & de la quatriéme. Il faut vouloir s'aveugler pour n'y pas trouver une différence extrême : je vais la faire ſentir, après avoir éxaminé deux réfléxions de Clarke.

1. Il n'a pas pris la force de la troiſiéme preuve de l'Auteur ; & il faut avoir un eſprit auſſi particulier que le ſien pour en tirer cette conſéquence : *Un homme riche entre mieux, en ne donnant rien aux pauvres, dans la conſtitution du monde ; il traite mieux les choſes, comme étant ce qu'elles ſont ; il ſe ſoumet mieux à la volonté de Dieu, révélée dans le Livre de la nature, que s'il leur donnoit quelque ſecours.* Je me laſſe de faire toûjours revenir les mêmes matiéres ; mais il me ſemble que traiter ſes richeſſes & ſon ſuperflu, comme étant des richeſſes & un ſuperflu, c'eſt les employer à de bonnes œuvres : traiter un pauvre comme tel, c'eſt le traiter comme un homme réduit à une néceſſité dans laquelle l'homme riche peut lui-même

Digitized by Google

tomber ; & lui faire par conſéquent part d'un ſecours qu'il ſeroit très-aiſe de recevoir, s'il ſe trouvoit dans les mêmes conjonctures. Clarke ſeul eſt capable d'affirmer qu'il ſuit des raiſonnemens de Mr. Wollaſton des conſéquences directement oppoſées.

2. Clarke avance que l'Auteur devoit prouver, qu'*une négation de la vérité des connoiſſances divines, eſt une choſe moralement mauvaiſe* ; ce qu'il fait, ce me ſemble, inconteſtablement dans la ſuppoſition que Dieu eſt un être parfait. *C'eſt cette ſuppoſition que je blâme*, replique Clarke, *il falloit prouver & non pas ſuppoſer, l'exiſtence d'un Gouverneur ſouverain du monde.* Je laiſſe à toutes les perſonnes éxactes le jugement de cette objection : falloit-il confondre dans cet article celui de l'éxiſtence & des perfections de Dieu ? La parentheſe n'auroit-elle pas été pluſieurs fois plus longue que la queſtion dont il s'agit en cet endroit ?

Examinons maintenant ſi les 4. premieres preuves, alléguées par Monſieur Wollaſton pour faire voir qu'un acte qui renferme une propoſition fauſſe, n'eſt pas comme il devroit être, & qu'il

Digitized by Google

eſt par conſéquent mauvais, ſont les mêmes dans le fonds : & ſi elles ſont ſimplement déguiſées par des expreſſions différentes qu'il plaît au Critique d'appeller *obſcures*, *myſtérieuſes*, & couvant *une petition de principe*. 1. Mr. Wollaſton dit, qu'*un acte renfermant une propoſition fauſſe n'eſt pas tel qu'il devroit être* : Pourquoi ? Parce qu'il n'eſt autre choſe que cette propoſition même réduite en acte. Or ſi cette propoſition ſpéculative n'eſt pas telle qu'elle devroit être, elle ne le ſera pas non plus, réduite en acte : voilà donc l'acte humain conſideré par rapport à ſon eſſentielle conformité ou contradiction à la vérité ; & prouvé par-là n'être pas tel qu'il devroit être. 2. L'acte humain eſt conſidéré par rapport aux objets des propoſitions exprimées par chaque acte : ces objets ont entr'eux certains rapports & certaines relations : ſi la propoſition, renfermée dans l'acte, exprime comme il faut ces rapports & ces relations ; l'acte eſt tel qu'il devroit être. Cette idée n'eſt-elle pas entierement différente de la premiere ? 3. Monſieur Wollaſton conſidére l'acte humain par rapport à la conformité ou à la contradiction qu'il

Digitized by Google

renferme contre l'Auteur de la nature : il appelle cette conformité, *obéïſſance* à Dieu : cette contradiction ; déſobéïſſance, révolte, blaſphême contre ce Gouverneur ſuprême. Ce rapport doit-il être confondu avec les deux premiers ? 4. L'Auteur pouſſe plus loin ſa gradation ; & il conſidére l'acte humain, par rapport à ſon affirmation ou à ſa négation eſſentielle des premiers axiomes & des vérités éternelles, qui ont toûjours été les objets des connoiſſances divines, & les régles de ſa ſageſſe. Or, ſi ces connoiſſances & cette ſageſſe ne différent en rien de Dieu même ; ces vérités qui ſe ſont éternellement offertes comme véritables à l'eſprit divin, ne peuvent être reſpectées ou contredites, ſans que ce reſpect ou cette contradiction ne retombent ſur l'eſprit divin, qui les a toûjours regardées comme véritables : ainſi voilà non pas ſimplement la ſageſſe de Dieu, comme Gouverneur du monde ; mais encore ſa nature, comme Dieu, comme Etre infaillible, comme Etre infiniment parfait, révérée ou attaquée par chaque acte humain. Ce dernier rapport eſt différent du troiſiéme ; le troiſiéme l'eſt du ſecond ; le ſecond

Digitized by Google

l'eſt du premier : voilà donc quatre rapports différens, ſous leſquels Monſieur Wollaſton enviſage les actes humains, & par leſquels il prouve qu'ils ſont tels qu'ils devroient ou qu'ils ne devroient pas être ; c'eſt-à-dire, par leſquels ils ſont bons ou mauvais. Quelle idée Clarke a-t-il prétendu nous donner de ſa pénétration, de ſon diſcernement ; en un mot de ſon jugement, en confondant, & en s'obſtinant à vouloir confondre ces preuves & ces rapports ? Sans doute il a voulu ſacrifier la réputation de bon Philoſophe à celle de fin railleur, par l'application d'un proverbe tiré de la ſeptiéme Satyre de Juvenal, ou du Recueil des Proverbes fait par Eraſme. Il y a tant de ſel, un tour ſi fin, je ne ſçai quoi de ſi joli dans cet endroit, que, de peur de tourmenter mes Lecteurs par le même genre de ſupplice, j'entends l'ennui dont cet accès de belle humeur vient de m'accabler, je vais mettre fin à mes remarques ſur ſa Critique, après avoir dit un mot du jugement qu'il fait de la cinquiéme preuve alléguée par l'Auteur.

Digitized by Google

» La derniere raiſon dont Monſieur » Wollaſton ſe ſert pour confirmer ſa » doctrine eſt, qu'*on ne peut nier que les » choſes ſoient ce qu'elles ſont, ſans tranſ- » greſſer la grande loi de la raiſon.* Il » devoit prouver qu'il y a une loi de » la nature, une loi de la raiſon; & » que les actions ou les omiſſions con- » traires à la vérité, ſont contraires à » cette loi: & cela eſt enfin fait ici par » un dernier coup de pinceau, & par » une affirmation ſolemnelle, ſans faire » ſeulement la moindre offre de prou- » ver la réalité d'une telle loi. Ce court article de la Critique de Clarke n'eſt rien moins qu'un abbrégé de bévûës. L'Auteur dit *la loi de notre nature*: Clarke cite ſes propres paroles, & deux lignes après, il retranche *notre*, & il ſuppoſe que l'Auteur a dit la loi de la nature; ce qui fait une abſurdité. Le Critique ajoûte, que *Monſieur Wollaſton devoit prouver qu'il y a une loi naturelle*; & il devoit ſimplement prouver qu'un acte, contraire à la vérité, n'eſt pas tel qu'il doit être. Clarke couronne l'œuvre en imputant fauſſement à l'Auteur, de ne faire pas ſeulement la moindre offre pour prouver la réalité de la loi &

Digitized by Google

de la raiſon ; & l'Auteur renvoye en cet endroit ſon Lecteur à la Section conſacrée à la diſcuſſion de cette vérité.

Dans le reſte de ſa brochure Clarke s'applaudit de ſa prétenduë victoire : il ajoûte quelques réfléxions pour mettre, dit-il, dans un plus grand jour la foibleſſe de la doctrine de ſon ennemi ; elles ſont tout d'une piéce avec celles dont j'ai fait l'extrait : il finit en promettant un Traité de ſa façon ſur la même matiére : il y met pourtant une clauſe qui peut nous faire douter, ſans nous rendre coupables de Pirrhoniſme, ſi cet Ouvrage verra jamais le jour ; c'eſt que la publication n'en eſt promiſe qu'à condition que ſa Critique ſera reçuë par le Public d'une maniére qui plaiſe à ce Cenſeur ; & le Public, par malheur pour l'Ouvrage, ne s'empreſſe pas fort à l'encourager. Cependant je prendrai, à l'occaſion de ce Traité poſſible, la liberté de déclarer à Clarke, qu'il n'eſt pas meilleur Politique que Philoſophe : il avoit commencé ſa réfutation par un trait de zéle pour la Religion très-édifiant : c'étoit pour défendre cette Religion, miſe, dit-on, en danger par l'*Ebauche de la Religion na-*

Digitized by Google

turelle, que notre Sçavant avoit mis la main à la plume : le Lecteur l'en auroit crû, s'il ne l'avoit désabusé lui-même sur la fin de sa Critique, en insinuant que s'il n'a pas trouvé le bâtiment à son goût, c'est uniquement parce qu'il n'en a pas été l'architecte ; & s'il a fait ses efforts pour le démolir, c'étoit plutôt par amour-propre, que par zéle pour la vérité & pour la Religion.

J'abandonne à jamais Clarke à sa bonne ou mauvaise destinée, après avoir fait entrer mon Lecteur dans le goût de ce Systême, éxistant *in ideis Clerici*. Cette proposition : *Toute négation de la vérité, de quelque vérité que ce soit, est mauvaise*, y sera réfutée *par* LES RAISONS TOUT AU MOINS PLAUSIBLES, *que les plus excellens & les plus judicieux Ecrivains qui ont traité des loix naturelles, ont employées pour la combattre :* on y déclarera qu'il est permis *de mentir pour tromper des Ennemis, pour se délivrer des mains des voleurs & des assassins*, &c. sous prétexte qu'il y a quelque ruse dont il est permis de faire usage dans la guerre, à la chasse, dans quelques jeux, &c. 2. Le plaisir, ou la félicité déterminera uniquement

Digitized by Google

la nature des actions moralement bonnes ou mauvaises: on répétera les plus excellentes choses, écrites sur ce sujet; & pour mieux déguiser le plagianisme, on leur fera entierement changer de nature par l'expression & par l'arrangement: ce n'est que sur ce que Clarke a avancé page 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 60. 61. 62. &c. de sa Critique; & sur-tout cet admirable principe couché dans la pag. 55. *Ce que nous appellons loix naturelles, seroient à la vérité, & généralement parlant, dans la supposition* que tout ce qui tend à la félicité du genre-humain, ne seroit pas moralement bon, *d'assez bonnes régles de convenance: mais elles ne sont pas proprement des loix; & elles ne sont pas propres à être observées en tout temps, ni dans toute sorte de cas:* ce n'est, dis-je, que sur cela que j'en juge.

Au-reste si l'Anonyme & Clarke ont trouvé dans quelques endroits de ce Supplément quelque ironie qui ne leur plaise pas, ils n'ont aucun droit de s'en plaindre; ils sont les aggresseurs: & ils doivent au contraire me sçavoir bon gré de ne m'être servi contr'eux d'aucune de ces dénominations & invectives

Digitized by Google

vectives groſſieres, qu'ils n'ont point épargnées contre Mr. Wollaſton.

Je crois qu'il eſt ici le lieu de redonner en abbrégé l'idée du principe, ſur lequel Monſieur Wollaſton fonde la nature des actes moralement bons & mauvais.

L'Auteur commence par définir quels ſont les actes qui ſont le ſujet de la premiere Section.

Il établit enſuite que chacun de ces actes a une ſignification naturelle ou arbitraire, plus énergique encore que celle des paroles.

Il ajoûte que cette ſignification eſt l'expreſſion pratique, c'eſt-à-dire, l'affirmation ou la négation de quelque vérité.

Si l'acte, conclut enfin notre Auteur, renferme une ſignification conforme à la vérité, il eſt tel qu'il doit être; & par conſéquent bon: ſi non, il n'eſt pas tel qu'il doit être; & il eſt par conſéquent mauvais.

Mais qu'eſt-ce que la vérité? Ce n'eſt qu'une conformité entre les affirmations & négations pratiques ou verbales, & la nature des choſes affirmées ou niées par les actions ou par les paroles.

Digitized by Google

Mais en quoi consiste la bonté de cette conformité ? Elle consiste dans la conformité à la nature ; & par-là à la sagesse de l'Auteur de la nature : elle est une obéïssance aux loix du suprême Gouverneur dù monde ; & un aveu de la vérité des vérités éternelles & immuables, qui ont été éternellement présentes à l'Esprit divin : en un mot elle est une obéïssance à la raison, loi suprême de tous les êtres raisonnables, & l'unique voye qui les conduit à la félicité.

Digitized by Google

III. PARTIE
DU
SUPPLEMENT.

Contenant une démonstration abbrégée de la Prémotion physique, & une nouvelle maniére d'envisager l'action de Dieu sur les Créatures.

LA Prémotion physique est, dit-on, impossible ; elle est injurieuse à Dieu ; elle est inutile. J'avoue que si quelqu'une de ces objections étoit bien fondée, je serois un adversaire de cette Prémotion aussi ardent que j'en suis zélé défenseur : ce ne sont-là que de vains, de très-vains préjugés qui tombent, qui s'évanouïssent lorsqu'on considére cette question dans un juste point de vûë. Je vais tâcher de les dissiper en prouvant que la Prémotion physique est possible ; qu'elle n'est pas injurieuse à Dieu ; & qu'elle est nécessaire. J'espére de répondre au titre de cette Par-

Digitized by Google

tie de ce Supplément, & par l'évidence des raisons que je vais alléguer, & par la précision avec laquelle elles seront alléguées.

Il m'est aussi évident que je suis libre qu'il m'est évident que j'éxiste : je suis aussi assuré que mes actions sont les actes de ma liberté que je suis assuré qu'elles sont réellement mes actes, ou qu'elles sont purement & simplement des actes. A cette évidence de sentiment & à cette certitude je joins celles-ci qui ne sont pas moins infaillibles. Je suis certain que Dieu agit dans mon action ; qu'il agit avec moi ; qu'il agit avant moi selon notre manière de concevoir, & aussi-tôt que moi dans la réalité ; ou, comme s'exprime l'école, *prioritate actus* & non pas *prioritate temporis* ; qu'il agit indépendamment de moi ; en un mot j'admets la Prémotion physique & prédéterminante dans le sens propre & dans toute sa rigueur : & la nécessité de cette Prémotion tient dans mon esprit le même degré de conviction, que la nécessité de l'éxistence de l'Etre suprême.

Je n'alléguerai point d'autre preuve de notre liberté que le sentiment inté-

Digitized by Google

rieur que nous en avons. D'ailleurs les hommes ſont ſi portés à s'arroger plus de qualités qu'ils n'en ont réellement, qu'il ſeroit bien ſurprenant qu'ils renonçaſſent à celles qu'ils ont. J'avance donc que l'homme eſt libre, & je ſuppoſe qu'il le croit; convaincu, comme il l'eſt, par ſon expérience & par ſon amour propre. Voici donc comment je concilie ces deux vérités qui paroiſſent ſi incompatibles. Je me contente de prouver d'abord que la Prémotion phyſique eſt poſſible : je prouve enſuite qu'elle n'eſt pas injurieuſe à Dieu; je fais voir enfin qu'elle n'eſt pas inutile; de-là je conclus qu'il y a une Prémotion phyſique, ou un concours de Dieu phyſique, immédiat, actuel, qui meut, qui pouſſe, qui détermine l'agent libre à l'action, en vertu duquel cet agent libre agit toujours, & ſans lequel il n'agiroit jamais.

1. La Prémotion phyſique, priſe dans ce ſens, eſt poſſible. Pour pouvoir affirmer qu'une choſe eſt impoſſible, il faut premierement en avoir une idée claire & diſtincte. Nous ne pouvons aſſurer qu'un triangle ne peut pas en même temps être triangulaire & quarré, que

Digitized by Google

patce que nous concevons distinctement ces figures ; & les idées distinctes que nous en avons, nous les représentent comme nécessairement incompatibles dans le même sujet. Il n'y a rien de pareil dans le cas dont il s'agit. Nous n'avons point d'idée distincte de l'esprit, de sa volonté, de sa maniére de se déterminer ; & par conséquent nous ne concevons pas distinctement, que l'action d'un esprit prémouvant, détruise la liberté de l'esprit prému : nous n'avons pas une idée distincte de l'action d'un esprit sur un autre esprit ; & par conséquent nous ne sommes pas en droit d'affirmer, que cette action produira infailliblement certains effets : nous n'avons pas d'idée distincte de l'action d'un Esprit infini sur un esprit fini ; & par conséquent c'est un acte de témérité impardonnable à la Critique, d'oser porter un jugement affirmatif sur la nature de cette action ; enfin nous n'avons pas d'idée distincte de la puissance, ni de l'étenduë de la puissance d'un Etre infini ; & par conséquent ce n'est point à nous à lui prescrire des bornes, & à assurer que Dieu ne peut pas prédéterminer la Créature en lui

Digitized by Google

conſervant ſa liberté. Nous n'avons d'idée diſtincte ni de l'eſprit en général, ni de l'Eſprit infini en particulier, ni de l'action d'un eſprit ſur un autre eſprit, ni de la puiſſance d'un Etre tout-puiſſant, ni de l'étenduë de cette puiſſance: nous ne connoiſſons ces objets que par conjectures ou par ſentiment: donc nous ne ſommes ni en droit, ni en état d'affirmer que la Prémotion phyſique eſt impoſſible.

J'ajoûte que nous pouvons raiſonnablement affirmer que cette Prémotion eſt poſſible; parceque nous pouvons raiſonnablement affirmer la poſſibilité de tout ce que nous ne concevons pas diſtinctement impliquer contradiction: Or ſi nous n'avons aucune idée de la nature de la Prémotion phyſique; bien moins en aurons-nous d'idée diſtincte; bien moins nous ſera-t-elle diſtinctement repréſentée, comme impliquant contradiction. Bien-loin de-là, l'idée, imparfaite à la vérité, mais auſſi parfaite qu'il nous ſoit poſſible d'avoir, d'une puiſſance ſans bornes, autoriſe cette conjecture: *Un Eſprit dont la puiſſance eſt ſans bornes, peut prémouvoir un eſprit fini, ſans que cette prémotion détruiſe la liberté eſſentielle à cet eſprit fini.*

Digitized by Google

L'incompréhenſibilité de la maniére dont ſe conſerve cette liberté, n'eſt pas une raiſon valable de l'impoſſibilité de cette conſervation. La matiére eſt impénétrable de ſa nature ; l'eſprit la pénétre pourtant ſans détruire cette impénétrabilité. Pourquoi un eſprit fini ne ſera-t-il pas, pour ainſi dire, pénétrable à un Etre infini ſans rien perdre de ſes facultés eſſentielles ? Y a-t-il moins de différence entre la nature d'un eſprit & celle de la matiére, qu'entre celle d'un Etre infini & d'un être fini ?

D'ailleurs l'action de l'ame ſur la matiére, & de la matiére ſur l'ame, n'eſt-elle pas incompréhenſible, quoique réelle ? Donc l'incompréhenſibilité prétenduë de l'action d'un Eſprit infini ſur un eſprit fini, ſans détruire les qualités eſſentielles à celui-ci, ſera contre la ſimple poſſibilité de cette action un argument beaucoup moins valable.

Enfin cette prétenduë impoſſibilité de la Prémotion phyſique eſt fondée ſur l'idée qu'on s'en forme, ſur le mouvement des corps matériels. On ne peut concevoir que l'impulſion d'un corps plus grand ne détruiſe pas néceſſairement l'indifférence au repos ou au mou-

Digitized by Google

vement, essentielle au corps moindre qui reçoit cette impulsion. Donc il est, dit-on, inconcevable que la Prémotion d'un Esprit infini ne détruise pas la liberté de l'être fini qui est prému. Si nous sçavions que l'action des esprits sur les esprits se fit selon les régles du mouvement des parties de la matiére, la partie auroit quelque force : mais il est à présumer, il est même très-raisonnable de croire, que puisque la nature des esprits est différente de celle des corps matériels, les régles, établies entre les actions des uns & le mouvement des autres, le sont aussi : ceux-ci sont des substances purement passives ; ceux-là sont des substances actives ; leurs loix, leur gouvernement, tout doit donc être conforme à cette différence : la matiére, obéïr nécessairement aux impulsions faites sur elle ; l'esprit, obéir librement aux prémotions faites sur lui.

J'ai quelque répugnance à avancer si positivement que la matiére est une substance purement passive : que sçai-je si chaque particule, si chaque atome de la matiére n'a pas quelque faculté intrinseque de se déterminer à suivre

Digitized by Google

les impulsions des atomes contigus. Quelle absurdité, quelle contradiction y auroit-il dans cette assertion ? Il ne seroit indigne, ni de la sagesse, ni des autres perfections de Dieu, d'avoir composé ce vaste corps dont nous faisons partie, j'entends l'Univers, d'une infinité de corpuscules, doués de la faculté de concourir librement au bien de ce grand Tout, dont ils sont des parties imperceptibles : si je ne puis que conjecturer leur éxistence, on ne peut pas du moins me démontrer leur impossibilité. Or si l'idée de la liberté n'est pas incompatible avec celle de l'impulsion des corps matériels ; elle l'est encore moins avec celle de la Prémotion physique d'un Esprit tout-puissant sur un esprit fini, & je me suis borné dans ce paragraphe à engager simplement le Lecteur à m'accorder que cette Prémotion est possible. Nous verrons dans la suite de quelle utilité nous est cet aveu.

2. La Prémotion physique n'est pas injurieuse à Dieu : l'argument, employé plus haut, revient ici dans toute sa force. Dieu peut avoir trouvé dans les trésors de sa puissance quelque maniére

Digitized by Google

d'agir sur la volonté sans la forcer ; & par conséquent sans qu'on doive rejetter sur lui les actes de cette volonté qui sont les suites de cette action. Nous ne pouvons pas du moins affirmer positivement le contraire : mais prouvons la vérité, dont il s'agit, d'une maniére plus directe.

Nous nous formons de l'action de Dieu sur les Créatures, l'idée d'un concours, d'une multitude, d'une continuation, d'une interruption d'actions, qui est l'unique source de nos erreurs sur cette matiére. Nous nous représentons Dieu comme agissant par intervalles : créant dans l'instant A : cessant de créer dans l'instant B : recommençant son action dans l'instant C : rentrant dans son inaction dans l'instant qui le suit : tantôt voulant prémouvoir, tantôt prémouvant, tantôt ne prémouvant plus : éxistant dans le moment M ; éxistant dans le moment N ; & le moment M de l'éxistence de Dieu différent du moment N de la même éxistence : mais tout cela n'est que pure illusion, pure chimere. Dans Dieu il n'y a point de succession ; il n'y a point d'interruption, ni de multiplicité d'actions.

Digitized by Google

En Dieu il n'y a ni passé, ni avenir : il a toûjours été ce qu'il est, & ce qu'il sera : il fait actuellement, il fit de toute éternité ce qui ne sera fait par rapport à nous qu'à la consommation des siécles. Eclaircissons ces pensées.

Pour rendre ma démonstration plus familiére je suppose, par impossible, un commencement à l'éternité ; je l'abbrége ; je la renferme toute dans cinq minutes. Pendant la minute A, je ne suis que possible : à la minute B, je sors du néant ; la minute C est la durée de ma vie ; je meurs à la minute D ; la minute E est la fin de l'éternité.

Voilà en abbrégé, mais au juste, toute mon histoire, & celle de l'Univers ; notre possibilité, notre éxistence, notre dissolution : mais il s'en faut bien qu'aucune de ces idées puisse s'appliquer à Dieu : les instans de notre vie & de notre mort ne sont distincts que par rapport à nous ; ils ne sont qu'un par rapport à lui. L'instant A renferme toute l'éternité de Dieu : quoique composé d'une infinité d'instans, il est indivisible : & voici comment je démontre cette privation de succession.

Digitized by Google

Si Dieu éxiſtoit ſucceſſivement, le premier inſtant de ſon éxiſtence ſeroit diſtinct du ſecond, le ſecond du troiſiéme, & ainſi du reſte. Si l'inſtant actuel de l'éxiſtence de Dieu étoit diſtinct de tous les autres inſtans de cette éxiſtence; cette éxiſtence actuelle, cette maniére d'éxiſter, ne ſeroit pas parfaite; pourquoi? Parce qu'il manqueroit à cette éxiſtence toute l'éxiſtence paſſée, & toute l'éxiſtence à venir; une infinité d'inſtans paſſés, & une autre infinité d'inſtans futurs.

L'inſtant actuel de l'éxiſtence de Dieu eſt donc néceſſairement le ſeul inſtant de l'éternité; il n'eſt ni long, ni court, ni diviſible. Eternité *à parte antè*, éternité *à parte poſt*, avortons de notre ignorance & de la foibleſſe de nos conceptions, temps paſſé, temps à venir, vous exprimez bien quelque choſe par rapport à la créature; mais par rapport Dieu vous n'êtes que de pures illuſions, de pures chimeres.

Ajoûtez à cela que ſi l'inſtant actuel de l'éxiſtence de Dieu étoit diſtinct de tous les autres inſtans de l'éternité; il y auroit en Dieu une viciſſitude contraire à ſa nature & à ſa maniére d'être immuable.

Digitized by Google

Après avoir fait sentir l'unité de l'éternité, il faut encore rendre sensible l'unité de l'action de Dieu sur la créature. L'inaction de Dieu, ma création, ma conservation, sont des choses differentes par rapport à moi, mais une seule chose par rapport à Dieu. Reprenons notre supposition : nous concevons que Dieu est dans l'inaction pendant la minute A ; mais il me crée aussi réellement pendant la seconde minute que pendant la premiere : il me conservoit, même avant que je fusse, comme il me conserve maintenant : il me prémouvoit alors à écrire, comme il le fait dans l'instant présent : par rapport à lui, j'écrivois aussi bien pendant les minutes A & B, que pendant la minute C. Or de même que la minute A, l'action A de Dieu, ce que j'appelle sa premiere action, renferme une infinité d'actions : & quoique composée de cette infinité d'actions, elle est une, simple, indivisible, quelle que soit la maniére dont nous la considérons ; & la même raison qui exclut la succession, exclut aussi la multiplicité d'actions dans cet Etre essentiellement simple.

Digitized by Google

Cette action pourtant reçoit diverses dénominations selon les divers rapports sous lesquels je la considére, ou plutôt sous lesquels je considére l'homme. Lorsque je considére l'homme comme futur, j'appelle l'action de Dieu sur lui prescience, ou volonté de le créer : lorsque je le considére comme sortant du néant, j'appelle alors l'action de Dieu création : lorsque je le considére comme continuant d'éxister, j'appelle alors l'action de Dieu conservation : lorsque je le considére comme se déterminant à agir, j'appelle l'action de Dieu concours prédéterminant : lorsque je le considére comme s'appliquant à l'action par sa volonté, comme se portant, pour ainsi dire, vers l'action, j'appelle le secours divin Prémotion : lorsque je le considére simplement comme faisant son action, j'appelle l'action de Dieu un concours : lorsque je le considére comme agissant en vertu d'un secours réel, distingué du néant, & qu'il n'avoit pas auparavant, j'appelle l'action de Dieu concours physique : lorsque je le considére comme recevant ce secours sans l'intervention de quelque cause seconde, j'appelle l'action de

Digitized by Google

Dieu concours immédiat : lorſque je le conſidére comme recevant ce ſecours pour chacune de ſes actions, j'appelle l'action de Dieu ſecours actuel : lorſque je conſidére qu'il ne pourroit pas agir ſans ce ſecours, j'appelle l'action de Dieu concours néceſſaire : lorſqu'enfin je conſidére que ce ſecours eſt intimement uni à l'action de l'homme, & qu'il en eſt, pour ainſi dire, le ſuppôt, j'appelle l'action de Dieu concours infaillible.

Toutes les comparaiſons ſont imparfaites ; elles le ſont ſur-tout dans le cas dont il s'agit ; & elles ſont les uniques ſources de nos erreurs ſur cette matiére : j'en hazarderai pourtant une qui fera mieux entrer dans ma penſée.

Les différentes figures dont les parties de la matiére ſont ſuſceptibles, ne doivent pas être imputées à ces mêmes parties : elles ne ſont pas proprement les auteurs de ces figures : cependant ces figures n'éxiſteroient jamais ſans ces parties ; & celles-ci ſont le ſuppôt des autres, ſans être pourtant leurs cauſes. De même l'action de Dieu peut être eſſentiellement unie à la détermination de la volonté, ſans que cette détermi-

Digitized by Google

nation retombe sur Dieu comme sur son auteur.

Dans la formation des figures, il y a de la part de la matiére une espéce d'action, de concours, de mouvement réel qui produit nécessairement une figure actuelle, sans que ces parties puissent être proprement dites auteurs de cette figure actuelle : Donc l'Etre suprême peut réellement influer sur les déterminations de la volonté, sans que les actes qui suivent ces déterminations, sans que ces déterminations mêmes, retombent sur l'Etre suprême. Je n'en demeure pas là.

Les parties de la matiére, le concours, l'action, le mouvement de ces parties, sont, selon notre maniére de concevoir, quelque chose de préexistant à ces figures ; elles forment réellement ces figures : elles ne doivent pourtant pas être accusées des figures bizarres qui peuvent être produites : Donc quoique nous concevions l'action de Dieu sur la volonté comme préexistante aux actes de cette volonté ; & quoiqu'elle forme réellement ces actes, Dieu ne doit pas être accusé de la malice qui peut se trouver dans ces actes.

Digitized by Google

Enfin l'acte même de l'agent libre ne nuit point à sa liberté, puisqu'il n'est que l'exercice de cette liberté; puisqu'il n'est que cette liberté même réduite en acte : Donc le secours que l'Etre indépendant prête à tous les agens libres, dépendans de sa puissance, lui nuit beaucoup moins encore.

De ce que l'action de Dieu ne détruit pas la liberté de l'homme, il suit qu'il n'est pas, par cette action, rendu responsable du bien ou du mal que fait l'homme. L'agent libre agit ou n'agit pas, selon qu'il lui plaît : il fait le bien ou le mal, comme bon lui semble : il mérite les récompenses ou les peines attachées à son bon ou mauvais choix. Donc l'action de Dieu, telle que je l'ai expliquée, n'est point injurieuse à Dieu.

De-plus, si cette action, prise dans ce sens, étoit injurieuse à l'Etre suprême, elle ne le seroit pas moins, prise dans quelque sens que ce puisse être. On se fait un scrupule d'attacher à l'action de Dieu l'idée de prédéterminante; & on ne s'en fait aucun d'attacher à la conservation l'idée de création continuée. Est-il pourtant possible de

Digitized by Google

représenter l'inaction de la créature sous des idées plus fortes que sous celle du néant. Je reçois à chaque instant mon être & ma maniére d'être : ma volonté est par conséquent créée avec toutes ses déterminations actuelles : & si ces déterminations actuelles sont mauvaises, Dieu sera créateur du mal. D'ailleurs de quelle maniére ces déterminations mauvaises sont-elles actuellement en moi ? De maniére que je ne puis pas empêcher qu'elles soient en moi ; de maniére que je ne coopere point à leur production ; de maniére qu'elles retombent uniquement sur le Créateur. Comment cela ? Parce que le néant n'agit pas avec Dieu, lorsque ce néant est changé en quelque chose, parce qu'il reçoit tout ce qu'il a : parce que, supposé que de rien l'homme soit continuellement fait quelque chose, la maniére d'être de cet homme éxiste en même temps que son être même : cet homme n'a donc pas eu le temps, ni le pouvoir de le perfectionner ou de le corrompre, parce qu'il est aussi-tôt replongé dans le néant ; dans lequel il n'est pas plutôt replongé qu'il en est encore retiré ; la même chose arrive

Digitized by Google

dans le troiſiéme, dans le quatriéme, &c. inſtant de ſa vie : Donc il eſt pendant tous les inſtans de ſa vie dans l'impuiſſance d'agir. Dieu l'arrache continuellement au néant ; il reçoit continuellement ſon être & ſa maniére d'être : continuellement agent de ſa nature ; continuellement paſſif par la ſuppoſition ; continuellement rien ; continuellement quelque choſe : voilà les idées renfermées dans la création continuée. Sont-elles moins injurieuſes à Dieu que celle de la prémotion phyſique ?

On vous abandonne la création continuée, me dira-t-on, & on ſe retranche à l'idée de concours immédiat. Mais ſi celle du concours prédéterminant eſt injurieuſe à Dieu, l'autre ne l'eſt pas moins : elle nous repréſente l'Etre indépendant comme dépendant de la créature, comme devenant l'inſtrument immédiat du bien & du mal qu'elle commet, & comme ſe prêtant à tous les mouvemens de notre volonté. Il prend fantaiſie à la créature de blaſphémer : Dieu prête un concours immédiat à la commiſſion de ce blaſphême : l'impiété de la créature détermine le Créateur à ce concours : la créature

Digitized by Google

agit ſur Dieu : Dieu obéït à la créature : car s'il ſe déterminoit à concourir immédiatement au blaſphême indépendamment de la détermination de la créature, le blaſphême rejailliroit uniquement ſur lui, ce qui répugne. Dieu obéït donc à la créature, ſans être déterminé à cette obéïſſance par d'autre raiſon que par l'entiere impuiſſance de blaſphêmer où ſeroit la créature. Voilà donc une idée auſſi injurieuſe à Dieu que celle qu'on impute à la Prémotion phyſique.

Laiſſons-là le concours immédiat, actuel, & prédéterminant, me repliquera-t-on peut-être : il ne faut admettre dans Dieu qu'un concours général & médiat. Mais je ferai bien plus encore ; je n'examinerai l'action de Dieu que ſous l'idée de Créateur : & je rétorque contre la création l'argument fait contre la Prémotion phyſique.

Il eſt conſtant qu'il ſe commet beaucoup de mal dans le monde ; ce mal ſurpaſſe de beaucoup le bien qu'on y fait ; on y eſt entraîné par mille tentations, par mille exemples, par mille occaſions ; & on y eſt pouſſé par un certain penchant qui nous met dans

Digitized by Google

une espece d'impossibilité morale de s'empêcher de faillir quelquefois. Il est constant d'un autre côté que Dieu, je parle à la maniére des hommes, permet nos fautes, & qu'il ne nous empêche point d'y tomber, quoiqu'il pourroit le faire, sans porter aucune atteinte sur notre liberté: ce que je prouve ainsi. Notre volonté ne se porte vers quelqu'objet, que parce qu'il se présente à elle sous l'idée du bien: c'est cette apparence qui est la cause occasionnelle de son choix: Or Dieu auroit pû tellement disposer les choses, établir un tel ordre parmi les causes secondes, disposer si bien les organes de nos sens; que l'erreur auroit été à jamais bannie de nos jugemens; que les objets se seroient continuellement présentés à notre esprit sans masque & sans fard; que notre cœur n'auroit aimé que ce qui est aimable. Il semble même que Dieu ait dû être engagé à empêcher cette illusion, à cause de la haine souveraine qu'il a du péché: l'amour qu'il a pour ses créatures, n'est pas un moindre motif: ajoûtez encore à cela qu'il a eu seul le pouvoir, qu'il étoit seul en droit d'aller au-

Digitized by Google

devant du péché. A fait un chemin qui conduit à un précipice ; B le voit, il le laisse faire : la chute d'A ne retombe-t-elle pas sur le spectateur qui pouvoit l'empêcher, quoiqu'il ne l'ait pas empêchée : la force de l'argument augmente à mesure qu'on aggrave les circonstances, & si on suppose que B est le pere d'A, qu'il dépendoit du seul pere de prévenir la chute de son fils, & qu'il pouvoit d'un seul mot combler le précipice. La difficulté devient enfin plus pressante, lorsqu'on ajoûte que ce pere même a mis son fils dans ce chemin où il prévoit que cet infortuné doit se perdre : en un mot, s'il n'y a d'autre remède que de garrotter ce fils forcené, n'est-il pas plus naturel de le faire que de le laisser dans un état où on sçait qu'il ne fera usage de sa liberté que pour se donner la mort ? Cette mort ne doit-elle pas autrement être imputée à ceux auxquels étoit commis le soin de garder B ? Nous concevons pourtant que rien de tout cela n'a été fait à l'égard du pécheur.

Le Lecteur sent donc que les idées injurieuses à Dieu, imputées à la Prémotion physique, prise à toute rigueur,

Digitized by Google

tombent auſſi ſur la création, ſur le concours médiat & général, ſur le concours immédiat, phyſique & actuel, & ſur la création continuée. Mais la difficulté n'a d'autre cauſe que notre ignorance, il ne lui faut pas donner d'autre ſolution: tandis que nous jugerons de l'action, des attributs, des vertus de Dieu, ſur l'action, ſur les attributs, ſur les vertus des hommes; tandis que nous raiſonnerons comme ſi ſes voies étoient nos voies; tandis que nous nous ingererons de vouloir comprendre ce qu'il nous eſt impoſſible de comprendre, nous donnerons toujours à faux: nous errerons de chimére en chimére: & ce que nous tenons peut-être à préſent pour des démonſtrations convaincantes, n'eſt regardé par les eſprits auſquels la vérité ſe découvre ſans nuages & ſans voiles, que comme de folles illuſions qui ſont la honte de l'eſprit humain.

Gravons donc profondément dans notre eſprit que la maniére dont s'eſt faite la création, dont ſe fait actuellement la conſervation, & dont l'Etre infini agit ſur les êtres finis, eſt au-deſſus de toutes nos conceptions, & qu'il ne faut

faut point, en parlant de Dieu, attacher aux termes de prémouvante, prédéterminante, prévenante, les idées que nous concevons devoir y attacher en parlant de l'action des causes secondes.

3. La prémotion physique n'est pas inutile : je n'en allégue d'autre preuve que l'empire suprême que le Créateur a, & doit nécessairement avoir, sur ses créatures, sur tout ce qu'elles sont & sur tout ce qu'elles ont. Cet empire a toute l'étenduë qu'il lui soit possible d'avoir, sans détruire les qualités essentielles aux créatures, & par conséquent sans renfermer rien d'injurieux au Createur : Or il n'auroit pas cette étenduë, si les déterminations de la volonté en étoient soustraites, puisque ces déterminations sont quelque chose de distinct du néant ; puisqu'il y auroit alors quelque chose de distinct du néant dont la production ne dépendroit pas du Créateur. Nous avons fait voir qu'il est possible que la prémotion physique ne détruise pas les qualités essentielles à l'homme, & prouvé qu'elle ne renferme rien d'injurieux à Dieu : Donc l'empire absolu du Créateur sur ses créatures emporte nécessairement un

Digitized by Google

concours physique, actuel, immédiat, prédéterminant dans tous les actes de la volonté.

La certitude de ce concours va du pair avec celle de l'éxistence de Dieu : car en Dieu il n'y a rien d'imparfait ; & tout ce qui est en Dieu n'est autre chose que Dieu même. Si donc l'empire de Dieu sur ses créatures qui n'est autre chose que lui-même agissant sur elles, n'étoit pas aussi étendu qu'il peut l'être ; il y auroit en Dieu quelque chose d'imparfait ; c'est-à-dire, Dieu, agissant sur ses créatures, seroit imparfait, c'est-à-dire, s'il implique contradiction d'admettre un Etre souverainement parfait, imparfait, il n'y a point d'être souverainement parfait. Conséquence qui, malgré tous les subterfuges des ennemis de la prémotion physique, suit nécessairement de la négation de cette prémotion.

Si ce concours tel que je l'ai défini, est si nécessaire même dans l'ordre naturel, ne le sera-t-il pas infiniment davantage dans l'ordre de la grace ?

מב"א ות"ל.

HONOR ET LAUS DEO PORTI

TABLE
DES
MATIERES.

A

Actions qui doivent être faites par des Etres intelligens & libres, tom. I. 8. Conséquences qu'on peut en tirer. 9. Actions négatives. 10. Actions affirmatives. 12-16-23.29. Quelles sont les actions bonnes & les mauvaises. 29. & 30. Leur définition éclaircie par des exemples. 54-73. Actions qui conduisent à la félicité, & celles qui en éloignent les Etres intelligens. 121. *Voyez* Felicité, Vérités & Propositions.

Ames intelligentes dont les facultés prouvent l'existence de Dieu. t. I. 282-300. Origine des ames. 298-305. Leur immortalité prouvée. tom. III. 35-121.

B

Bien & Mal moral, t. I. 6. Régle pour en avoir la connoissance. 8. *& suiv.* Eclaircissement de plusieurs différentes opinions sur cette matiére, 60-73. Examen des cau-

Digitized by Google

ſes de ce bien & de ce mal, & de celui qu'on appelle phyſique. 227.

Bonheur véritable des Etres intelligens, t. I. 96-128. *Voyez* les Propoſitions & Remarques concernant la félicité.

C

Cauſes ſubordonnées, par leſquelles on remonte à la cauſe ſuprême, qui n'a point été cauſée elle-même, tom. I. 206. Celle-ci éxiſte néceſſairement, & n'eſt redevable de ſon éxiſtence à aucune autre. 216.

Coûtumes qui ſignifient diverſes choſes arbitraires, t. I. 24.

Création du monde qui ne peut être attribuée au deſtin, ni à la nature, t. I. 275-281.

D

Deſtin qui ne peut être l'unique cauſe de la diſpoſition du monde. tom. I. 275. Preuves de cela. 276. *& ſuiv.*

Dieu, dont l'éxiſtence eſt démontrée par dix-neuf Propoſitions, tom. I. 206. juſqu'à la fin, & tom. II. 1-60. Toutes choſes lui ſont ſubordonnées. *ibid.* Il n'y a point de cauſe ſupérieure à lui dans la nature, t. I. 207. Il eſt l'Etre ſuprême. *ibid.* Son éternité & ſon infinité. 213. La néceſſité de ſon éxiſtence. 218. Ses perfections. 223. Son unité. 224. Toute la nature dépend de lui. 232. Ce qu'on entend par le mot de Dieu. 235. Il ne peut pas être corporel. *ibid.* quelles ſont les proprietés qui ne lui

Digitized by Google

conviennent pas. 236. *& suiv.* La matiére & le mouvement dépendent de lui. 244. *& suiv.* Effets de la puiſſance & de la ſageſſe de Dieu. 256-281. Sa providence. 309. Examen de pluſieurs choſes qui prouvent cette providence de Dieu. 311. juſqu'à la fin & tom. II. 1-60.

Douleur cauſée par le ſentiment & la connoiſſance d'une choſe déſagréable & contraire à la félicité, tom. I. 96-102. Réflexions ſur cela. *ibid.*

Droit naturel & ſes loix, t. II. 61-122. *Voyez* Loix naturelles.

E

Erreurs dont les ſources ſont éxaminées dans la Section de quatorze Propoſitions, concernant les raiſonnemens des Etres intelligens, tom. I. 96-128.

Etre ſuprême qui éxiſte néceſſairement par lui-même, tom. I. 216. Preuves de cette vérité. 219. juſqu'à la fin & tom. II. 1-61.

F

Félicité, à laquelle on arrive par des actions conformes à la vérité, tom. I. 96. Sa définition. *ibid.* Pluſieurs corollaires & obſervations ſur cette matiére. 98-105. La félicité ne différe point de la quantité des plaiſirs. 115. Objections & réponſes ſur cela. 117. En quoi conſiſte la véritable félicité des Etres intelligens. 123-125. Félicité dont la voie ne différe pas de celle de la vérité. 126-128.

Digitized by Google

Fins, auſquelles la nature des choſes & la vérité obligent les Etres raiſonnables de rendre, tom. I. 274, 275.

G

Gouvernement, auquel ſe rapportent pluſieurs loix & vérités, tom. I. 311. Preuves qu'il y a dans le monde un Etre tout-puiſſant qui le gouverne. *ibid.* Les loix de ce Gouvernement ne peuvent venir que de l'Auteur de la nature. 312-314. Quel eſt le Gouvernement des ſubſtances inanimées. *ibid.* Remarques ſur celui des végétaux. 315. Loix du Gouvernement des animaux. 317-321. Difficultés ſur ce qui concerne le Gouvernement, que Dieu éxerce ſur les hommes en particulier. 322-328. Réponſes à ces difficultés. 328-348. Examen particulier des loix & vérités qui concernent ce Gouvernement, tom. II. 123-152.

H

Hazard aveugle qui ne ſçauroit préſider ſeul dans l'Univers, tom. I. 274. Examen de pluſieurs choſes qui prouvent cette vérité. 275-282.

Hommes dont l'entendement découvre pluſieurs vérités, tom. I. 128-197. *Voyez* Queſtions, Vérités & propoſitions.

I

Immortalité des ames prouvée par divers raiſonnemens, tom. III. 112-121.

Digitized by Google

Individus du genre-humain, qui sont ordinairement récompensés ou punis, en quelque degré, par les loix générales du cours ordinaire de la nature, tom. I. 344. Preuves de cela. 345. Ce que Platon & d'autres Philosophes en ont dit. 348.

Justice, dont les Actes & les Loix sont opposées à l'Injustice, tom. I. 108-110. *Voyez* Loix & vérités immuables.

L

Loi fondamentale de la Religion naturelle, tom. I. 76. Objections contre cette Loi. 77. Réponse à la premiere de ces objections. 79. Réponse à la seconde objection. 83. Réponse à la troisiéme. 85. Réponse à la quatriéme. 87. Réponse à la cinquiéme. 91. Réponse à la sixiéme objection. 95.

Loix immuables de la providence de Dieu, sur ce qu'on voit dans les diverses parties de l'Univers, tom. I. 309. jusqu'à la fin & tom. II. 1-61.

M

Mal & bien moral, tom. I. 6. Regle pour en avoir la connoissance. 7. Examen de ce sujet & du mal physique. 227-230.

Matiére dont les propriétés ne conviennent point à l'essence divine, tom. I. 244. Plusieurs remarques sur cela. 246-256. Ce qu'on peut inférer de sa divisibilité. 271.

Digitized by Google

N.

Nature qui ne peut être l'unique cause de la disposition du monde, tom. I. 277. Preuves de cela. 277-288.

Négation, qui se fait par des actions comme par des paroles, tom. I. 16-28. Faits qui servent à prouver cette thèse négative. 38-46. *Voyez* ce qu'il y a de négatif dans les propositions de cet Ouvrage. 48-60. Les objections & les réponses qui ont été faites sur cette matière, tom. III. 157-212. Notes sur le même sujet. 213-225.

O.

Objections contre les actions affirmatives & contre les négatives, tom. I. 25. Ce qu'on peut y répondre. *ibid. & suiv.* Objection contre les actions mauvaises. 31-33. Objections contre la Loi fondamentale de la Religion naturelle. 77. Réponse à la premiere de ces objections. 79. Réponse à la seconde objection. 83. Réponse à la troisiéme. 85. Réponse à la quatriéme. 87. Réponse à la cinquiéme. 91. Réponse à la sixiéme objection. 94. Autre objection & réponse touchant la félicité. 125, 126. Objections & réponses concernant les faux raisonnemens. 117, 118. Celles qui se rapportent aux idées des Etres intelligens, 128-158. Celles qui se rencontrent dans la découverte de la vérité. 158-197. Autres objections & réponses sur cette matière. 198-201. Objections

Digitized by Google

sur l'existence de Dieu & sur ses attributs. 206. jusqu'à la fin & tom. II. 1-61. Objections sur les vérités qui concernent tout le genre-humain, tom. II. 61-122. Sur celles qui concernent les Societés particulieres. 123-152. Sur celles qui se rapportent aux familles & aux parens. 153-196. Sur celles qui concernent les hommes en particulier, & l'immortalité des ames. 196. jusqu'à la fin & tom. III. 1-121. Trois objections faites contre le Système dominant de ce Traité, & les réponses que le Traducteur y a faites dans son Supplément, tom. III. 189-196.

Observations sur la nature de la félicité, tom. I. 98-106. Observations concernant la raison des Etres intelligens. 128-197.

Omissions négatives des vérités éternelles, t. I. 37. Omissions qui ne nient aucune chose. 38. Omissions d'une autre espéce. 41. Exemples de ces omissions. 43-46. Définition des omissions qui sont bonnes. 54.

P

Pensées imparfaites, tom. I. 52. Remarque sur cette matiére. *ibid.*

Plaisir qui fait une partie de la félicité des Etres intelligens, t. I. 97-113. *Voyez* les propositions concernant la félicité.

Probabilité servant de régle dans les raisonnemens, t. I. 187-189.

Propositions touchant les actions des Etres intelligens & libres, t. I. 8. *& suiv.* Définition de celles qui sont véritables. *ibid.* Comment elles peuvent être niées. 10-15.

Digitized by Google

20. Quelles ſont les fauſſes. 29. Explication des circonſtances qu'il faut examiner pour ne confondre pas ces fauſſes propoſitions avec celles qui ſont véritables. 47-52. Définition des unes & des autres. 54. Exemples qui éclairciſſent cette matiére. 57. Propoſitions concernant la félicité. 97-125. Propoſitions concernant la raiſon & les idées des Etres intelligens. 129-158. XIV. Propoſitions concernant la raiſon & l'intelligence, qui ſont des moyens pour découvrir la vérité des choſes qu'on examine. 129-197. Six Propoſitions concernant les difficultés pour la découverte de la vérité. 198-205. Dix-neuf Propoſitions concernant l'exiſtence de Dieu, & ſes attributs, t. I. 206. juſqu'à la fin & t. II. 1-61. Autres dix-neuf propoſitions ſur les vérités qui concernent tout le genre-humain, t. II. 61-122. Dix Propoſitions ſur les vérités qui concernent les Societés particuliéres, t. II. 123-152. Dix Propoſitions qui ſe rapportent aux familles & à la parenté. 153-196. Dix-ſept Propoſitions concernant un homme privé & l'immortalité des ames, t. II. 196. juſqu'à la fin & t. III. 1-121.

Providence de Dieu démontrée ſur diverſ ſujets, t. I. 309. juſqu'à la fin & t. II. 1-60.

R

Raiſon des Etres intelligens, t. I. 128. Elle leur ſert de moyen pour découvrir la vérité des choſes qu'ils éxaminent. *ibid.* Quatorze Propoſitions, ſur leſquelles

Digitized by Google

on établit les preuves & les éclairciſſemens de cette matiére. 129-197.

Raſchi cité dans les Remarques du Traducteur de cet Ouvrage. t. I. 20.

Religion naturelle, t. I. 1. Quel eſt ſon véritable fondement. 6. Idée générale propre à le faire connoître. *ibid.* Preuves de cette Religion naturelle 75, 76. Quelles ſont ſes loix. *ibid.* Religion qui naît de la différence du bien & du mal moral, & celle qui a pour but la véritable félicité. 126-128.

Réponſes à pluſieurs objections, t. I. 15. 16. 30-33. 79-95. 117, 118. 126.

S

Scholies & obſervations ſur la félicité, t. I. 97-106.

Section premiere concernant l'Ebauche de la Religion naturelle, le bien & le mal moral, t. I. 1-95. La ſeconde Section traitant de la félicité, 96-128. La troiſiéme ſur la raiſon humaine, & les moyens de découvrir la vérité. 128-197. La quatriéme, où l'on éxamine les obligations des Etres imparfaits, par rapport à leur puiſſance de découvrir la vérité. 198-205. La cinquiéme touchant les vérités qui ſe rapportent à la Divnité & à ſes perfections, t. I. 206. juſqu'à la fin & t. II. 1-61. La ſixiéme des vérités qui concernent tout le genre-humain en général, & qui ſont antérieures à toutes les Loix humaines. 61-122. La ſeptiéme, où il s'agit des vérités, qui ſe rapportent aux Societés particulieres & au gouvernement. 123-152. La huitiéme des vérités qui ſe rapportent

Digitized by Google

Digitized by Google